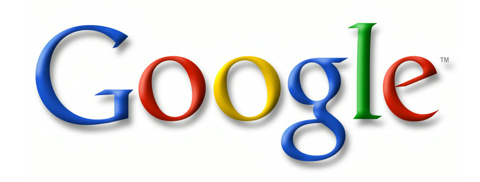
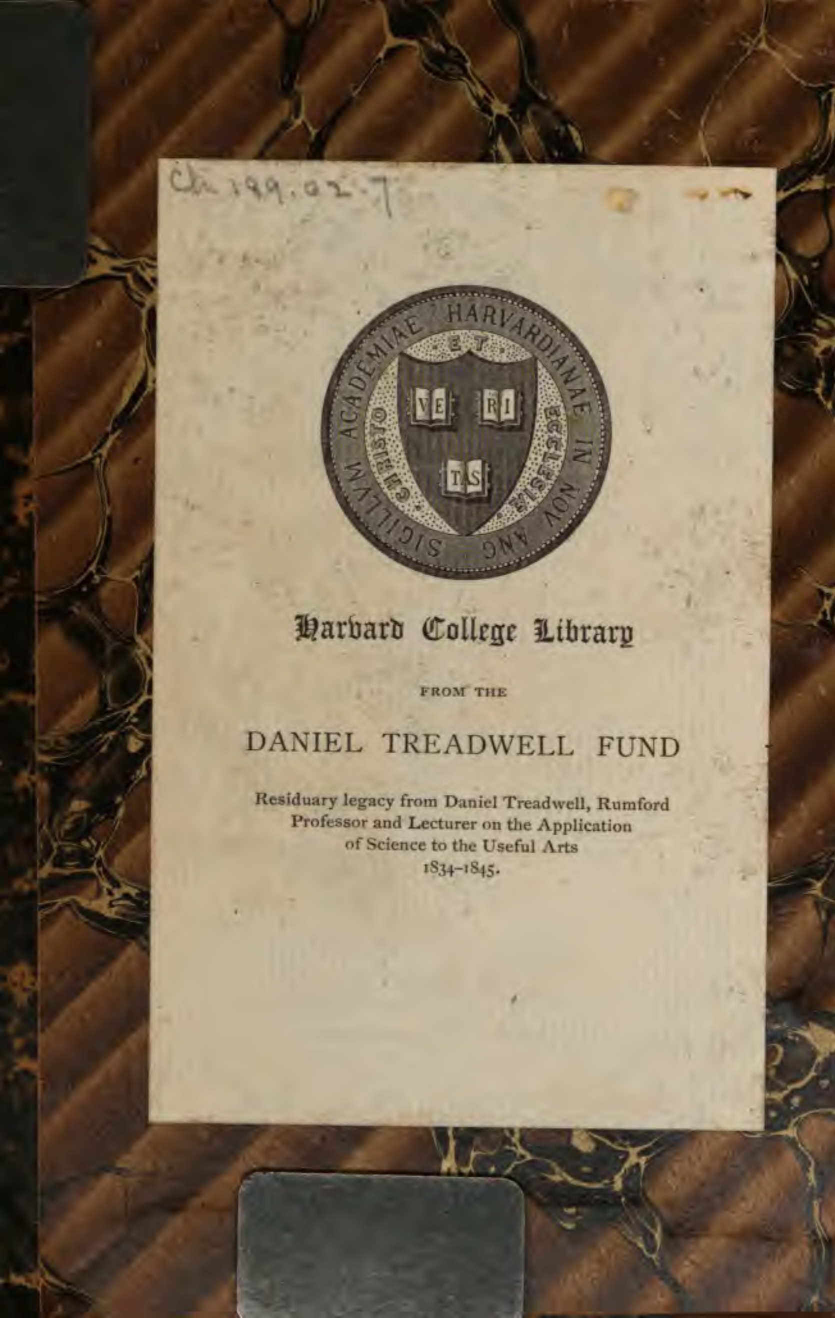



WIDENER
HN TWS5 5

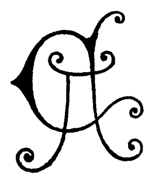

Ch 199.02.7
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



G. WEULERSSE

Chine
ancienne et nouvelle

IMPRESSIONS ET RÉFLEXIONS



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

Chine

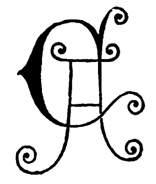
ancienne et nouvelle

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 912-1901.

G. WEULERSSE
Ancien élève de l'École normale supérieure
Agrégé d'histoire et de géographie
Boursier de voyage de l'Université de Paris.

Chine ancienne et nouvelle

IMPRESSIONS ET RÉFLEXIONS



Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1902

AU FONDATEUR

DES

BOURSES DE VOYAGE UNIVERSITAIRES

AUTOUR DU MONDE

Hommage de gratitude.

G. W

Août 1901.

LETTRE-PRÉFACE

Mon cher ami,

Qui n'a rêvé, dans sa jeunesse, un voyage autour du monde? Pour vous ce rêve est un fait accompli : vous nous revenez la mémoire pleine de souvenirs lumineux qui embelliront le reste de votre vie. Pour nous, fixés au rivage, c'est une joie très douce de voir les *jeunes* prendre enfin l'essor, de les accompagner par la pensée, au départ, de triompher avec eux, au retour, de revivre en eux d'anciens espoirs qui, grâce à eux, désormais se trouvent exaucés.

Vous m'avez procuré un autre plaisir assez rare, en m'accordant la primeur de votre volume, de votre *premier* volume. Vous m'avez demandé en échange une préface. Quelle préface pourrai-je bien vous offrir, n'ayant jamais étudié spécialement la Chine ni les Chinois? Je dois vous en avertir, au marché que nous avons conclu vous perdrez sûrement. Il faut que j'essaie pourtant de diminuer, s'il y a moyen, votre déficit.

Je le ferai tout simplement en disant au lecteur ce qu'il trouvera dans votre livre, ce que j'y ai trouvé moi-même. J'y ai goûté surtout deux choses : le charme de vos descriptions dans la première partie, la dialectique serrée de vos réflexions dans la seconde. De Hong-Kong, où vous nous débarquez tout d'abord, à Changhaï, puis à Hankaou, sur le Yangtzé, au cœur de l'empire du Milieu, enfin à Tsintau, dans la presqu'île de Chantoung, vous avez tout vu avec des yeux clairs et nets, tout décrit avec sincérité de dessin et fraîcheur de coloris. Vous avez un don, la candeur savante du jeune artiste qui cherche, qui trouve et qui pense. Vous nous donnez l'impression prime-sautière de la réalité et l'illusion vraie de la vie.

Vous vous êtes attaché surtout à montrer les contrastes de l'ancienne et de la nouvelle Chine. Quel spectacle extraordinaire en effet que cette juxtaposition de tableaux disparates, que ce mélange incohérent de races ennemies, que ce choc d'esprits radicalement dissemblables! A côté du cuirassé et du torpilleur, la jonque aux voiles quadrangulaires « palmées comme des ailes de chauves-souris » et la multitude misérable des sampans qui servent de maisons; non loin d'une cathédrale romaine aux flèches hardies, ou d'une Mission de Jésuites que surmonte la croix, un monastère de bonzes, des toits doubles, recourbés, ornés « de poissons flamboyants, de serpents tortueux et de griffons aboyants », ou quelque Bouddha obèse, sommeillant au fond d'une pagode en bois doré; ici les cheminées fumantes des filatures, des verreries, des raffineries, ou les murailles rectilignes des docks, ou le confort superbe et la propreté

méticuleuse d'un *Grand Hôtel*; là un fouillis inextricable d'étroites ruelles où passent tout juste les palanquins, où les porcs et les volailles errent à travers les immondices; un grouillement infini de parasols, de chapeaux de paille de jonc, de seaux d'eau sale suspendus à des balanciers de bambou, de queues tressées, de robes flottantes, de semelles de feutre sur le pavé gluant; des alignements de toupines remplies d'engrais humain; des odeurs épouvantables; des têtes de malfaiteurs pourries, étalées sur une muraille « dans un tourbillon de mouches »; tandis que là-haut, sur les flancs de la montagne, « dans la luxuriance de la nature tropicale », s'étagent les villas somptueuses, que « la blancheur des marbres éclate sur le vert intense des gazons, se détache sur le fond sombre des bois de pins », que « les hibiscus, les glycines, les églantines, émaillent les buissons et les haies » et que « l'air est embaumé de senteurs capiteuses ». Tels sont quelques traits épars de vos aquarelles. Le lecteur en retiendra bien d'autres.

Et comment oublierait-on, après les avoir *vus* avec vous : les rizières et les bancs de boue de Whampoa; Macao, la vieille cité portugaise aux murailles versicolores « vêtues de verdure sous le ciel bleu », mais figée dans le reliquaire de son glorieux passé; Changhaï, qui donne en plein Extrême-Orient une impression d'Europe, avec ses grands navires, son boulevard planté d'arbres, ses usines, la courbe majestueuse de ses maisons monumentales et ses *concessions* anglaise, française, chacune faite à l'image de la patrie lointaine; l'énorme Yangtzé roulant comme une mer à travers l'immensité des cultures; Han-

kaou, cette métropole d'un Far-West chinois et déjà tête de ligne d'un chemin de fer; Outchang et son corps d'armée en formation; Nankin perdue avec ses ruines, ses villages et ses champs au milieu d'une enceinte démesurée de hautes murailles; Tsintau enfin, dans le territoire brutalement conquis par l'Allemagne, mais où son génie méthodique discipline des légions de travailleurs, bouleverse le sol, construit un port merveilleux, improvise une capitale.

La guerre a interrompu votre voyage sur la terre des Fils de Han, au moment où vous vous disposiez à visiter Pékin, et c'est ici que se pose naturellement la grande question dont l'insurrection des Boxers a révélé la gravité, que la guerre n'a pas résolue, qu'une paix boiteuse a supprimée moins encore : *la question chinoise.* Cette question redoutable vous l'avez longuement méditée, sans prétendre en trouver absolument la solution, et vous avez fait sagement, car en 1901 comme en 1900 elle paraît presque insoluble. Mais, dans la seconde partie de votre livre, vous avez posé nettement, consciencieusement tous les termes du problème.

Et d'abord existe-t-il pour l'Occident un péril économique chinois? Vous êtes bien près de répondre par la négative. Sans doute la Chine possède de grandes richesses naturelles et elle dispose d'environ 80 millions de travailleurs dont le salaire moyen ne dépasse guère 25 centimes par jour. Mais ces ouvriers à bon marché, quelles que soient leur patience, leur mémoire, leur passivité, ont de graves défauts : l'indolence, la légèreté, le manque de soin, de propreté,

de conscience, d'initiative, l'ignorance technique. Ils sont d'ailleurs très capables de se mutiner et de se mettre en grève, tout comme d'autres : ils l'ont déjà prouvé. Quant aux capitaux, aux ingénieurs et même aux contremaîtres, où les trouver, sinon en Occident? Et si la Chine enfin réussissait à se transformer « en colonie industrielle surproduisante, encombrée de ses propres produits comme est notre Europe », serait-il admissible que tout y changeât, sauf le taux des salaires? Donc « le *fantôme* du péril jaune » n'est qu'un péril comme tant d'autres entre nations concurrentes, ce n'est, ou plutôt ce ne serait (s'il venait à prendre corps) qu'une de ces crises économiques presque journalières dans le monde et dont l'Humanité ne peut triompher que « par une perpétuelle division et redivision du travail ».

Mais la Chine est-elle capable de comprendre les sciences occidentales, d'aimer la science? C'est là une des données capitales du problème.

Votre chapitre sur l'Éducation moderne en Chine me paraît un des plus intéressants, un des mieux documentés de tout le volume. Vous aviez déjà parlé des collèges anglo-chinois de Hong-Kong, qui ne réussissent guère à inspirer à leurs élèves que du mépris pour l'Occident. Vous avez soigneusement visité plusieurs autres établissements-types : le collège des Jésuites de Zikaoué où la place faite au français et à la culture occidentale est récente et minime; le collège de Nanyang dirigé par des Missionnaires américains avec le concours de riches Chinois et qui vous paraît digne de servir de modèle aux Écoles secondaires et aux Universités de la

Chine nouvelle; enfin l'école franco-chinoise de Changhaï qui ne vous satisfait pas moins : à ce point que grâce à elle, dites-vous, *le nouvel enseignement est fondé*, ses principes sont établis, son avenir est assuré. Et vous ajoutez : « Il ne tient qu'à nous qu'il se développe, pour le profit mutuel de la France et de la Chine. »

Cependant l'avenir des écoles franco-chinoises dépend en grande partie de l'influence qu'exercera la France dans le royaume du Milieu. Son influence économique, hélas! est des plus médiocres. Dans le commerce extérieur de la Chine, qui s'élève à *un milliard et demi*, la France ne figure que pour 140 millions : moins d'un dixième. Ses importations surtout n'atteignent qu'un chiffre ridicule : 4 millions de francs (l'Angleterre à elle seule importe plus de 300 millions). Vous expliquez les causes de cette situation lamentable et vous donnez d'utiles conseils à nos négociants. Notre influence morale est, heureusement, plus satisfaisante. Nous avons les Missionnaires, dont la science et les fondations charitables nous font honneur, clients compromettants quelquefois, mais précieux auxiliaires, si nous savons nous en servir avec précaution. Nous avons, en dehors des Missionnaires, environ 1 200 nationaux (les Anglais sont plus de 6 000) et nous avons des « concessions » qui sont de véritables petites colonies. Enfin nous sommes limitrophes de la Chine par nos possessions de l'Indo-Chine; nous sommes une puissance asiatique. Vous indiquez en détail et avec une clarté parfaite le fort et le faible de ces divers moyens d'action.

Ainsi vous nous laissez entendre qu'il est très possible à la France de peser d'un grand poids dans la balance des destinées chinoises. A moins que... Et cette fois vous répondez indirectement à l'objection qui viendra forcément à l'esprit de tous vos lecteurs : « Et la guerre? » — La guerre, vous ne l'avez pas vue, aussi ne la racontez-vous pas. Mais vous en dites ce qui importe au problème chinois : vous en étudiez les causes. Ces causes, d'après vous, sont : l'action des missionnaires, si modérée qu'elle soit, la rivalité des missionnaires catholiques et protestants, la jalousie que les missionnaires inspirent aux prêtres des pagodes, l'ombrage qu'ils portent aux mandarins; les innovations récemment introduites en Chine par les Occidentaux : chemins de fer, télégraphes, qui ont dérangé de vieilles habitudes et froissé des intérêts puissants; les tentatives de réforme de 1898, inspirées par les étrangers; les annexions de territoire, humiliantes pour l'amour-propre chinois, et surtout la prise de possession de Kiao-tchaou par les Allemands; l'affaiblissement du prestige britannique, choc en retour de l'odieuse guerre des Boers; la terrible sécheresse et la famine de 1900 qui ont paru aux Chinois une marque de la colère céleste contre la présence des étrangers; en un mot et si l'on écarte les causes accidentelles, la cause profonde de la guerre est très simple : « elle est toute dans un essai de pénétration plus intime de la civilisation occidentale au sein de la civilisation orientale ».

« Ce conflit était si naturel qu'on pourrait presque s'étonner de l'étonnement des puissances.... Comment

voulait-on que l'œuvre de transformation pût s'accomplir avec la même aisance dans l'immense empire du Milieu que dans le Japon, qui est une île, ouverte à toutes les influences extérieures! Et puis... la Chine a été violentée... les réformateurs chinois eux-mêmes ont voulu aller trop vite, alors le vieux conservatisme chinois s'est soulevé. » Et on sait le reste.

Maintenant, que va faire l'Europe? — Vous nous présentez deux politiques possibles : celle d'une intervention minima, celle d'une intervention maxima. La première équivaudrait à l'abstention; la seconde aboutirait au partage. Vous les discutez l'une et l'autre, avec une abondance et une finesse d'aperçus qui font de ce dernier chapitre le chapitre vraiment capital de votre œuvre. Vous concluez que *le partage* est fort à craindre et vous le déplorez. Ce n'est pas assez dire : « la brutalité et en quelque sorte l'énormité » de cette solution vous inspirent « une tristesse profonde et une sorte d'effroi ». — « Quelle dangereuse éducation pour les peuples d'Occident... à l'heure où l'idée du Droit des Nations est encore si vacillante dans la conscience obscure du monde civilisé! » Vous vous faites violence pour admettre un instant la possibilité de ce crime et sans doute afin de rassurer votre conscience, vous terminez par une citation de sir Robert Hart qui, malgré sa sympathie pour les Chinois, se résigne lui aussi à cette cruelle hypothèse

Espérons, malgré tout, mon cher ami, que la formule du problème chinois dont vous avez si bien analysé tous les termes n'aboutira pas à cette négation de la justice. Assez d'autres, parmi les États de

l'Europe, songent au partage. La France ne saurait l'admettre. Son intérêt s'y oppose, sa situation s'y oppose, son génie s'y oppose. — Son intérêt, car voisine, par le Tonkin, de la Chine méridionale, elle n'a pas besoin d'y régner par la force pour y développer son action économique. — Sa situation, car victime d'une iniquité, vous savez où, elle ne saurait elle-même violenter autrui sans perdre tout droit de revendication et de recours en justice. — Son génie enfin, car le jour où la France cesserait d'être l'interprète de l'idéal humain, elle n'aurait plus de raison d'exister, il n'y aurait plus de France.

Je ne suis pas allé en Chine, je n'ai bien connu qu'un seul Chinois. Il avait achevé ses études à l'École normale de la rue d'Ulm; c'était donc un de nos camarades. Il était licencié ès sciences mathématiques et physiques. Son rêve était de fonder là-bas, dans cet Empire des Fleurs que Boxers et autres ont ensanglanté, plusieurs collèges franco-chinois. Dans la dernière guerre, le pauvre garçon a été pris pour un espion et il est tombé (cruelle ironie du sort!) sous des balles européennes. Tâchons de donner corps à son rêve et de fonder aux bords du Yangtzé le plus possible de collèges franco-chinois.

PIERRE FONCIN.

CHINE

ANCIENNE ET NOUVELLE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

HONG-KONG

La rade. — Victoria : les deux mondes. — *Queen's College*. — Kowlun : les entrepôts, les docks. — Le Jardin Public. — Le cimetière d'*Happy Valley*.— Le Pic. — La grandeur d'Hong-Kong.

Partis d'Haïphong le 17 avril[1], nous avons deux jours durant fendu les flots d'azur du golfe du Tonkin. Hier nous avons doublé la pointe extrême d'Haïnan : des collines couronnées de pins, envahies par les sables et reliées entre elles par de longues plages où se détachent des silhouettes maigres de lataniers ; au sommet de la colline la plus haute, une pagode de pierre massive comme une tour de veilleur.... Le soir, dans un ciel gris perle, le Soleil s'est couché tout rouge comme la Lune à laquelle bâille le Dragon chinois.

Ce matin nous avançons lentement dans le brouillard. Soudain, dans la brume où miroitent des reflets de

1. Année 1900.

soleil levant, s'estompent des fumées, surgissent des cheminées, des mâts : par trois, quatre, cinq; par dizaines — sans nombre! Une rade magnifique se dessine où une flotte immense est à l'ancre : navires de guerre, vapeurs marchands, voiliers, jonques aux grandes voiles quadrangulaires, blondes ou brunes, palmées comme des ailes de chauves-souris. Au milieu de cette flotte immobile courent une multitude de bateaux de moindre taille : chaloupes à vapeur, légères et rapides; « monoroues » chinois, lourds et lents, mus par des hommes; canots européens vivement poussés au battement cadencé des avirons; innombrables *sampans* à l'allure tortueuse suivant le mouvement de la godille d'arrière.

C'est un beau spectacle de grandeur humaine. On est moins frappé des vastes espaces de la rade et de ses heureuses dispositions que du nombre des bâtiments de toutes sortes qui la remplissent; et chaque bâtiment même paraît petit, perdu dans l'ensemble. Le tableau est pittoresque autant que grandiose : car le contraste des deux civilisations en présence y éclate déjà dans la fraternelle mêlée de leurs deux « marines ».

Voici que le brouillard achève de se dissiper, et Victoria nous apparaît. D'une polychromie claire où le blanc crème domine avec des touches de violet pâle, elle a tout à fait l'aspect colonial : ce ne sont que vérandas, arcades et balcons; les maisons semblent faites de loges vides comme les alvéoles d'un gâteau de miel. Mais ce qui fait l'étonnement du voyageur arrivant de l'Indo-Chine française, ce sont les proportions de cette ville coloniale. C'est une vraie cité comme une cité d'Occident : ses quais se prolongent très loin; les maisons massives se pressent, élèvent très haut leurs étages; une montagne tombe en pente raide derrière, et les maisons y grimpent; plus haut des routes y serpentent en corniche, des viaducs enjambent les ravins! Saïgon, Hanoï, Haïphong sont des villages auprès, tout

petits, tout clairsemés, tout bas : Victoria, de la rade, fait l'effet d'une cité de géants!

Mais les rues y sont étroites. Ce ne sont plus les larges boulevards de Saïgon et du nouvel Hanoï, villes de delta : ici, entre la montagne et la mer, l'espace est mesuré avec parcimonie.

La hauteur inaccoutumée des bâtiments, autre conséquence de la rareté et de la cherté du terrain, augmente encore cet air d'étroitesse. Les maisons ont deux, trois, quatre étages, et chaque étage, suivant le style colonial, est très élevé. Elles s'avancent sur la rue autant qu'elles peuvent, prenant toute la largeur des trottoirs qui, en beaucoup d'endroits, sont couverts et courent en galerie. Les grandes enseignes verticales qui sont accrochées aux piliers ou à la corniche de ces galeries sur la chaussée semblent en diminuer encore la largeur.

Au premier, au second, des enseignes encore; du linge à sécher, des blouses, des pantalons, les bras ou les jambes allongés sur des perches en bambou; des barrières hérissées de lattes pointues qui empêchent de communiquer entre les compartiments contigus des vérandas : tout cela déborde aussi sur la rue. Quelquefois, dans les quartiers pauvres, de grands balcons de fer remplacent les vérandas en maçonnerie, et l'on y distingue encore mieux tout le bric-à-brac des ménages chinois : petits meubles, instruments de travail, ustensiles de cuisine, linge, vêtements, et jusqu'à des pots de fleurs mêlés!

On ne manque point d'ombre dans les rues d'Hong-Kong : les galeries surtout sont d'excellents refuges contre les ardeurs du soleil tropical, et les boutiques qui y donnent sont en été de fraîches retraites. Mais l'air fait un peu défaut, et aussi la verdure. Si l'ombre est abondante, les ombrages sont rares : à peine voit-on, perdus au cœur de la ville dans l'entassement des maisons, sur de petites places qui ont l'air de cours, verdoyer quelques grands arbres, abritant une fontaine.

La polychromie éclatante dont les maçonneries sont revêtues, à la grande lumière, fatigue les yeux. Les volets vert tendre et les arbustes nains qui se tordent dans des pots sur les balustrades sont de faibles repos pour l'œil qu'éblouissent les laques vertes, rouges, noires, aux tons crus, et les caractères dorés, étincelants, des enseignes.

Certaines parties d'Hong-Kong ont un air d'ancienneté que présentent assez rarement les villes coloniales. De fait Hong-Kong est la vénérable ancêtre des cités sino-européennes : mais l'humidité du climat l'a fait vieillir plus que les années. La ville est presque tout entière bâtie en briques : cette brique — brique chinoise d'un beau bleu gris, très distingué, un peu sombre — est presque toujours recouverte d'une couche de plâtre et de badigeon. Les pluies abondantes et violentes ont vite taché les murailles qui ne tardent pas à prendre une apparence de moisi. L'enduit déteint, se décolle, par endroits se détache : la masse entière du bâtiment semble avoir subi les injures des siècles !

Il y a un monument de Hong-Kong qui est empreint d'une sorte de dignité historique : c'est, bien au centre de la ville, la Tour de l'Horloge (*Clock Tower*). Modeste et vieillot souvenir du premier âge d'Hong-Kong, quand ce n'était encore qu'une petite ville tranquille et bien anglaise ; aujourd'hui étroitement serrée, dominée de haut par les grands bâtiments voisins — elle rappelle un peu le premier Hôtel de Ville de Boston, écrasé lui aussi par la masse des constructions récentes.

A force de grandir, après s'être pressé et entassé dans l'étroit espace que lui assignait la nature, Hong-Kong en a franchi les limites, et sur la mer ou sur la montagne s'est conquis de nouveaux terrains. Corrigeant l'irrégularité du rivage, une belle ligne de quais de granit a donné à la ville qui étouffait une vaste esplanade où se bâtir une façade nouvelle.

Mais le sol à peine pris sur la rade, les constructions se le sont disputé, partagé, l'ont accaparé. Pour de

larges quinconces, pour de belles allées d'arbres, point de place! l'air de la mer suffira et l'horizon de la côte chinoise; ce morceau de terre a été trop. chèrement acquis pour en laisser perdre une parcelle! Et sur ce sol tout détrempé encore des eaux marines, ce sont des « buildings » énormes à l'américaine, de grands « blocs » carrés, aux assises de granit, à vingt et trente mètres de façade, à cinq et six étages, qui laborieusement, sur fond de pilotis, se sont élevés — s'élèvent encore!

Dans quelques années la basse ville de Hong-Kong, avec ses hauts bâtiments, ses rues étroites comme des couloirs, sera dans l'Extrême-Orient — toutes proportions gardées — un spectacle aussi étonnant que la basse ville de New-York. Hong-Kong aura eu beau chercher de l'air, de l'espace : l'air et l'espace manqueront sur la *Praya* nouvelle; et les quais nouveaux seront comme les anciens bordés même du côté de la mer — par l'entassement grouillant des sampans.

Contre la montagne aussi la ville à l'étroit s'est retournée. D'abord elle s'était contentée d'en monter doucement par des rues obliques ou tournantes les premières pentes : mais arrivé à la muraille du roc, on s'était arrêté. Depuis, on a entaillé le flanc de la montagne : sur ce qui n'était qu'un versant abrupt et sauvage s'étendent des terrasses, où des villas se déploient à l'aise; et de gradin en gradin s'élève une sorte de cité suspendue.

Hong-Kong n'est pas joli, ni très agréable : c'est une ville fatigante; mais c'est une ville héroïque, tout y sent l'effort de l'homme pour surmonter les obstacles de la nature, et son triomphe. Dans une telle ville, le léger, le sommaire, le provisoire n'ont pas de place : tout doit être solide, définitif, et grand. C'est ce qui donne à Victoria son air de capitale, de « cité impériale »!

Le climat d'Hong-Kong est très doux : toute la vie est dans la rue. A certaines heures la presse est telle dans

les principales voies qu'on s'étonne de voir encore du monde dans les maisons.

D'ailleurs l'animation des vérandas se mêle à celle de la rue et ne fait qu'accentuer l'impression de multitude que produit le perpétuel défilé de la foule sur la chaussée. Beaucoup de boutiques — toutes celles qui sont restées dans le pur style chinois — sont sans devanture et ouvrent toutes grandes sur le dehors. Ce sont très souvent des ateliers en même temps que des boutiques, et les artisans, travaillant en quelque sorte au milieu des passants, contribuent encore à accroître le mouvement de la voie publique.

Les principales rues d'Hong-Kong présentent assez l'aspect d'une foire. Les galeries, les trottoirs et la chaussée elle-même sont encombrés de multiples petites installations en plein air : marchands de « julienne » toute taillée pour la soupe; marchands de fruits, de gâteaux, de galettes, de pruneaux tout baignant dans leur jus; marchands de friture qui empestent et enfument tout le quartier! Beaucoup de marchands de fleurs aussi : les beaux lis blancs rachètent le prosaïsme des carottes et des pruneaux, et les senteurs des roses, se mêlant aux odeurs de santal qui viennent des ateliers d'ébénisterie voisins, corrigent agréablement le parfum des poêles à frire. — Aux approches du jour de l'an chinois, il y a des vendeurs de plumes de paon, de papiers rouges et de papiers dorés où sont inscrits les caractères qui portent bonheur, et que les bonnes gens colleront à leur porte. Il y a encore des calligraphes publics, pour ceux qui désirent des inscriptions particulières! Il y a enfin les marchands de branches de laurier en bouton : la rue alors est un bosquet mouvant de lauriers-roses.

Chaque marchand — comme chez nous — a son cri ou sa musique pour attirer les clients. Dans un comptoir voisin retentit la mélopée chantante, monotone, machinale — mélopée d'Orient — de gens qui comptent des œufs. Non loin éclatent des cris de chat en colère : c'est un attelage de coolies qui s'excite pour monter une

lourde charge sur une rampe un peu forte. Au milieu de ce fracas, de cette confusion, circulent des pousse-pousse — pour la ville basse — et des palanquins pour la ville haute : et ce sont des accrochages, des heurts, des bousculades, et encore des cris!

Dans les rues latérales, moins passantes, c'est un autre spectacle. Je me souviens d'une, donnant sur *East Queen's Road*, dans un quartier pauvre. Une rue étroite et noire, sans trottoir, dallée dans toute la largeur, le ruisseau au milieu : trois étages de balcons sales, surchargés d'effets domestiques. Dans la rue c'est un grouillement; les enfants sont en fête et sautent de joie : on vient de dresser à l'entrée de la rue l'autel d'un « Dieu » ambulant.

Quel autel! quelques vieilles planches tant bien que mal clouées. Et quel Dieu! un Dieu de papier colorié, quelque chose comme les découpages que les enfants s'amusent à assembler. Mais les couleurs sont vives, comme celles de nos images d'Épinal! Et l'expression du visage est terrible, avec de grandes virgules noires sur les joues — comme un clown — et de grandes plumes de paon fièrement piquées dans le bonnet! Surtout il y a le nombril; un nombril proéminent, énorme, qui rappelle les cibles mécaniques de nos tirs de foire!

Devant la divinité les gens du voisinage déposent des offrandes : quelques sapèques, une bolée de riz cuit dont les enfants affamés ne se font pas faute de prendre une pincée; des bâtonnets de benjoin, même de gros cierges rouges. Derrière une espèce de paravent dressé contre le mur, presque entièrement caché, le bonze, tout en robe rouge — tel que Delacroix nous a représenté le Dante aux Enfers — chantonne sa monotone litanie, tandis qu'un desservant joue sur une petite trompette des airs de biniou.

Et cette petite scène exotique a quelque chose de particulièrement étrange entre ces deux rangées de grandes maisons que l'on prendrait presque, à la tombée de la nuit, pour une « cité » d'un quartier pauvre de Paris!

Le rapprochement, le mélange intime des deux civilisations d'Occident et d'Orient, c'est là ce qui constitue la plus profonde originalité d'Hong-Kong.

Les contrastes violents frappent d'abord. La soie bleue et la lustrine noire des Chinois font avec le blanc et le kaki des Européens un pittoresque bariolage. Une belle montre de bijouterie, de pharmacie ou de librairie européenne fait singulière figure entre un étalage de porc et canards laqués, et un comptoir où des hommes sont occupés à compter des milliers de petites pièces de cuivre percées d'un trou et à les enfiler dans une tresse de paille de riz. On regarde avec étonnement entre ces beaux alignements, sous ces longues galeries, se promener des hommes nus jusqu'à la ceinture comme des sauvages[1]. Au sortir d'un grand hôtel où l'on pourrait se croire dans une grande ville d'Europe ou d'Amérique, il est étrange de voir sous la galerie un « boy » assis sur une chaise, occupé à tirer d'un mouvement rythmique avec deux doigts de son pied nu une corde mystérieuse qui pénètre dans l'intérieur du bâtiment[2].

De voir offrir du riz et des cierges à un Dieu de papier que nous prendrions pour un Guignol; — de voir aux barreaux d'une grille de caserne une troupe de gamins portant la queue se presser pour regarder deux grands diables d'highlanders hindous qui jouent de la cornemuse en faisant les cent pas; — ou bien encore dans la grande rue, de grands Chinois s'assembler pour considérer longuement les pendules-navires, pendules-locomotives, pendules-balançoires d'une devanture d'horlogerie, — en vérité, on peut se demander dans quel pays on est, et si ce n'est pas dans un monde de fantaisie!

Les signes extérieurs d'entente, d'accommodation réciproque entre les deux civilisations ne sont pas moins curieux.

1. Des coolies.
2. C'est la corde qui fait balancer le *pankha*.

Voici d'abord des enseignes écrites tout en chinois : mais au lieu d'être pendues verticalement sur la rue, elles sont disposées à plat sur le fronton de la boutique et dans le sens horizontal. Puis quantité d'enseignes en anglais.

Lorsqu'il s'agit de savetiers ou d'étameurs, les résonances exotiques des noms qu'on lit ne semblent pas étranges : il est par trop naturel qu'il y ait des étameurs et des savetiers chinois. Mais lorsqu'il lit : *Pu Lun Photographer,* — ou bien : *Tong-taï. Shipbuilders. Boilermakers,* — au nouvel arrivant, ces enseignes paraissent manquer de vraisemblance. Et on ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on voit écrit sérieusement en toutes lettres : *Licensed Boarding-house for 13 Chinese Seamen, Kept by Chan-Kam* — ou bien : *Chinese Club!* Je me souviens aussi d'un petit marchand, vendeur d'un « coco » quelconque, installé dans la rue avec une petite fontaine, comme celle que les nôtres portent sur le dos : sur le côté du petit réservoir de grès, je lus : *Charcoal Filter Patented Manchester.* Cela me parut drôle.

Les maisons elles-mêmes, la hauteur, la régularité de leurs vérandas, la rectitude de leur alignement — comme la propreté et la largeur relative de la chaussée, — tout cela, grouillant de Chinois, porte témoignage d'une étonnante synthèse sociale. Voici, sur le quai, toute une série de maisons, toutes légèrement disposées de biais et suivant le même angle par rapport à la direction de l'alignement : qui en a ordonné ainsi? Ordonnance de la superstition chinoise? ou bien ordonnance de la police anglaise — pour donner plus de façade? — On ne sait plus.

Les détails les moins relevés sont instructifs. Les Anglais, comme on sait, ne connaissent guère les « lieux d'aisances » publics; les Chinois ne les connaissent pas du tout. Les Anglais se contentent des « lieux » privés; pour les Chinois toute muraille est bonne. Les Anglais de Hong-Kong se sont donc résignés à construire des

cabinets publics : mais si ces édicules ont à l'extérieur un aspect d'Occident, à l'intérieur la Chine l'emporte, et je ne conseillerais à personne, mais surtout à une dame anglaise, de passer par là.

Le marché d'Hong-Kong est encore un spectacle d'un haut intérêt sociologique. C'est une véritable petite halle, un grand marché couvert comme tel des quartiers de Paris n'en a pas. Mais regardez les bancs des bouchers : comme ils sont peu nombreux, peu fournis et mal achalandés; on ne voit guère se vendre que du porc, la viande nationale, si l'on peut dire, des Chinois. Le marché des fruits est assez bien monté : quantité d'oranges et de bananes. La volaille, surtout aux approches du jour de l'an, est de grande vente : le marché comprend toute une installation de tuage et de plumage.

Mais au marché du poisson, c'est là qu'est la grande presse, la bousculade et le vacarme : éclairs d'écailles, éclairs de couperets passent sans cesse dans la demi-lumière des lampes fumeuses. Les étaux sont rouges de sang; c'est qu'on détaille le poisson pour ainsi dire à l'infini. Le Chinois achète pour la nourriture de toute sa famille des morceaux qui chez nous sembleraient destinés au repas d'un chat.

Le soir, non seulement les rues sont éclairées à l'électricité, mais beaucoup de magasins le sont au gaz. Et ce sont des becs Auer! Il y a trois ans, il n'y avait, paraît-il, pas un magasin chinois de Hong-Kong éclairé au gaz. Il a fallu un degré de plus — surtout un degré d'économie — dans le progrès de l'éclairage occidental, pour le faire adopter. Mais cela a suffi pour que l'adoption fût quasi instantanée et universelle.

Pénétrons un peu plus avant dans la vie de cette cité mixte. Voici une boutique sans devanture, sans comptoirs, sans rayons, sans tiroirs : rien que les murs — et le plafond même — tapissés de chaises en bambou et en osier. Chez ce marchand de meubles tout est de pur style chinois : la marchandise et la boutique.

A côté, un marchand d'horloges : l'arrangement de la boutique est absolument identique : il y a des horloges accrochées partout, même au plafond; et c'est tout. Ici il y a contraste entre la nature de la marchandise et l'aménagement de la boutique.

Mais voici une splendide montre de bazar élégant : c'est à coup sûr une maison européenne. Entrez : tout est européen. Cependant vous ne trouvez que des Chinois, qui vous accueillent et vous servent avec une amabilité et une aisance parfaites, s'exprimant dans un anglais très correct avec très peu d'accent. Cette fois l'influence occidentale n'a pas seulement modifié les choses; mais aussi les hommes.

Jusqu'à quel point, jusqu'à quelle profondeur les a-t-elle modifiés, c'est là le problème. Ce n'est pas en tout cas le simple contact des Européens qui a suffi à former ces commerçants chinois si bien pliés, du moins extérieurement, aux coutumes européennes.

Sur une haute terrasse d'où le regard descend sans encombre jusqu'à la mer, dominant de très près et de très haut la ville européo-chinoise, s'élève le grand collège de Hong-Kong : *Queen's College*.

Le bâtiment est vaste, et cependant il est trop petit : le collège compte plus de 1 100 élèves. Le grand *hall*, d'abord réservé, suivant la coutume anglaise et américaine, aux réunions générales, a été envahi par des classes. On en fait quatre à la fois dans cette salle spacieuse : des passages seuls les séparent. C'est une disposition assez défectueuse; mais de la galerie le coup d'œil est joli des robes de soie multicolores et chatoyantes : c'est vraiment, comme sont seuls chez nous les parterres de dames, un parterre de fleurs.

Entrons dans les classes, l'aspect est moins gracieux, mais plus curieux encore. Chacune est un véritable musée d'anthropologie vivant : des Macaïstes, des Hindous, des Malais, des Eurasiens de toutes sortes; d'étranges métis d'Européens et de Chinois, à la tresse blonde, aux yeux bleus; des croisés de Nègre, de Malais

et de Chinois, dont quelques-uns sont de véritables monstres. Il y a un certain nombre de jeunes Anglais; mais les jeunes Chinois sont en immense majorité et remplissent exclusivement la plupart des classes.

Sur l'esplanade élevée qui sert de cour de récréation, de grandes raies blanches sont tracées, comme des raies de tennis. Ces raies ont une histoire. Le gouverneur de Hong-Kong avait un jour annoncé sa visite au collège : il devait passer les élèves en revue sur la terrasse. Or, les Chinois n'ont ni l'habitude, ni même la notion du groupement régulier : impossible de les faire s'aligner convenablement. On traça donc ces raies, le long desquelles on apprit aux élèves à se ranger. Le piquant de l'histoire c'est que le gouverneur ne vint pas; les Chinois n'en avaient pas moins reçu, à l'occasion, une excellente leçon d'ordre et de discipline.

Ce petit détail nous ramène au grave problème d'éducation « interraciale » qui se pose ici. Les jeunes Chinois qui sortent de *Queen's College* sont-ils sinon conquis à la civilisation occidentale, du moins convaincus de sa supériorité décisive et de la nécessité pour la Chine de lui faire de larges emprunts?

Les « étudiants » de *Queen's College* — tout comme ceux des Universités américaines — ont leur revue, même une revue illustrée. Elle s'appelle : *The Yellow Dragon*, et a pour devise une belle pensée de Confucius : « Tous les hommes — entre les quatre mers — sont frères. » On y lit des dissertations par des Chinois : sur les aptitudes de la Chine à se relever elle-même en s'ouvrant à l'influence occidentale, mais sans se soumettre à l'autorité étrangère[1]; — contre la barbare coutume de mutiler les pieds des femmes, etc.; — dissertations fort bien raisonnées et écrites dans un anglais excellent.

On y voit que, tout comme en Angleterre et en Amé-

1. Cette dissertation particulière, reproduite du *Saint John's Echo*, revue de *Saint John's College*, à Changhaï.

rique, les étudiants y ont leurs matchs de cricket et de football, leurs concerts, et même leurs « Débats », où l'on discute les grandes questions de la politique actuelle. Les étudiants chinois prennent une part plus ou moins active à tous ces exercices.

A en juger par l'extérieur, la conquête morale des meilleurs éléments au moins du Collège semble parfaite. Et pourtant il paraît que dans les hautes classes, les seules précisément où ils pourraient s'approprier dans ce qu'elle a d'essentiel la civilisation occidentale, l'ardeur des étudiants chinois faiblit au lieu de redoubler!

La physionomie de la plupart des Chinois élégants que l'on rencontre dans les rues — de ceux qui agitent avec une nonchalance très distinguée leurs riches éventails, — n'exprime pas non plus une admiration sincère, fût-elle jalouse, de cette civilisation étrangère, dont pourtant la splendeur s'étale sous leurs yeux, dont la bienfaisante autorité s'étend sur leurs personnes, et dont la richesse les enrichit. Non; on y lit plutôt l'orgueil, et presque le mépris. C'est une impression inquiétante, que ressent avec plus de force celui qui s'est habitué aux airs soumis, dociles, aux douces et enfantines figures des Annamites.

A Hong-Kong les Chinois semblent être chez eux, et les maîtres. A l'Européen perdu dans leur nombre[1], ils ne témoignent aucune déférence : ils ne se dérangent pas, ne s'écartent pas pour lui livrer passage; ils ne lui cèdent pas le trottoir. Les « boys » chinois, dans les hôtels, sont volontiers insolents, presque aussi insolents que les « Macaïstes[2] »; ils répondent à vos questions quand cela leur fait plaisir, et ils vous rient presque au nez.

A la poste il y a un guichet spécial pour les Européens : mais l'employé chinois sert fort bien les Chinois avant l'Européen qui attend. Et lorsque celui-ci, pour

1. Il y a à Hong-Kong environ 10 000 Européens, y compris la garnison, contre plus de 100 000 Chinois.

2. Les Macaïstes à Hong-Kong sont plus nombreux que les Anglais.

passer plus vite, vient au guichet chinois, non seulement on ne lui cède pas la place, mais on le bouscule, et pour un peu on lui volerait son tour. Il semble que ce soient les Chinois les plus en contact avec les Européens qui sont à leur égard les plus mal élevés. De Hong-Kong à Canton, il existe deux compagnies de navigation, l'une européenne, l'autre chinoise : le personnel de celle-ci semble le mieux dressé des deux.

Les Européens ici supportent, sans même y paraître faire attention, des manques d'égards, auxquels ils sont sans doute accoutumés, mais qui étonnent le nouvel arrivant, et que les Chinois — nous le verrons — ne se permettent pas ailleurs. Les Anglais, cette « race de silex », ont « gâté » les Chinois. Eux qui sont plutôt de mœurs aristocratiques, ils ont laissé tomber sur leur propre territoire le prestige nécessaire de l'aristocratie européenne.

Si Hong-Kong est avant tout chinois, la marque anglaise y est cependant visible.

Elle est visible dans la pauvreté des édifices publics et dans la magnificence des édifices privés — banques, bureaux, hôtels, clubs, etc. ; — d'ailleurs plus imposants qu'élégants. La solitude et la demi-obscurité du quartier commerçant européen où toutes les boutiques sont fermées dès sept heures du soir, est bien un aspect de ville anglaise. L'absence des cafés, que compense d'ailleurs la multiplicité des bars, frappe le voyageur qui a passé par Saïgon. La vaste esplanade de gazon qui s'ouvre à proximité du centre de la ville suffirait à nous dire que nous sommes dans une colonie du Pays du Sport : on y donnait en avril 1900 force matchs de cricket et de football au profit des blessés du Transvaal !

L'observation souvent faite qu'un Anglais hors d'Angleterre est deux fois Anglais s'applique très bien à Hong-Kong. Le patriotisme anglais y est très vif. Ce sont les journaux de Hong-Kong qui dénoncent avec le plus de violence la faiblesse des agents diplomatiques et consulaires anglais en Chine : il est vrai que les Anglais

y peuvent juger par leurs yeux des effrayants progrès de la concurrence allemande. — En avril 1900, un journal de Hong-Kong, dans un *editorial* éloquent, comparait le président Kruger à Caïn, à Gengis-Khan, et à Mahomet!

Quant au loyalisme monarchique, il s'étale sur les murs de *Victoria* : *Queen's Road* — *Queen's College* — *The Queen, toilet fixture* — *Queen's Desinfectant*! etc. Une brèche de la montagne était inévitablement destinée, du jour où l'*Union Jack* flotterait sur l'île, à porter le nom de Victoria : *Victoria Gap*!

La dignité, le flegme anglais se retrouvent aussi tout entiers. Un maître, une maîtresse de maison ne se met pas plus en colère contre un « boy » négligent ou mal élevé que contre une machine mal montée. Si les Anglais à Hong-Kong ont dans une certaine mesure compromis le prestige européen aux yeux de l'Homme Jaune, ce n'est pas, comme trop souvent nos Français d'Indo-Chine, par des emportements ou des familiarités; mais par indifférence et inconscience.

Le climat tropical n'a pas fait fléchir la rigueur des mœurs anglaises. Chacun est habillé dès le matin; et ce n'est pas ici qu'on verrait, comme à Saïgon, comme à Hanoï même, les dames se promener en peignoir léger. A Hong-Kong comme à Londres on prend le *breakfast* copieux assez tard le matin; le *lunch* à une heure; et le dîner assez avant dans la soirée; et l'on ne fait pas la sieste. Il paraît qu'on ne la fait pas davantage à Singapoure : à Saïgon toute l'année, à Hanoï dès le printemps, la sieste est une institution!

Dans leur colonie les Anglais ont apporté avec eux leur sens, leur science du confort. Comme la vie coloniale est naturellement plus large, le confort à Hong-Kong est souvent devenu du luxe. Mais point de luxe inutile. En Indo-Chine nous n'avons trouvé d'autre moyen de parer au danger des fourmis blanches qui rongent toutes les pièces de bois, que de remplacer dans les constructions le bois par le fer. Il y a des fourmis blanches aussi à Hong-Kong, et les Anglais

peuvent se procurer le fer à meilleur marché que nous : cependant les charpentes de Hong-Kong sont généralement en bois. Les Anglais ont trouvé un moyen très ingénieux, très économique de prévenir les ravages des fourmis blanches ; elles fuient la lumière : ils se sont contentés de ménager des jours dans les plafonds.

Nous n'avons pas encore fini de voir Hong-Kong : nous n'avons vu que le centre de Victoria. En face de Victoria, sur le continent, s'élève une autre ville qui en est comme le principal faubourg : c'est Kowlun.

En débarquant, la façade des Entrepôts (*godowns*) ne flatte pas l'œil : une inutile ornementation de plâtre que les pluies et les brumes ont moisie fait regretter la franche nudité des briques. Mais on est frappé des vastes dimensions et de l'immense disposition de ces magasins. A côté, d'énormes quantités de charbon sont entassées en gabions sur quatre, cinq ou six rangs superposés, afin de tenir moins de place.

Derrière les magasins s'est formée une ville nouvelle. Une ville chinoise, avec ses longs bâtiments gris bleu, uniformes comme des casernes — tout neufs et déjà salis, — l'air de vilaines cités ouvrières. Mais une ville européenne aussi : une charmante ville-campagne, dont les villas sont dispersées tout alentour, perchées sur des monticules ou nichées dans des fonds de verdure.

Entre les Entrepôts et les Chantiers de construction, sur plusieurs kilomètres, la mer est bordée par un magnifique quai de granit. C'est une promenade charmante. De gros rochers rouge feu aux formes fantasques vous transportent dans la Bretagne de Ploumanach et de Bréhat ; tandis que des collines blanches clairsemées de pins maritimes font plutôt songer à des coins de Provence. Mais des palmiers blottis dans les vallons abrités, des buffles paissant dans les prairies voisines vous rappellent que vous êtes en Orient. Le paysage est presque solitaire et plein d'une paix champêtre, auprès du tumulte de la ville voisine : les pavil-

lons des sémaphores flottent sur la pointe des caps, et au-dessus tournoient lentement de petits oiseaux de proie.

En arrivant aux Chantiers, on tombe dans une autre agglomération chinoise. A l'entrée est une grande fabrique d'allumettes (*American Match C°*) toute retentissante d'un babillement d'enfants. On dirait une école : hélas! c'est la triste école du travail manuel forcé, prématuré, — et gâché, puisque la machine existe! Puis c'est l'enfilade des maisons à balcons de fer : le classique balcon chinois où pendent de grosses lanternes rondes, où flottent pêle-mêle au vent le linge qui sèche et les poissons salés, où sont entassées les provisions de bois, et où s'alignent les plantes vertes.

Les Chantiers sont en eux-mêmes une ville : ateliers, bureaux, logements chinois, résidences anglaises avec l'obligatoire tennis! Les cales de construction, sommairement couvertes d'un toit en paillote, sont de dimension médiocre. Mais les bassins de radoub sont magnifiques, sans doute les plus beaux de l'Extrême-Orient. Un vapeur anglais s'apprête à quitter l'un; un croiseur américain à entrer dans l'autre : c'est un mouvement perpétuel, et les bâtiments attendent après la place.

Par delà les Chantiers s'élèvent encore des cheminées : de grandes verreries. De l'autre côté de la rade, des cheminées encore : des filatures, des raffineries. Hong-Kong n'est pas seulement un entrepôt; du fait seul qu'il est un entrepôt — un entrepôt libre — il est devenu un centre d'industrie.

Mais revenons à Victoria, et élevons-nous enfin au-dessus de cette rade magique où toutes les activités de l'île et du continent semblent se précipiter. Au-dessus de l'entassement poudreux et aride des maisons, s'étend la magnifique oasis du Jardin Public.

Tout en terrasses sur les premières pentes de la montagne, il a comme la ville elle-même quelque chose de grandiose et d'héroïque. Mais les chemins montants serpentent sous un délicieux couvert, et les tranchées

que l'homme a faites dans le roc, la nature ici — une nature qui a déjà toute la luxuriance de la nature tropicale, toute gonflée d'humidité comme une végétation de serre — les a revêtues d'un royal manteau de verdure éclatante. Palétuviers et cocotiers s'élancent en plein air, et l'atmosphère est chargée de senteurs pénétrantes et âcres.

Le luxe de l'homme égale le luxe de la nature. Les parterres, dessinés avec art, soignés avec amour, présentent les plus riches combinaisons de couleurs, et les terrasses tombent les unes sur les autres par de majestueux escaliers. Tout autour, c'est un cercle de somptueuses villas — les dernières, toutes neuves, si vastes et si ornées que l'on doute si ce sont des demeures privées.

De leurs vérandas, les verdures sombres du jardin, piquées de lauriers-roses, semblent descendre jusqu'à la grande eau tranquille où l'immense flotte guerrière et marchande est à l'ancre. De l'autre côté de la nappe bleue, par derrière Kowlun, des collines dénudées, rougeâtres, semblent un désert. Hong-Kong peut à peine reconnaître en face d'elle l'image de ce qu'elle était, alors qu'elle n'était pas entrée dans l'Histoire : et pourtant cette richesse naturelle et cette richesse humaine, ces forêts nouvelles et ces villas neuves — cette création grandiose est l'œuvre d'une génération !

Il est, un peu à l'écart, à l'est d'Hong-Kong, une retraite plus discrète : c'est le cimetière d'*Happy Valley*.

Avec ses allées ratissées, ses ruisseaux au lit de béton, son savant étagement de terrasses, la complication de ses plates-bandes, ses élégants jets d'eau et les riantes arcades de ses tonnelles — ce cimetière est le plus soigné, le plus enjolivé des jardins.

Mais voici, à côté des chemins tournants aux courbes et aux pentes artistement ménagées, de brusques ravines ; à côté des escaliers de pierre, de simples marches taillées dans le roc ou la terre. De gros blocs noirs roulés de la montagne avoisinent le gazon tondu de frais

et les géométriques parterres; des chemins bien sablés s'arrêtent tout à coup devant une haie de bambous, ou se perdent en sentiers herbus dans l'épaisseur des taillis. Enfin plus haut s'élève la grande forêt de pins. Plus haut encore c'est la franche montagne abrupte et âpre : mais comme s'il était dit que nulle part dans ce paysage l'homme ne serait absent, un grand viaduc la festonne de ses arches blanches!

La blancheur des marbres éclate sur le vert intense des gazons, se détache sur le fond sombre des bois de pins; les hibiscus, les glycines, les églantines émaillent les buissons et les haies : l'air est embaumé de senteurs capiteuses. Beaucoup de tombes sont parées de fleurs fraîches : la blancheur des lis se marie à la blancheur des marbres; quelquefois un palmier puissant jaillit du sein de la tombe, comme une résurrection.

Sur plus d'une pierre se lit l'inscription : *Tué par les pirates*; sur plus d'une aussi : *Mort en service de police* : souvenir des temps difficiles d'Hong-Kong! Mais les plus nombreuses sont celles qui accusent les fièvres décimeuses des stations navales : *Per mare, Per terram* : c'est la devise des morts de l'infanterie de marine anglaise. Quelques-uns se glorifient de leurs longues années passées au service de Sa Majesté (To *Her* Majesty's service).

Il y a le coin des Francs-Maçons : le compas et le niveau gravés sur la pierre, et, au lieu de croix, l'équerre qui a l'air d'une croix renversée. — Il y a des tombes chinoises, chrétiennes sans doute. Sur l'une d'elles se lit l'inscription : *R. I. P.*; presque toutes cependant ont devant elles, piqués en terre ou dressés dans des bambous, des bâtonnets de benjoin. Quelquefois de la tombe il ne reste plus qu'une borne de granit avec quelques caractères, et ces bâtonnets. Nulle tristesse ne règne en ce lieu : tout y déborde de lumière et de vie. La terre, faite de sable et de roc délité, se coupe comme un gâteau, et les tombes qu'on y creuse ont l'air de boîtes rouges, bien sèches et bien nettes, où l'on voudrait cacher des trésors....

Il faut monter encore — jusqu'au sommet de l'île, jusqu'au Pic — *The Peak* ! Un chemin de fer à ficelle y grimpe.

Du sommet, le paysage est enchanteur. Une dentelle de promontoires bruns et de criques bleues ; la grande mer unie comme un miroir, les crêtes à distance voilées de brume, et les plus lointaines comme flottantes dans le ciel !

Mais dans ce paysage très reposant, très doux, tout parle encore de l'effort et du succès de l'homme : ces cheminées d'usines au fond des criques ; les chemins de sable et de béton tailladant les flancs de la montagne ; ces villas, d'extérieur peu élégant, mais fièrement perchées comme des forts ; et les inscriptions qu'on lit aux portes des plus grandes, comme celle-ci : *Cloudlands* [1]. *MM. X. Hong-Kong and Shanghaï Banking Corporation!* — ces nappes d'eau qui semblent de petits lacs et qui sont des réservoirs ; et jusqu'à ces tennis dont la terrasse a été conquise sur la falaise du roc ou sur la pente du gazon !

Enfin du côté du continent, et sur le continent même, cette grande agglomération brune et blanche, semblable à une grande cristallisation minérale ; ce port merveilleux où sont mouillés trente grands bateaux de commerce, dix navires de guerre ; où circulent et stationnent des dizaines de chaloupes à vapeur et des centaines de barques, — semblables à des insectes sur une glace !

Nul spectacle ne parle plus haut de la grandeur de l'Angleterre ; rien n'est mieux fait pour exalter l'orgueil britannique ! Dans cette rade — il y a soixante ans déserte, refuge de pirates entre les rochers nus, — 20 000 navires entrent et 20 000 sortent chaque année : tonnage total, entrée et sortie : 7 millions de tonnes ! L'accumulation des capitaux ne le cède pas au volume du trafic : le siège principal de la *Hong-Kong and Shanghaï Banking Corporation*, qui est de beaucoup

1. « Pays des Nuages. »

la plus puissante des banques européennes en Chine, est à Hong-Kong et non à Changhaï.

A quoi Hong-Kong doit-il cette prodigieuse fortune? Cette rade vaste, sûre, profonde, où les plus gros navires peuvent entrer et sortir sans souci des marées, sans besoin de pilotes, présente sans doute de grands avantages naturels, dont l'étroite et tortueuse rivière de Changhaï, toute envasée, ne fait que mieux ressortir l'importance.

Cependant, c'est le libéralisme habile de l'administration anglaise qui a assuré le succès de Hong-Kong. C'est la *franchise* qui a fait Hong-Kong. Les marchandises qui y passent, qui y séjournent n'y sont soumises qu'à un droit de magasinage : il n'y a pas même de droit de statistique. Les magasins appartiennent à une compagnie privée qui réalise de beaux bénéfices : mais la masse énorme des marchandises a permis de réduire les droits à leur minimum.

Hong-Kong n'est pas pour cela un port modèle. L'outillage y est encore sommaire : le nombre des appontements et la longueur de quais abordable aux grands navires sont extrêmement restreints. La plupart des bâtiments doivent charger et décharger en rade.

Un autre défaut d'Hong-Kong qui ne laisse pas de nuire à son commerce, c'est que la peste y est pour ainsi dire en permanence. Le calendrier de l'Extrême-Orient mentionne comme une date mémorable le 18 juillet 1898 parce que ce jour-là Hong-Kong fut pour la première fois depuis des années exempt de peste — pendant vingt-quatre heures! Le resserrement de la ville, son orientation opposée au large, la disposition des principales rues parallèles à la mer et fermées aux effluves marines, l'absence d'égouts — tout cela, joint au perpétuel passage d'une population venue de tous les points du monde, fait de Hong-Kong un redoutable foyer d'épidémies.

Hong-Kong n'en est pas moins pour toutes les nations coloniales un grand exemple. Les commencements en

furent si pénibles, les premiers progrès si lents que les fondateurs désespérèrent d'abord de leur entreprise. Il fallait lutter contre une nature ingrate, contre les fièvres, contre les pirates : en Angleterre même la question fut agitée d'abandonner Hong-Kong et si les Anglais y restèrent alors ce fut plutôt par amour-propre national, pour ne pas avouer un échec, que par espoir d'un avenir que nul ne soupçonnait. Et aujourd'hui c'est un des premiers ports du monde!

Mais Hong-Kong a une autre gloire : celle d'avoir été la première capitale de l'Occident en Orient. Aux portes du vieil Empire en décadence elle a établi, la première, la civilisation moderne à demeure. Elle a servi de refuge aux « déclassés » de cet empire, à ce qu'il avait de pire — et de meilleur. Son honneur est d'avoir discipliné les éléments de désordre; d'avoir recueilli, instruit, élevé quelques-uns des rares Chinois soucieux de régénérer la Chine en l'ouvrant à la civilisation occidentale : ainsi jadis les colonies grecques de la côte d'Asie Mineure sauvèrent ou soutinrent les aventuriers et les réformateurs qui voulaient renouveler la face de l'Empire perse.

L'éclatante leçon de choses que Hong-Kong a donnée aux Chinois n'a pas dissipé l'orgueil de leur conservatisme obstiné, ni désarmé leur hostilité aveugle. Hong-Kong n'a pas réussi à former une jeune élite chinoise capable de réformer la Chine : elle a mieux su former au service de la politique et du commerce anglais une milice active par intérêt, sinon par dévoûment.

Quand même, cette héroïque fondation n'a pas profité qu'à l'Angleterre : elle a été — pour l'Orient et pour l'Occident tout entiers — un grand bienfait.

CHAPITRE II

CANTON

La rivière. — La cathédrale. — Honan. — Les rues. — Le Temple de la Médecine. — Le Temple des Cinq Cents Génies. — Le « Champ du potier ». — Le Camp des Examens. — La Clepsydre. — La Pagode des Cinq Étages. — Les bateaux de fleurs.

Les Jardins de Fati. — Le Temple de l'Empereur. — La Cité des Morts. — Le Cimetière français. — Le dépôt mortuaire. — Le Temple des Horreurs. — Le Temple de Confucius. — Le Temple de Longue Vie.

Le *Taï-on*, qui me porte à Canton, est un beau bateau de 750 tonnes net, tout en acier, apporté pièce par pièce d'Angleterre. On a peine à se croire en Chine : cependant voici le nom du propriétaire : *U-Fong-Shan — Esq.*, s'il vous plaît ! A notre avant il y a un petit Bouddha qui nous protège; et le pont supérieur, au-dessus des confortables cabines et du salon à l'occidentale, offre bien un spectacle d'Orient.

Ils sont là entassés 1 200 — quelquefois il y en a 1 600, 1 700 ! — hommes, femmes, enfants, jeunes gens et vieillards, parqués sur cet étroit espace, autour de la grande cheminée noire qui semble les garder, comme un bétail. Ils ont franchi la palissade réglementaire, ils ont envahi le pont presque jusqu'à la passerelle : il a fallu dresser deux grands radeaux de sauvetage pour les parquer à nouveau.

Il fait frais; ces méridionaux de la Chine ont froid. Accroupis, repliés sur eux-mêmes dans leur pose familière, ils se serrent les uns contre les autres; mais ceux qui ont un peu de place se sont roulés dans des couvertures rouges, et l'on ne voit plus d'eux que des têtes jaunes et cadavéreuses.

Le bateau va lentement, doucement : à peine sent-on la trépidation de l'hélice; notre proue ronde caresse gentiment les vagues molles comme des ondes de rivière. Les rayons du soleil couchant dorent les jonques qui passent : les collines des rives s'illuminent de teintes indécises entre le jaune et le vert; des brumes roses violettes flottent dans les fonds d'ombre.

Passé huit heures, nous sommes à la hauteur de Deep Bay. La nuit est paisible : mais voici un grand remue-ménage à l'arrière! Le caissier du bord se dispute avec les Chinois qui ne veulent pas donner leurs 30 *cents* : il faut les fouiller parfois; on entend des éclats rauques; et de cette foule remuée la brise nous apporte des odeurs fortes, comme d'un parc à moutons!

Des petites lumières isolées nous croisent mystérieuses. Ce sont des jonques. Le ciel est tout à fait noir : pas de lune. Cependant des reflets ondoient au loin comme de gigantesques serpents argentés; notre large proue soulève une écume de lumière qui rejaillit en fusées ou en pluies d'étoiles sur l'eau sombre : la mer est phosphorescente.

Le lendemain, à cinq heures, nous sommes dans une grande rivière jaune entre des rives vertes et plates; en avant une balise chinoise : une grande perche blanche avec une petite lanterne clignotante dans le jour qui grandit. Beaucoup de sampans déjà; des jonques, même des jonques monoroues, ces « Express » des rivières chinoises! 15 hommes sur trois rangs font mouvoir la roue d'arrière en marchant sans relâche sur les pédales d'une grande chaîne sans fin qui s'engrène dans l'axe. Mouvement horriblement fatigant, épuisant : ils ne chantent pas!

Sur la droite nous passons des forts chinois : talus de gazon, avec, par places, des revêtements en brique et ciment bleu noir. Presque en face, un îlot, fortifié lui aussi : une muraille de pierre et brique où s'ouvre une porte ronde cerclée de blanc ; et une tour pointue émergeant des feuillages. — Un peu plus en amont, toujours à droite, un petit cimetière, dont on distingue sous les ombrages sombres les croix blanches : un cimetière chrétien. Puis c'est un village, avec des fours à chaux, tout enveloppé de fumées blanchâtres.

Enfin au loin un grand hérissement de mâts, qui sur la campagne plate et dans la clarté matinale semblent hauts comme des cheminées d'usines ; de grandes tours noires, carrées, comme des blockhaus tonkinois, ou des « élévateurs » d'Amérique ; très lointaines, estompées par la brume, des flèches gothiques : — c'est Canton !

La rivière qui se rétrécit semble entièrement barrée par la masse énorme des jonques et des sampans. Les sampans de Chine — auprès de ceux de l'Indo-Chine et du Japon — sont lourds et massifs : un grand toit en arceau, dont les deux pièces coulissent l'une sur l'autre, les recouvre comme une carapace de tortue. On distingue à leur couleur blanche de nombreuses chaloupes à vapeur. Il semble que jamais nous ne passerons à travers cette embâcle vivante.

A côté de ce fouillis, l'île de Chamine — la Concession européenne — avec son beau quai de granit solitaire, ses mâts de pavillons, et ses clochers blancs se dressant au-dessus des ombrages, fait un aimable et reposant contraste.

Nous ne sommes pas arrêtés : déjà nous sommes abordés, envahis, pris d'assaut ! Par la gauche les sampans se ruent sur nous : c'est un entre-choquement formidable avec un bruit de fracassée ! De l'avant des plus audacieux, des plus heureux, des cordages sont lancés,

des gaffes s'accrochent à notre bastingage; et dans son dernier effort pour atteindre sa bouée, le *Taï-on* traîne à son flanc vingt, trente sampans, plus peut-être! Car les sampans de derrière s'accrochent aux sampans de devant : ceux-ci, menacés d'être envahis, se défendent à coups de gaffes, d'avirons; un brouhaha de cris s'élève, et dans la bataille passent des brandissements de hachettes!

Nous sommes presque arrêtés : des hommes presque nus, des femmes dont quelques-unes ont un enfant sur le dos, avec des agrippements de singes, des arc-boutements de gnomes, escaladent le bord pour prendre les bagages. De l'entrepont les passagers indigènes sautent dans les sampans comme des grenouilles. Les cris redoublent, cris d'appel, de menace, de fureur : c'est une confusion sauvage. Les sampans enchevêtrés forment une véritable banquise : sur les toits on voit perchés des pannerées de riz, des cages à poulets, des arbres nains; des drapeaux en loques flottent sur cette mêlée!

Le canot blanc des douanes est pris dans le remous. Les autres bateaux qui arrivent comme nous, bâtiments de 2 000, 3 000 tonnes! sont assaillis aussi, semblent des monstres mangés par des insectes. Avant même d'avoir débarqué, nous avons senti la grandeur de Canton!

J'ai pris le sampan d'une vieille commère qui m'a montré, collé sur une planchette, un certificat du Consulat de France; et je fais un tour de rivière.

Sur le quai de Honan[1] un mur de pierres rouges à demi descellées attire d'abord mon attention: de petites boîtes à claire-voie, comme des cages à poulets, y sont bizarrement accrochées. En approchant je distingue des filaments noirs; soudain je découvre avec horreur des visages à moitié décomposés : ce sont des têtes de pirates exposées! Cette ignominie des cheveux tordus et

1. L'île située en face de Canton.

pendants, cette pâleur livide des visages, ces têtes humaines enfermées dans ces boîtes de bois blanc comme des colis prêts à expédier — la barbarie de Canton à ses portes mêmes s'affiche !

Sur l'autre rive, s'élève la Douane, un grand bâtiment en planches, peint en bleu sombre, qui rappelle les édifices en bois des villes nouvelles de l'Ouest américain; au sommet une sorte de belvédère où se détachent un cadran blanc et des silhouettes blanches de marins.

Je remonte le long de la ville. Sur le bord se dressent, par endroits, de grands portiques de bois peints en noir. Au sommet se hérisse une palissade de planches pointues, au-dessous de laquelle court une grande inscription, quelquefois en anglais : ce sont des portes et des enseignes de chantiers, d'entrepôts chinois.

De la grande ville derrière on ne voit que les toits avec leurs légers échafauds de bambou. Des fils télégraphiques courent de toit en toit; par endroits s'élèvent les grandes couvertures en paillote qui abritent les maisons en construction; mais surtout les grandes tours mystérieuses se détachent distinctement. Ce ne sont ni des donjons, ni des « élévateurs » : ce sont des Monts-de-Piété ! Ces énormes bâtisses sont donc remplies d'objets pris sur le misérable mobilier des Chinois pauvres et on les a faites si hautes, si fermées — les grands murs percés seulement de meurtrières — de peur des voleurs, des bandes de pirates : quels monuments de misère, quels témoins d'anarchie !

Mais la rivière est la grande rue de Canton, et elle offre à elle seule un étonnant spectacle.

Nous laissons le milieu, où le courant de marée est rapide, aux remorqueurs avec leurs longs trains de sampans et de jonques; et aux grandes jonques qui déploient leurs voiles rapiécées. Nous suivons la rive, ou plutôt la bordure ininterrompue des sampans de la rive, qui se soulèvent, dansent et se heurtent aux vagues des remorqueurs. D'un sampan à l'autre, avec

la gaffe, nous nous accrochons : notre navigation est un continuel abordage.

Bientôt nous nous engageons dans un chenal latéral, dont les deux rives sont formées de sampans. La ville a débordé sur la rivière; des quartiers entiers reposent sur des chalands et nous sommes dans un de ces quartiers flottants. Aux endroits un peu larges nous avançons à la rame : deux rames à l'avant mues par deux hommes, debout; une rame en godille à l'arrière, que manie notre commère!

Inimaginable est la variété des mécanismes de locomotion sur la rivière : il y a la roue — roue de côté et roue d'arrière; — l'hélice, la rame en godille, la rame en pagaie, la rame en avant, la rame en arrière, la gaffe, etc. — Étonnante aussi la variété des marchandises. Voici une jonque chargée de sacs blancs comme des sacs de plâtre, qui sont des sacs de farine américains; à côté, de minuscules sampans en jonc tressé, comme des corbeilles, se faufilent pressés, pleins de cannes à sucre, de choux, de salades.

C'est un mouvement prodigieux; et chaque jonque, chaque sampan est un monde en lui-même : partout un grouillement d'hommes, de femmes — d'enfants plus encore! Les tout petits sont dans le fond, plantés dans des sacs de terre qui leur emprisonnent les jambes, tandis que des courroies fixées au toit les soutiennent sous les bras; ou bien ils sont accrochés comme des *ouistitis* sur le dos de leur mère qui est à la godille. Les plus grands jouent, grignotent des morceaux de canne à sucre, ou bien déjà rament avec leur père.

Le sampan est une maison. Pour fenêtres il a de petits guichets à coulisse où se montrent sur notre passage, curieuses, les maîtresses de logis : de fins visages au teint ambré, l'ovale net encadré dans des bandeaux noirs et lisses, avec une ferronnière sur le front et des anneaux de jade aux oreilles.

La cuisine est à l'arrière : sous la poupe encore décorée des papiers rouge et or du jour de l'an, juste

sur le gouvernail, on voit déboucher les eaux de vaisselle. A l'avant est le « salon », tapissé de nattes multicolores, orné de branches sèches, quelquefois d'arbres nains dans des potiches blanches et bleues. C'est un singulier mélange de rusticité et d'élégance : pauvreté et raffinement, n'est-ce pas toute la Chine ? Et ne pourrait-on lui donner pour emblème ces lanternes de papier magnifiquement enluminées où brûle un pauvre lumignon fumeux ? Des *kakemonos* couverts d'inscriptions ou de dessins sont pendus à ces murs de bambou et de jonc ; quelquefois même des chromos européens ; j'entrevois une vague tête d'impératrice avec des « anglaises » ! A la fenêtre de ces salons artistiques, les « dames » lavent fort bien leurs belles dents blanches avec l'eau jaune du fleuve ; et sur le seuil, au bord de la barque, les mères montrent sans crainte les derrières blancs de leurs petits.

Dans la foule innombrable des barques quelques bateaux se distinguent par la richesse de leurs bois vernis, leurs sculptures de bois doré, leurs tentures rouges, leurs lampes de faïence ornées de pendants de cristal, et — vaguement aperçues dans la demi-obscurité — leurs chaises et leurs tables de laque noire incrustées de nacre : ce sont les « bateaux de fleurs » populaires.

Arrivé à hauteur de la cathédrale catholique, je débarque. Je m'engage dans des ruelles étroites et puantes, pavées de dalles humides et glissantes sous lesquelles coule un ruisseau d'égout. Des boutiques, des ateliers sombres s'ouvrent des deux côtés : au passage je remarque une fabrique de brosses à dents, et l'ingéniosité du tour léger qui sert à creuser les trous dans l'os ou dans l'ivoire. Je longe de grands murs de briques bleues sans fenêtres couverts d'affiches multicolores. De tournants en tournants je serais déjà perdu si la vieille commère ne me guidait : les jambes écartées, posant solidement ses gros pieds nus sur les dalles

gluantes, elle marche comme un gendarme et j'ai peine à la suivre!

Mais me voici à la cathédrale. Un corps de garde chinois en défend l'entrée. Devant le hangar qui sert de poste, de grands drapeaux sont plantés en terre; à l'entrée, deux vieux petits canons sont pointés, des bijoux de canons aux roues blanches, aux cuivres ciselés — style Louis XVI — élégamment cravatés de rouge. Aux murs, tout un musée d'armes : piques, lances, tridents de magnifique acier; fusils à mèche, longs de trois mètres au moins, tromblons, etc. Mais il y a aussi des fusils modernes, et même des cartouches pour ces fusils; des revolvers dernière marque : « *The American Settler — Made in Belgium* »!

Les soldats aujourd'hui sont en déshabillé, c'est-à-dire en civil : simple robe bleue ou brune : les tuniques de parade noir — et rouge — sont pendues au mur. Ils mangent tranquillement leur bol de riz : après ils s'étendent sur les chaises longues à leur disposition, des chaises en bambou raides d'ailleurs comme des chevalets de torture. Quelques-uns sont catholiques, le chef de poste en tout cas : ils ont trouvé là une bonne position.

Je pénètre dans le jardin qui entoure la cathédrale : des bosquets à demi abandonnés, des lauriers-roses et des grenadiers en fleurs. L'évêché est sans prétention : mais au-dessus de la porte est écrite en lettres gothiques l'indomptable ambition du catholicisme : *Unum Ovile — Unus Pastor.*

Monseigneur[1] me reçoit très aimablement. Grosse tête, grande barbe, c'est une figure à la fois campagnarde et imposante, comme celle d'un évêque du Moyen Age. Sur les images pour les enfants on représente ainsi saint Pierre.

Nous ne causons pas religion, nous causons de la France : quel plaisir d'être entre Français, sur terre française, au milieu de cette immense ville hostile! On

1. Mgr Chausse, mort quelques mois après.

ne s'y sent protégé que par le prestige, et la menace des représailles : car, que ferait le petit poste contre une attaque sérieuse? 20000 fusils modernes viennent d'être vendus aux Chinois ici; au-dessus de Canton la rivière est infestée de pirates, et les attaques sont journalières. La mission cependant a vécu, elle a prospéré; elle a élevé très haute et très blanche sur la ville chinoise la merveilleuse cathédrale.

La France compte à Canton un chef-d'œuvre d'architecture de plus. Le style très pur fait contraste avec le mauvais goût des cathédrales espagnoles du Tonkin, la banalité, pour ne pas dire la laideur générale, des édifices chrétiens de l'Extrême-Orient. Les matériaux, granits et marbres, proviennent tous de la Chine, et ce sont des ouvriers chinois — la plupart des catholiques — qui ont élevé sur la terre chinoise cette résurrection lointaine du Moyen Age occidental.

L'intérieur aussi est imposant et sévère : partout la pierre nue. La seule note de couleur vive est donnée par les énormes crachoirs de faïence verte, dans l'allée principale, à l'extrémité de chaque banc : le Chinois en se convertissant ne perd guère l'habitude de fumer; encore moins de cracher!

Sur cet emplacement s'élevait autrefois la résidence du vice-roi. Quand les Français prirent la ville, on dut l'emporter à moitié mort de frayeur dans un panier. Ainsi la cathédrale romaine est un monument d'une victoire française; ses flèches triomphantes célèbrent une gloire française.... Mais le Chinois trouve qu'elles pointent trop haut dans le ciel; il croit qu'elles détruisent la bonne influence de la *Pagode des Cinq Étages*, qu'elles lui portent malheur; et il les déteste!

La véranda de l'Hôtel Victoria, dans l'île de Chamine, donne, par-dessus un étroit canal, sur le quai de la ville chinoise. Quel contraste entre les deux rives! Du côté Europe, la solidité rigide et nue des quais de granit; de l'espace, de l'air, de la verdure, des allées

de grands banians. Du côté Chine, le grouillement des sampans qui prennent les trois quarts du canal ; l'entassement des maisons ; — un petit pont en plein-cintre, à l'arche surélevée pour laisser passer les sampans qui débouchent d'un canal transversal. Les ingénieurs chinois n'ont pas ménagé de rampes d'accès, et le tablier du petit pont de pierre est un double escalier, comme un perron ! A quoi bon d'ailleurs des rampes d'accès ? il n'y a pas de voitures ; on ne s'occupe que des bateaux. — Au-dessus d'une boutique d'épicerie un grand écriteau en anglais me frappe : *Eastern Acetylene Lighting Co* ; les inventions vont vite en notre temps !

Il est trop tard aujourd'hui pour pénétrer dans la ville : je préfère terminer cette journée déjà si pleine de sensations par une promenade à Honan.

Mon débarquement sur la rampe de granit glissante soulève les coassements d'une troupe d'enfants mendiants : j'en suis encore tout assourdi quand j'arrive à l'entrée du *Monastère de la Bannière de l'Océan*. C'est une belle perspective de portes monumentales où sont logées de gigantesques statues de bois polychromes, analogues aux *Ni-o* et aux *Shi-tenno* du Japon ; une longue enfilade de cours carrées, peuplées de beaux vieux arbres et dallées de granit.

Le pavillon principal est de grandes proportions, avec un toit double, couvert de toiles émaillées et orné de poissons flamboyants, de serpents tortueux et de griffons aboyants. De grosses lanternes pendent du portique : à travers la grille de bois on voit luire dans l'ombre de chauds reflets d'or, de pâles reflets d'étain, et, comme éclairées d'une lumière livide, des fleurs en papier dans des vases de faïence.

Autour de la cour, sous la galerie, des inscriptions sont gravées sur des pierres noires, scellées dans le mur de briques blanchi à la chaux. Dans un coin, un arbre sacré est entouré d'un muret en maçonnerie hérissé de pointes de verre : de petits poteaux de granit soutiennent les branches tombantes.

De la Cour de justice voisine je ne puis voir que la première enceinte. Les piliers de granit de l'entrée, s'harmonisant très bien avec les murs de brique bleue, produisent une impression de force et de solidité que donnent rarement les architectures du Japon. Le triple portique monumental, avec ses lignes raides et brisées, ses bas-reliefs massifs, ses grands caractères dorés, n'a pas l'élégance des *torii* japonais : mais il est empreint d'une grandeur barbare. Imposante aussi est la grande porte avec ses deux larges battants noirs, toute encadrée d'inscriptions en bleu foncé sur granit et en noir sur bois doré.

Conduit par le guide, je passe par des ruelles aux détours brusques, entre de grandes murailles de briques sans ouvertures. Nous arrivons devant une porte tendue d'étoffes blanches bordées de bleu : les papiers rouges collés sur les montants pour le nouvel an ont été recouverts de papier blanc. En travers de la ruelle un dais de nattes et de bambous, comme un reposoir, a été dressé : du sommet descend une sorte de lustre en papier multicolore où pendent des bandelettes blanches découpées. A droite de la porte sur le sol une inscription est placée dans un cadre de bois sous un petit toit semblable à celui de nos porte-couronnes, mais dont le faîte porte aux extrémités les poissons et au milieu le fruit symboliques. Il y a un mort dans la maison : elle restera décorée jusqu'à la levée du corps ; et comme on attend l'arrivée des principaux membres de la famille, souvent l'exposition dure une demi-lune et plus.

Ma promenade à Honan se termine par la visite d'un jardin privé. Un bassin carré, bordé de granit, couvert de lotus où la petite pluie qui tombe a mis des perles ; au milieu, un petit pavillon de thé, auquel conduit un petit pont en escalier à l'arche circulaire : les jardins chinois sont aussi artificiels que les jardins japonais, mais ils n'ont pas de ceux-ci la fantaisie charmante.

A un des angles du bassin, un grand panneau de bois est dressé, semblable à ceux qu'élève dans les rues

de Chicago la réclame américaine. D'un côté, sur fond noir, se détache la figure mythique des deux éléments mâle et femelle, deux virgules, l'une rouge et l'autre verte, entrelacées et qui ont forme vague de poissons; de l'autre, un gigantesque caractère sigillaire de « Longue Vie », autour duquel volètent des chauves-souris aux ailes de fleurs blanches.

Derrière des barreaux deux ou trois visages de jeunes femmes, tout blancs de céruse, me regardent avec curiosité et enjouement : il paraît que le propriétaire du lieu a 15 femmes! Est-ce pour cela que le jardin a un air d'abandon et que le portier fait payer 10 cents?

25 avril. — Je m'étais endormi aux longs cris pacifiques des veilleurs : je me réveille ce matin au bruit du tam-tam et du canon! Dans la somnolence effarée de ce réveil en sursaut, je fais un rêve rapide : Chamine attaqué par Canton, un million de Chinois contre 60 Européens! Ce n'est qu'un cauchemar : mais il y a deux ans, en 1898, on put croire que la chose allait arriver : les 60 Européens montèrent la garde sur le quai; ils reçurent des pierres : que fût-il arrivé si un seul eût tiré? — Il y a dix-sept ans, le 10 septembre 1883, Chamine fut pillé par les Chinois, et onze maisons — sur le peu — furent incendiées!

A huit heures nous partons. Le petit pont à trois arches qui relie Chamine à Canton est fermé du côté de la ville chinoise par une grille, afin d'empêcher la nuit, et même le jour, l'invasion des vagabonds.

Le soldat de faction, en tenue de service — tunique noire couverte de caractères rouges, — ouvre les deux battants pour laisser passer notre cortège de trois chaises. La première, la plus belle, est fermée par d'épais rideaux noirs, c'est celle du guide : *Mr Ah Cum John, troisième fils de Ah Cum, Guide de la Cité de Canton, attaché à l'Hôtel Victoria.* Ainsi est libellée la carte que, en gentleman correct, il vient de nous remettre. La deuxième chaise est celle d'un ami qui

m'accompagne; je suis dans la troisième. Nous deux, le guide, 9 porteurs, cela fait 12 personnes : on ne voyage guère seul dans Canton!

Nous montons et descendons les marches du pont en arceau en face de l'hôtel et nous suivons une galerie haute et assez large qui borde le canal : c'est la seule voie un peu spacieuse que nous trouverons dans Canton. Brusquement nous nous engageons dans un dédale de ruelles et nos porteurs commencent à pousser des cris.

Ces ruelles — les rues de Canton — sont si étroites que les hommes doivent enlever leurs grands chapeaux de jonc lorsque nous passons : ils ont l'air de nous saluer; mais c'est sans doute une des multiples occasions où les « Barbares d'Orient » maugréent contre les « Diables d'Occident »! Les femmes aux petits pieds, hideuses avec leurs larges pantalons de lustrine noire, se dérangent à la hâte, précipitant gauchement le pas de leurs jambes raides comme des jambes de bois.

Un pousse-pousse ne passerait pas dans ces rues; la circulation des brouettes même y serait difficile : tout le transport se fait à dos d'hommes. Ce sont d'interminables files indiennes, de véritables caravanes de porteurs en pleine ville : la rencontre de ces coolies, chargés d'un double fardeau aux extrémités de leur balancier de bambou, demande à nos hommes, pour ne pas accrocher, une habileté consommée.

Mais la manœuvre la plus compliquée est celle du croisement de deux chaises : elle ne s'accomplit pas sans grandes contorsions de bras, grands efforts d'épaule et accompagnement de grands cris. Si l'on tombe sur un cortège de mandarins, il faut se garer au plus vite dans une ruelle latérale. Enfin les tournants sont des problèmes : les brancards des chaises sont très longs, et presque chaque fois, malgré l'adresse des porteurs, leurs extrémités de cuivre raclent les murs.

Bien que les maisons ne soient pas hautes, ces ruelles étroites sont naturellement sombres. Elles le paraissent

moins lorsqu'elles sont couvertes de carreaux de papier huilé placés sur les auvents des toits. Ces carreaux ne protègent pas seulement de la pluie, ils tamisent et diffusent les rayons du soleil dans les courts moments de midi où l'astre passe dans le champ de la rue. La multitude des enseignes multicolores, laquées et dorées, diminue encore l'étroit espace : mais ici, elles semblent y mettre de la lumière. La fraîcheur de ce clair-obscur en été n'est d'ailleurs pas sans charme, et sans doute aussi en hiver ces ruelles sont parfaitement à l'abri de la bise.

Les maisons, tout en briques, paraissent solidement construites. Lorsqu'on arrive à Hong-Kong, venant du Japon ou de l'Annam, on est tenté de croire que la solidité des maisons chinoises de Victoria est un effet de l'influence européenne. Mais les Chinois ont toujours su construire solidement, et l'on ne peut refuser à certaines de leurs villes, surtout à Canton, l'éloge que les Américains donnent à celles de leurs cités qui ont passé de l'âge du bois à celui de la brique ou de la pierre, d'être « substantially built ».

En général les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, du moins sur la rue. Très souvent, il est vrai, elles ont, en arrière, une sorte d'entresol. Quelquefois même un véritable premier donne sur la rue par un petit balcon. Comme le sol où est construit Canton est très bas et très mou, les architectes chinois ont dû soutenir les murs par des contreforts qui supportent à leur extrémité l'auvent du toit, et, dans certains cas, à mi-hauteur, le balcon du premier. Ces contreforts rétrécissent encore la ruelle, d'autant que des marchands se sont souvent installés dans les intervalles en retrait — des marchands de petites choses minuscules de valeur infime : par exemple, des arachides par tas de douze, et même de cinq, à une sapèque le tas sans doute, deux millimes et demi !

Les rues sont encore embarrassées de distance en distance par des espèces de barrières. Imaginez de

fortes barres, semblables à nos barres de cabestan, dressées verticalement et s'engageant à leur extrémité inférieure dans les trous d'un seuil de granit, et à leur extrémité supérieure dans la rainure d'une poutre transversale scellée dans les deux murs. La nuit sans doute toutes les barres sont mises, fermeture complète : ainsi dans les cités du Moyen Age de grosses chaînes étaient tendues à travers les rues; le système chinois est encore plus primitif! Le jour, les barres du milieu sont enlevées, mais celles des côtés restent et resserrent encore le passage.

Ces rues n'ont naturellement pas de trottoirs : une dalle suffit à en couvrir la largeur d'un mur à l'autre, ou d'un seuil de boutique à l'autre. La marche est difficile sur ces dalles brisées, inégales, branlantes, polies par le temps, toujours humides et quelquefois jonchées de détritus; les porteurs ont les pieds nus pour ne pas glisser à chaque pas.

Surtout dans la « Cité neuve », en dehors de la vieille enceinte, les rues, où l'on peut voir d'ailleurs à l'occasion errer des porcs et des volailles, sont relativement propres. Canton est une des cités chinoises les moins sales : je devais attendre de voir la cité indigène de Changhaï pour me convaincre que tout ce que l'on raconte de la saleté chinoise est au-dessous de la réalité. Les canaux de Canton, qui sont les boulevards de la ville, présentent déjà cependant à marée basse un spectacle assez chinois : tous les ruisseaux qui coulent sous les dalles des ruelles viennent y déboucher, et les ordures de toutes sortes se mêlant à la vase leur donnent l'aspect d'égouts en plein air.

Les rues de Canton présentent deux aspects opposés. Les unes sont aveugles et mortes, entre des murs sans fenêtres, comme celle que j'avais suivie la veille à Honan : ce sont les rues qui passent entre les grandes propriétés. De distance en distance seulement s'ouvre une porte solitaire : ce n'est que la porte d'un vesti-

bule; car le principal corps de logis donne sur la cour intérieure. Encore cette porte est-elle barricadée. Le système de fermeture est le même que celui des rues, seulement plus perfectionné : la barrière est en quelque sorte d'une seule pièce, formée de barres rondes horizontales engagées dans un cadre de bois qui rentre en coulisse dans l'épaisseur du mur. A la porte des plus riches maisons ces barrières conservent leur forme rustique, mais le bois est alors verni, et même laqué.

Cette fermeture à claire-voie, au moins pendant le jour, est une nécessité en l'absence très fréquente de fenêtres. Un grand paravent dressé juste devant l'ouverture dérobe d'ailleurs la vue de l'intérieur à la curiosité publique. Rien n'égaie la sévérité des grands murs de brique bleue, sinon parfois la bigarrure des affiches très petites, mais de tons criards; ou une exposition de vêtements dont la muraille est alors toute tapissée.

Mais la plupart des rues de Canton sont au contraire bordées des deux côtés par des boutiques grandes ouvertes sur le dehors, boutiques profondes autant qu'étroites, et qui se prolongent généralement par de vastes arrière-boutiques.

Tous les degrés de la rusticité au luxe s'y rencontrent côte à côte. Les unes sont toutes nues : les murs grossièrement plâtrés; les marchandises, des sacs de riz par exemple, simplement posés sur des gradins de bois très bas; pour tout mobilier une table de vieux bois usé, vermoulu, crasseux, et de massifs escabeaux, où le personnel de la maison, dans les heures d'oisiveté, se perche et s'accroupit. Dans l'arrière-boutique, la préparation de la marchandise : à la lueur blafarde qui tombe d'une étroite ouverture dans le toit, on voit par exemple s'agiter de grands corps nus, et monter et retomber sans cesse avec un bruit sourd de gros pilons; c'est une décortiquerie. L'atelier est ainsi contigu à la boutique : quelquefois, comme nous l'avons déjà vu à Hong-Kong, il ne fait qu'un avec elle, et les matériaux comme les

résidus de la fabrication sont exposés pêle-mêle avec les objets fabriqués aux yeux de l'acheteur.

La boutique voisine au contraire est un petit musée : tout y est laques et ors. Les comptoirs, les chaises, les casiers revêtus de belle laque noire, quelquefois incrustés de nacre, reluisent et étincellent; un portique de bois sculpté et doré sépare la boutique de l'arrière-boutique. Celle-ci est éclairée d'en haut par de grands panneaux de papier demi-transparent d'où la lumière tombe mystérieuse et douce comme des vitraux d'une église : et justement au fond s'élève l'autel familial surchargé d'ors et richement enluminé de rouge. Un ordre, une propreté parfaite : malgré la large ouverture sur la rue, pas de poussière sur le miroir des laques, ni sur le chatoiement des étoffes de soie; et sur la table où le patron fait ses comptes, les pinceaux sont rangés soigneusement avec l'abaque et la petite pipe à eau en étain.

La boutique et l'arrière-boutique constituent pour ainsi dire toute la maison : les gens y dorment, y mangent, y fument, y jouent, y rêvent à leurs heures de loisir. Ils y travaillent aussi. Mais en général le travail ne paraît pas les absorber : ils chantent et fument en travaillant. Les commerçants à leurs comptoirs ont tout le temps de s'éventer; et ils ont de longs moments pour mouler leurs écritures. Le mouvement de la rue est une source perpétuelle de distractions : le petit nombre des artisans fait aussi qu'ils manquent d'entraînement. Il n'y a que les manœuvres des arrière-boutiques dont le travail soit rude et incessant.

Nulle part de machines : partout l'outil, l'outil individuel. Quelquefois c'est une très ingénieuse mécanique, comme cette espèce de petit tour à main qui sert pour l'ivoire, et où la transformation du mouvement linéaire en mouvement circulaire s'accomplit au moyen d'un simple pas de vis.

Petits outils, petit travail : travail délicat, minutieux, à brûler les yeux, comme ce sertissage de plumes de

martin-pêcheur dans des bijoux d'argent, qui est une des spécialités de Canton. Ces ouvriers font penser à des enfants appliqués à quelque jeu de patience, ou bien à des élèves d'une école professionnelle travaillant avec lenteur et scrupules à leur morceau de concours, une pièce d'apparat sans utilité pratique, un chef-d'œuvre de virtuosité dont le principal mérite sera dans la difficulté vaincue : comme ces sept sphères, percées chacune de quatorze trous, découpées dans l'intérieur d'une boule d'ivoire plus petite qu'une bille de billard!

Çà et là des notes d'Europe. Chaque boutique un peu élégante a son horloge : et l'horloge marche, c'est-à-dire qu'elle fait son tic-tac, qui sans doute réjouit les Chinois. Car, pour marquer l'heure, c'est autre chose : à quoi bon? en Chine — comme au Japon — on est si peu pressé! — Nombreuses aussi sont les machines à coudre, dont nous entendons à plusieurs reprises le battement familier.

Au passage je note *deux* boutiques à l'européenne, avec devanture vitrée : un photographe et un pharmacien. Quelques grands magasins sont fermés par des grilles en fer : les Chinois n'y pouvant plus peindre, suivant la coutume séculaire, un grand soleil rouge par moitié sur chaque battant, y ont accroché deux demisoleils de bois.

Canton connaît déjà les raffinements de la réclame. A la porte d'une boutique, dans une niche rouge, une statue de cire, presque de grandeur naturelle, offre au public une boîte précieuse — de Poudre Dentifrice! Puisque les Chinois semblent tant aimer à se laver les dents, à quand le distributeur automatique?

Comme nous passons dans le quartier des soieries, du fond des boutiques, les enfants nous lancent un appel aigu, sifflant : *Silk*[1]. — Un peu plus loin des gamins s'amusent à arracher des touffes d'herbe au pied des murs, et jouant au mendiant, nous les offrent en criant :

1. *Silk* veut dire *soie*, en anglais.

Ten-sen![1] — Quand déjà nous sommes perdus dans l'immense cité, si loin de l'Occident, ces quelques mots de langue européenne nous causent un naïf plaisir. Nous prenons plaisir aussi à lire les inscriptions d'une caisse d'emballage à la porte d'une épicerie : *Comet Oïl — Patent Cans*, ces simples *lettres* imprimées au noir de fumée, que nous pouvons lire au moins, nous reposent du mystère obsédant des *caractères* dorés!

Notre première étape est au *Temple de la Médecine* : une splendide pièce de bois doré représentant un théâtre, suspendue au portique, marque l'entrée. Comme je sors mon carnet de notes, un attroupement curieux se forme autour de moi : on palpe l'étui de mon kodak, je sens des souffles haletants de rire dans mon cou, des poitrines nues se collent sur le carnet à peine ouvert! Ce n'est pas moi qu'on regarde, c'est ce que j'écris : l'écriture est une si grande chose pour les Chinois! Hélas! mes coups de crayon doivent me faire prendre en pitié par ces calligraphes accomplis; ils doivent n'y voir — ce qu'ils sont bien en réalité — « qu'un laid et barbare griffonnage »; les « Diables d'Occident » ne savent pas écrire!

La principale curiosité du Temple de la Médecine, ce sont les bas-reliefs, de véritables « sculptures de terre cuite » tant le moulage est délicat. La couleur est d'un bleu gris très doux. Le sujet représente encore un théâtre : les divers plans se détachent avec une netteté parfaite, et le détail est traité avec un art consommé et un vif souci de l'exactitude. Sur le faîte du bâtiment principal trois divinités sont représentées : *Longue Vie — Bonheur — Bonne Chance* : en terre cuite peinte, émaillée, d'une polychromie aux tons adoucis, elles sont de nobles proportions, et la disposition en est très décorative.

Autour des magnifiques piliers de granit du petit

1. *Ten Cents*, dix *Cents*.

temple s'enroulent, hardiment sculptés en haut-relief, des dragons dans la bouche desquels l'artiste s'est amusé à laisser une boule de pierre prisonnière. Quant aux colonnes du grand temple, elles sont de bois massif sur socle de granit : une base de pierre taillée en chapiteau, et pas de chapiteau au sommet, c'est la structure ordinaire des colonnes chinoises. La Chine n'est-elle pas le monde des choses à l'envers?

Le temple voisin, dans le même enclos, est celui des *Soixante Idoles*. Chacune de ces idoles est la divinité d'une des années du cycle calendaire; mais chacune aussi est la divinité d'une des années de la vie de l'homme. Après soixante ans la limite commune est passée, et les sexagénaires, comme s'ils étaient déjà entrés dans l'éternité, n'ont plus d'autre divinité que le triple Bouddha qui sommeille au fond du temple.

Les idoles sont rangées des deux côtés, trente d'un côté, trente de l'autre : ce sont des statuettes en terre peinte, généralement de couleur rouge foncé, la tête souvent ornée de bandeaux d'étoffe écarlate et de papiers dorés. Devant chacune est une terrine remplie de cendre où l'on pique des bâtonnets de benjoin. Je cherche *ma* divinité : je la trouve presque au bout de la rangée de droite, exactement la troisième avant la dernière, le Dieu de la vingt-septième année! Il n'est pas plus beau que les autres, il porte une longue barbe noire, et tient dans sa main une sorte de poinçon : il s'appelle quelque chose comme « Saïgouanha »!

Encore en recoin, dans une petite cour où l'on entre par une sorte de porte circulaire, deux petits autels. Sur l'un fut un Bouddha, que les attouchements fervents ont réduit à l'état de simple pierre noire informe. Sur l'autre sont collés des centaines de petits bonhommes de papier rouge, autant d'offrandes suppliantes pour les petits garçons malades!

En entrant au *Temple des Cinq Cents Génies*, on est d'abord frappé de l'éclat rougeâtre de cette multitude de statues laquées et dorées, rangées en longues lignes

sur le pourtour des vastes salles. Près de l'entrée sont les deux génies de la Famille, énormes, la figure poupine : l'un porte quatre enfants grimpés sur ses genoux et ses épaules; l'autre a des seins rebondis et un ventre proéminent. Beaucoup de génies portent la barbe : une barbe aux frisures courtes, conventionnelles, et peinte en bleu foncé. L'un d'eux a une main toute neuve, dont la dorure fraîche fait contraste avec le vieil or rougi de l'autre main : à un autre on a remis un bras, mais démesuré!

Rien de comparable ici à l'imposante uniformité des 33 333 statues du *Sanjusangendo* de Kyoto; la variété des expressions est étonnante. Les figures ont beaucoup de vie et sont traitées avec réalisme : la plupart ont un air aimable et bonhomme. Quelques-unes approchent du grotesque; il y a beaucoup de bonnes têtes de campagnards finauds, de ces « grosses têtes », un peu difformes, si familières aux sculpteurs du Moyen Age. Il y a quelques physionomies fines, quelques-unes chagrines et pleurardes, mais sans contorsions : aucune ne respire la souffrance ni l'ascétisme. Je ne remarque qu'une figure monstrueuse : une tête à trois visages.

Il n'y a pas deux poses pareilles : toutes sont on ne peut plus naturelles. Les uns sont de face, d'autres de trois quarts, quelques-uns presque de profil. L'un tient son genou, un autre a l'air de causer, tel notre Diderot de Saint-Germain-des-Prés! Un autre, la tête dans sa main droite et le coude sur son genou, rappelle *Il Pensieroso!* Un autre pince de la guitare, un autre fait tourner un chapeau comme Pierrot. Les uns sont très habillés, d'autres étalent leur gros ventre nu au nombril énorme.

Le président de l'Assemblée est un empereur chinois du XVIIIe siècle qui régna juste le cycle sacré des soixante années : 1736-1796. De taille supérieure aux autres il occupe le fond de la grande salle. Il porte une longue barbe noire à trois pointes, et dans la main droite il tient un morceau d'étoffe rouge. En arrière à sa

gauche se cache une autre statue curieuse. Alors que tous les autres génies sont nu-tête, et même la plupart chauves ou les cheveux ras, celui-ci est couvert d'un chapeau, il porte une collerette, et l'on distingue des boutons sur sa poitrine; les yeux sont moins effilés, plus semblables à des yeux d'Occidental : et en effet c'est un Européen, devinez qui? *Marco Polo*, ici déifié!

Cela donne déjà une certaine antiquité à ce temple : mais il paraît que lorsque le voyageur vénitien vint fournir aux Chinois une divinité nouvelle, le temple avait déjà huit siècles, et qu'il est près d'atteindre sa quatorze-centième année!

Le guide nous a menés dans une impasse sale où sèchent au soleil des fourneaux de terre frais sortis du tour d'un potier voisin. Le long d'un vieux mur de briques délabré sont accumulées des ordures. Le potier, qui nous accompagne, comme au hasard, soulève dans un coin un paquet de loques humides....

Nous découvrons avec horreur, mêlées à des débris de poteries, cinq têtes humaines, toutes blanches d'un grouillement de fourmis et de vers, d'où s'échappe un tourbillon de mouches. Les cheveux noirs sont tordus comme des cordes; à chaque tête est attachée une planchette de bois avec un nom. Les cinq condamnés ont été exécutés avant-hier, et leurs têtes pourriront, seront mangées aux fourmis, aux vers et aux mouches sur le champ même d'exécution, dans l'ordure de cette ruelle!

Nous franchissons les portes de la vieille cité : grands battants bardés d'énormes ferrures rouillées; hautes voûtes sombres et sonores où retentissent les cris de nos porteurs; et nous atteignons le *Camp des Examens*. On y accède en suivant une haute galerie couverte par un treillis de bambou tendu de papier huilé; puis c'est une longue enfilade de portes monumentales, gardées par des mendiants; un long chemin dallé où les cochons traînent leur gros ventre, les truies leurs mamelles, au pied des murs crénelés de la cité!

Nous débouchons dans une allée vague, remplie d'herbes folles, sauf l'étroit sentier dallé du milieu. A droite et à gauche s'alignent, en nombre considérable, des pans de maisonnettes en brique recouverte de plâtre : aucune fenêtre; sur chaque pan du mur, seulement un gigantesque caractère noir. Ces pans de mur aveugles ne sont que les extrémités des rangs de cellules où sont logés les candidats : misérables cellules, sans autre ouverture que la porte, de brique toute nue et rugueuse à l'intérieur, et toutes suintantes d'humidité. Les rangs de cellules ne sont séparés les uns des autres que par des ruelles étroites, juste assez larges pour le passage du surveillant, où un rayon de soleil ne descend que quelques moments par jour.

Il y a environ 60 cellules en longueur dans une même rangée; comme la rangée est double, cela fait 120; comme le nombre total est, paraît-il, de 11 616, cela nous donne environ cinquante rangées de chaque côté de la grande allée. Et tous les trois ans tout cela se remplit de candidats : des milliers viennent dans ces sordides cabanes composer des poèmes héroïques, discuter des problèmes de haute morale! Quel symbole encore de la Chine!

Un escalier raide, en plein air, décoré de fresques — fresques d'un coup de brosse rapide et conventionnel, mais dont le dessin cependant ne manque ni de perspective ni d'ampleur : — nous montons au beffroi de l'antique *Clepsydre*.

Quatre cratères de bronze sont disposés l'un au-dessus de l'autre sur des gradins : par de minuscules orifices, goutte par goutte, l'eau tombe de l'un dans l'autre, et quand toute l'eau du plus élevé est passée dans le moins élevé, vingt-quatre heures juste se sont écoulées. Cependant dans le vase inférieur une planchette flottante monte par une fente du couvercle et les graduations de cette planchette marquent l'heure. Cette horloge primitive est entourée d'une grande vénération, et jamais en dépit des milliers d'horloges modernes répandues dans

Canton on ne la laisse s'arrêter. Si primitive qu'elle soit, elle a sur nos horloges actuelles cette supériorité — et sur nos horloges de demain cette priorité — qu'elle distingue les heures du jour et les heures de la nuit : et elle est vieille de plus de cinq cents ans !

Au-dessus, sous un dais, trône une statue de l'Empereur. Il tient dans ses mains un disque vert orné des deux virgules symboliques : on le distingue à peine, mais une image fidèle en pleine lumière nous donne le détail de sa personne. Bien qu'autour de sa tête rayonne une auréole d'or, assis sur un rocher les jambes écartées, le torse nu avec une ceinture de feuillage, il a l'air d'un Silène ! Un petit autel voisin est dédié à une femme qu'on adore pour ne pas s'être mariée. A côté, des joueurs déposent des cartes en offrande pour que la divinité les fasse gagner.

En redescendant du beffroi, nous tombons dans une cavalcade d'enfants ; un des personnages du cortège est déguisé en Européen : chapeau de paille et cheveux blonds ! Et la foule de rire en nous regardant !

La procession passée, nous nous engageons derrière elle : c'est le moment où les deux haies se rapprochent et se mêlent dans la ruelle étroite. Je n'oublierai jamais ce moment-là : cette pression de la foule, ce contact même à travers le flexible bambou de la chaise, le souffle de toutes ces bouches, tous ces yeux fixés sur vous à moins d'un mètre, des mains mêmes qui vous touchent ! Nos yeux ne peuvent soutenir la multitude de ces regards, et se ferment à demi : dans une demi-torpeur on s'abandonne au balancement de la chaise avec le sentiment qu'on est à la merci de cette foule insensible et immense comme un élément, — qu'en une seconde, au moindre mouvement de cette masse humaine, on serait disparu, roulé dans son remous !

Cette effrayante et pittoresque matinée s'achève au sommet d'un grand temple élevé sur une colline, qu'on appelle la *Pagode des Cinq Étages*. Moyennant 30 cents au gardien, nous déjeunons dans le « chœur ». Nous

dévorons avec ardeur tranches de rosbif et tranches de jambon sous l'œil de Confucius et du Dieu de la guerre : des fumées de benjoin flottent sur notre table, et les *Quatre Rois du Ciel* se tiennent droits derrière nous comme les dignes garçons d'un grand hôtel! Le guide et nos porteurs engouffrent bols de riz et tasses de thé, plaisantent, rient, chantent dans la buvette installée sur le côté de l'autel.

Devant nous, par delà les remparts crénelés, s'étend la ville brune, piquée de vert et de blanc : au loin serpente la rivière jaune et se profilent des montagnes bleues. Juste au-dessous de nous, au pied des remparts, ondulent des mamelons verts couverts de tombes, où broutent des chèvres noires : dans les creux miroite la rizière.

Sur la route du retour nous ne nous arrêtons que quelques instants à la prison de *Namhoï*. Nous apercevons quelques prisonniers, les fers aux pieds : ils ne travaillent pas; ils sont entassés pêle-mêle dans un taudis infect. Dans la cour sont remisées quelques-unes de ces cages de bois qui servent au transport des criminels : ce ne sont après tout que des chaises à porteurs spéciales, comme nous avons nos voitures cellulaires.

En une heure nous sommes rendus à Chamine; et pourtant nous avons traversé la ville dans sa plus grande dimension. Canton, y compris ses faubourgs, n'a pas plus de 16 kilomètres de tour : si l'on songe que sa population est supérieure à un million, que la plupart des maisons n'ont pas d'étages, on peut se faire une idée de l'entassement, du grouillement humain à la surface du sol — ou à la surface de l'eau — dans cet étroit espace!

Sept heures : la retraite sonne au pont de Chamine. Ce sont d'abord des modulations de trompe, profondes, sourdes, tristes — comme l'appel des cornacs du Cambodge. Le son s'enfle, meurt, s'élève : soudain un coup de canon et le silence! L'effet est très grand.

Tard dans la soirée nous partons pour la promenade

classique aux *bateaux de fleurs*. Nous pénétrons dans la ville flottante : ce ne sont pas seulement des bateaux assemblés, mais de véritables maisons de bois, à un et quelquefois deux étages, bâties sur de grands chalands. Les rues de cette ville sont des passerelles, ou quelquefois de simples planches jetées d'un bateau à l'autre. Pas de lumières que celles des maisons : à chaque pas on risque de mettre le pied à côté, de butter, de tomber dans l'eau sale qui miroite traîtreusement sous les coques de bois; ce sont des montées, des descentes, des détours à se perdre. Dans l'ombre on fait des rencontres : d'étranges figures blanches passent encadrées de bandeaux noirs; des froissements de soie vous frôlent.

De l'obscurité on entre soudain dans un étincellement de glaces, de cristaux, de laques, d'incrustations, de boiseries dorées, de soieries brodées — une illumination qui brûle les yeux! Pourtant cette salle de restaurant avec ses lampes allemandes et son mobilier complet ne nous éloigne pas tant de l'Europe que les « maisons de fleurs » du Japon : là-bas c'est la simplicité extrême, sauf l'éclat des costumes; ici, c'est une complication, un raffinement plus voisin de nos mœurs. Voici un couvert mis : il y a certainement autant de pièces que sur une table européenne.

Les « mousmés » d'ici ont un air triste que n'ont pas les vraies *mousmés* : elles ne sourient pas facilement — surtout à l'Européen; mais elles nous regardent avec des yeux plus profonds, d'un regard plus chaud. Elles ont des airs hiératiques et byzantins avec leur diadème de fleurs blanches posé sur leurs cheveux de jais : mais, hélas! le hideux pantalon compromet leur dignité et gâte leur charme. De gros Chinois en riche robe de soie sont voluptueusement vautrés sur des coussins; quelques-uns pointent leurs semelles vers le plafond comme des Américains — plus élégants! Des violes aiguës, criardes jouent une monotone mélopée, et de pauvres voix de fausset se forcent pour se mettre à l'unisson.

Nous entrons partout, guidés seulement par un

garçon de l'hôtel. Nulle part on ne nous dit rien, mais nulle part on ne nous offre quelque chose. Nous sommes admis, mais non accueillis. Et comme nous revenons en sampan, le long de l'énorme cité endormie, vers le paisible village de Chamine, je songe qu'ainsi sans doute la Chine est *ouverte* : si l'on pouvait lire dans le cœur des Chinois, on y lirait sans doute : *La Chine aux Chinois*[1] !

26 avril. — Une excursion aux Jardins de *Fati* me redonne l'étonnant spectacle de la rivière. De nouveau je m'engage dans les avenues et les ruelles des quartiers flottants que forment les bateaux assemblés sur les bords et même au milieu du courant comme des îles.

Mon équipage ne le cède pas en habileté manœuvrière à celui de la commère que recommande le Consul de France. Avec la gaffe, avec la rame, avec la main, avec le pied, ils adoucissent les chocs d'abordage, et c'est merveille que les larges planches débordantes, qui servent de « chemins de ronde » aux gaffeurs des grands bateaux, n'enfoncent pas les frêles arceaux de notre sampan. S'il se produit quand même un heurt un peu rude, ce sont des rires de part et d'autre : ces bateliers et batelières sont de gais enfants !

Tandis que les deux hommes rament à l'avant, debout, les rames croisées — la rame gauche dans la main droite et la droite dans la gauche, — la femme gouverne en godillant de la rame d'arrière. Elle est légèrement vêtue d'une sorte de bure grossière, c'est une femme du bas peuple : pourtant ses bras nus sont chargés de bracelets ! Il est vrai qu'elle n'a pas les petits pieds, la pauvre : sa pauvreté l'a sauvée du supplice !

Parfois l'encombrement est tel que les rames au lieu de battre l'eau ne battent que les planches des sampans qui nous pressent : mais ces rames articulées sont flexibles comme des nageoires, et ainsi même nous

1. Écrit le 25 avril 1900.

avançons sans rien casser. Parfois nous passons sous la poupe d'une grande jonque, haute et relevée comme la « poupe » d'un énorme canard de bois!

Sur cette confusion un peu terne et grise flamboient les grands pavillons, et, au sommet des mâts, les doubles flammes rouges! De-ci, de-là, à tout instant, éclatent des pétarades, que dominent par moments les coups de canon des canonnières chinoises mouillées devant la ville, ou des appels répétés de sirène, comme d'un navire perdu dans le brouillard : c'est un vapeur dans le grand chenal qui siffle pour franchir la barre des sampans.

Les Jardins de Fati sont une exposition complète des mille manières diverses dont les horticulteurs chinois s'entendent à torturer la nature.

Toutes les plantes sont en pot. Pas de fleurs pour ainsi dire : à peine quelques fleurs d'Europe, lis, géraniums, hortensias, bégonias; et quelques rares échantillons de la flore tropicale. On ne voit guère que des plantes vertes, surtout des arbustes : et pas un seul peut-être à qui l'on n'ait donné une forme artificielle. Un seul grand arbre naturel, que l'on vénère : car au pied brûlent des bâtonnets de benjoin.

Mais voici en quantité, comme au Japon, des arbres nains, qui se vendent, me dit-on, jusqu'à 30 et 40 francs la pièce, et aussi de petits jardins minuscules dans des bassins de faïence. Puis de gros bambous qui se tordent avec la souplesse de serpents; des « bateaux de fleurs », faits d'une plante épineuse à fleurettes rouge sang; des arbustes taillés, tournés, dressés en pagodettes, où sont suspendues des clochettes de terre colorée; d'autres aux tiges si habilement entrelacées qu'elles forment des cages d'oiseaux!

Pour les compositions compliquées l'horticulteur a dû forcer plus brutalement la nature. Une carcasse en fil de fer donne la forme générale du personnage ou de l'animal qu'on veut représenter : la souplesse des tiges

et la dextérité du jardinier font le reste. On peut voir çà et là des personnages en construction, c'est-à-dire en train de pousser, encore à l'état de squelettes demi-feuillus. Quand le corps et les membres sont bien fournis de verdure, on ajoute une tête, des mains et des pieds en faïence émaillée.

Certains de ces personnages sont grandeur naturelle. Je remarque deux « Étrangers », reconnaissables à leurs bottes et leur chapeau canotier en faïence, sans parler du visage et des mains : l'effet est vraiment drôle de ces têtes de terre à moitié déteintes, couvertes de mousse blanchâtre, sur ces corps de verdure sombre. Certaines figurines de femmes sont jolies, d'une expression fine, malgré l'outrance de la couleur. Dès qu'on les touche, ces corps de fil de fer se mettent à trembler; et c'est un spectacle amusant aussi de voir tondre un mandarin trop hirsute ou un dragon trop échevelé!

Voici un poisson géant : le corps, la queue et les nageoires mêmes sont en feuillage; mais des boules de faïence blanches et noires forment les yeux désorbités, énormes, et dans la gueule béante une espèce de lame de scie rouillée est plantée dans les gencives de feuilles : ce sont les dents! — A côté une scène dramatique d'une très haute morale : un tigre furieux apaisé par la vue d'un sceau de mandarin. Le tigre est tout en feuillage, jusqu'aux oreilles qui sont méchues comme des oreilles de lynx; jusqu'à la queue qui est en trompette comme une queue de roquet : les yeux seuls, flamboyants, sont en faïence, et aussi le sceau resplendissant.

Toujours en feuillage une inscription en chinois et en anglais rappelle les fêtes célébrées en 1897 pour le jubilé de la reine Victoria. Mais c'est dans les sujets de genre que l'ingéniosité de l'artiste s'est donné toute carrière. Voici, par exemple, « l'enfant et le buffle ». Un buffle miniature en terre grise tirant sur le violet, couleur naturelle des buffles : la plante est dans le ventre de l'animal, une branchette sort par la bouche entr'ouverte, tandis qu'une autre forme les rênes et le

bâton que tient l'enfant à califourchon sur le dos de la bête!

Au retour, je fais escale à un établissement de couvage artificiel des œufs de canard. Le contraste est frappant entre l'importance de l'entreprise et la pauvreté des aménagements. Des millions d'œufs sont rangés dans des salles obscures, au plafond bas, où l'on n'accède que par des escaliers tortueux et branlants : dans cet établissement, en quelque sorte public, on retrouve tout le manque de confort et de propreté de la maison domestique. Les Chinois cassent quelques œufs pour me montrer le progrès de l'incubation; mais en retour, il faut que je leur fasse voir mon kodak! Leur premier mouvement est de le porter à l'oreille, pour écouter s'il fait tic-tac : l'horloge est pour les Chinois le type de toutes les mécaniques d'Occident.

Une autre escale encore : à une grande fabrique de paillassons de Honan. Des piliers de briques soutiennent une haute toiture d'où tombe une lumière sépulcrale; une bonne odeur, comme une odeur de foin séché, flotte dans l'ombre : ce sont les magasins. A côté, des hangars plus clairs sont les ateliers : assis par terre, les ouvriers tissent les longs filaments; ils sont deux par métier, l'un fait l'office de navette, et ses mouvements sont à ce point mécaniques qu'ils se sont transformés en véritables tics! Ici encore, frappant est le contraste entre le primitif de la fabrication et l'extension de l'entreprise : sur un des innombrables ballots entassés je lis cette marque : « Favorite — Kansas-City, U. S. A. »

Ma flânerie se termine par un tour au petit temple de *Kam-Fa*. C'était un temple jadis honoré et riche : on distingue encore de beaux bas-reliefs; mais les fumées des offrandes populaires, les seules qu'il reçoive aujourd'hui, les ont indignement noircis. Je vois une bonne femme se mettre en prière devant un vilain Bouddha noir, battre des cliquettes pour appeler son attention, et lui brûler sous le nez un grand papier rouge, avec une dévotion parfaite. Sur le grand autel est un petit

tigre de pierre, terrible, la gueule ouverte, toute grande : un fidèle s'approche et lui met plein la gueule de lard. Le tigre sera apaisé, j'espère, pour le pauvre homme ; — mais qui mangera le lard?

27 avril. — Seconde excursion dans Canton et la banlieue de Canton.

Ma première visite est pour l'*Hôtel des Marchands de Chatoou* (*Swatow*). Il donne sur la seule grande avenue de Canton, la rivière, et l'approche de ce côté par une esplanade de granit a quelque grandeur ; mais de tous les autres côtés, l'Hôtel est entouré de masures. Il en est presque partout ainsi à Canton, — en Chine, on peut dire : le taudis du pauvre est accoté à la maison du riche, comme les somptueuses robes de soie frôlent les haillons de toile ; les classes vivent dans une sorte de promiscuité égalitaire.

L'Hôtel des Marchands de Chatoou est un des monuments remarquables de l'architecture chinoise moderne. Le portique d'entrée est vraiment riche et beau : des sculptures de bois doré et des revêtements de faïence émaillée égaient heureusement la sévérité des colonnes de granit. La salle des séances avec ses chaises de laque noire, raides, larges comme des chaises curules ; ses tables où luisent d'un éclat éteint de grands vases de cuivre, ont beaucoup de caractère. Le petit théâtre en face a plus d'élégance, avec ses colonnettes légères et ses treillis de bambou tendus de papier clair qu'illumine le soleil.

Notre cortège traverse une place publique : c'est le parvis d'un temple ; les temples seuls mettent un peu d'air dans Canton. Celui-ci est un temple populaire : l'entrée est gardée par deux griffons de pierre grossièrement sculptés et peints en rouge ; sur le mur en face, se déroule en monstrueux replis — fresque de peintre en bâtiments — un dragon fantastique, qui est d'ailleurs l'exacte et quasi photographique reproduction des dragons portés en grande pompe dans les processions. — Idéalisme ou réalisme?

Dans la grande cour qui précède l'entrée du *Temple de l'Empereur* se dresse un portique en granit massif, avec des inscriptions dorées, très majestueux; mais les murs de briques qui ferment la cour tombent en poussière. On pénètre dans un grand carré dallé entouré d'une galerie en bois : c'est l'habitation du corps de garde; de la sciure et des pantoufles sèchent sur les dalles; dans la galerie est un dépôt de vieux boulets de mortier. Enfin, voici la dernière enceinte : un grand espace, chose rare et de prix à Canton! Mais l'herbe pousse haute et drue entre les dalles, menace de recouvrir le grand soleil où s'enroule un dragon, escalade l'escalier, et fait un cadre envahissant à la tablette impériale posée sur les marches.

Le temple lui-même est de dimensions imposantes, de belles proportions; et les solives qui soutiennent les grands auvents sont d'un beau travail. Mais les carreaux de papier sont tout déchirés; le carrelage grossier est inégal; les piliers de bois sont frustement sculptés; le plafond de bois plat, aux planches disjointes, n'est décoré que de peintures sans art ni richesse : des phénix, des dragons, des chauves-souris, et de vagues floconnements qui veulent sans doute être des tigres. Dans les coins sombres et sales, de vieilles lanternes crevées, de vieux ornements de procession, et un dais passé, couvert de poussière. A part cela le grand sanctuaire est vide; seulement sur l'autel rustique une tablette bordée d'une dentelle de bois doré porte des caractères d'or sur fond de laque verte. — Est-ce que le vide et l'abandon sont pour les Chinois les marques suprêmes d'honneur et de vénération?

Nous franchissons une des portes de l'Est et nous longeons quelque temps le bord extérieur des fossés : un village boueux et puant y égrène ses cabanes misérables, autour duquel s'étendent des cultures maraîchères. Nous ne tardons pas à atteindre la *Monnaie impériale*. Avec ses longs murs derrière lesquels de grands arbres passent la tête, ses fossés et son petit

pont barré par une palissade de bois verni, elle a l'air d'une jolie résidence de *daïmio*. L'intérieur est un jardin, avec d'élégants pavillons d'été; et l'on est tout étonné de passer de ces parterres de fleurs dans une immense salle pleine de machines — la salle de frappe, une des plus grandes du monde!

Le chemin s'éloigne des fossés : nous quittons la cité des vivants pour la *Cité des Morts*. Les passants se multiplient, c'est un vrai pèlerinage : visiteurs dans leurs plus beaux atours, avec des ombrelles bleues; coolies apportant aux morts leur provision d'offrandes, de lourdes charges de barres d'argent et d'or... en papier.

Les petits tumuli à perte de vue couvrent les mamelons : les papiers décolorés, salis, d'un blanc jauni ou d'un rouge passé, qui les parsèment — quelquefois retenus sur les tombes par une pierre noire ou une motte de gazon, — font penser à certains coins du Bois de Vincennes, près des barrières, un lundi! Mais il y a de grandes tombes, de pierre et de ciment : en hémicycle, un soleil rouge vif sur le muret du fond, deux autres sur les bornes des côtés, elles font sur la montagne des taches blanches mouchetées, — comme des pans de carrières. Elles sont très nombreuses ici, et là très clairsemées; la Cité des Morts a ses quartiers, ou plutôt ses provinces, correspondant aux provinces de l'Empire : ses provinces riches et ses provinces pauvres.

Les tombes couvrent les mamelons à perte de vue, montent sur la montagne, jusqu'au pied d'un fort. Dans les fonds s'étend la rizière; des buffles paissent l'herbe des pentes; des paysans passent, portant à la manière des porteurs d'eau des baquets d'engrais humain : tous ces petits tas de terre ressemblent à des tas de fumier. Ce n'est pas une Cité, c'est une « Campagne des Morts », — une campagne que la Mort féconde et qui produit des moissons à la Vie.

Le *Cimetière français* est à part, par-delà une colline couverte de pins maigres où se dresse une grande croix

blanche. Derrière s'ouvre un vallon : l'on y descend par les gradins des tombes, — tombes chinoises qui, vues d'en haut, ont l'air de fours de boulangers; ou bien par un rustique escalier aux marches de granit séparées par des pentes de sable et d'herbe.

Au fond s'élève un monument gothique, hélas! bien délabré. Les herbes ont recouvert, descellé les pierres; les Chinois ont brisé les clochetons dont les débris gisent parmi les hautes herbes. La grande dalle qui recouvre le caveau commun de nos marins morts à la prise de Canton est fendue en plusieurs morceaux, et la cassure ironique semble rayer l'inscription : *Requiescant In Pace.*

Sur la pente voisine, parmi les pins, on distingue les croix blanches de quelques tombes particulières; mais une sorte de haut enclos de pierre attire surtout l'attention. Le cercueil de granit massif qu'il renfermait a été violé : la pierre du dessus a été brisée, celle du dessous s'est effondrée; entre les parois, les araignées ont tendu leurs toiles; dans le fond du trou béant, parmi les herbes folles qui jaillissent de la terre, on aperçoit des ossements. Les Chinois ont violé cette tombe pour voler; c'était pendant la guerre du Tonkin, et les choses sont encore ainsi, après plus de quinze ans!

Le meilleur endroit dans les environs, pour déjeuner, est le *Dépôt mortuaire.*

Un temple y est adjoint, dédié aux *Trois Bouddhas* et aux *Dix-huit Disciples.* Les statues des disciples ont la même vie, la même variété de gestes, de poses, d'expressions que les Cinq Cents Génies, en contraste parfait avec la sérénité des Bouddhas. Un jeune bonze en gris, bien rasé, à la figure fine, aux yeux malins et curieux, me montre les particularités de quelques-uns. Plusieurs ont la chevelure peinte en bleu; un a de longues barbiches qui lui pendent des sourcils. Soudain, le bonze éclate de rire : il m'en montre un qui porte la moustache, la mouche, et la barbe en pointe : c'est tout à fait mon portrait!

Les loges mortuaires sont très gaies. Les murs sont peints en blanc ou en bleu clair, la porte en vert, les solives du plafond en bleu foncé; des lanternes blanches, roses, violettes sont suspendues; une douce lumière tamisée tombe du « vitrage » de papier qui couvre la galerie entre les rangées de loges; la propreté est parfaite : et ce n'est que deux piastres par mois!

Dans une des loges, deux cercueils côte à côte sont ceux de deux époux. Deux cercueils magnifiques de bois massif, aux épaisses parois bombées suivant la convexité naturelle des troncs où on les a taillés : ils sont laqués rouge brun, et scellés comme pour l'éternité; à chacune des extrémités est gravé en or le caractère sigillaire de « Longue Vie ».

Devant chaque cercueil, sur une table ornée de fleurs, est dressée la tablette portant le nom du mort; à côté une tasse à thé noire, une sorte de terrine pleine de filaments blancs jaunis, deux cierges rouges, et, piqués dans un vase plein de cendre, des bâtonnets fumants. Sur le seuil, des morceaux de papier brûlé.... Le gardien, à ce moment, vient m'avertir que mon « tiffin »[1] est servi dans la pièce voisine.

Rentré dans la Cité des Vivants, après déjeuner, je m'arrête au *Temple des Horreurs*.

La cour du temple est une véritable foire, comme les jardins du Temple d'Asakusa à Tokyo. C'est un grouillement de population plus rude encore et sale, au milieu de laquelle je ne me fraye qu'avec peine un passage, et qui risque de m'étouffer dans sa curiosité brutale de voir ce que j'écris. Il y a là tous les diseurs de bonne aventure imaginables : les uns lisent dans la main, les autres sur le visage; sur l'éventaire de ces derniers on voit des têtes de cire couvertes de signes, comme les têtes de nos « physiognomonistes »! Il y a des

1. Déjeuner.

joueurs de tout, des vendeurs de tout : des faiseurs de hachis et des marchands de friture.

Les « horreurs » sont sur le pourtour de la cour intérieure, dans des galeries, derrière des barrières de bois, comme dans des cages.

Dans la première cage, très sombre, j'ai d'abord peine à rien distinguer. Je vois bien des formes humaines, mais je ne puis distinguer le sens de leurs mouvements. Parmi la foule qui me presse un enfant crie d'une voix suraiguë : « *San the man! San the man!* » — « *Show the man?* » Il veut me montrer, pensé-je; mais je veux voir tout seul. Et je vois en effet deux hommes — en pierre ou en bois? je ne sais — occupés à scier littéralement de la tête aux pieds en suivant l'épine dorsale un autre homme. « *Saw the man!* » crie toujours l'enragé gamin. Je comprends mieux cette fois : « Scier l'homme ! » et il rit, le démon ! — J'eus un frisson.

Dans le second compartiment, c'est un homme étendu sur le ventre, pieds et bras attachés, que l'on « cadouille » avec un grand bambou sur les fesses nues, en présence d'un mandarin et d'autres « lettrés ».

Le compartiment suivant figure seulement une comparution en justice. Devant un mandarin géant s'agenouille un accusé nain : naïve représentation des « grands » et des « petits » de ce monde ! A droite et à gauche sont des serviteurs armés de bambous prêts à frapper le misérable.

Puis c'est une exécution capitale. Le condamné, sur qui le sabre est déjà levé, les cheveux ramassés, tordus en un lamentable chignon, a la bouche affreusement contorsionnée. Son père et sa mère sont présents, les mains prises dans une cangue, pour les punir sans doute d'avoir mis au monde un criminel. Et toujours le mandarin de taille supérieure aux autres personnages, et plus grand que nature !

Après cela vient le supplice de la cloche. Le condamné est placé juste sous le battant d'une grosse cloche dont le tintement perpétuel doit le faire mourir d'hébétement. Quel satanique raffinement !

Que représente cette Galerie des Supplices? Est-ce l'image des châtiments usités dans la justice chinoise? Oui; mais c'est aussi autre chose. Nous sommes dans un temple, et ces supplices sont aussi ceux de l'Enfer : seulement la religion chinoise n'a pas imaginé pour l'autre monde de supplices plus affreux que ceux de celui-ci.

Dans un des compartiments la confusion entre les deux mondes est visible. Des diables verts remuent un malheureux dans une chaudière d'huile bouillante; à côté un homme a été changé en vache verte : voilà bien l'Enfer! Mais un mandarin très humain préside, avec ses deux acolytes réguliers.

L'anthropomorphisme atteint quelquefois les dernières limites de la naïveté. Voici, par exemple, un supplicié qui reçoit sur le ventre des coups de masse à décortiquer le paddy; un autre dont la tête est broyée dans un moulin à riz.

Le plus extraordinaire c'est que le bas peuple qui se presse contre les barrières ne vient pas là par pure curiosité. Ils viennent prier, afin que leur soient évités, dans l'un et l'autre monde sans doute, ces horribles supplices; et comme les prières pourraient ne pas suffire, ils jettent des sapèques dans les cages, collent sur les barreaux des papiers rouges piqués d'or, ou des carrés de papier d'étain. Ce spectacle est peut-être le seul enseignement moral que reçoive cette populace, et je me dis que peut-être je dois à cette grossière leçon de choses... de n'être qu'injurié.

Aux approches du *Temple de Confucius* voisin, même misère sordide qu'autour des autres temples; dans les cours, même abandon : les grandes herbes poussent à l'aise, et des graines médicinales — ou supposées telles — sèchent au soleil sur les dalles. Mais le sanctuaire est de proportions très heureuses, de lignes très pures, le toit couvert de brillantes tuiles orangées, tandis que la galerie du pourtour est couverte de tuiles vertes. Devant, un large balcon avec une balustrade de granit plein

très imposante, surmontée par endroits de grosses grenades images du fruit sacré.

Le temple est nu comme celui de l'Empereur : le carrelage est aussi grossier, et les piliers fusiformes sont aussi de bois, sauf la base qui est de granit. Mais Confucius est présent : la statue en pierre peinte trône sur l'autel, deux fois plus grande que la taille humaine. Le sage est assis dans une large chaise, vêtu de riches vêtements aux couleurs éclatantes. Il porte une sorte de toque à galette carrée comme celle des étudiants anglais. La longue barbe et les moustaches tombantes lui donnent un air de gravité mélancolique : la tête légèrement penchée en avant, les lèvres entr'ouvertes laissant paraître les dents blanches, il semble penser et chercher. Dans ses deux mains croisées l'une sur l'autre il tient une grande tablette où sont inscrits des caractères d'or. Devant lui, un brûle-parfums, et des porte-bâtonnets de faïence unie bleu foncé, aussi couverts de caractères d'or.

Avant de rentrer à Chamine, je m'arrête encore au *Temple de Longue Vie*, et bien m'en prend. Dès que l'on a franchi la porte et passé sous l'œil terrible des « Quatre Rois du Ciel », du seuil de la cour intérieure ornée de deux magnifiques banians, le temple principal frappe par l'imposante simplicité de son double toit, tandis que les deux beffrois des côtés sont d'une élégante fantaisie. Le caractère de « Longue Vie » partout sculpté est le « leitmotiv » de la décoration.

L'intérieur du sanctuaire est grandiose : les belles dalles de pierre blanche, semées de nattes noires où les fidèles se prosternent jusqu'à terre; — les piliers de bois d'essence s'élevant sur de hauts piédestaux de marbre, très hardis dans la demi-obscurité; — les bandelettes de soie pâle descendant des charpentes perdues dans l'ombre; — l'éclat sobre des laques et des étains : — tout cela me fait éprouver — pour la première fois en cette journée de pèlerinage, — pour la première fois peut-être depuis ma visite aux temples de Kyoto — une impression religieuse.

Les trois grands Bouddhas d'or blond sur l'autel égalent en dignité les plus beaux du Japon : tous trois trônant sur un lotus épanoui, tous trois de mêmes dimensions géantes, et portant sur le visage la même sérénité, ils ne se distinguent que par le geste. Celui du milieu lève la main droite, l'index et le médius dressés, les autres doigts repliés, tandis que la main gauche repose sur les genoux. Celui de droite met la main gauche sur sa poitrine, tandis que la droite est posée sur les genoux. Celui de gauche a les deux mains sur les genoux, pouce contre pouce, dans la pose classique.

Nous rentrons. La voix des porteurs, qui s'étaient enroués à force de crier, redevient claire ; leur bonne humeur, qui d'ailleurs ne s'était pas un instant démentie, éclate maintenant en lazzis : ils vont avoir 4 francs pour leurs cinq heures de marche ! L'essoufflement de la course qui se précipite ne les empêche pas de rire aux éclats, pas même de manger : celui de derrière croque à belles dents un morceau de canne à sucre, et fait autant de bruit qu'une mâchoire de cheval ! On n'éprouve pas à être porté par ces hommes, la gêne, l'espèce de honte qu'on ressent la première fois qu'on se fait traîner en pousse-pousse : la déformation, la meurtrissure de l'épaule sous le brancard paraît moins dégradante que le balancement de tête et le trot du « koroumaya » ; le porteur a la tête droite — *os sublime* — et son pas est ferme. — Voici que l'hôtel est en vue : l'allure s'accélère encore, c'est un véritable emballage ! A peine le soldat de garde à l'entrée de l'île a le temps de nous ouvrir la grille ; et je me demande encore comment nous n'avons pas versé, dévalé, sur la pente du pont.

. . . .

7 heures. — Pour mon dernier soir à Canton je suis allé à la pointe de Chamine.

Tandis que dans l'ombre aux premiers plans de pauvres lampes s'allument sous l'arceau des sampans et miroitent faiblement sur l'eau noire, dans la clarté

orangée du couchant se détachent les crêtes des toits cornus, que dépassent les pointes des mâts, qu'écrasent, masses effrayantes, les grandes tours carrées des Monts-de-Piété.

Vraiment dans cette petite île, simple banc de sable consolidé à grands frais par les ingénieurs d'Europe, on se sent perdu ! Oh ! on est bien près de la terre, trois petites arches : mais c'est de ce côté-là surtout qu'on est perdu ! Car c'est pour l'Occidental comme un désert ou comme un océan que cette multitude humaine qu'il connaît si mal, et qui le comprend plus mal encore.

De l'autre côté, du côté de la grande rivière, où l'eau est plus large et plus profonde, il est moins isolé : car là sont les vapeurs à l'ancre — apparitions familières et reposantes déjà — prêts à le remporter loin de ce monde étranger, hostile, — loin de ce peuple misérable et orgueilleux avec lequel il ne sympathise que par raison — dans la grande patrie de l'Occident !

CHAPITRE III

MACAO

De Canton à Macao : Whampoa; la Bouche du Tigre. — Aspect général de Macao. *San Paulo.* La *Praya Grande.* Les Jardins de Camoëns. — La messe militaire à la cathédrale. Les funérailles du curé de *San Lorenço.* — Les industries de Macao : la ferme de l'opium; la manufacture de tabac; la fabrique de thé; la maison de jeu.

A mesure que le *White Cloud* s'éloigne, descendant la rivière, dans la brume mauve du matin s'élèvent les « monuments » de Canton : la Cathédrale catholique, grande et fière, « vêtue de clarté baptismale »; la Pagode des Fleurs, le Temple de la Clepsydre, la Pagode des Cinq Étages, et un fort sur les collines des « Nuages Blancs ». Puis ce sont les tours des Monts-de-Piété qui grandissent, le Minaret mahométan, le Beffroi de la Grosse Cloche, les cheminées de la Monnaie. Enfin apparaissent les larges toits du Temple de l'Empereur et du Temple de Confucius. Puis tout disparaît au détour de l'eau jaune.

Sur notre droite bientôt se dresse la *Pagode de Honam* : haute et virginale aux rayons blancs du soleil levant, elle semble, comme nous décrivons la courbe de la rivière, marcher sur la plaine. Non loin quelques forts exposent assez maladroitement leurs grands revêtements de béton : sur la crête, quelques canons la gueule contre

terre, démontés d'avance. La rive très basse est consolidée par un mur de pierres sèches : des vergers poussent leurs allées régulières jusqu'aux mamelons gazonnés où se dessine la silhouette de grands pins décharnés.

Maintenant c'est la *Pagode de Whampoa.* S'élevant d'un monticule sur une campagne plus plate encore, portant haut dans le ciel sa flèche intacte, elle semble plus grande que celle de Honam. Sur le tertre de la base s'épanouit un luxuriant banian : des verdures adoucissent la rigidité des lignes, s'élancent des huit encorbellements étagés, couronnent le sommet autour de la grande flèche. Et par-dessus la plaine basse et les méandres du Si-Kiang les deux grandes pagodes semblent se faire signe, jalonner une route aérienne droite comme le vol des oiseaux.

Whampoa lui-même, avec ses constructions blanches, sa Douane et ses usines, a un aspect semi-européen : mais derrière s'élèvent de brusques collines piquées de tombeaux que surmontent les toits bas et noirs de forts chinois; et sur la rivière, c'est la vie intense des eaux d'Orient. Tandis que les moindres bancs de boue, à peine émergés, sont plantés de riz qui semble sortir de l'eau, des voiles — et même à l'occasion un grand bateau blanc à deux et trois étages avec une haute cheminée noire — semblent naviguer dans la campagne : point d'île sans cultures, point de canal sans barques! Les villages se suivent, leurs toits de feuilles sèches luisant au soleil comme des toitures d'ardoises.

Au-dessous d'une longue île plate couverte de bananiers, les deux bras de rivière qui descendent de Canton s'unissent, et l'estuaire vraiment commence, vaste nappe jaune où s'avancent des promontoires rocheux.

Bientôt l'eau devient plus claire, d'un beau vert tendre. Nous passons entre des îles aux têtes rondes, coiffées de gazon ras et clairsemées de pins rabougris, avec de grosses bosses de granit chauve. Nous franchissons les passes de la Boque : les collines sur les rives, les îles sont couvertes de retranchements et de

canons. Depuis la guerre du Tonkin et la guerre du Japon les Chinois y ont accumulé les défenses : c'est en effet une position de première importance commandant les deux routes de Canton à Hong-Kong, et de Canton à Macao.

A midi nous sommes en mer : nous inclinons sur la droite et piquons droit sur Macao. Presque aussitôt nous rentrons dans les eaux jaunes, laissant à gauche, tant la division est nette, ce qui nous apparaît comme une côte d'émeraude. De grandes estacades où sont tendus des filets de pêche piquent l'eau terreuse de points noirs; de hautes jonques lointaines semblent des pagodes dans la mer. La houle nous prend en travers, et notre petit bateau de 140 tonneaux roule, tangue, danse comme une coquille de noix. A droite les montagnes de la côte luisent comme de l'étain.

Nous relevons de petits rocs à calotte verte : nous sommes dans les eaux de Macao maintenant; et comme nous croisons des jonques, je crois voir passer les héroïques caravelles d'il y a trois siècles. Sur les collines abruptes, parmi des verdures sombres s'élève un phare blanc : c'est le phare Guia, le premier phare européen construit dans les mers de la Chine!

Soudain la ville entière se déroule devant nous, mollement étendue au fond d'une baie ouverte. Grand front d'arcades colorées en crème, en rose, ou en bleu; terrasses aux balustrades ornées de faïences; toits de tuiles brunes; tours carrées aux coins relevés de clochetons; la large façade de l'Hôpital militaire; le fort Monte, tout noir, qui regarde sur la colline en face le couvent de Santa Sancha; les tours de la cathédrale auxquelles répondent celles de San Lorenço; au centre la coupole et le fronton mauves du Club et les grands murs du collège Saint-Joseph; et s'élevant plus haut, la grande silhouette ajourée des ruines de San Paulo, semblables à un arc de triomphe chinois : toute la ville en un instant défile à nos yeux, toute ramassée, toute petite. Dans la baie pas un vapeur, seulement quelques barques de pêche.

Il semble que nous passions. Mais doucement nous tournons : nous doublons une pointe rocheuse, où s'élève une redoute délabrée comme une redoute chinoise. Tout d'un coup un autre front de ville se découvre : une longue rangée de maisons basses, à vérandas, d'une uniforme teinte jaune crème; tandis que dans le fond d'une autre baie plus étroite les jonques se pressent. A ce moment unique, Macao donne l'illusion d'une grande ville. Mais voici sur la crête de l'isthme reparaître les remparts du Fort, le portail de San Paulo : Macao se réduit, se replie sur elle-même : elle est toute en façade.

Avec sa fraîche polychromie de murailles blanches, jaunes, mauves et roses, ornées de volets verts et vêtues de verdure, sous le ciel bleu, au grand soleil Macao a un air de jeunesse et de gaîté. Pourtant c'est une cité vieille et demi-morte.

Ces rues étroites, ces « calçadas » grimpantes et tournantes, sans trottoirs, pavées de têtes de chat rocailleuses ou glissantes, rappellent le siècle passé. Les grands vitrages de coquilles vaguement translucides montées sur un treillis en bois, aussi étranges à nos yeux que les carreaux de papier des Chinois, nous transportent encore plus loin, dans le Moyen Age.

En plein jour ces rues sont presque désertes. Dans la plupart la pente est trop raide même pour des pousse-pousse. Le visiteur y peut errer et rêver sans être dérangé, troublé même par le bruit : dans quelque endroit un peu plus large il trouvera peut-être la chaussée transformée en atelier par de petits artisans chinois qui y étalent, pour sécher, des fleurs artificielles ou bien des cheveux.

Beaucoup de rues ou ruelles serpentent entre de grands murs aveugles, sans fenêtres et même sans portes, par-dessus lesquels parfois débordent des verdures tombantes dont la luxuriance même dit l'abandon ; entre lesquels résonnent clair les pas solitaires sur le pavé de galets. Quand ce ne sont pas des murs de cou-

vents, ce sont les murs de soutènement des maisons en terrasse. Quelquefois dans ces murs s'ouvrent des soupiraux grillés donnant dans des sous-sols obscurs : ce sont les anciens « barracoons » où l'on enfermait les coolies en attendant de les vendre, au temps encore peu éloigné où Macao était le centre d'opérations des négriers jaunes.

Presque toutes les fenêtres d'ailleurs sont défendues par de forts barreaux qui donnent aux habitations un aspect de prisons : précaution utile contre les voleurs qui sont nombreux à Macao; protection éventuelle contre un coup de main de la population chinoise, très mêlée et assez turbulente! Les maisons anciennes n'ont pas de vérandas : et ces grandes fenêtres presque toujours closes, comme murées par le carrelage opaque des lamelles de coquilles blanches, contribuent encore à donner à la ville un air de sommeil.

Macao semble endormie plutôt que morte, dans sa robe de lumière claire et de couleur vive, où les noms des rues, des noms naïfs et pleins de saveur, *Travessa du Bon Jesus, Travessa de l'Hospital des Gatos*, en lettres noires sur fond blanc, mettent seuls une touche de deuil. Mais Macao meurt chaque soir au coucher du soleil : les pauvres lampes perdues dans l'obscurité profonde, dans le silence qu'anime seul le bruit des vagues, sont comme des veilleuses funèbres!

Au centre de ces vieux quartiers s'élève le Club. Ce mot a comme un air de fête, et je revois par la pensée la brillante façade, ornementée à l'excès, du somptueux Club de Hong-Kong. Oh! que celui-ci est rustique et vieillot : les boiseries des salles sont simplement peintes en blanc, comme dans les demeures « coloniales » du premier âge des États-Unis. Comme une odeur de renfermé, de moisi, de passé flotte dans ces salles obscures, rarement aérées, d'une décoration pauvre et sans caractère. Je découvre avec étonnement, accrochées à un mur dans des cadres mesquins, une série de gravures représentant des scènes de Shakespeare.

Le véritable monument de l'ancien Macao est une ruine, le portail de *San Paulo*. Les escaliers qui y montent sont imposants : ils montent, montent, comme vers les nuages, semblables aux escaliers célèbres du Japon; mais larges comme des terrasses, ils ont encore plus de grandeur; l'herbe a beau pousser sur leurs marches de pierre.

La façade seule restée debout se détache en plein ciel comme un grand portique triangulaire à trois étages. Au-dessus des quatre grands Saints Jésuites s'élève une statue solitaire du Christ : la figure a été mutilée, mais la longue chevelure tombe intacte sur les épaules. A droite en haut-relief se dessine un diabolique dragon chinois au-dessus duquel plane une petite Vierge triomphante. A gauche c'est un navire, une caravelle du XVI[e] siècle : au-dessus des voiles une petite Vierge encore, Sainte Marie de la Mer. Tout à fait au sommet une statue de saint Paul, sur la tête duquel une grande colombe ouvre ses ailes. A l'extrême pointe, une haute croix de fer, à demi descellée et prête à tomber.

L'incurie des Portugais a laissé la saleté chinoise souiller cette ruine. Ce qui fut l'intérieur de la nef n'est qu'un amas de décombres et d'ordures où les porcs se promènent. Au moment où je lis l'inscription sculptée sous la grande arcade du milieu : *Mater Dei...* une énorme truie paraît dans l'ouverture; et des immondices sont accumulées devant la « première pierre », jadis posée en grande pompe, où se lit encore une inscription mémorable :

VIRGINI MAGNAE MATRI CIVITAS MACAENSIS
LIBENS POSUIT AN. 1602

Il semble que sur cette ruine du catholicisme le « paganisme » chinois remporte d'ironiques et inconscientes victoires : des « caractères » noirs sont marqués sur le granit des soubassements; sur le porche sèchent des gâteaux et des spirales de benjoin pour les pagodes voisines, et dans l'air où résonnent les cloches du

dimanche monte plus aiguë, aigre comme un air de chevrier, la musique d'un enterrement chinois.

La *Praya Grande* est l'orgueil de Macao. C'est un boulevard qui se développe avec ampleur en croissant sur la grande baie. La vue sur le large est très belle : la mer vient battre les enrochements du quai, et quelquefois rejaillit par-dessus les parapets de granit. Ce n'est plus ici l'atmosphère étouffée d'Hong-Kong : on respire à pleins poumons la brise. L'ombre est délicieuse des banians aux branches basses, au feuillage serré, que l'âpre vent de mer a noués et tordus. Enfin ce grand front de vérandas décorées des plus fraîches couleurs, ces étages de colonnes, ces frontons, ces terrasses : tout cela forme un joli décor.

Plus vivante que l'arrière-ville, la Praya manque cependant d'animation. Les pousse-pousse sont de longues heures oisifs à leur station; et à certains moments la Praya serait déserte sans les ratisseurs et balayeurs continuellement occupés à ramasser les feuilles tombées des banians. La Praya est soignée comme une allée de parc : on n'a rien négligé pour l'embellir; même les poteaux télégraphiques sont décorés, peints en bleu et rouge, et surmontés de boules dorées. C'est l'élégance, le « fini » minutieux d'une ville que le mouvement de la vie ne trouble plus, et qui se pare elle-même comme une relique.

Elle a eu pourtant ses temps héroïques et ses heures de gloire dont elle garde pieusement le souvenir. Au nord de la ville, en allant vers la plage, on rencontre une pagode expiatoire élevée au gouverneur Amaral, qui en 1848 affranchit Macao du tribut chinois, et périt en ce lieu même assassiné.

Puis tout de suite, au milieu de l'étroite langue de sable qui relie le promontoire de Macao au corps de l'île Heungchan, c'est la frontière, où s'élève la *Porta di Cerco*. Porte monumentale, qui est en même temps un arc de triomphe en l'honneur des « Macaïstes » morts au combat. Deux dates y sont inscrites : 1849—1871. Au

sommet est sculpté l'écusson de Portugal, surmonté d'une couronne et d'une croix; plus haut flotte le pavillon national. Sur les murs des côtés, des médaillons de pierre enchâssés dans la brique représentent, l'un une ancre, l'autre un canon et une grenade; et de massives amorces de remparts, servant de contreforts, se détachent à droite et à gauche.

Mais le grand nom de Macao est Camoëns. Au-dessous de l'arsenal, vaste bâtiment blanc aux volets verts dont le badigeon s'est écaillé, au pied d'une muraille de pierres sèches, s'étend le jardin où furent achevées les *Lusiades*. Des haies de jeunes bambous; un taillis clairsemé de grands banians à caoutchouc dont les racines comme des serpents se glissent dans les fissures des roches, et comme des tentacules de poulpe les enserrent; des dessins de rocaille, mais recouverts de mousse; des allées élégantes, mais envahies par les herbes : tout respire un air de demi-abandon, de nature douce et libre. Quel contraste avec le somptueux, l'impérial jardin de Hong-Kong : mais c'est bien ainsi qu'on imagine la retraite du poète!

Voici son observatoire : il tombait en poussière, on a dû le reconstruire. Mais du haut de la colline la vue ne descend plus sur une campagne paisible comme alors! Au pied même de la terrasse s'étend un quartier chinois. De petites maisons aux toits de tuiles brunes, si pressées les unes contre les autres qu'à peine aperçoit-on de rares coins de façades blanches, bleues ou roses : au-dessus s'élèvent les tours des Monts-de-Piété, l'arête des grands murs bordée d'une sorte de fresque blanche et noire. Et le guide me donne des détails positifs : ces Chinois paient 3 cents par an et par mètre carré au gouvernement de Macao.

Et là-bas cette île au nom poétique — *Green Island*, l'Ile Verte — est maintenant rattachée à la terre, gâtée par les cheminées et les fumées d'une fabrique de ciment anglaise : cela rapporte 400 piastres par an au gouvernement de Macao, plus 10 cents par tonneau

de ciment; — si seulement Camoëns les avait eus pour revenu!

Le monument du moins est digne du poète. Entre deux énormes blocs de granit qui, en s'appuyant l'un contre l'autre, forment une arche naturelle, le buste de bronze est placé sur un socle de granit, et sur l'héroïque mélancolie de ce visage où l'œil droit est éteint, descendent comme des lauriers toujours nouveaux des branches de feuillage vert.

Macao est bien restée la « Cité Sainte » qu'elle était au temps de Camoëns. Tous les saints du Paradis y ont leur rue : *Rua de San José* — *Rua de San Paulo* — *Rua de San Domingo* — *Rua de San Agostinho*, etc. — Pour 5 000 Européens ou métis d'Européens, et 2 000 Chinois chrétiens, Macao compte 7 églises et 18 chapelles!

On n'y rencontre que moines et nonnes — nonnes dont la gracieuse mantille noire sur la robe brune fait ressortir la jolie pâleur ambrée du visage. Plus mélancoliques sont ces religieux en robe blanche qui se promènent à la terrasse d'un couvent de la Praya Grande : ce sont des réfugiés de Manille!

De Hong-Kong partit la flotte américaine pour la conquête des Philippines; et les religieux chassés de l'Archipel sont venus échouer à Macao : quelle philosophie dans ce rapprochement! — Les quelques grands Hindous qui font la police de la Praya en suggèrent un autre : ce sont des Hindous de Goa. Ainsi, comme l'Angleterre, le Portugal, pour garder sa plus lointaine colonie d'Extrême-Orient, choisit les plus beaux hommes de sa colonie indienne : mais quelle dérision que Goa auprès de l'immense Empire anglais; — et qu'est-ce que Macao aujourd'hui auprès de Hong-Kong!

A Macao le grand jour est le dimanche, et le grand moment du dimanche la messe solennelle de onze heures. La cathédrale est un édifice lourd, disproportionné, sans goût et sans caractère : la couleur même est malheureuse. Bien plus agréable est la petite maison

de l'évêque avec son petit fronton, sa façade bleu pâle, ses fenêtres blanches et ses volets verts; charmant aussi le jardinet, avec son muret orné de boules de faïence verte et d'un feston de plantes grimpantes.

Je regarde les gens arriver. Le Macaïste n'est pas un joli type : petit, malingre, les vêtements blancs font ressortir son teint d'olive. Les femmes non plus ne sont pas jolies, ni bien habillées.... Mais voici la musique de la garnison — cornets, trombones et flûtes — qui monte la ruelle en jouant un pas redoublé. Un peloton d'escorte la suit : ternes soldats, en kaki de la tête aux pieds, l'air de gardiens de musée, et comme embarrassés de leurs fusils. Ils quittent leur casquette au commandement en passant le porche; la musique brusquement s'arrête sur un coup de grosse caisse.

L'intérieur de la cathédrale est très gai, tout blanc, vivement éclairé par de larges fenêtres ouvrant sur des vérandas; les lustres sont chargés de cristaux; jusqu'aux verres des lampes qui sont ondulés et teints en bleu : c'est une salle élégante. Point de mystère, point d'envolée : l'arc du plafond est surbaissé, et des filets d'or relèvent la corniche blanche, comme dans un salon Louis XVI. La chaire est de belle laque noire dorée; et les boiseries des « loges » reluisent également de laques et d'ors. Les chapelles latérales sont décorées en bleu foncé et en rouge vif. Le grand autel est tout blanc, mais étincelant d'orfèvreries; au-dessus une Vierge en blanc trône sous un dais bleu tendre.

Près de la porte le commun peuple est assis sur des bancs très bas; les soldats occupent le milieu de la nef; la bourgeoisie, près de la chaire et du chœur, a des chaises. Dans le chœur même, le peloton de service, en rang de chaque côté de l'autel.

Sur le coup de onze heures l'officiant monte les degrés; les soldats du chœur mettent baïonnette au canon, et soudain éclate la musique. Au premier moment l'effet est extraordinaire et vraiment insupportable : il semble que cet orchestre joue des airs de

danse. Mais au bout d'un instant on est moins choqué; la scène paraît étrange, barbare, mais non sans grandeur. Lorsque l'assistance s'agenouille sur les dalles et se courbe jusqu'à terre; que les baïonnettes dans le chœur s'inclinent, et que sur cette prosternation universelle sonne une trompette impérieuse, à laquelle succède tout d'un coup, à contretemps, le silence : cette puissante mise en scène, cet appareil formidable de l'Église catholique, servante du Dieu terrible, frappent, impressionnent. Et l'on croit voir revivre le Moyen Age.

J'ai la chance d'assister le même jour à une cérémonie d'un caractère bien différent, mais qui achève de me donner l'impression originale de cette curieuse cité. A six heures et demie du soir se déroulent sur la Praya de grandes funérailles : celles du curé de San Lorenço.

En tête s'avance une grande croix d'argent surmontée d'une couronne — comme la couronne du Portugal est surmontée d'une croix! Puis viennent de chaque côté de la grande allée deux longues files de prêtres en surplis blanc et mantelet vert.

Ensuite quatre croix, plus petites, avec des manteaux de velours sombre brodés d'or, portées par quatre enfants de chœur : le premier en noir, le second en rouge, le troisième en noir, et le dernier, un Chinois, en longue robe de soie bleu clair. De nouveau deux longues files de desservants : les Chinois en bleu et blanc; les Européens en blanc et noir ; les moines de Manille tout en noir. Et tous tiennent des cierges dont les petites flammes rougeoient étrangement sous l'arceau noir des banians, flammes sans lumière dans la clarté encore grande du soir.

Le cercueil vient enfin, porté par six Chinois : les figures contractées par l'effort semblent vraiment empreintes de douleur. La bière est tout ouverte : le fin profil du mort, d'une belle pâleur de cire, se détache avec netteté; les mains délicates tiennent une croix d'or; sur le corps est étendu un grand drap noir. Le dais au-dessus est bordé de franges d'or : aux angles sont

fixés de gros nœuds de mousseline blanche; au chevet, dans un cadre de bois sculpté et doré, un soleil rouge.

Les trois officiants — étole noire brodée d'or — suivent; puis le public, rien que des hommes; enfin la musique militaire, et tout un cortège de pousse-pousse, quelques-uns remplis de fleurs.

Les vagues de la marée montante battent le quai de granit; d'église en église, de chapelle en chapelle, les cloches sonnent le glas; les postes sortent et présentent les armes. La marche est très lente; la musique en sourdine joue une marche funèbre. La foule des Chinois rangée des deux côtés regarde en silence.

Dans l'allée montante du cimetière, en plein air, on s'arrête, et la prière des morts commence. Au sommet du mamelon s'élève une chapelle blanche et vert pâle, où luit une faible lumière. Le soir tombe : les cierges mettent des reflets rouges sur la face des prêtres, et font étinceler les orfèvreries de la grande croix; les ifs noircissent et la chapelle dont les grandes lignes s'effacent s'éclaire intérieurement, tandis que par-delà la mer devient livide.

Les dernières prières sont dites : au bord de la tombe le cercueil est déposé. La figure du mort est déjà perdue dans l'ombre : on détache la croix d'entre ses doigts raidis; on ramène sur le visage les longs voiles de mousseline blanche; avec des linges blancs on borde le corps. Puis on pose le couvercle doublé de velours où des clous à tête d'or dessinent une grande croix; une vitre ronde marque la place du visage : légèrement on fixe pardessus une planchette de bois blanc.

Le cercueil est descendu et chacun jette dans la fosse une poignée de sable. Les cierges s'éteignent; il fait tout à fait noir. Mais la chapelle reste éclairée, et des chants funèbres résonnent encore. Tard dans la soirée les prêtres européens et chinois, leur surplis enlevé, les robes bleues et noires indistinctes dans l'ombre, repassent sur la Praya.

Cependant c'est fête à Macao : c'est l'anniversaire

d'un massacre d'Espagnols par les femmes portugaises un beau jour d'il y a trois ou quatre cents ans! On entend des sons de guitare sous les banians; la musique joue dans les jardins du Cercle militaire; la Cour suprême, le Palais du Gouverneur sont illuminés de quelques pauvres lumignons dans de minuscules lanternes!

Macao est remplie de religieux et fait montre de ses soldats. Mais ce sont justement des soldats de parade : c'est à peine s'ils savent tenir leur arme; et au moindre défilé on les voit tous : ils sont deux cents. Macao est défendue par sept forts : cela fait à peine trente hommes par fort, à peine de quoi garder les prisonniers. Et ces forts sont des antiquités : la plupart des canons sont des canons de bronze. Macao contre une attaque sérieuse ne tiendrait pas une heure!

La décadence commerciale de Macao sans être aussi complète que sa déchéance militaire est aussi irrémédiable. La baie extérieure est profonde; mais elle est mal protégée; la baie intérieure est sûre, mais elle s'est envasée : le rattachement inconsidéré de *Green Island* à la côte par une chaussée a accéléré encore le progrès de l'envasement. Depuis quelque temps déjà les grands bateaux ne peuvent plus accoster ni mouiller en sûreté à Macao : c'est une des raisons pour lesquelles Hong-Kong a si aisément triomphé du vieux comptoir portugais. Pour subvenir aux dépenses de la colonie, le gouvernement a dû multiplier les monopoles fiscaux : monopole du pétrole, de l'abatage du bétail; monopole du sel, du riz, etc. Mais Macao est demeuré port franc, et ce privilège lui a valu de rester un centre industriel et commercial encore considérable.

Ce sont les Chinois qui continuent de faire vivre Macao : ils ne sont pas moins de 78 000 dans la colonie. La Praya chinoise sur le bord de la baie intérieure est le centre des affaires. Elle grouille de monde; point de banians dont on ramasse une à une les feuilles; point

de frontons ni de colonnades; mais des magasins et des chantiers — de grands étendàges : poissons salés séchant au soleil, le ventre ouvert ou les ouïes bâillantes; pieuvres dépouillées et déjà racornies.

Les plus riches habitations privées sur la Praya Grande sont celles de gros commerçants chinois qui, après fortune faite, ont trouvé ici un refuge contre les exactions des mandarins; ils y ont trouvé aussi un air plus sain que celui de Hong-Kong, et des terrains moins chers. L'hôtel le plus commodément situé au centre de la ville sur la Praya est un hôtel tenu par des Chinois, où l'on est d'ailleurs aux petits soins pour les étrangers. L'élément indigène a envahi les quartiers européens, et l'on peut voir le soir les bâtonnets bouddhistes brûler sur le seuil des portes dans l'ombre des églises. Enfin toutes les industries de Macao, le tabac, le thé, le poisson salé, la ferme de l'opium, la ferme des jeux, sont entre des mains chinoises. Et les Chinois y font si bien leurs affaires qu'ils ont élevé un monument de reconnaissance à un des gouverneurs de la colonie sur la jolie *Estrada da Flora.*

La Ferme de l'opium est une des institutions et une des richesses de Macao : elle ne rapporte pas moins de 178 000 [1] piastres au gouvernement. La préparation du précieux narcotique occupe 300 ouvriers et l'usine dispose de la seule pompe à vapeur sans doute qui existe à Macao. L'opium arrive de l'Inde en boules de la grosseur et de la couleur des noix de coco. Chaque caisse, qui est soigneusement goudronnée et en outre recouverte de forte toile, renferme trois étages de ces boules séparés par des nattes :à chaque étage les boules sont enfouies dans de la sciure et encore maintenues dans un cadre de bois blanc. On les retire une à une et chacune est pesée dans une balance de précision. L'opium de Macao est très renommé, et s'expédie par grandes quantités en Californie et en Australie. C'est une des principales

1. Près de 500 000 francs.

exportations de la colonie et une des plus fructueuses : car une petite boîte d'opium qui vaut six piastres à Macao en vaut le triple à San Francisco.

A la grande manufacture de tabacs on entre d'abord dans la salle d'épluchage. C'est un curieux effet de couleur : le bois de la charpente, les vêtements des ouvrières, les stalles de bois où elles sont assises, les paniers où elles mettent les feuilles, tout est de la même couleur brune que les feuilles elles-mêmes — jusqu'au reflet du mur voisin tombant d'une fenêtre grillée. Et dans le demi-jour brun c'est une confusion de femmes et d'enfants, et un grand train de bavardage.

Par un dédale de cours et de terrasses on arrive dans un hangar humide et sombre où s'agitent les blancheurs de grands corps nus : c'est la salle de presse. Il y a douze presses rien que sur une seule ligne : c'est de la grande industrie, mais combien primitive ! Chaque presse est faite d'énormes poutres dont les extrémités d'un côté sont tenues par une grosse charnière de fer, tandis que de l'autre on les rapproche à l'aide d'un treuil à main.

Le vaste hangar n'est éclairé que de quelques rayons de lumière crue par les portes ou par de petites vitres dans le toit de la grandeur d'une tuile. Au-dessus des établis une sorte de plate-forme en bambou est suspendue à la charpente ; des nattes et des couvertures y sont roulées ; des caisses entassées ; jetés pêle-mêle tous les menus objets d'un ménage : c'est le dortoir des ouvriers. Dans un coin quelques tables avec des tasses et des bols : c'est le réfectoire.

Les cours sont un véritable capharnaüm : du linge étendu sur des cordes ; des fourneaux où l'on fait la cuisine ; de grandes jarres qui servent de « pissoirs » ; dans ce taudis errent des chats et des chiens-loups. Devant certains piliers dont la base est peinte en rouge brûlent les indispensables bâtonnets !

La factorerie de thé, elle aussi, a l'air d'une maison privée mal adaptée aux besoins d'une grande entre-

prise. L'escalier est trop beau; en revanche les sous-sols où l'on fait sécher le thé, prenant jour seulement par d'étroits soupiraux grillés, sont noirs, et l'on y étouffe.

Au premier les cribleurs secouent leur tamis avec une régularité mécanique. Sous une longue véranda dont la peinture et le badigeon moisis se décollent, sont installées les trieuses. Elles sont assises, presque par terre, sur de petits bancs, le long d'une table basse où sont placés des plateaux de jonc tressé; de chaque côté cinquante paires de mains agiles travaillent fébriles. Sur beaucoup de poignets brille l'éclair d'un bracelet de perles ou de métal : et elles gagnent pour toute la journée de dix à onze cents. Les petits travaillent ou font semblant de travailler à côté de leur mère : de temps à autre une jeune femme s'arrête pour donner le sein à son marmot.

Le soir, la visite intéressante est à la Maison de Jeu. De ruelle sombre en ruelle sombre, à travers la ville portugaise déserte, on tombe dans l'illumination et le grouillement d'une rue chinoise : de hautes maisons toutes ouvertes et resplendissantes; partout des lanternes, des grandes et des petites — de verre et de papier, — avec de flamboyantes inscriptions.

Casa di Jogo, nous sommes arrivés. On monte un escalier de bois assez sale et on arrive dans une pièce assez bien éclairée, mais nue et exiguë. C'est d'ailleurs surtout une galerie pour les spectateurs : une large baie circulaire donne sur la vraie salle de jeu située au-dessous.

Sur une grande table couverte, non d'un tapis vert, mais d'une fine natte jaune, un petit carré noir, comme une ardoise. Chacun des côtés porte un numéro : le long de chaque côté, se placent les enjeux ou plutôt les jetons d'ivoire qui les représentent, et les petites cartes qui indiquent le nom du joueur. Un vieux Chinois chauve, sommeillant et bâillant, a remué sur une table un grand tas de rondelles de cuivre percées d'un trou rond, et il

en a mis à part une poignée. Les enjeux placés, avec une petite baguette — comme une baguette à manger, — il retire les rondelles mises à part, quatre par quatre. Il en reste à la fin une, deux, trois, ou quatre : c'est le chiffre restant qui est le numéro gagnant.

C'est la simplicité même, et même l'honnêteté. Si vous perdez, vous ne perdez que votre mise; si vous gagnez, vous la gagnez trois fois : or vous avez justement trois chances de perdre contre une de gagner. Le malheur est que le fermier du jeu perçoit 8 pour 100 sur tout enjeu : cela fait un beau bénéfice, que le gouvernement de Macao est d'ailleurs très heureux de partager.

Prodigieuse est l'agilité du croupier qui dispose les enjeux et solde les comptes : ses mains n'arrêtent pas, sa langue pas davantage; tout en sueur, il a ouvert sa veste, et l'on voit à nu sa poitrine brune. Frappant aussi le calme des joueurs : une attention anxieuse; des torses penchés, des yeux agrandis; mais ni gestes ni paroles.

Les spectateurs à la galerie s'intéressent au jeu autant que les joueurs : sur des carrés de papier distribués à cet usage, ils inscrivent la suite des numéros gagnants, à la recherche sans doute de quelque martingale. L'envie de jouer en prend un ou deux, la tentation est trop forte : un compère est là au balcon qui dans une corbeille descend leur bel argent sonnant sur le fatal « tapis jaune »!

CHAPITRE IV

DE HONG-KONG A CHANGHAÏ

Chatoou. — Amoy : une pagode. — La rivière Min. Foutchéou : la colline européenne; le Pont des Dix Mille Ages; la Grande-Rue. Le Temple des Letchies. — Pagoda : l'Arsenal impérial; la « colonie » française. — Le monastère de Kouchan.

I

CHATOOU

Le 3 mai je suis en rade d'Hong-Kong, en partance cette fois pour le Nord. Midi sonne : de vapeur à vapeur les coups de cloche se répondent, et c'est dans tout le port un bruit champêtre de sonnailles. Nous partons, le *Haïtan* vire lentement de bord : quel microcosme mouvant dans l'étroite ouverture du hublot! La côte et l'île bientôt se rapprochent, et l'admirable port se ferme par une passe étroite que traverserait une torpille.

La mer et la terre sont peuplées de montagnes bleuâtres, aux crêtes vives comme un tranchant d'acier. L'eau est d'un bleu vert limpide; le soleil est voilé de blanc : des ondulations d'écailles argentées courent comme de grands dragons. L'air est d'une douceur exquise.

Le lendemain, au réveil, nous sommes mouillés dans le port de Chatoou.

Avec les murs pleins de ses entrepôts et ses vérandas blanches Chatoou est une surprise : on ne distingue aucune construction indigène et l'on pourrait vraiment se croire en face d'une ville européenne, n'était le grouillement des sampans et des jonques qui, en dépit des huit vapeurs à l'ancre, garde à la rivière son cachet oriental. Les sampans d'ici, à 177 milles de distance, ne sont déjà plus tout à fait les mêmes que ceux de Hong-Kong : ils sont plus effilés; les sampaniers n'ont plus le même type, ne parlent plus la même langue. Quelle diversité dans la Chine, un monde!

A midi, je descends à terre, invité à déjeuner par le représentant d'une grande maison allemande que je connais juste depuis une demi-journée. Quand un étranger fait une amabilité à un Français en Extrême-Orient, il y a tout à parier que c'est un Allemand.

Je remarque d'abord la grande esplanade, évidemment conquise sur la rivière, au milieu de laquelle on a ménagé un petit bassin intérieur pour les jonques. Il semble qu'il y ait là un trait commun à la plupart des établissements européens en Chine : l'Européen apporte avec lui un besoin d'espace; la ville chinoise s'est collée, entassée le long du fleuve : nulle ressource que de conquérir le terrain, l'air et la lumière sur le fleuve lui-même. Ici on a conquis 20 acres, dont la meilleure partie est déjà occupée par les grands magasins qui donnent à Chatoou une façade occidentale : devant, on a construit un port droit où trois vapeurs au moins peuvent accoster; les autres chargent et déchargent en rivière.

Malgré cet effort, plus d'une maison européenne est prise, enclavée dans les maisons chinoises. On n'y parvient que par des ruelles sales, et des fenêtres on n'a d'autre vue que celle des toits de tuile, semblables à des dos de tortues pressées les unes contre les autres, et surmontés de ces légers échafaudages en bambou et paillote où les Chinois étendent leur linge, regardent venir les incendies et prennent le frais dans les chaudes

soirées d'été. Le quartier n'est pas sûr, et tous les soirs les portes sont verrouillées, les passages barricadés.

Aussi la plupart des maisons d'habitation occidentales se sont-elles installées de l'autre côté de la rivière, sur le versant de collines curieusement hérissées de rochers, et maintenant parsemées de bosquets. De ce côté également s'élève une belle raffinerie de sucre, mais qui est fermée depuis dix ans déjà. Les sucres de la région de Chatoou s'exportent tels qu'ils sortent des sucreries chinoises; ils sont bons ainsi pour la consommation indigène; et s'ils doivent être raffinés, ils le sont à Hong-Kong. Ainsi dans ce grand développement des villes européo-chinoises, il y a déjà des ruines.

Quant à la ville indigène, elle a l'aspect d'un grand village étouffé et malpropre. Les maisons sont pauvrement construites; mangées par l'humidité et les insectes, elles semblent prêtes à tomber en poussière : on s'explique que Chatoou soit un grand foyer d'émigration. Sur le rivage les murailles d'un vieux fort s'écrouleront au premier coup... de vent.

Seule une pagode, avec ses murs de granit où sont gravés des bambous verts, ses beaux piliers ornés de caractères d'or, offre le spectacle d'un peu de solidité, d'un peu de propreté et d'une relative richesse. Autant les tuniques noir et rouge des soldats du fort sont crasseuses, autant la belle robe de soie jaune du bonze est soignée et brillante. Les temples semblent être, avec les murailles, les seuls monuments de la Chine!

La sortie du port est marquée par deux îlots coniques. Sur l'îlot extérieur se dresse un phare tout battant neuf : élégante tour rouge, maisonnette blanche, et tout blanc aussi, comme une coulée de chaux, le chemin qui descend en serpentant parmi les rochers. Nous nous dirigeons d'abord vers le Sud-Est, comme si nous retournions à Hong-Kong, suivant une côte rocheuse, désolée : apparence générale et trompeuse des côtes de Chine. Mais près d'un petit récif, nous tournons à angle

droit et mettons le cap vers la haute silhouette de la grande île Namoa.

Nous passons au large d'une pagode qui, perchée sur la pointe d'un îlot, a sans doute servi de phare à la navigation diurne des siècles passés. Nous traversons des flottes de barques de pêche, aux petites voiles carrées comme les voiles japonaises, et, à la tombée du jour, nous entrons dans le chenal paisible de l'île, dont nous longeons doucement les pentes d'herbe verte et de rochers roses.

Il fait nuit noire, quand soudain des lueurs vives s'allument près de nous en avant, tournoient, s'éteignent, se rallument, dansent comme des follets : c'est une jonque de pêche qui se signale à nous. Les bateaux européens sont éclairés, les Chinois les voient : pourquoi mettraient-ils à leurs barques des feux permanents; à quoi bon brûler de l'huile toute la nuit? Si leurs signaux de flammes ne suffisent pas, ils soufflent dans des conques qui imitent à s'y méprendre le mugissement des sirènes.

II

AMOY

Le lendemain matin nous sommes dans le port d'Amoy.

Tout de suite en montant sur le pont, j'ai une nouvelle impression de la diversité chinoise. Les sampans sont peints en bleu d'outremer et en rouge sang; ils se terminent en double pointe à l'arrière, ce qui les fait ressembler aux pirogues jumelées du lac Babé [1]. Déjà cette curieuse forme de poupe fourchue se marquait dans quelques sampans de Chatoou, mais timidement : le sampan de Chatoou ne représentait qu'une forme intermédiaire et imparfaite d'un type dont le sampan

1. Dans le haut Tonkin.

d'Amoy est la forme achevée : ainsi l'on peut faire en remontant le long des côtes de Chine d'intéressantes études de morphologie comparée des sampans! Pour accentuer la diversité, les sampaniers ici portent une sorte de turban noir ou bleu foncé à la mode des Tonkinois.

Ici la ville chinoise est bien visible, du moins la façade : sur le quai, les bâtiments chinois, blancs et à vérandas comme les bâtiments européens, s'en distinguent d'ailleurs difficilement. Derrière montent des collines escarpées, couvertes de beaux arbres noirs, dont la grande silhouette s'estompant dans la brume rappelle le Japon; et justement s'élève ce trille aigu comme le cri de l'alouette, et cependant doux comme une modulation de rossignol, qui est la chanson des parcs de Tokyo!

Ici comme à Chatoou la plupart des maisons d'habitation européennes regardent la ville de l'autre côté de la rivière, nichées dans les verdures de l'île Koulangsou. Vers le sud de grandes masses de rocs abrupts pointent leurs pitons dans la brume; vers le nord, des blocs plus petits roulent sur les pentes de gazon ou se tiennent droits et solitaires au sommet des mamelons.

Vers neuf heures la brume se lève, et l'enchantement disparaît : la ville et ses environs forment un tableau aride et triste. Il n'y a qu'un Japon au monde; mais les Japonais sont ici en nombre. Ils ont obtenu une concession spéciale et y déploient une grande activité. Trois vapeurs de commerce japonais sont actuellement dans le port : chaque jour il part un bateau pour Formose ou il en arrive un. Un bâtiment de guerre fait flotter en permanence l'étendard du Soleil aux rayons rouges.

Je descends la rivière en sampan pour voir une pagode située à quelque distance en aval. De belles maisons chinoises, aux terrasses bordées par des balustrades de faïence, reposent, dans le lit même de la rivière, sur des piliers en blocs de granit simplement superposés, entre lesquels s'étendent à marée basse des plages de vase et d'ordures. Nous passons successivement devant

l'école chinoise, l'école japonaise, l'hôpital chinois, dont les bâtiments s'étagent plus haut dans les verdures. Et de tout cela s'échappent des odeurs effroyables : Amoy n'a pas volé sa réputation!

La ville prend bientôt l'aspect d'un misérable et sale village de pêcheurs, resserré entre la rivière et les collines. Mais sur les pauvres toits, bas et délabrés, flottent par endroits de grands drapeaux rouges, où est dessinée comme une grosse toile d'araignée blanche : ce sont les demeures des « hommes des bannières »[1], ou les postes de police. Çà et là s'élèvent de hauts mâts de mandarins! A un endroit des rochers pelés, râpés, amoncelés dans un désordre pittoresque, s'avancent jusqu'à la rivière; et mon guide me dit que c'est la promenade favorite des Japonais.

Le grand village s'allonge, s'éparpille. Des vallons un peu plus verts s'ouvrent entre les collines, parsemés de taches blanches, comme du linge étendu. Ce sont des tombes, de pauvres tombes de briques et de plâtre, blanchies à la chaux, toutes menues : il y en a des milliers, pressées les unes contre les autres. Et pourtant un beau tombeau est un luxe dont le Chinois ne se prive qu'à la dernière extrémité; plus que la pauvreté des maisons, celle des tombes est un signe de misère, et l'on comprend, à voir ce misérable cimetière, que 50 000 individus émigrent chaque année d'Amoy. Chaque bateau en partance pour le Sud emporte des centaines d'émigrants : dernièrement un vapeur allemand en chargeait 1 600 d'un seul coup.

Faisant contraste avec ces petites mottes blanches, de gros blocs noirs, quelquefois blanchis à la chaux du côté de la mer, se détachent en équilibre sur les croupes et les crêtes. Sur de grands pans de roche noircis par l'humidité, où le ruissellement des eaux a mis comme des pleurs, de grandes inscriptions sont gravées. Et juste au pied une maison européenne a construit

1. Inscrits pour le service dans l'armée mandchoue.

un réservoir à pétrole, dont le grand tuyau de fer s'avance jusqu'au wharf où accostent les voiliers d'Amérique.

Puis la rive est basse : une longue plage de sable doré, si brillante, si propre, auprès des pagodes poudreuses et moisies qui la bordent. Une jonque passe, chargée de Chinois en partie de plaisir, les femmes en belle robe de soie bleue, poudrées à blanc, et des fleurs dans les cheveux. Enfin se dresse le long de la plage une muraille crénelée, percée de meurtrières, aux assises massives, qui bientôt escalade les collines : c'est la muraille de l'ancienne ville.

Nous débarquons, nous franchissons une porte basse : et là où la ville s'étendit jadis, ce ne sont plus que des terrains vagues, sablonneux, semés d'un maigre gazon, avec des fonds de boue où se vautrent des porcs, et des citernes d'eau croupie. Sur les petites digues des rizières abandonnées poussent des aloès. De gros canons de fer rongés de rouille sont à moitié ensevelis; un portique disloqué penche et menace ruine.

Maintenant nous sommes dans la rizière vive. Au milieu des carrés verdoyants s'élèvent de hauts piliers de granit, auxquels se fixent les leviers des norias; sur de petites éminences, les huttes rouges des veilleurs de moissons; dans les coins, des fosses d'engrais humain. Parmi les arbres, au pied d'un éboulis de roches noires, miroitent des tuiles claires, un étagement de toits aux cornes élégantes : c'est la Pagode, but de notre promenade.

Devant l'entrée, dans un enclos à part s'élèvent quatre petits pavillons ouverts, à huit faces, où sont dressées de grandes stèles de pierre sur le dos de tortues géantes taillées dans un seul bloc. C'est ainsi qu'à la Pagode de la littérature à Hanoï sont exposés les diplômes des vainqueurs aux grands examens triennaux.

Après avoir monté le perron dont deux soleils de granit debout forment comme les rampes, on passe sous le regard terrible et les gestes menaçants des « Quatre Rois

du Ciel », et l'on est en présence d'un Bouddha doré et ventru. Derrière est une autre grande statue, également dorée, tenant dans la main droite un glaive, et de type cambodgien. Devant l'idole, des femmes en grande toilette, de jolies fleurs dans leurs noirs cheveux lisses, font leurs dévotions, élevant, abaissant leurs bâtonnets de benjoin, tandis qu'à de longs intervalles irréguliers résonne le tambour sourd du beffroi.

Mais la perle du temple, c'est le petit pavillon octogonal qui s'élève sur la terrasse supérieure. C'est une véritable marqueterie de charpente, ornée des couleurs à la fois les plus douces et les plus fraîches : sur fond blanc se dessinent en bleu, en vert, en rose des fleurs et des oiseaux décorant les poutrelles délicates, tandis qu'aux cornes du double toit se détachent en plus haut relief des éléphants, des paons, des phénix, des dragons éclatants. A l'intérieur, c'est le même enchevêtrement artistique de charpentes légères, laissant passer par places un filet de lumière pâle; la même teinte blanche, la même décoration discrète d'arabesques.

Encadré de deux grands rideaux rouges, apparaît un Bouddha assis dans une fleur de lotus, couronne en tête, un manteau de soie violet sur les épaules : le visage est celui d'une femme. Au pied est une statuette rouge, aux trois quarts dédorée, coiffée d'une haute tiare avec des plumes de paon, et tenant sur ses genoux un enfant. Les fidèles se succèdent sans relâche pour faire leurs salutations et allumer leurs bâtonnets.

A gauche de la porte s'élève une sorte de guérite en briques. A la pointe du toit un minuscule Bouddha est assis sur une tête de requin à la gueule béante; une fumée noire se dégage d'une ouverture à la base : c'est le four sacré où les dévots viennent sans cesse brûler les papiers mystiques qu'ils ont achetés au prêtre.

Le bonze qui me fait les honneurs de la pagode me conduit ensuite dans une jolie petite salle de réception. Je m'assieds à la place d'honneur sur le rebord d'une estrade basse tendue de rouge et recouverte d'une belle

natte blonde, derrière laquelle est pendue au mur la grande image d'un sage chinois. Tout en prenant le thé, par l'entre-bâillement des battants roses et verts, je regarde sur les marches du pavillon descendre lentement, péniblement, les dévotes aux petits pieds brodés, en riche manteau bleu ciel et pantalons écarlates.

Au premier sont les salles de pique-nique pour les familles dans les beaux jours : par-dessus les cornes des toits la vue descend jusqu'à la plaine, jusqu'à la baie. Puis nous montons dans les blocs de granit : les marches des escaliers, les rampes, les rigoles où l'eau court en chantant, tout est granit dans ce paysage d'une fraîcheur un peu sévère. Mais voici, sous les riches ombrages des banians, d'élégants petits kiosques dont les piliers peints en bleu ou en rouge vif égaient la monotonie des tables et des bancs de pierre.

Le bonze me prenant familièrement par la main me montre tout en détail, me guide dans le dédale des grottes et des escaliers, me fait voir sa chambre, son lit, enfin la galerie des Disciples! Les 18 fidèles sont là au complet, leur nombre est invariable; mais la fantaisie la plus libre a varié leurs poses et leurs expressions. L'un a une longue barbe lui sortant des oreilles; un autre tient dans ses bras un petit tigre caressant; un autre en écarquillant son nombril y fait apparaître une petite face rieuse!

... Le *Haïtan* a quitté sa bouée et nous descendons rapidement la rivière : les rocs qui marquent la pointe inférieure de Koulangsou se profilent en un promontoire fantastique. Nous passons devant une redoute armée de gros canons modernes, et nous sommes en mer : mer pailletée d'or, piquée d'îles où s'élèvent des pagodes noires et des phares blancs.

Nous longeons longtemps une côte basse, couverte de rochers et de dunes, qui peu à peu s'écarte et comme un mirage s'évanouit dans la brume. La mer est à peine crêpelée : point d'écume que celle de notre sillage; point de vagues que celles de notre étrave qui vont

doucement balancer les barques de pêche. Vers le soir les eaux prennent une extraordinaire couleur bleue tirant sur le violet, opaque comme une teinture. Dans le brouillard des fumées traînent, des fantômes d'îles passent....

III

FOUTCHÉOU

Deux rangées d'îles — voilées par la pluie — marquent l'entrée de la rivière Min. A droite s'élèvent des collines coniques sur les pentes desquelles courent des lignes d'arbres grêles, tandis que par moments dans la déchirure des nuages apparaissent des montagnes. A gauche ce sont des mamelons couronnés de bouquets de bois en clairière entre lesquels s'étend la rizière plate d'un vert intense. Dans le fond s'élèvent les fumées bleues de quelques villages. Les rives peu à peu se rapprochent : les collines sont taillées en terrasses, rayées de vert et de jaune par les riz jeunes ou mûrissants.

Nous arrivons à la première passe. Sur les deux rives de grosses masses noires, basses, arrondies, luisent sous la pluie comme des baleines. Ce sont les formidables batteries bétonnées, construites au lendemain de la paix de Tientsin, il y a de cela quinze ans. La rivière s'élargit ensuite, tandis que l'eau devient de plus en plus jaune. A droite s'étend un grand village de pêcheurs : toute une flotte de belles jonques de mer, au gros œil blanc et noir, est à l'ancre. Une haute barrière de montagnes grises, drapées de nuages, voilées de vapeurs, semble barrer la route.

Voici la seconde passe; et de nouveau, des batteries. Les collines rondes sont toujours striées de vert foncé et de jaune pâle par les rizières en terrasses; mais des rochers gris bossuent les croupes et de grands pans de roche nue, noire ou rouge, descendent en pente lisse

jusque dans le fleuve. Nous relevons un îlot fortifié dont la muraille crénelée, à moitié en ruines, et en partie blanchie, ne sert plus que de point de repère aux navires. Puis de nouveau un élargissement : lentement les collines défilent, de plus en plus hautes à mesure qu'elles s'écartent; les arbres sur les crêtes ne paraissent plus que de grandes herbes.

A droite, sur une éminence isolée se dresse une pagode; des bâtiments de brique rouge, des cheminées s'élèvent au pied; par derrière montent des fumées noires, et sur le versant des collines s'étagent des maisons blanches. C'est Pagoda, et l'Arsenal impérial.

Le *Haïtan* ne peut monter plus haut, et nous le quittons pour la chaloupe de Jardine et Matheson. Notre patron chinois, avec sa calotte de piqué ronde munie d'oreillères, a la mine d'un vieux loup de mer. Assis côte à côte sur le toit de la cabine, un Japonais et un Chinois se parlent comme des muets, en traçant dans l'air des signes compliqués.

La rivière, pourtant divisée en deux bras par la grande île de Nantaï, semble encore s'élargir. Sur la droite s'élèvent les hautes montagnes de Kouchan que les rizières blondissantes escaladent héroïquement jusqu'à mi-hauteur; les arbres jusqu'au sommet. A gauche s'étend une plaine mamelonnée, piquée de grands pins et de banians. Par-delà se dessine le profil hardi des montagnes qui dominent l'autre rive. L'eau devient de moins en moins profonde : même notre petite chaloupe est obligée de faire des zigzags pour éviter les récifs, les hauts-fonds et les rapides.

Doublé le dernier éperon des montagnes de Kouchan, nous entrons dans la plaine de Foutchéou. Les rizières des rives sont à moitié inondées, et les habitations sont des sampans élevés sur pilotis : sur les digues des paysans promènent des troupes de cormorans pêcheurs. La rivière se transforme en un lac encombré de bancs de sable. A droite dans le lointain apparaissent des pagodes claires; plus près, de grands chantiers de bois,

et une petite scierie. A gauche des cheminées d'usines, des mâts de jonques, des maisons blanches. C'est Foutchéou, bien située à l'entrée du lac, à l'endroit où la rivière se resserre et se ramifie entre des îlots.

A Foutchéou, il n'y a pas de « concession » européenne; mais il y a une « colline européenne » qui donne l'illusion charmante du pays d'Occident. Je me rappelle encore la montée sous les grands pins, où l'on respire comme les effluves lointaines de la brise marine; les maisons blanches parmi les bosquets; le carillon joyeux des chapelles — c'était un dimanche; et même sortant des fenêtres grandes ouvertes, des modulations d'harmonium! Les pentes de la futaie sont bien parsemées de tombes chinoises : mais ces tumuli de gazon fleuris de chardons semblent les restes d'un jardin abandonné, et les grands tombeaux circulaires de pierres moussues semblent des bancs de famille mis exprès à mi-côte pour se reposer. Les arcades des vérandas, comme la teinte sombre des feuillages et le bleu profond du ciel, évoquent des paysages de Méditerranée : seule la rizière, s'étendant dans les fonds comme une mer verte où les bouquets d'arbres sont des îles, rappelle l'Orient.

De la ville chinoise le pont sur la rivière Min, le *Pont des Dix Mille Ages*, est le trait le plus original. La rivière est encore large, bien qu'elle soit divisée en trois bras dont deux seulement traversent la ville; et le pont dans son ensemble, d'une rive à l'autre, n'a pas moins d'un demi-kilomètre. Les travées sont si courtes que c'est comme une estacade; mais une estacade de granit. Tout est en granit : les piles formées d'énormes blocs qui paraissent, simplement superposés ou juxtaposés, tenir par leur propre poids; le dallage du tablier; le parapet massif surmonté d'ornements taillés à vif dans la pierre et qui figurent grossièrement tantôt le fruit mystique en forme de khaki, tantôt des griffons.

Cette lourde architecture manque de grandeur : le

pont est tortueux; les blocs des piles sont disjoints et des arbres ont poussé dans les interstices; les fondements ne se perdent pas dans les profondeurs, ils reposent sur des bancs de roche et de gravier à peine recouverts de quelques décimètres d'eau. C'est en aval seulement que la rivière s'approfondit quelque peu, là où sont mouillées les superbes jonques enluminées, les plus belles de la Chine.

Comme un pont du Moyen Age, celui-ci est bordé des deux côtés par des échoppes : c'est le seul pont de la ville, la circulation y est très active, et des marchands de toutes sortes y guettent au passage le client. Marchands de gâteaux, marchands de fritures, marchands de toutes les « dînettes » imaginables; — diseurs de bonne aventure et rebouteux; — baraques de jeu, où l'on joue aux dominos, des dominos semblables aux nôtres, sinon que les points sont coloriés; — et jusqu'à des petits dioramas ambulants! Au milieu de la foule qui, sans cesse renouvelée, stationne sur ce pont-foire, de temps à autre passe une haute chaise sombre, grillée, au fond de laquelle la face verdâtre d'un vieux mandarin évoque l'image d'un avorton dans un bocal! Par places s'élèvent de petits autels avec des fours, où l'on brûle les vieux papiers. Est-ce pour la propreté de la rue? oh non! mais le papier couvert de caractères a quelque chose de sacré; il ne doit point traîner dans la boue ou finir dans la boutique d'un épicier : les Chinois ont plus que nous le respect de l'écriture!

Foutchéou n'a qu'une grande rue qui, traversant toute la vieille cité et toute la nouvelle, a bien 6 kilomètres de longueur; mais, à l'extrémité, serrée de près par la rizière, elle est à elle seule toute la ville. A peu près droite, du moins dans sa direction générale, elle est assez large pour que les porcs, les troupeaux de chèvres et même les buffles y puissent passer avec les gens : elle a bien trois mètres!

La taille des billes de bois dur en têtes grimaçantes, et la fabrication de lanternes blanches, transparentes,

qui ont l'air de vessies, semblent être des spécialités de Foutchéou. Mais les villes chinoises se ressemblent et les boutiques de celles-ci appelleraient les mêmes observations que celles de Canton. Moins de boutiques riches, mais on retrouve le type de la boutique-atelier : ainsi les chevreaux sont dépouillés, échaudés, raclés sur le devant de l'étal, à la place même où ils seront exposés en quartiers pour être vendus. On remarque les mêmes instrumente bizarres, comme ces sortes de harpes monocordes qui, convenablement pincées, servent à battre, en quelque sorte à faire mousser le coton.

Le conservatisme chinois se manifeste dans quelques détails amusants. Les gens d'ici, depuis des siècles sans doute, s'étaient fabriqué des écuelles avec de grandes coquilles plates montées sur une poignée de bois. L'usage du pétrole dans ces dernières années grandit : les Chinois ne sont pas gens à laisser perdre les bidons vides. Ils s'en servent comme de seaux, ou bien ils les dépècent : un demi-bidon forme une merveilleuse pelle à ramasser le crottin des bêtes et des hommes! Ici ils ont eu l'idée de remplacer par une plaque de fer-blanc l'antique coquille : mais précisément ils ont découpé la plaque en forme de coquille. De même dans les constructions de style semi-occidental les maçons chinois donnent aux barreaux de plâtre forme de bambous.

Si les poupées, les bonshommes chinois commencent à se répandre chez nous, les sujets européens deviennent populaires en Chine. A un étalage je remarque une statuette d'Anglaise où l'artiste a irrévérencieusement exagéré les proéminences osseuses du visage et la fadeur filasse des cheveux. Une statuette d'homme à côté trahit la maladresse de cet art nouveau : le personnage est habillé à l'européenne, mais l'artiste a mis aux bottines d'énormes semelles blanches à la mode chinoise, et il a oublié au pantalon la brayette!

A Canton je n'avais eu que le soleil; une bonne pluie tropicale vient juste à point me donner une impression

nouvelle de la rue chinoise. Les dalles, à peine mouillées, deviennent horriblement glissantes, et l'anxiété saisit le piéton européen de perdre l'équilibre... et la face ! Les gouttes rejaillissent agréablement jusqu'aux genoux ; des mares se forment dans les excavations où sont vite entraînés tous les détritus; des cascadettes descendent les marches des ponts-escaliers. Les auvents ne vous offrent qu'un abri trompeur : si vous avez une moitié du corps au sec, l'autre est sous la douche.

Les grandes ombrelles de toile huilée, décorées de chauves-souris noires, embarrassent l'étroit passage. Pour comble de malheur voici que les gens mettent en pleine rue des baquets pour recueillir l'eau du ciel. Les porteurs de chaises redoublent leurs cris et vous assourdissent; à chaque instant vous croyez sentir la pointe d'un brancard dans votre dos : heureusement le grand chapeau-parapluie du porteur d'avant vous prévient à temps!

Au bout de quelques minutes tous les piétons indigènes ont disparu : les Chinois ont une peur horrible de se mouiller, ils semblent redouter même ce lavage naturel. Je marche plus librement; mais mon capuchon excite la bruyante hilarité des gens réfugiés dans les boutiques. Bientôt j'ai toute une troupe de porteurs à mes trousses qui me harcèlent pour me faire monter en palanquin : comme leurs sollicitations croissent en violence ainsi que la pluie, je finis par céder. Et je remonte les escaliers de la « colline européenne » à dos d'hommes : quel balancement, à vous donner le mal de mer! Devant moi je vois une dame en chaise découverte, hélas! qui danse en plein ciel comme un pantin : à chercher le caoutchouc!

Le *Temple des Letchies* passe pour un des plus beaux de la Chine; il est situé dans la banlieue de Foutchéou : le soleil souriant à nouveau, je m'y rends le lendemain, en chaise.

Nous franchissons un canal couvert de bois flottants; c'est un spectacle assez peu fréquent en Chine : le

Fokien est une des rares provinces forestières de l'Empire. Au-delà commencent les faubourgs : les maisons sont séparées par des terrains vagues où des vagabonds sont campés sous des berceaux de sampans. Dans un de ces terrains s'élève une ancienne tombe monumentale : la place est devenue une décharge publique, et les chevaux de granit, le portique lui-même risquent d'être bientôt enfouis sous les monceaux d'ordures. Une tombe moins prétentieuse est transformée en « lieux d'aisances » luxueux !

Puis le chemin court sur une digue entre des mares, toutes vertes de minuscules lentilles d'eau que l'on cultive sans aucun doute. Plus de place ici pour les toupines qui ailleurs semblent mendier au passant l'aumône du précieux engrais. Des plates-formes suspendues sur pilotis les remplacent : mais, comme rien ne se perd, en Chine moins qu'ailleurs, à peu de distance au-dessus de l'eau une planche arrête tout ce qui tombe, et le propriétaire — ou l'entrepreneur — vient certainement, de temps à autre, faire la récolte !

Dès que commence la vraie campagne, le chemin devient encore plus pénible; car les diguettes des rizières ne sont plus que des sentiers d'une boue gluante où les dalles éparses sont enfoncées. Les porteurs haletants font une courte halte à une auberge qui barre positivement la route : les chaises et les tables sont disposées des deux côtés, et le passage est couvert par une tente de paillote. Une colline boisée, toute couverte de pagodes, est ensuite notre point de direction; la base est entourée d'une muraille, la muraille même de la vieille cité, à laquelle des végétations grimpantes ont mis un manteau vert : ce fouillis de nature, cet étagement d'architectures légères, aériennes, font penser au Japon.

La campagne est admirablement cultivée. La rizière domine; elle envahit même les grandes tombes; elle tourne les poteaux de pierre qui en marquent le seuil, elle enveloppe les chevaux de granit et les hiératiques

gardiens monolithes; bientôt elle s'étend jusqu'à la banquette en hémicycle — reconquête nécessaire des champs de vie sur le domaine des morts! Tout ce qui n'est pas rizière est blé — ou potagers et vergers, enclos de belles palissades en bambou et jonc tressés. Les gerbes de la moisson passée pendent comme une barbe d'or aux basses branches des banians, ou bien s'entassent sur des plates-formes couvertes, élevées sur piliers de granit.

Dans la rizière à l'eau boueuse, entre les touffes grandissant comme une forêt naine, vit tout un monde miniature : les argyronètes courent légers parmi les bulles de gaz qui crèvent à la surface et de gros merles-pies se promènent avec gravité dans les allées. Les femmes sont au repiquage, à deux genoux dans la terre détrempée, retroussées jusqu'aux cuisses; pourtant elles ont leurs bijoux : boucles d'oreilles comme de grands bracelets minces; et dans les cheveux de grandes aiguilles de métal qui rappellent la parure des *djoros* [1] japonaises.

Sur une étroite diguette ma chaise était engagée : à l'autre bout en sens inverse vient une jeune fille ou une jeune femme portant suspendus à un balancier de bambou deux grands seaux de bois. Les seaux contiennent... de ce qui fait pousser le riz; aux anses sont attachées des bottes de légumes et de salades; dans la rainure du balancier, un poisson est soigneusement enveloppé de feuilles vertes. Elle avance lentement esquissant avec beaucoup de grâce un pas d'équilibriste; délicatement, doucement pour ne rien renverser elle change son balancier d'épaule, se baisse, se glisse, passe pour ainsi dire sous mon palanquin : et je n'ai eu que le temps de voir passer une joue hâlée de soleil et dans un chignon noir, bien lissé, bien brillanté, deux longues épingles argentées.

De beaux bosquets de letchies, d'où pointent les

1. Courtisanes.

cornes aiguës d'un beffroi; un son de cloche mystérieux : nous arrivons au Temple, ou plutôt au Monastère.

Le premier portique donne l'impression d'une grange : car des gerbes de riz y sont à profusion répandues sur les dalles de granit, séchant au soleil. Mais aussitôt je retrouve, magnifiquement enluminés, les « Quatre Rois du Ciel » : le Dieu de l'Atmosphère tenant une perle, le Dieu de la Pluie tenant une ombrelle, le Dieu de l'Eau et du Feu tenant une sorte de guitare; le Dieu des Vents tenant une épée. Sur le ventre, en place de nombril, et sur les genoux, en place de genouillères, ils ont des gueules de dragons, et sous leur pied formidable ils écrasent des diables nains cornus.

Dans une vitrine, un grand Bouddha doré, joufflu, à double menton, la bouche fendue d'un large rire, ventru et le nombril proéminent — l'air tout à fait pantagruélique! Mais Pantagruel tient de la dextre un chapelet. Derrière, également dans une vitrine, est une statue plus petite, les mains jointes, une gueule de dragon béante sur le ventre.

Puis s'ouvre une cour carrée, entourée de galeries. Les piliers du pourtour sont en beau bois lisse sans peinture; les murs sont blancs, légèrement décorés de petits dessins de genre, représentant la plupart des objets usuels, comme des graffiti; de la charpente à intervalles réguliers pendent des lanternes : cette cour de cloître, parfaitement propre, est d'une discrète élégance.

Faisant le tour du monastère et laissant de côté le sanctuaire principal, on arrive dans une seconde cour, à peu près semblable à la première, ornée en son milieu de bosquets de letchies, de bananiers, de bambous, et de parterres de fleurs. Au fond s'élève un temple dont les piliers, de granit jusqu'aux trois quarts de leur hauteur, sont sculptés de dragons en haut relief et gravés de caractères. Le plafond de bois peint est décoré de phénix, de grues, de faisans et de fleurs.

Sur l'autel trône un Bouddha ventripotent flanqué de

deux gardes, armés l'un d'une épée, l'autre d'une francisque : sur la table des offrandes, un vieux citron tout ramolli dans une soucoupe, et, sortant d'une bouteille de verre noir, comme une tige de caoutchouc. Au-dessus de l'idole ventrue un petit Bouddha assis dans une fleur de lotus. Au-dessus, une grande statue de déesse, portant une couronne bleu et or, avec des bras multiples : deux de ces bras, d'un geste grandiose, s'élèvent très haut, se joignent pour supporter, perdu dans l'ombre du toit, un Bouddha encore, minuscule celui-ci, mais toujours triomphalement assis dans un lotus.

Sur l'autel secondaire de gauche est une autre déesse, dont les bras multiples tiennent des épées, des sabres, des piques, des francisques. Sur l'autel secondaire de droite est une grande statue longue, efflanquée, toute déliquescente, comme une statue de cire qui fondrait. Et comme je suis à noter ces détails, des bonzillons tout rasés, en robe grise ou brune, curieux, mais non mendiants, viennent me dévisager et voir ce que je griffonne.

Enfin, j'entre au sanctuaire. Les piliers de granit s'élèvent jusqu'à la haute charpente massive, peinte en rouge et vert sombres, d'où descendent de grandes bandelettes de soie brochée vert pâle et des lanternes hexagonales de mousseline rose. Le vitrage de papier qui court au-dessus des portes ne laisse tomber sur les idoles qu'une lumière crémeuse.

Trois grands Bouddhas semblables, la chevelure relevée en arrière un peu en forme de « pnom », l'auréole enveloppant tout le corps, trônent majestueusement sur des lotus à deux rangs de pétales inversement tournés. La draperie très ample, ne laissant voir qu'un des seins, les revêt d'une dignité qui contraste puissamment avec l'outrageuse impudeur des ventres nus.

De petits paillassons ronds, de petits bancs de bois sont disposés sur les dalles, entre les colonnes, en rangées régulières. C'est l'heure d'un office. Rapidement, silencieusement les bonzes, en robe de soie jaune, viennent s'y agenouiller. La prière commence : litanies

pressées, récitées d'une voix monotone et aigre — comme un croassement — que martèle le bruit sourd des coups frappés sur le poisson de bois. Les assistants font tinter de petites cymbales; dans un coin du temple résonne au choc de la poutre lentement balancée la grosse cloche; et dans l'ombre du coin opposé le gros tambour. Puis c'est une sorte de plain-chant mélancolique et lent, accompagné de clochettes et de triangles, et toujours des extrémités du temple la cloche et le tambour font les répons.

Au retour, nous rencontrons beaucoup de paysans : ils se dérangent avec respect, quelques-uns même me saluent avec une espèce de cordialité. Sur le pas des portes dans les villages les bons vieux à barbiche et les bonnes vieilles à lunettes sont très sympathiques. De jolis enfants au teint ambré, aux yeux noirs, se sauvent en riant, jouant à la peur, comme des bambins du Japon, et les jeunes femmes ont parfois presque des sourires de *mousmés*. Cette population du Fokien paraît vraiment aimable.

Dans une rue de la ville, un montreur ambulant fait tourner des marionnettes sous le ventre d'un éléphant de porcelaine : un cercle pressé, attentif et amusé, l'entoure. Mais je passe; le montreur s'arrête pour me regarder, le public en fait autant : je suis l'intermède du spectacle!

IV

PAGODA

C'est des hauteurs qui séparent le village de Mamoï de l'îlot de la Pagode qu'on jouit de la meilleure vue d'ensemble sur Pagoda. Une porte chinoise garde le col qui sépare les collines du bord de la rivière de celles qui se rattachent déjà au relief de l'intérieur. Sur les premières, dans une position dominante, s'élève la maison du vice-consul anglais de Foutchéou qui a établi

sa résidence ici pour surveiller de près l' « Arsenal français ». Sur l'autre versant s'étend un petit cimetière protestant où l'on voit encore sur quelques pierres tombales des traces de boulets.

Du côté de l'aval une espèce de grève recouverte par les eaux à marée haute mène à l' « île » de la Pagode, où sont établis les bassins de radoub. A l'entrée de l'estacade qui traverse le bras de rivière, une pagodette s'élève : En l'honneur des soldats chinois morts dans la *victoire remportée sur les Français.*

Justement le seul survivant chinois de la bataille, le *Fou-pouo*, est en réparation au bassin. Le capitaine surveille les travaux. De loin avec son large chapeau blanc et sa grande barbe noire il a l'air d'un missionnaire; il y a quelque chose d'européen dans son aspect, et en effet il est le fils d'une Chinoise et d'un Allemand. Très gracieusement, en un anglais passable, il m'invite à son bord : pauvre bateau, il est en triste état! Il est vrai qu'il a du service : après la guerre il a été désarmé, et il a servi de yacht à Li-Hung-tchang.

Le capitaine a accompagné Li-Hung-tchang en Europe et il en est très fier. Il est très fier surtout d'avoir couché une nuit au Grand Hôtel de Paris, et d'être monté à la Tour Eiffel. Li-Hung-tchang n'a pas voulu y monter, lui, paraît-il. Entre temps il me conduit dans son appartement, meublé à la chinoise; me fait asseoir à la place d'honneur et m'offre un vermout. Nous échangeons nos cartes. La sienne est grande comme trois fois la mienne; c'est une feuille de papier rouge avec de gros caractères en noir; au crayon il inscrit son nom en lettres latines :

Cap. Lew Buak
I. C. N. [1]

Il me raconte son rôle dans la bataille de 1885.

« J'ai sauvé mon navire... », c'est-à-dire qu'au milieu de l'action il a trouvé qu'il faisait trop chaud, et tandis

1. Imperial Chinese Navy : marine impériale chinoise.

que les autres se faisaient couler sur place, il est allé prudemment s'échouer dans l'autre bras de la rivière.

« J'ai sauvé mon navire; et alors mon Empereur m'a envoyé en Mongolie.

— Quoi faire? Y avait-il donc une flotte en Mongolie?

— Non, il m'a envoyé sur la frontière de Sibérie.

— Prêt à combattre les Russes?

— Non.... »

Et il s'arrête embarrassé : le fait est qu'il a travaillé trois années dans les mines de Mongolie, pour avoir échoué son navire : mais il faut sauver la face!

« J'ai payé 200 000 francs, et je suis revenu.

— Payé à qui?

— Au gouvernement. »

Sur cette naïveté, si c'en est une? je quitte l'excellent homme qui travaille dur sans doute à rattraper ses 200 000 francs!

Du côté de l'amont s'étendent les bâtiments de l'Arsenal. Les nouveaux avec leurs murs de briques rouges, leurs toits triangulaires et leurs cheminées rondes sont tout à fait à l'européenne. Mais les anciens avec leurs murailles de plâtre blanc rayées par le bâti des charpentes noires, leurs toits recourbés couverts de tuiles brunes et leurs cheminées carrées, ont plus de cachet. L'ensemble couvre une étendue considérable et c'est un spectacle imposant, au coup de onze heures, que la sortie, par le grand portique monumental, des 1 700 ouvriers, tous vêtus de toile bleue, au milieu desquels les chaises des ingénieurs français semblent portées sur les épaules de la foule.

Sur le bord de la rivière, une ancienne forme de radoub suspendue, d'un système très ingénieux, et qui sert encore quelquefois, rappelle les premiers efforts de Giquel [1]. Les deux longues coques d'acier rouges de deux croiseurs récemment mis à flot témoignent de l'activité récente de l'Arsenal. A côté, deux vieilles

1. Le fondateur de l'Arsenal.

canonnières chinoises sont à l'ancre — canonnières sans canons! Mais un beau dragon doré à la proue déroule ses replis, et à la poupe un grand phénix ouvre ses ailes!

En arrière s'élèvent des collines assez abruptes que couronne un camp chinois : toute la journée Pagoda retentit des éclats de l'école des trompettes; des sonneries d'un rythme lent comme une musique de procession. Sur les pentes s'étagent les résidences européennes, françaises : il y a plusieurs dizaines de Français et Françaises à Pagoda — toute une colonie! La demeure du directeur est au sommet d'un monticule isolé, où l'on monte par des escaliers raides au milieu des verdures. C'était une manière de nécropole jadis, cette butte aux flancs trop glissants pour que la rizière pût s'y accrocher : sous l'exubérance des feuillages et des fleurs on découvre des tombeaux restés, qui relèvent d'une pointe d'étrangeté le charme de ces jardins suspendus!

M. D..., l'éminent directeur de l'Arsenal, n'est pas de ces Européens qui vivent en Chine comme des étrangers; il se plaît à étudier dans les livres et sur le vif les mœurs des Chinois. Me montrant ces tombes restées dans son jardin : « Ces morts, me dit-il, sont de bonne composition. Le voisinage de ma maison ne les offusque pas, et leurs pieux descendants ne se croient pas tenus de les exhumer.

« Mais récemment une exhumation avait lieu ici même à Pagoda pour cause de mauvais voisinage — voisinage d'Occidental. Le mort s'était plaint, avait envoyé des esprits méchants rappeler à ses fils le premier de leurs devoirs. Le malheur voulut que le squelette de ce mort ne pût être convenablement recomposé : le coccyx manquait! Douleur de la famille : ce pauvre mort, qui avait réussi à conserver son corps intact durant sa vie, mutilé dans la tombe! On ne dédaigna pas de faire appel au malencontreux Européen cause de tout le mal : il retrouva le coccyx, le mit en bonne place! Ces gens ont depuis lors pour lui presque du respect. »

« Vous voyez cette maison blanche sur la colline — me disait un autre jour M. D.; c'est l'école des Sœurs. Récemment on y prit l'excellent parti de faire payer les élèves, si peu que ce fût. Les élèves payèrent; mais quel ne fut pas l'étonnement des bonnes sœurs de voir bientôt se présenter à leur porte... une équipe de « vidangeurs » ! Ils venaient prendre livraison. Les élèves, en Chinois avisés et qui connaissent la juste valeur des choses, pour se rembourser de leurs frais d'études, avaient vendu... le « produit » de l'école ! — N'est-ce pas dans la religion bouddhiste un acte de sainteté, un mérite digne des plus hautes récompenses célestes, que de construire des « lieux » publics pour sauver la précieuse fumure !

« Les Chinois sont positifs, et pourtant la Chine est le pays du symbole. On en use et abuse à l'égard des hommes, mais encore bien plus à l'égard des Dieux. Aux grands mandarins et aux dieux l'usage veut que, en certaines circonstances, on fasse des cadeaux; mais l'usage veut aussi, bien entendu, que les mandarins et les dieux refusent l'offrande. Alors il est plus simple de louer seulement le cadeau, qui peut ensuite servir à d'autres. Il y a ainsi des jambons et des canards laqués qui durent des années. Avec les dieux il n'y a pas de risques, sauf les bonzes ! Mais il arrive parfois que le mandarin oublie de refuser : indélicatesse qui peut mettre le gracieux donateur dans un grave embarras, et que celui-ci ne pardonne pas !

« La pauvreté a inspiré aux Chinois bien d'autres raffinements. Un cochon entier, même s'il doit servir plusieurs fois, c'est encore trop ! N'est-il pas plus économique et plus délicat à la fois d'offrir pour de bon à la divinité... la tête et la queue ! C'est déjà un sacrifice considérable !

« Le symbolisme des formules ne le cède pas à celui des cérémonies. Les Chinois — qui ont inventé la poudre — ont aussi inventé la *strangulation à perpétuité*. On condamne un homme à être étranglé : mais sur les

instances de la famille éplorée, qui ne manque pas d'appuyer ses supplications par des arguments sonnants, le magistrat accorde un sursis. Le sursis écoulé, même procédure, et ainsi jusqu'à ce que le strangulé meure de sa belle mort : c'est une rente viagère pour le juge ! »

Mais la question qui passionne M. D.... est celle de l'Arsenal.

Cet arsenal a été jusqu'ici pour la Chine une bonne affaire. Les navires qu'elle y a fait construire lui sont revenus moins cher que ceux qu'elle a commandés à l'étranger, et leur construction a fait vivre au bas mot une dizaine de mille Chinois. Mais, pour que la Chine retire tout le profit de cet établissement, il faudrait que la mission française ne soit pas gênée par la négligence, le peu de conscience avec lequel remplissent leur tâche les hauts mandarins chargés de fournir le bois et le charbon. Toute la direction financière, aussi bien que la direction technique, devrait, dans l'intérêt même de la Chine, être remise à la mission française, à charge pour celle-ci de justifier de ses dépenses.

Si cependant la Chine renonce à se créer une flotte de guerre, ou une flotte de police — ou si les puissances le lui interdisent, — le meilleur parti, le seul à vrai dire qu'elle puisse prendre, est de louer l'Arsenal à la mission française : indépendamment du contrat primitif, le gouvernement chinois est en effet lié par les avances que la mission a faites pour ne pas laisser interrompre le travail.

Celle-ci lui paierait un loyer très rémunérateur ; elle ne serait pas embarrassée de trouver des commandes. Déjà, au moment où le gouvernement chinois était hors d'état d'entreprendre des constructions nouvelles, l'Indo-Chine française en a donné qui ont permis à l'Arsenal de ne pas chômer. La France au besoin en donnerait : elle aurait tout avantage à faire construire ses canonnières sur un chantier franco-chinois plutôt que sur les chantiers anglais d'Hong-Kong. Cet Arsenal de Pagoda est une entreprise très intéressante à tous points de vue : la France, en tout cas, ne peut s'en désintéresser.

L'excursion au monastère de Kouchan est, paraît-il, une des plus pittoresques de cette partie de la Chine. Avec quelques Français de la mission, je m'embarque donc dans un « bateau-maison[1] », que va remorquer la chaloupe à vapeur de l'Arsenal. Salon, chambre à coucher, cabinet de toilette, cuisine, — le tout simple, clair et propre, tient dans l'arrière d'une petite jonque. L'équipage chinois se loge comme il peut dans les compartiments de l'avant. D'élégants matelots en blanc, au grand col bleu bordé d'un liseré tricolore, conduisent la chaloupe.

De grandes jonques aux voiles doubles, comme des ailes de papillon, montent avec la marée et le vent, rapides comme des yachts; en regardant mieux, je m'aperçois que ces voiles blanches sont faites avec la toile de sacs de farine américains! Sur les rives se suivent les villages roses d'où montent des fumées bleues. Au-dessus se dresse la montagne haute et digne, toute embrumée au sommet, bientôt piquée de points blancs qui sont les stations-buffets de la pieuse ascension : les brumes peu à peu se dissipent, et le dôme serein domine de toute sa hauteur la rizière plate et la rivière à son pied.

A la pointe d'un petit village nous débarquons. Partout, le blé déjà coupé sèche sur les dalles, et les chiens qui viennent aboyer après nous par derrière pour se sauver ensuite de toute la vitesse de leurs pattes, couverts de balle, semblent encore plus pelés! Nous passons les silos de granit précieusement recouverts à demi de paillote où s'accumule l'engrais communal; et bientôt une pierre dressée en travers du chemin pour empêcher le bétail de trop s'écarter marque l'entrée de la pleine campagne.

Je remarque une ingénieuse mécanique pour monter l'eau de rizière en rizière. C'est une espèce de chaîne sans fin, chaîne à godets que deux femmes font mouvoir

1. House-boat.

en posant le pied sur les palettes dont est muni l'axe de la roue d'engrenage : la couleur rouge de l'appareil achève de lui donner l'apparence d'une machine agricole d'Occident. Mais voici qui est bien un emprunt à notre civilisation : un arrosoir — réduit il est vrai à ses parties essentielles : le tuyau et la pomme! Sur le tuyau je lis des caractères bizarres, comme des lettres russes; mais ce sont simplement les lettres à l'envers du mot *Petroleum* : encore un usage des bidons vides! Dans chacun des seaux suspendus à son balancier, le cultivateur se contente de plonger le tuyau surmonté de la pomme; avec chaque main il donne à chacun l'inclinaison convenable, et il arrose en marchant deux sillons, deux plates-bandes à la fois.

De place en place nous trouvons des cercueils sur le bord du chemin, quelquefois couverts d'un véritable toit en bois, et même en tuiles. Ils resteront là tant que ne sera pas venu le moment propice pour les funérailles; tant que la famille n'aura pas réuni l'argent nécessaire pour faire la fête décemment. Nous passons aussi de petites cabanes-chapelles qui sont des refuges pour les âmes errantes, les âmes sans tombeau : il y a deux petites niches dans chacune, l'une pour les âmes-hommes, l'autre pour les âmes-femmes : point de réunion des sexes même dans la mort!

Nous commençons à monter dans les pins maigres et clairsemés. Dès la base de la montagne, le chemin est un escalier à larges marches de pierre. De chaque côté luisent de grands dévaloirs de roches nues, des pentes de granit suintantes, quelquefois ruisselantes d'eau claire : les eaux glissent sans mordre sur l'épaule de la montagne. Sur les parois de roc droites ou fortement inclinées, partout des caractères sont artistement gravés en creux : ces inscriptions sont la reproduction exacte de l'écriture, jusqu'aux bavures du pinceau.

A nos pieds, dans l'encadrement des grands fûts à grosses écailles rouges, les rizières les plus rapprochées forment un serpentis de canaux et de digues dont la

fantaisie contraste avec la régularité des terrasses sur les premiers ressauts de la montagne. Plus loin s'étend une plaine vert pâle, uniforme comme un désert dont les villages seraient les oasis : des moins éloignés montent des cris de porcs et des sons de gongs mêlés. Au bord de l'eau, les rizières ont l'air de prairies flottantes : on dirait de grandes étendues d'herbes aquatiques ramassées, balayées par les courants et les remous.

Des haltes sont ménagées de palier en palier. Les premières sont de simples abris, des pavillons ouverts aux piliers de granit, au beau plafond de bois peint. Puis, ce sont de véritables petits temples, où les bonzes vous offrent le thé. Tout cela parfaitement entretenu, propre, donne une haute idée de la richesse des moines. Les inscriptions sur les roches se multiplient, plus belles encore, dorées, peintes en bleu ou en vert. Nous avons cessé de monter : voici la porte élégante du monastère.

Tout, dès l'entrée, y respire la fraîcheur, le bien-être : les murs bien blancs; les piliers et les charpentes d'un beau rouge brun; les dalles très grandes et bien jointes; les fleurs éclatantes et délicates qui égaient la sévérité grise et dure des granits; les toits gracieux se détachant sur un fond de banians, de bambous, de pins et de pierres moussues, tandis qu'au-dessus culmine dans le ciel bleu et dans le soleil le grand dôme de roc et de gazon.

Nous gravissons la large rampe de granit qui mène à la grande porte, et, par une belle cour dont les balcons sont garnis de fleurs, nous gagnons la salle de réception. Là, c'est l'ordonnance usuelle : les chaises carrées des deux côtés, et au fond, l'estrade des hôtes — où nous nous asseyons, tandis que notre *boy* déballe les provisions et met la table. Derrière nous, sur une tablette de marbre, est une petite statuette très réaliste et très vivante du vice-roi de Foutchéou; à côté, un démon férocement contourné, sculpté dans une racine de bambou.

Cependant, la foule des bonzes et bonzillons accourt pour nous regarder. La salle est tout ouverte sur un des grands côtés : le petit jardin où elle donne est en un instant plein de curieux. Juste comme nous allons nous mettre à table surviennent deux missionnaires espagnols, avec qui nous causons, en un sabir sans nom, fait de latin, de français, d'espagnol et d'anglais! Ils ont avec eux toute une bande de catéchumènes, à qui, pour leur promenade du jeudi, on fait visiter le monastère bouddhiste.

Nous avalons notre déjeuner assez vite, pour assister à la fin du repas des moines. Le réfectoire est une haute salle sombre, où de longues tables de bois toutes nues sont régulièrement disposées. Les moines, soixante à quatre-vingts environ, sont assis des deux côtés : un bol de riz, une soucoupe d'herbes cuites, et deux baguettes, voilà tout leur couvert. Ils ont fait la prière en commun au commencement : le repas fini, ils vont en procession au temple se prosterner quelques secondes devant Bouddha.

Le chef bonze nous conduit maintenant, et tout d'abord au jardin, jardin charmant, tout en roses. Le bonze nous fleurit de sa propre main, à profusion : rose au chapeau ou au casque, rose à la boutonnière! Mais comme nous nous attardons, il nous révèle son anglais par un magistral : *Come along!* Arrivés sous un kiosque élégant où il fait bon se reposer, il nous étonne par un : *Sit dong!* qui est une sino-britannique invitation à nous asseoir. Après cela il a épuisé son anglais, et toute la conversation intelligible qu'il peut nous tenir.

Avec des : « Come along » répétés, on nous mène à la basse-cour, département important du monastère. Une vraie basse-cour, comme je n'en ai pas encore vu en Orient, bien montée et bien close! Et la porcherie, propre comme une stalle de concours agricole!

Mais la cuisine est bien plus étonnante encore. De grands bassins de pierre pour cuire le riz, des cuves à laver, minutieusement propres! Des cheminées, et sur-

tout des conduites d'eau! Oui, et avec des robinets — des robinets qui coulent! Cela, c'est la grande nouveauté du monastère et sa grande fierté. Notre bonze ne passe pas un robinet sans le faire tourner, et sur son gras visage s'étale la satisfaction d'avoir étonné l'Étranger. Ils n'en ont pas en Europe pour sûr : et comme nous ne paraissons pas assez vivement frappés peut-être, du doigt il essaie de nous faire saisir la beauté de l'invention, la merveille, le miracle : de l'eau qui monte toute seule!

Pourtant le vieux bonze a vu de près les machines d'Occident. Il a consenti un jour à monter à bord d'un croiseur français en rade de Pagoda. On a voulu lui faire boire du vin : il a dignement refusé; mais pour ne pas contrister ses hôtes, il a fait boire le novice qui l'accompagnait. On l'a un peu mystifié avec la lumière électrique : chaque fois qu'il soufflait sur une lampe, elle s'allumait! Enfin jusque-là il n'avait pas eu trop peur; mais il vint à passer près d'un ventilateur : effet du courant d'air sur son crâne glabre, il se crut enlevé, et la minute d'après, il quittait ce bateau du diable! Les robinets sont bien plus beaux que tout cela, et ils ne font pas de farces aux pauvres bonzes.

Nous passons par une série de cours et de couloirs obscurs. Dans les coins les plus sombres notre guide s'arrête pour frotter l'un contre l'autre deux grains de son chapelet et en faire jaillir une étincelle! Nous voici revenus à la salle des réceptions. Cérémonieusement on m'apporte le livre des visiteurs : je feuillette au hasard; mais le bonze m'arrête, m'ouvre le livre à la première page, et il ne souffre pas que j'en passe une seule. Il a bien sommeil cependant le brave bonze; c'est l'heure de la sieste évidemment, il bâille à fendre l'âme! Mais il faut sauver la face, et l'honneur du monastère. J'ai dû lire tous les noms, appréciations, poèmes, etc., — ou faire semblant. Je signe à mon tour et je vais me lever quand le digne homme nous lâche *in extremis* sa troisième phrase anglaise, américaine,

plutôt : *One dollar!* Pour la table, le thé, la visite, y compris les robinets, ce n'est pas trop; mais c'est beaucoup pour l'Orient. Les moines de Kouchan sont décidément très entendus.

D'ailleurs nous n'avons pas tout vu. Il ne s'agit point des Bouddhas, Rois du Ciel et autres divinités qui ressemblent absolument, plutôt en moins bien, à celles du temple des Letchies. Il s'agit de l' « Hôtel du Monastère ».

Nous l'avions à peine aperçu, niché dans la verdure, au bord d'une minuscule pièce d'eau. Les moines ont du goût : ils ont su conserver à ce pavillon pour étrangers assez de caractère. Les balustrades, les piliers, les cornes des toits, l'heureux mariage du bois et du granit donnent à l'ensemble, en dépit des fenêtres à l'européenne, une jolie couleur locale. Au rez-de-chaussée une grande salle à colonnes pourra servir de salle à manger : un vieux sculpteur à lunettes, l'air d'un ouvrier du Moyen Age, accroché à un des piliers de granit, y creuse des caractères. De la balustrade sur le bassin, tout comme à Fontainebleau, on donne à manger aux carpes.

D'un geste à la Pierre l'Ermite, notre bonze nous entraîne dans le petit escalier en colimaçon tout parfumé d'exquises senteurs de bois. Au premier il y a plusieurs petites chambres, toutes petites, mais avec lits à l'européenne, glaces, et même des cheminées. Galerie sur l'étang; vue sur le monastère, le magnifique fond de verdure — sur toute la montagne!

Le deuxième est réservé aux Dieux. Un gros Dieu doré et heureux ventripote dans une vitrine : devant, en guise de lampe sacrée, est pendu un falot de marine, dont l'armature, se réflétant sur la vitre, met à la Divinité, ridicule auréole, comme un masque d'escrime!

Nous quittons à regret le monastère par un chemin encore plus pittoresque que celui de l'entrée. On n'oublie pas de nous montrer la cloche qui sonne toute seule : le battant de bois est mis en mouvement par

une chute d'eau à l'aide d'un mécanisme d'une ingéniosité primitive. A côte s'ouvre une espèce de gouffre entre les rochers; le fond est à sec : le guide, à la dernière minute, nous révèle le dernier mot de sa science : *No water!* dit-il.

Le lendemain matin, je pars pour Changhaï.

CHAPITRE V

CHANGHAI

La ville européenne : le *Bund*; la Concession internationale et la Concession française. — La ville européo-chinoise : *Foochow Road* et *Nanking Road*. — La cité indigène. — La société. — L'avenir de Changhaï.

Changhaï est très différent de Hong-Kong. A Hong-Kong l'Occident et l'Orient sont intimement mêlés : à Changhaï ils sont plutôt juxtaposés.

La première impression que produit Changhaï, en arrivant par le Ouampou, est tout à fait une impression d'Europe. Sur les deux rives on passe des docks et des filatures; sur la rivière on ne rencontre guère que des navires d'Occident : fins voiliers américains, quatre-mâts d'acier transporteurs de pétrole; vapeurs marchands des multiples lignes maritimes qui relient Changhaï à Foutchéou, au Japon, à Tchifou, à Tientsin, Nioutchouang, Port-Arthur; grands bâtiments à étages, larges, à toit et à fond plats, de la flotte fluviale du Yangtzé; — presque toujours une « malle » en station, masse énorme qui semble barrer la rivière étroite et dominer les rives plates; — quelquefois aussi un gros croiseur, auprès duquel les canonnières semblent des yachts, et les torpilleurs et contre-torpilleurs des jouets; — enfin de grands pontons, entrepôts d'opium, dont

l'un est une ancienne frégate anglaise désarmée, le *Wellington* !

Plus d'un des vapeurs qui passent porte le pavillon chinois [1]; mais on ne voit pour ainsi dire point de jonques ni de sampans. Les sampans sont inutiles : la ville est toute sur une rive; et Changhaï n'a pas comme Hong-Kong, comme Canton, son quartier flottant. Les barques de pêche sont en aval à Ousong; les grandes jonques de commerce sont stationnées en amont, à hauteur de la cité indigène qu'on ne voit pas.

Le long de la rive gauche, voici des magasins, des appontements : débarquer à quai, chose rare en Extrême-Orient ! A Nagasaki, à Kobé, à Yokohama, à Hong-Kong même, la plupart des navires mouillent en rade : ici non, c'est comme dans un grand port d'Europe, et voilà aussi pourquoi il y a si peu de sampans. L'on s'aperçoit tout de même qu'on est en Chine : rien qu'à voir passer ces longs trains de chalands que traîne péniblement un petit remorqueur et où grouille confusément un entassement humain. Et puis c'est l'assaut furieux des coolies au bastingage — le débarquement des élégantes aux petits pieds que l'on porte sur les épaules comme des ballots !

Mais l'aspect de la ville sur la rivière est tout à fait européen. Des fenêtres; pas de vérandas comme à Hong-Kong, ou très peu. Par 31° Nord, nous avons dépassé la limite du climat et du style colonial. Au milieu de mai, très peu de vêtements en toile blanche ou en kaki; à peine quelques casques; et dans les maisons pas encore de pankhas. Le fait est que la chaleur n'est pas accablante, sauf vers le milieu du jour, et quand souffle le vent fiévreux du Sud-Ouest, qui a passé sur les grands lacs marécageux du Yangtzé.

Le « Bund » de Changhaï est unique en Extrême-

1. En 1899, le tonnage du pavillon chinois, dans les ports ouverts, s'est décomposé ainsi : 8 millions de tonnes pour les vapeurs à l'européenne; et moins d'un demi-million pour les jonques.

Orient, et c'est vraiment un des beaux fronts de ville du monde. L'ensemble de ces grands bâtiments, si faible que puisse être la valeur artistique de chacun, a quelque chose d'imposant. Hong-Kong est plus grandiose : les bâtiments y sont plus massifs et l'étagement sur les pentes de la montagne les rehausse encore; mais Hong-Kong n'a pas la ligne, cette belle ligne courbe, mollement infléchie suivant la boucle d'une rivière, qui mériterait à Changhaï, aussi bien qu'à Bordeaux et à la Nouvelle-Orléans, le nom de « Cité du Croissant ».

L'esplanade de Hong-Kong, toujours en voie d'accroissement, est un perpétuel chantier; à peine conquis sur la mer, la terre y est accaparée par les bâtiments qui n'y laissent plus ni place ni air pour la verdure; les maisons chinoises aussi y débordent; la montagne derrière pousse la ville au rivage. Le « Bund » de Changhaï a plus d'aisance, plus d'air et plus de fini. C'est un beau boulevard planté d'arbres; les bâtiments qui le bordent sont déjà anciens, et définitifs; chacun a son individualité propre : plus d'un a des prétentions architecturales.

Le Bund n'a pas toujours présenté cet aspect aristocratique. Il y reste encore quelques souvenirs de son premier âge : de petits pavillons en retrait, entourés de jardins; de modestes « cottages » couverts de plantes grimpantes. Mais peu à peu les derniers disparaissent pour faire place aux grands bâtiments. Il restait encore une belle cour ombragée : on y bâtit maintenant un énorme édifice, la nouvelle Banque Russo-Chinoise. Et par-delà l'arroyo de Soutchéou, à Hong-Kiou, se sont élevés en ces dernières années de véritables « buildings » à l'américaine où les puissances nouvelles, Allemagne, Japon, États-Unis, ont logé leurs consulats; où les offices des grandes compagnies de navigation émigrent; et qui peuvent rivaliser avec les « blocs » géants d'Hong-Kong.

Maintenant le Bund appartient presque tout entier

aux administrations, aux banques, aux clubs. Sauf aux deux extrémités on n'y voit pas d'entrepôts, que les entrepôts flottants qui obstruent fâcheusement la perspective de la rivière; et le commerce de détail lui-même en a été banni, rejeté au second plan. Il n'y reste plus que deux boutiques, et de genre relevé : une pharmacie et une librairie.

Derrière cette majestueuse façade du Bund s'étend la ville proprement européenne. Elle n'est pas jolie; des rues étroites, sans presque de trottoirs : le terrain ici, comme à Hong-Kong, mais pour d'autres raisons, est restreint et cher. Beaucoup de magasins aveugles; un certain air à la fois banal et mesquin qui rappelle, par exemple, la « concession » de Yokohama : le commerce des soies ne réclame pas de très vastes entrepôts. Quelques belles boutiques relevaient seules cette banalité. Mais comme il n'y a plus de place sur le Bund une seconde ligne de grands bâtiments à plusieurs corps et plusieurs étages s'élève maintenant en arrière : des bâtiments de proportions monumentales, à qui un heureux mélange de brique rouge à l'européenne et de brique bleue à la chinoise prête une certaine originalité, mais qui assombrissent encore les rues étroites et leur donnent des airs de ruelles.

L'aspect de la ville européenne n'est d'ailleurs pas uniforme : l'ancienne concession anglaise et la concession française ont chacune un cachet national. La grande tour des Douanes maritimes, toute en briques rouges de style pseudo-gothique — avec son cadran monstre et son carillon sonore, — dominant le Bund, la rivière et la ville entière, suffirait à révéler la présence hautaine de l'Angleterre. Le goût britannique s'affirme aussi avec éclat dans ces pelouses de gazon ras, qui bordent du côté de la rivière la partie centrale du Bund, et où il semble naturel que s'élève la statue d'un homme d'État anglais[1]. Seul le monument récemment élevé

1. Sir Henri Parker.

par la colonie allemande à la canonnière naufragée *Iltis* rompt cette belle harmonie : même ce mât brisé par la tempête, glorieusement coulé dans le bronze, sur ce gazon anglais, semble un avertissement.

L'église anglaise, rouge comme la Douane, s'est entourée de vastes plates-bandes d'un vert cru; et le lierre qui couvre quelques-unes des maisons décèle la nationalité des occupants. Çà et là, dans toute la concession internationale, éclate encore l'ardente écarlate anglaise; ce sont les stations de pompiers — dont une au moins ne pouvait mieux faire que s'appeler Victoria! A chaque croisement on voit baptisées du nom ambitieux de *Road* de modestes petites rues. Enfin toute la majesté impériale anglaise se promène dans ces « avenues », en la personne des Sikhs de 6 pieds en kaki avec boutons d'argent, la mine farouche sous leur turban rouge, sans autres armes que leurs longs bras et leurs grandes gigues!

La concession française a bien aussi son air de France. L'Angleterre a la tour de la Douane; la France a le grand mât de signaux : du matin jusqu'au soir les pavillons multicolores flottent sur Changhaï, annonçant aux bateaux en partance le bon ou le mauvais temps. A midi *très précis*, sur un signal parti de Zikaoué, la chute de la grosse boule noire au sommet du mât donne à la seconde l'heure sur laquelle se règlent tous les chronomètres des navires en rade — et le carillon même de la Tour.

Le Consulat est une très élégante villa. Bien différent du Consulat d'Angleterre, il n'a autour de lui que peu d'espace : ce sont des cours, non des jardins; mais dans ces cours il y a des arbres et même des platanes familiers! La Procure des Missions étrangères lui fait assez joliment pendant; mais la petite agence de la Banque d'Indo-Chine fait pauvre figure auprès de la *Hong-Kong and Shanghaï Bank*, de la *Chartered*, de la *Russo-Chinoise*.

Les quelques rues voisines ont un air provincial avec

leurs grands murs très hauts, aux fenêtres rares ou grillées, qui sont les murs des Missions, des orphelinats, ou des dépendances du Consulat. Plus de Sikhs dans les rues; à leur place de petits Chinois malingres, étriqués, mais coiffés du chapeau pointu officiel à plumet rouge et armés au moins.... d'un ceinturon! Le commandant de la police, un Français, s'il vous plaît, a le chef orné d'un magnifique casque colonial à tresse tricolore!

Le coin français par excellence est celui qu'occupe l'Hôtel des Colonies, au croisement de la « rue Montauban » et de la « rue du Consulat » : en face c'est la grande maison d'épicerie Gaillard et la Presse orientale, l'imprimerie de l'*Écho de Chine*. Tout est français ici : les plaques bleues où se lit en lettres blanches le nom des rues, la disposition des enseignes à la porte des boutiques ou des bureaux. L'hôtel est peint en joli gris perle, l'annexe a un perron, et les fenêtres même, sans vérandas, ont des persiennes. A l'intérieur, même ressouvenance, plus intime, du pays : n'était la moustiquaire au lit et le sommier de simple treillis de fer, on se croirait dans un petit hôtel de lointaine province. Il n'y manque même pas les gravures sentimentales et pittoresques d'il y a cinquante ans : « L'Excursion dans la Montagne » — « Le Repos au bord du Lac » — avec chapeaux-cabriolets et robes à paniers!

Certains détails de luxe signalent encore la concession française. Ainsi les ponts sur le Yang-ki-pang, l'arroyo qui la sépare de la concession internationale, sont de jolis ponts en fer, avec balustrade forgée et lampadaire monumental à chaque coin. Les Anglais n'ont pas fait tant de frais pour leurs ponts sur l'arroyo de Soutchéou : le pont du Bund lui-même est tout en bois; c'est une estacade à la chinoise plutôt qu'un pont : les barques ont tout juste de quoi passer, et les voitures doivent gravir et descendre la pente d'un dos d'âne accentué. Il y passe cependant bien autrement de monde que sur nos ponts; nous exagérons souvent l'élégance, et hors de propos.

Le Bund français est aussi le soir bien plus brillamment éclairé que le Bund anglais : les lampes à arc semblent presque aussi rapprochées que sur l'avenue de l'Opéra! Là encore on serait tenté de blâmer un luxe inutile : mais cette richesse d'éclairage est justifiée par une nécessité pratique. Sur le Bund anglais il ne se fait pas de commerce; ce n'est pour ainsi dire qu'une promenade; le seul débarcadère est celui de la Douane. Sur le Bund français au contraire, comme sur les quais de Hong-Kiou, les appontements sont nombreux : c'est de là que partent, précisément le soir, les bateaux d'une des grandes compagnies du Yantgzé, *Butterfield and Swire*. Aussi, la nuit comme le jour, le Bund français est-il animé par le mouvement des coolies qui transportent sans cesse les marchandises des magasins aux bateaux et des bateaux aux magasins. Ce n'est pas très élégant, mais cela rapporte : il est seulement fâcheux que ce lucratif commerce auquel nous louons notre terrain ne soit pas entre les mains d'une compagnie française.

A l'extrémité de notre concession, il n'y a même plus de Bund : tout le bord de la rivière est occupé par les immenses docks de la grande compagnie chinoise *China Merchant*. La ville proprement européenne s'étend encore bien moins en profondeur sur la concession française que sur la concession internationale : ce n'est qu'une façade. Le mur de l'Hôtel des Colonies est mitoyen avec celui des premières constructions chinoises, et la rue où se trouvent l'école et l'église françaises est déjà une rue à moitié chinoise. Aussi l'Hôtel de Ville français, qui occupe à peu près le centre de la concession, est-il situé en plein quartier chinois.

Cette sorte de fusion de l'élément français numériquement si pauvre dans la masse chinoise donne à notre concession un caractère particulier : on ne dirait pas un établissement étranger à la porte d'un pays à demi ouvert, mais plutôt une sorte de colonie véritable. Changhaï serait après tout une de nos premières villes

coloniales : en y comprenant l'extension récente, on n'estime guère à moins de 100 000 âmes la population vivant sur cette terre qui est, en fait, terre française.

D'ailleurs, même dans les quartiers les plus franchement européens de la concession internationale, le spectacle de la rue ne nous permet pas d'oublier un seul instant que nous sommes en Chine. C'est un perpétuel passage de coolies portant fardeaux aux extrémités de leurs grands balanciers de bambou, la queue enroulée autour de la tête, et le torse demi-nu ; — ou de Chinois aisés, employés, commerçants, le devant du crâne rasé de frais, la tresse tombant bien soyeuse et bien longue sur la longue robe bleue.

De temps à autre un prisonnier qu'on promène les menottes aux mains et quelquefois la cangue au cou vous fait voir que même les Européens ici n'administrent pas la justice à l'européenne. Ou bien un formidable coup de tam-tam vous fait ressouvenir que vous êtes au pays des mandarins : c'en est un qui passe, en chaise fermée. Devant marchent des porteurs d'insignes, plus ou moins crasseux; derrière, des cavaliers peu reluisants sur des chevaux hirsutes : on croirait voir dans ce décor d'Europe, passer un retour, un lendemain de mi-carême, — une cavalcade défraîchie.

Mais ce qui caractérise surtout la circulation de Changhaï — ce qui la distingue en particulier de celle de Hong-Kong, — c'est qu'au mouvement des piétons se joint celui des véhicules. Changhaï est aussi plat que Hong-Kong est accidenté : tout ce qui roule s'y donne carrière!

Voici d'abord les brouettes chinoises, la roue au milieu, très haute : quand elles sont également chargées elles gardent assez bien l'équilibre; autrement il faut toute l'adresse des coolies pour les empêcher de verser, ce qui leur arrive d'ailleurs quelquefois. Les Européens n'usent guère de ce mode de transport peu rapide et encore moins confortable, sinon pour s'amuser. Mais les Chinois y recourent communément par

économie ; c'est aussi le salut des « petits pieds »; et l'amour-propre des uns et des autres ne s'inquiète guère de la nature du colis qui partage avec eux la brouette : ce peut être un porc lié aux quatre membres et tout grognant, cela ne les vexe ni ne les gêne !

Le « pousse-pousse » constitue le véhicule européo-asiatique par excellence : il n'en manque pas à Changhaï, et vous ne pouvez pas les ignorer ; ils vous obsèdent de leurs offres de services. Si vous tirez un papier de votre poche ; si vous regardez votre montre : évidemment vous cherchez une adresse, vous êtes pressé ! Ils seront quatre, cinq après vous, quelquefois à vous barrer le passage ; et pendant plusieurs minutes, ils vous suivront, vous harcelant sans répit, si vous êtes sur la concession française, du seul mot de français qu'ils connaissent : *Coloni ! Coloni !*

Mais Changhaï a ses victorias, ses coupés — de vraies victorias, de vrais coupés, — comme sur les boulevards ! Ils sont tout de même adaptés aux exigences d'un climat continental : tous les panneaux sont mobiles ; l'hiver on met panneaux de bois plein ; l'été, des panneaux de volets ou des vitres. Et les cochers, les valets de pied, que voulez-vous ? sont des Chinois !

Cela ne serait rien si on ne leur avait mis sur le dos des livrées soi-disant européennes : on en a fait des cochers de carnaval ! Les uns ont l'air de pierrots ; d'autres ont la longue robe blanche bordée de bleu ou de rose pâle comme des nourrices ; et d'autres, de noir, comme des lettres de deuil ! Et tous, avec leurs petites figures noirottes et ratatinées, font penser au cirque Corvi ! S'il pleut, les petits singes se couvrent de toile cirée : on dirait des pêcheurs de morue, une réclame pour l'Émulsion Scott !

Imaginez maintenant l'encombrement de ces rues étroites, sans trottoirs, où se mêlent piétons, brouettes, pousse-pousse, coupés et victorias : comme elles se coupent à l'angle droit, quels embarras aux croisements ! Aussi la fonction la plus importante de la police est-elle

d'assurer l'ordre aux carrefours. Cela ne contribue pas peu à donner à Changhaï un air de capitale : et Changhaï sur ce point avait devancé Paris!

Derrière le Changhaï européen s'étend, sur le reste des concessions, ce qu'on peut appeler le Changaï sino-européen.

L'odeur seule — de vagues senteurs de benjoin et d'urine mêlées — vous avertit. Puis dans les rues débouchent d'étroites et sombre ruelles, que la municipalité française a eu beau dénommer « cités » : ce sont bien des *rues* chinoises. Chinois les toits, avec leur épais revêtement de lourdes tuiles brunes, tranchant sur la blancheur des gradins de plâtre relevés de cornes aiguës qui surmontent les murs mitoyens, barrières contre l'incendie. Chinoises les portes, avec leur encadrement quelquefois joli de bas-reliefs en terre cuite grise, finement découpés comme des sculptures en bois. Chinoises les tablettes laquées avec de grands caractères en or pendues verticalement devant les boutiques; — et chinois ces paillassons de tresse tendus sur des cadres de bambou tout en travers de la rue contre les ardeurs du soleil. Chinois encore ces comptoirs ouverts sur la rue, et ces balcons de bois au premier étage d'une ornementation si compliquée. A mon premier passage à Changhaï, venant du Japon, cette hauteur et cette solidité relative des maisons, ce développement du mobilier, j'avais été tenté de les attribuer à l'influence européenne : mais non, c'est que la maison chinoise est bien moins différente de la maison européenne que la maison japonaise — comme aussi le costume chinois se rapproche plus du nôtre.

Ce qui est bien européen dans cette cité mixte, c'est la largeur de ces rues qui nous paraissent étroites; c'est le pavé, si rocailleux soit-il; ce sont les trottoirs, si exigus qu'ils soient. C'est l'alignement surtout, qui est parfait, et la propreté de la chaussée, qui est relative. Européennes ces devantures vitrées de petits carreaux;

— le comble de l'européanisme, ces globes électriques très haut suspendus qui illuminent de leur éclat blanc violet chacun tout un quartier; et ces petites lampes à incandescence dont la lumière plus jaune se mêle dans les boutiques à celle du pétrole fumeux.

La grande rue chinoise de cette cité sino-européenne, c'est *Foochow Road*. C'est la rue des grands restaurants, des grands « cafés » de thé. Toutes les maisons ont trois étages; chaque étage a ses balcons, qui forment de longues lignes parallèles et bien droites. La rigidité de cette disposition, dont l'autorité européenne est responsable, n'a pas empêché la fantaisie chinoise de se déployer; elle ne fait que mieux ressortir les ajourements vermiculés des panneaux, le contournement des moulures, la richesse d'ornementation des lanternes, le luxe pittoresque de clinquant et de verroterie.

A chaque ligne de balcons des consommateurs sont assis : ils boivent tranquillement leurs tasses de thé, et regardent, comme à la galerie d'un café-concert. Très étroite entre ces maisons hautes, la rue est comme une scène, et c'est vraiment une pièce à grand spectacle qui s'y déroule le dimanche : car les Européens ont appris aux Chinois d'ici le repos dominical. De toutes parts on entend grincer les aigres violes et retentir l'effrayant fracas des tam-tam : c'est la note chinoise. Mais voici ces Dames de la nouvelle Chine — poudrées, fardées, brillantées, fleuries comme des actrices, — se pavanant en victoria et passant au grand trot, au risque d'écraser les malheureux piétons! Adieu l'ombre discrète de la chaise fermée!

Nanking Road est au contraire la grande avenue européenne. Là, constructions européennes et constructions chinoises sont mêlées — et l'on pourrait se croire à *Ginza*, la grande rue de Tokyo! Des deux côtés le dimanche Chinois et Chinoises font la haie pour regarder passer les équipages européens qui vont faire leur tour de Bund ou qui reviennent à *Bubbling Well* — le quartier des villas européennes, sur les confins

de la campagne. Et c'est un spectacle amusant chaque soir de voir se mêler, comme au Japon, les gros réverbères fixes des coupés et les lanternes de papier multicolores, plus douces et toujours dansantes, des pousse-pousse !

Dans cette cité toute resserrée, mais peuplée peut-être de plus de 200 000 habitants, la vie, le mouvement ne cessent pour ainsi dire pas. Quand dans tout le quartier du Bund, sauf sur les quais d'embarquement et autour du Club, tout est désert et mort; quand dans les villas de Bubbling Well les éclats discrets d'une soirée familiale troublent seuls encore la demi-solitude et la demi-obscurité, — la cité européo-chinoise flamboie toujours et grouille, et la fête dure jusqu'à l'aube, — où commence déjà le travail du jour suivant !

Le troisième Changhaï est la Cité indigène. Il n'y a peut-être pas dans la mêlée des civilisations à la surface du globe beaucoup de contrastes aussi frappants que celui que forme là l'Extrême-Orient en face de l'Occident.

D'abord, marquant la frontière même des deux mondes, au pied de la muraille aux briques moisies, aux créneaux délabrés, cet arroyo qui sert de fossé : c'est un égout ! A marée basse les vieux sampans infects, où vivent des familles en guenilles pouilleuses, comme des tortues immondes, se sont échoués sur la vase noire parmi les ordures.

Mais la porte elle-même est encore plus éloquente. Le pied de la muraille est bordé extérieurement de plusieurs rangs d'énormes toupines superposées, qui quelquefois s'abritent sous un appentis, quelquefois au contraire, en plein air, semblent escalader le parapet. Aux approches immédiates de la porte qui est en retrait, elles font place à de petits étalages en plein vent. Mais à l'endroit précis où l'on franchit le seuil de la cité, le mur est resté vierge de tout accotement : c'est un pissoir public, un pissoir comme Rabelais en eût à peine osé imaginer ! C'est un véritable petit ruis-

seau qui coule au pied du mur dans une sorte de petit fossé supplémentaire. Ce serait un spectacle héroïque à force d'être grotesque, si une effroyable odeur ne vous montait au nez, ne vous prenait à la gorge, l'inoubliable odeur de Chine! Nulle part à Canton, à Foutchéou, ni à Hankaou, la saleté chinoise ne s'étale avec autant d'impudeur qu'à cette porte de Changhaï qui s'ouvre sur une des plus brillantes et luxueuses cités qu'ait créées l'Occident!

Mais aujourd'hui la foule se presse plus serrée dans l'étroit passage : les coudes se heurtent, et les poitrines se collent les unes contre les autres, à s'étouffer! Des porteurs d'eau sale veulent passer quand même; les seaux se renversent à moitié, et c'est un cloaque de boue, où l'on piétine entre les fragments des dalles brisées. Passé l'arcade basse, semblable à la porte d'un château féodal, on respire un peu mieux : des soldats paternels avec des badines et des martinets écartent les curieux. Qu'est-ce donc qu'on vient voir? C'est le bandit, l'éventreur de Poutong! Il est là, debout, dans une cage de bois à large claire-voie, en forme de tronc de pyramide. La tête seule sort de la partie supérieure, le cou étroitement pris entre les barreaux comme dans une cangue. Il est coiffé d'un chapeau de paille canotier — ô ironie du modernisme chinois! et il fume une cigarette qu'un ami lui a mise aux lèvres

Les pieds ne reposent pas sur le fond de la cage, mais sur des pierres et des gravois qui forment un petit tas. Pendant sept jours on l'exposera ainsi — un jour à chacune des portes de la ville. Le septième jour on retirera doucement les pierres; et lorsqu'il aura beau tendre le jarret, allonger la pointe des pieds, qu'il ne trouvera plus de point d'appui, le misérable, suspendu par le cou dans la cangue, mourra de strangulation lente! — A cette porte de Changhaï l'horreur morale s'étale comme l'horreur physique; la barbarie s'affiche, le recul des âges s'accuse! C'est le poteau de télégraphe voisin qui paraît un anachronisme!

Pénétrons dans la cité. Dans l'enchevêtrement confus des bâtiments s'ouvrent des petites cours, où sont placées quelques-unes de ces grandes terrines dont nous avons vu des entassements le long de la muraille; elles sont remplies de petits haricots ronds qui baignent et fermentent au soleil dans un liquide brun rouge : c'est la fameuse « sauce » dont Changhaï exporte de telles quantités. Parfois, chose étrange, la cour est vide; elle est pavée de grandes dalles de granit percées elles-mêmes de grands trous ronds : c'est le dessus d'une citerne, et c'est par ces ouvertures qu'on puise l'eau en cas d'incendie.

Voici la grande place. Une maison de thé s'y élève : au milieu d'un « petit lac », disent certaines descriptions sur la foi des photographies. C'est en réalité une mare, une eau noire, bitumineuse, à la surface de laquelle, sous le soleil chaud, viennent crever sans cesse les bulles de gaz qui montent du fond de vase. Là dedans s'ébattent de grands gamins demi-nus, les cheveux hérissés, comme des sauvages.

Boit-on tout de même de cette eau-là dans la maison de thé? Non; de grands cratères de grès à la porte sont remplis d'une eau relativement claire : c'est de l'eau prise dans la cité européenne. Mais comme elle séjourne là sans même être couverte, les poussières de la place voisine l'ont vite salie. C'est alors qu'on la boit!

Sur cette mare infecte, le pont ou plutôt l'estacade miniature qui mène au pavillon formant îlot, dénote un effort d'art : elle est toute en lignes brisées, fondée sur de multiples piliers massifs de granit. Il semble qu'on ait cherché l'effet dans la complication superflue des lignes et dans l'excès de puissance des matériaux. Cette disproportion voulue, dont on trouve maints exemples aussi au Japon, n'est pas sans une certaine fantaisie étrange et amusante.

Même contraste dans le pavillon lui-même. Les courbes du toit sont d'une élégance charmante; mais les tuiles sont moisies, le bois est vermoulu, l'escalier

pour monter à l'étage est une échelle. Dans tous les coins, de la vieille poussière; partout dans cette maison, pourtant bien vivante, un air d'abandon. Ainsi est la Chine.

Le portique d'un temple voisin, jadis resplendissant, a grand air encore, malgré la poussière et l'humidité qui ont terni les ors des caissons : et les deux petites barques poudreuses qui descendent du plafond font penser aux ex-voto qui pendent aux voûtes des églises bretonnes. Le Bouddha lui-même est d'imposantes proportions : mais le repas qui lui est servi le rabaisse — à nos yeux! Car une sole sèche, un morceau de porc bien entrelardé et un poulet bouilli sont sans doute pour la masse des Chinois un repas digne d'un Dieu! La lanterne au milieu de la cour est un ouvrage d'un art raffiné, comparable aux plus beaux *toros* du Japon : mais le papier qu'on y brûle est un affreux papier jaune, papier-paille comme celui où chez nous on enveloppe la viande — et toutes les dalles d'alentour en sont couvertes.

Ce parvis consacré à l'étendage et au séchage s'ouvre par une porte historiée de bas-reliefs en terre cuite, qui rappellent les belles sculptures du Temple de la Médecine à Canton. Mais ici c'est toute une procession, un cortège guerrier : des armures, des lances, des panaches, des chevaux caparaçonnés, on croirait voir un défilé de chevaliers — quelque illustration inédite d'*Ivanhoé*, — ou plutôt une imitation de cette Entrevue du Drap d'Or dont les pompes se déroulent sur les murs du Bourgthéroulde à Rouen!

Dans cette cité de plusieurs centaines de mille âmes — cité murée, métropole fluviale et maritime, — à chaque instant se présentent des aspects de village. Des poules, des poussins picorent dans les rues; dans le clair-obscur d'une arrière-boutique on voit se traîner la lourde blancheur d'une oie; dans les recoins les porcs fouillent à plein groin les tas d'ordures. Sur les rares terrains vagues qu'a déblayés l'incendie, tous les

fumiers de la ville s'amoncellent : des chiens pelés, y dorment au soleil, semblables à des chiens morts, ou bien se grattent avec désespoir. La vermine en Chine est universelle; et l'éventail n'y sert pas moins à déranger les petites bêtes qui vous démangent dans le dos qu'à se rafraîchir le visage.

De l'influence européenne peu ou point de traces. A l'Occident, si voisin, point d'emprunts, que des lampes à pétrole et quelques vitres pour certaines devantures. Aucun souci du confort public; aucune idée de ce que peut être la voirie. Le peu de luxe public achève de se dégrader; le luxe privé se cache.

La cité possède sa salle des fêtes, ou plutôt un salon de réception intime pour les hauts personnages : on y accède par une petite porte et un couloir détourné. La salle, assez vaste, meublée de tables et de chaises en bambou laqué, donne par une galerie formant balcon sur un jardin minuscule, qui est un chef-d'œuvre du goût chinois. Pas de pelouses, pas de plates-bandes, pas de terre : seulement un minuscule bassin, tout couvert de petites herbes aquatiques et de lotus : ce sont là les « parterres » chinois! Les bords du bassin, d'un dessin et d'un relief fantaisistes, sont tout en rocaille. Sur un rocher artificiel, un petit kiosque; et pour arriver à ce kiosque un petit pont. Chaque détail est d'une élégance mignonnne, mignarde et compliquée. Les laques ternies, les panneaux décolorés du pavillon font avec la rocaille une harmonie vieillotte. C'est un coin paisible, une oasis fraîche et solitaire : il doit faire bon — pour les Chinois — assis à la grande table, boire une coupe de thé, écouter les chanteuses chanter devant le tapis de lotus dans le petit décor de rocaille!

Mais tout à côté c'est la grande place turbulente, tumultueuse et déguenillée. Ce coin soigné est un coin perdu dans la cité grossière et misérable : la plupart des riches Chinois ont émigré pour leurs plaisirs comme pour leurs affaires dans la ville d'Occident.

Il y a naturellement à Changhaï une société européenne et une société chinoise : l'une et l'autre sont originales.

Dans la « colonie » occidentale, ce qu'on appelle la « vie de société » est très développée : elle l'est autant que la vie de famille est réduite. Parmi les expatriés, la proportion des célibataires est toujours considérable : beaucoup de résidences sont passagères, beaucoup de situations temporaires. L'excès primitif de population masculine tend naturellement à se perpétuer : peu de ménages, peu de jeunes filles à marier. Ceux mêmes qui ont un foyer n'ont pas d'autre famille : les frères, les oncles, les neveux, les cousins sont restés au pays.

Dans les premiers temps, quand Changhaï d'Occident n'était qu'une toute petite ville, la colonie tout entière formait comme une grande famille. Tout le monde se connaissait, se fréquentait : chaque nouvelle venue recevait la visite de toutes les dames de la colonie; puis elle était reçue chez toutes; et les relations dans ce cercle étroit devenaient vite très intimes.

Mais Changhaï grandit : des inconnus arrivèrent en foule, trop nombreux pour s'encadrer dans l'ancienne société; de nationalités, de conditions trop mêlées pour y être tous reçus. C'est alors que, pour suppléer à la vie familiale ou au commerce d'amitié, les *Clubs* grandirent jusqu'à devenir des institutions. Le « Club Anglais », qui est en réalité le Club International, est aujourd'hui le vrai centre de la vie sociale de Changhaï. Même, au Club de campagne (*country-club*), annexe de celui de la ville, les dames sont admises.

Cette intensité de vie mondaine — vie de club, vie de salon, — dans une société venue de tous les points du monde pour s'enrichir, et d'autant plus éprise des jouissances que la richesse procure qu'elle était sevrée de celles du pays natal, devait faire naître des habitudes de luxe. On dépense beaucoup à Changhaï : la vie y est très large, comme dans les colonies en général; mais

avec cette différence que le commerce y donne — y donnait surtout — des bénéfices bien supérieurs aux traitements coloniaux.

Jusqu'ici les Anglais, dont beaucoup sont des cadets de grandes familles, et les Français ont donné le ton, imprimé à ce luxe quelquefois extravagant un cachet de distinction et d'élégance. Maintenant les Américains, les Allemands apportent des mœurs plus vulgaires, et aussi, ces derniers du moins, des habitudes nouvelles d'économie.

Le travail à Changhaï n'est ni très assidu ni très intense. Comme au Japon d'ailleurs, toute occasion est bonne pour fermer les banques et les maisons de gros — tout anniversaire, et jusqu'au concours hippique! Les affaires se traitent à la chinoise, c'est-à-dire avec beaucoup de cérémonies. Le courtier chinois entre dans le bureau du commerçant européen : il cause de choses indifférentes d'un air dégagé; puis il fait semblant de sortir. Si on le rappelle — ou même si on ne le rappelle pas, suivant les cas, — il revient, et alors dans le tuyau de l'oreille il propose son affaire. Enfin le commerce des soies, qui est le grand commerce de Changhaï, n'a qu'une saison de pleine activité : et des mois de demi-loisir succèdent aux époques de fièvre.

Colonie lointaine de l'Occident, Changhaï est avide de nouvelles rapides; et du matin au soir les journaux publient en *Express*, lorsqu'elles sont importantes, les dernières dépêches arrivées. Les mouvements multiples de la flotte maritime et fluviale, les modifications perpétuelles des départs et des arrivées à la dernière heure, justifient aussi l'existence de cette sorte de presse plus que quotidienne.

La réclame s'en est emparée. Ce n'est pas seulement de nouvelles du pays qu'on est friand à Changhaï; et comme le nombre est considérable des maisons qui se disputent le marché restreint, mais avantageux, des produits alimentaires européens, tel gros épicier mettra en forme d'*express* des annonces de ce genre : « *Cheese*

just landed, in splendid condition! » — « Fromage, vient d'atterrir, en parfait état! »

L'esprit, ou pour être plus exact l'*humour* parfois s'en mêle. Le 13 juin 1900, quand depuis trois jours déjà Pékin était coupé de toutes communications avec le reste du monde; quand l'inquiétude grandissait sur le sort des Légations; quand la vague menace du péril chinois chaque jour se précisait; — vers trois heures de l'après-midi, on put lire affichés dans tous les vestibules d'hôtels, de banques, de maisons de commerce les télégrammes suivants :

Extra Special Telegrams.

Peking, 12 Noon.

An unprecedented offer has been made by America, particulars of which have not yet transpired.

Later.

From an official source, it is learned that « Jim » Jeffries[1] has offered to proceed at once to Tientsin or Peking and defend his title as Champion « Boxer » of the World.

Peking, 1 a. m.

Scotland has agreed to support the Chinese government in the present crisis, provided she is granted an exclusive monopoly in the Empire for the sale of her *Mountain Dew*[2].

Later.

The Tsong-li-Yamen has rejected the offer made by Scotland and agreed to drink only *Cyrus noble Whisky* and *Crown Cocktails*. A terrible crisis has accordingly been averted.

C'était moins banal que de faire porter des écriteaux par des hommes-sandwichs, dans un pays où la journée d'un coolie est de quelques sous!

La société occidentale de Changhaï est une aristocratie, une aristocratie de race et plus encore de civilisation. Les Chinois, sauf ceux qui sont riches ou puissants, sont nettement traités en inférieurs. Ils doivent céder le pas à l'Européen dans la rue, et on ne leur

1. Le champion de la boxe aux Etats-Unis.
2. Une marque de whisky écossais.

permettrait guère certaines libertés, certains airs insolents qu'ils prennent à Hong-Kong. L'Européen dans les concessions est bien chez lui, et il fait voir qu'il est le maître. Les coolies rappellent quelque peu les esclaves de la cité antique, oh ! des esclaves bien traités, comme étaient ceux d'Athènes au ve siècle ; — des esclaves pour qui l'on dispose dans les rues, l'été, des barils de thé ; — des esclaves volontaires, salariés, des esclaves libres ; mais tout de même traités en hommes d'une espèce au-dessous de l'humanité occidentale. Les cours mixtes, europćo-chinoises, ne leur appliquent-elles pas de petites tortures, et même quelquefois une sorte de « question préparatoire » !

Comme dans la cité antique — cette aristocratie restreinte, fermée, constitue en elle-même, par son organisation intérieure, une démocratie. Elle en a non seulement les lois, mais les mœurs. Car, si tout Européen est supérieur à un Chinois, un Européen en vaut un autre ; et comme on est peu, on se connaît mieux, on s'estime davantage. Un cuisinier européen à Changhaï est un personnage, et tel lui serre la main qui ne la lui serrerait pas certainement pas en Europe.

Quant à la société chinoise, elle est très mêlée, ou plutôt elle est double ; deux éléments la caractérisent : les commerçants et les coolies.

Les commerçants vivent dans la ville sino-européenne, même ceux dont la clientèle est surtout une clientèle chinoise ; il n'y a que les petits détaillants qui soient restés dans la ville indigène, où l'on ne voit pas de ces belles boutiques tout en laques et ors qui sont la parure de Canton. La plupart des commerçants d'ailleurs, les plus considérables, ont affaire avec les Européens : ils parlent ou jargonnent plus ou moins une langue européenne, l'anglais surtout ; ils ont leur argent placé dans les grandes banques européennes. Ils ont pris dans leur travail et jusque dans leurs plaisirs quelque chose des mœurs européennes : les jeunes vont à bicyclette, les vieux en victoria le dimanche !

Pour ceux-là le contact des Occidentaux a été tout bénéfice : gain matériel et gain moral. Quelques-uns ont pu apprendre à aimer l'étranger ; ils ont en tout cas appris à le respecter, parce qu'ils vivent sous son autorité et que cette autorité est pour eux un bienfait. Même ceux qui gardent enracinés au cœur leurs préjugés de race ont l'orgueil pacifique : ils ne réclameront pas une extermination des étrangers, qui les ruinerait.

Mais si l'élément commerçant s'est amélioré au contact, l'élément coolie s'est plutôt dégradé. Ce n'est pas que sa situation matérielle se soit trouvée diminuée : au contraire il a grandi en nombre et en bien-être. Les salaires ont suivi une progression constante, et le travail est plus abondant sans être plus rude. Mais cet élargissement subit de leur vie, ce relèvement soudain de leur condition a produit dans la masse de ces hommes ignorants, superstitieux, d'une misère mentale extrême, une sorte de démoralisation. Ils ont connu l'oisiveté mère de tous les vices.

La cité indigène est pleine de désœuvrés : elle a toujours un air de fête, un air de foire. Sur ses places on ne voit que raconteurs d'histoires, charlatans, jongleurs, acrobates, vendeurs de gâteaux et de confiseries semblables à nos marchands de plaisir avec leurs tourniquets ! Montreurs de curiosités en plein air, marchands de nouilles et de friture ! Les maisons de thé, les maisons de jeu, les fumeries d'opium ne désemplissent pas.

La moralité de cette population à demi fainéante est naturellement très faible. De la civilisation occidentale ils n'ont rien appris ; ils n'ont fait que désapprendre. Ils ont perdu leurs habitudes de travail opiniâtre, incessant, réglé par les besoins de chaque jour auxquels le salaire journalier suffisait tout juste. Des ambitions se sont éveillées, des tentations se sont glissées dans leurs âmes obscures, ambitions et tentations malsaines faites de fol orgueil et de cupidité. Ils n'ont pas appris

à respecter ces Occidentaux qui les font vivre : ils les méprisent; un pillage de leurs richesses, sinon un massacre de ces « diables d'Occident », ne les effraierait pas. Changhaï devait avoir ses Boxeurs; et quelques-uns des plus impudents placards du nouvel exclusivisme chinois sont en effet sortis de là.

Ainsi se rencontrent à Changhaï les deux Chines nouvelles nées du contact de l'Occident : la Chine qui s'ouvre, et la Chine qui se referme.

La destinée de Changhaï est naturellement liée à l'issue du conflit actuellement engagé contre les deux tendances. Si, par impossible, la civilisation moderne devait reculer, Changhaï en serait le réduit sur la terre chinoise. Mais, si, comme il est plus probable, tôt ou tard, la civilisation moderne l'emporte, si la Chine définitivement se laisse pénétrer — quel sera l'avenir de Changhaï?

Changhaï verra de plus en plus grandir ses rivales. Hong-Kong l'a toujours primé par l'importance de son mouvement commercial et l'accumulation de ses capitaux. Voici que Kobé lui ravit le second rang parmi les ports de l'Extrême-Orient, du moins pour le tonnage et le chiffre d'affaires. Si les grands travaux projetés aux bouches du Peïho sont exécutés, Tientsin deviendra le grand entrepôt de la Chine du Nord un peu à ses dépens. L'intervention russe ne pourra que développer aussi le commerce de Nioutchouang. A Kiaustchou les Allemands lui préparent encore une concurrence.

Tandis que le commerce de Changhaï progresse régulièrement, mais lentement, celui d'Hankaou augmente hors de toute proportion. Déjà l'entrepôt des peaux, de la plupart des produits bruts de la Chine Occidentale, s'est transporté dans la métropole la plus rapprochée des régions de production.

Changhaï reste le grand entrepôt des soies de toute la Chine, et le lieu de transbordement général des marchandises qui entrent dans le bassin du Yangtzé ou qui en sortent par voie de mer. Les bateaux du Yangtzé sont

en effet incapables de quitter les eaux fluviales; mais de grands bateaux de mer, surtout dans la saison des crues, peuvent remonter jusqu'à Hankaou : ainsi font les grands navires de la flotte volontaire qui vont embarquer leur chargement de thé à Hankaou même. Quelle importance ne va pas prendre Hankaou, lorsqu'elle sera reliée par le Transchinois et le Transmandchourien au Transsibérien?

D'autres ports sur le bas Yangtzé sont à certains égards encore plus favorisés qu'Hankaou. A Tchinkiang, à Nankin même, qui vient d'être effectivement ouvert au commerce étranger, les gros bateaux peuvent monter en tout temps. Nul doute que lorsque la ligne de chemin de fer qui longera à peu près le Grand Canal sera construite, ces deux ports ne deviennent d'importants entrepôts, dont le commerce sera autant d'enlevé à celui de Changhaï.

Même comme port maritime Changhaï est assez défectueux. La remontée du Ouampou devient de jour en jour plus difficile, et la plupart des grands paquebots sont déjà forcés de mouiller sur la rade ouverte de Ousong.

Si Changhaï veut avoir un avenir digne de son passé, il lui faudra exécuter de grands travaux dans la rivière, que les Chinois laissent s'envaser, comme ils ont laissé, par précaution stratégique peut-être, s'exhausser la barre de Takou. A cette condition elle pourra continuer de grandir. Si la Chine s'ouvre sans réserves on peut prévoir un développement du commerce extérieur tel que le Changhaï du xxe siècle pourrait être le double ou le triple du Changhaï d'aujourd'hui. Mais même alors elle n'occupera plus cette situation privilégiée et en quelque sorte unique dont elle avait joui jusqu'ici. Elle sera toujours une cité-reine; mais elle aura dû partager avec d'ambitieuses cadettes la royauté commerciale de la Chine Nouvelle.

CHAPITRE VI

SUR LE YANGTZÉ

I. *De Changhaï à Hankaou.* — Ousong. — Ouhou. — Ngankin. — Kioukiang.

II. *Hankaou.* — Le *Bund.* La société européenne. La cité indigène. L'avenir d'Hankaou. — Une excursion sur le chemin de fer Hankaou-Pékin. — Une promenade à Outchang.

III. *La descente du Yangtzé.* — Nankin : la Mission catholique; le Temple de Confucius. Le Tombeau des Mings. — Tchinkiang.

I

DE CHANGHAÏ A HANKAOU

Le 24 mai 1900, au petit jour, le *Ngankin*, large vapeur blanc à hélice de la grande compagnie anglaise *China Navigation C°*[1], démarre du « Bund » français pour Hankaou.

Lentement dans le brouillard, par une brise aigre et presque froide, nous descendons le Ouampou. Sur la rive droite se dressent les grues de montage des ateliers de construction Farnham and C°; sur la rive gauche, au-dessus d'une plaine verte et basse, se dessine la silhouette massive d'un « élévateur ». Au milieu de la rivière des jonques sont à l'ancre; des chaloupes à

1. Butterfield and Swire.

vapeur passent d'une rive à l'autre des chalands chargés d'ouvriers.

Juste en amont de Ousong, une escadre chinoise est mouillée : cinq trois-mâts noirs, dorés, avec quelques canons; tous pavoisés — pavillon anglais au grand mât — en l'honneur du 83e anniversaire de Sa Majesté Victoria. Sur la rive gauche, élégante et modeste comme un chalet suisse, la petite gare de chemin de fer de Ousong à Changhaï. A voir rouler ce train — l'unique train — de longs wagons suspendus sur bogies, peints en rouge brun comme le *Pennsylvania Railroad*, — on se croirait en Amérique : en effet tout le matériel est venu des États-Unis[1].

Dans la rade même de Ousong une autre escadre : 6 jonques de guerre, armées chacune de 6 à 8 canons! Quelle puissance navale que la Chine : on peut en rire encore! A la pointe au-delà du phare, on est justement en train de démolir un fort qui avait le tort d'avoir été construit par des Occidentaux. Il est vrai qu'un peu plus loin un autre fort est respecté : les longues pièces blanches d'une batterie rasante se détachent sur les bétonnements noirs. Trois mois plus tard ce fort ne devait pas laisser d'inquiéter lesdits Occidentaux.

Le Yangtzé s'ouvre comme la mer. Les vapeurs qui sortent du Ouampou semblent dessiner avec nous des figures de danse autour des bouées. A intervalles réguliers retentit le cri monotone et mélancolique du sondeur relevant le plomb. Nous retombons dans des bancs de brouillard, et la sirène mugit.

Vers onze heures le soleil se dégage. Les brouillards s'enlèvent, se ramassent en longues traînées de nuages floconneux dont les ombres courent sur l'eau gris jaune, pailletée d'or. La rive gauche, relativement voisine, est d'un vert intense : parmi les ombrages sombres luisent les toits des villages. L'autre rive, lointaine, n'est qu'une

1. On m'a raconté que, depuis, on avait inauguré sur la ligne un service de wagonnets à traction « coolie ».

ligne noire à l'horizon. Plus de vent : la fumée noire de deux vapeurs qui nous suivent monte droit en une colonne pour s'épanouir très haut dans le ciel bleu, comme la couronne d'un palmier.

Peu à peu nous nous éloignons de la rive gauche; mais la rive droite ne se rapproche pas sensiblement. Des grandes barques à trois mâts sont perdues dans la nappe de quatre lieues de large : ni le Mékong à son embouchure, ni le Mississipi à la Nouvelle-Orléans ne donnent une telle impression d'immensité. Devant nous l'eau monte si haut dans le ciel que, en dépit du courant violent qui ralentit notre marche, nous avons l'illusion persistante d'aller vers la haute mer. Et nous allons au cœur d'un continent !

A deux heures nous achevons de décrire un immense arc de cercle autour de petites collines coniques surmontées de pagodes, à notre droite : il semble que nous n'ayons pas avancé depuis une heure. Mais voici qu'au pied de ces hauteurs une brèche s'ouvre. La rive s'enfuit à six, sept, huit, dix lieues peut-être : c'est le chenal qui sépare l'île de Tsung-Ming de la terre ferme, reliant les deux grandes embouchures du Yangtzé. Les petites collines coniques sont le véritable commencement du continent.

Bientôt nous entrons dans un magnifique hémicycle du fleuve; au souffle de la mousson Sud-Est le Yangtzé moutonne, et les jonques dansent. De très près nous longeons la rive gauche couverte de feuillages foncés, de rizières blondissantes et de paillotes. A la hauteur de Toung nous nous arrêtons : un bac se détache du bord et rapidement, brutalement, secoué par les vagues violentes, nous accoste. Une amarre est lancée : de l'entrepont du *Ngankin* quelques passagers — chinois — sautent vivement dans le chaland avec leur léger baluchon. Nous sommes déjà repartis à petite vitesse; au coup de sifflet, l'amarre est lâchée, le bac dérive et nous reprenons notre allure.

Nous décrivons une vraie « ligne de beauté », une

« serpentine » parfaite dans les boucles étonnantes du fleuve; par endroits, comme sur la mer, un bateau-feu nous marque le chenal; à d'autres moments les rives devant nous semblent se réunir, comme le tour d'un lac.

Quelquefois nous essayons de « corriger » autant que possible une grande courbe: nous n'avançons alors que prudemment, sondant perpétuellement et donnant à chaque coup de sonde un coup de barre.

Le soir, tandis qu'aux rayons rasants du soleil couchant l'immense nappe turbulente s'éclaire d'une lueur fauve et que les jonques vertes et roses qui passent s'illuminent, des montagnes verdoyantes à notre gauche courent obliquement vers le fleuve qui se rétrécit. A la brune nous franchissons le goulet de Kiang-Nin : le fleuve n'a plus que deux kilomètres. Sur la rive droite s'étagent des bâtiments blancs; un peu en amont un cône couvert de pins porte au sommet une tour rose; sur la rive gauche, quelques retranchements bas. Puis le fleuve s'élargit à nouveau, à perte de vue, dans l'ombre vite épaissie.

La nuit est noire : seule Vénus, rayonnante comme une escarboucle bleue, met au ciel une clarté et sur le fleuve un reflet. Sur la rive que nous suivons, quelques lumières, et de distance en distance des fanaux. De temps à autre nous croisons les feux d'un grand bateau qui descend rapide, ou la lanterne solitaire d'une jonque. La brise tiède nous apporte comme des senteurs d'orangers.

Pendant toute cette journée nous ne nous sommes arrêtés que deux fois, et sans accoster, pour prendre ou déposer quelques passagers indigènes: à Toung et à Kiang-Nin. Quelle différence avec la navigation sur le bas Mississipi par exemple, où l'on fait escale de plantation en plantation! Ici le commerce est plus centralisé : les bateaux de notre taille ne s'arrêtent guère que dans les grands ports : encore nous, ne pouvons-nous toucher qu'aux « ports ouverts ».

25 mai. — Le fleuve, au matin, présente un nouvel aspect moins grandiose peut-être, moins immense plutôt, mais plus pittoresque. Nous sommes dans des îles, et les deux rives sont plus proches, plus accidentées aussi. Sur la rive droite des collines herbues tombent droit sur le fleuve, couronnées par un fort tout neuf; à l'arrière-plan, par delà une grande plaine verte presque à fleur d'eau, s'élèvent des montagnes pointues. Sur la rive gauche plus voisine encore, se distinguent des maisons aux murs de pisé, au toit de paille ou de jonc; des pagodes grêles, comme déchiquetées par la lumière. En arrière, des crêtes de collines couvertes d'arbres noirs; un dos de montagne surmonté d'une tour. Dans les anses une multitude de petites voiles blanches, comme des carrés de papier. L'eau est d'un jaune plus foncé que la veille. Nous avons passé à Tchin-Kiang cette nuit; nous approchons de Nankin.

Vers dix heures nous remarquons sur la rive droite une forêt de mâts qui semble s'élever d'une plaine de joncs : c'est une flottille de jonques rassemblées dans un canal qui coupe la boucle du fleuve. A côté une colline isolée se dresse, couverte de retranchements, piquée de toits triangulaires qui ressemblent à nos signaux géodésiques, entièrement entourée de murs à sa base et d'où se détache à travers la plaine une grande muraille crénelée : c'est la citadelle de Nankin.

En avant trois vapeurs de construction européenne sont à l'ancre : mais ce sont des bâtiments chinois; Nankin n'est pas effectivement ouvert au commerce européen. Nous passons, sans rien voir de la cité qu'un large quai de pierre bordé de bâtiments blancs où stationnent des pousse-pousse et des âniers : la ville est cachée derrière les collines, derrière la grande enceinte aux portes monumentales.

Encore une canonnière chinoise, toute blanche, de construction européenne : elle a vraiment bon air avec son petit canon d'arrière, son gros canon d'avant, et ses deux Hotchkiss à bâbord et à tribord. Nous dépas-

sons aussi de grandes jonques rouges de style demi-européen qui ressemblent fort à nos barques de pêche : mais les voiles sont faites de bandes de toile tressées comme une claie sur un cadre de bambou, et elles sont couvertes de caractères. Pour les petites jonques le vent est trop faible : et plus le secours de la marée! De longues files de hâleurs, perdus dans l'épaisseur des joncs, les tirent par une corde mince attachée au sommet du mât.

Le paysage à la longue — berges de jonc et plages de boue, où par endroits se baignent des buffles — est monotone et triste. Le temps est lourd : les hirondelles rasent l'eau ; l'horizon devant nous, vers le sud, se charge de plus en plus, et la grande nappe jaune se colore en violet. Sur ce fond d'orage se détache un promontoire : une muraille blanche ondulant avec le relief en entoure la base; un fort dans un bouquet d'arbres où tournoient des vols de corbeaux en couronne le sommet; un grand drapeau rouge avec des caractères blancs flotte à l'extrémité d'un mât mandarin : c'est un camp chinois. Du côté de l'amont, plus de muraille que la muraille de roc tombant à pic sur le fleuve.

De grands éclairs droits rayent le fond du ciel noir : on entend des grondements sourds. Les collines vertes luisent étrangement au jour blafard. La pluie commence. Un vent furieux s'élève soudain : en un instant le fleuve est couvert de vagues écumantes. Les chaises longues sont renversées, traînées sur le pont, les tapis roulés; à la hâte on ploie les tentes.

En moins de dix minutes le « grain « est passé. Le vent se calme, l'horizon se lève, le ciel se rassérène. De nouveau un promontoire sur la rive droite, mais moins abrupt que le premier ; parmi les rochers et les verdures d'élégantes vérandas : c'est un hôpital de missionnaires américains. Nous arrivons à Ouhou.

Dominant la ville elle-même la Mission catholique dresse son haut portail à rosace et sa grande croix de fer. A côté, plus bas, le consulat d'Angleterre. Plus loin

la silhouette massive et noire d'une vieille pagode hérissée de feuillages. En haut de la berge assez élevée, des bâtiments d'un blanc sale bordent le quai; quelques mâts de yamèn sont perdus parmi les mâts des jonques, entassées dans le fond du port. Trois vapeurs européens sont mouillés sur la rade argentée, tous anglais, chargeant du riz pour le Sud, pour Chatoou ou Canton. Une ligne de cinq pontons flottants s'étend à une encablure de la rive : nous abordons au premier, le plus beau de tous, un ancien navire de mer, avec une belle sirène sculptée à la proue.

Nous restons là une bonne heure. Je ne puis m'empêcher de réfléchir sur ce contraste entre la sévère et triste Mission catholique et l'élégante villa-sanatorium, éloignée de la ville sordide, des missionnaires américains. Je cause justement avec une dame américaine qui a longtemps vécu en Chine : — « Oh! nos missionnaires, dans l'ensemble, c'est un corps « pourri »! Ils ne sont pas sincères. Ils ne cherchent qu'à faire des affaires, et à bien vivre : villas, voitures, villégiatures dans les montagnes ou au Japon, ils ne se refusent rien!

« Les prêtres français ne sont pas ainsi : ils sont honnêtes. Ils ne vont pas se loger à un kilomètre de la ville pour être mieux. Ils sont là aux portes de la cité païenne, toujours à l'œuvre, et toujours au danger. » — Et cette dame me raconte la terrible émeute de 1891, quand la Mission catholique fut réduite en cendres et que le consul anglais lui-même n'eut que le temps de se sauver par son jardin, habillé en Chinois!

Le soleil s'est couché dans une nuée grise, sans rayons, presque sans contours, comme une vieille face rougeaude brouillée de larmes. La nuit, d'un noir d'encre, est continuellement illuminée vers l'ouest d'immenses lueurs d'éclairs où apparaît soudain la silhouette d'une rive : quelquefois une ligne nue comme la crête d'un mur, quelquefois un moutonnement d'arbres; — parfois la grêle mâture d'une jonque, parfois seulement

une grande coulée d'argent; — par moments la forme noire de la vigie au bastingage de l'avant ou le fantôme blanc du sondeur sur la plate-forme de tribord.

A l'orient le ciel est clair : les étoiles, comme les feux de la rive, s'éteignent et se rallument sans cesse au caprice de la magnifique fête d'électricité qu'est un orage à ces latitudes.

Les éclairs étincelants, violets, redoublent d'intensité : les uns décrivent dans le ciel des volutes, presque des cercles; d'autres croisent leurs zigzags comme un fil d'Ariane; quelques-uns laissent derrière eux une traînée fulgurante comme le poudroiemeut d'or d'une fusée. L'illumination continue des heures, incessante, aveuglante, sinistre à la longue. Dans un endroit perdu nous nous sommes arrêtés quelques minutes pour embarquer quelques Chinois en plein fleuve, à la lueur des éclairs. Mais peu après il faut nous arrêter tout à fait : le pilote n'y voit plus!

26 mai. — Au lever, j'ai la surprise de voir passer à la vitre de ma cabine, sur la rive gauche toute voisine, une muraille blanche crénelée, puis une haute porte noire; enfin par-dessus l'étagement de grandes toits bruns aux cornes élégantes, voici surgir une belle pagode de sept étages, les assises alternées de briques jaunes et de briques roses bien nettes, lavées par l'averse, et les boules noires de la flèche bien détachées dans le ciel gris. Nous sommes à Ngankin, la ville de baptême de notre bateau.

En haut de la berge de glaise toute luisante où des bottes de joncs roux sont entassées, des maisons en briques, quelques-unes sur des soubassements de pierre tombant droit sur le fleuve, se suivent sans ordre, coupées seulement de place en place par des ruelles. Immédiatement derrière, tout près de la rive s'élève la muraille; par delà montent des frontons rouges et des mâts de commandement.

Après un court arrêt nous défilons devant la cité. La

muraille s'élève, elle écrase, semble jeter au fleuve les maisons du faubourg qui se détachent en blanc sur le fond noir. La citadelle se dégage, campée à la pointe d'une longue croupe dont les maisons blanches de la ville dans un pittoresque désordre escaladent les flancs. A l'arrière-plan une haute montagne taillée en dents de scie ferme l'horizon. Sur plus d'un kilomètre le front de la ville se prolonge : longtemps le profil de la citadelle et le double toit noir de la porte d'amont restent visibles à travers la pluie battante.

Le Yangtzé est toujours immense. Est-ce un effet de sa grandeur, il paraît désert. Les jonques, les barques sont en somme peu nombreuses : sans doute la vie fluviale est concentrée sur les chenaux latéraux où le courant est moins violent. Sur les rives basses, inondées aux hautes eaux, le jonc règne à perte de vue, et les rizières, immédiatement sur les bords, sont assez rares : les grandes cultures et la population sont en arrière sur les terrains un peu plus élevés. Déjà d'ailleurs commencent à se marquer des berges hautes de plusieurs mètres.

Vers midi se dressent enfin, au sud, les âpres montagnes de Fong-chu : leurs contreforts bossus, verdoyants, tachetés de buissons noirs, viennent tomber sur le fleuve en falaises rouges. Sur l'une de ces falaises naturellement un camp chinois s'est perché, pittoresque comme un village des Alpes; un camp retranché du plus ancien style : palissades de jonc, beaucoup de bannières, pas de canons; un camp classique qui date... d'il y a trois mois! Après tout pourquoi les bannières n'effraieraient-elles pas l'ennemi? N'est-il pas dit dans les « Livres de tactique » qu'il est bon, à la veille d'une bataille, de jouer de la musique à l'ennemi pour amollir son courage!

Un contrefort plus audacieux fait surgir au milieu du fleuve un grand piton solitaire. Du côté de l'aval c'est une pyramide abrupte, presque une aiguille, de roc rugueux, aux teintes grises, blanches et roses. Mais du

côté de l'amont la pente est plus douce et plus large, couverte de verdure sombre. A mi-hauteur, en terrasse, est une pagode qui répète, en plus vif, les tonalités éteintes du rocher — blanche, noire et rouge; au sommet un élégant petit kiosque hexagonal émerge tout blanc des feuillages noirs.

Les derniers ressauts des monts Fong-chu se terminent sur la rive droite par des collines vertes et jaunes, à demi enveloppées de sable ou de terre meuble que soulève le vent. Une grande montagne, de près de 2 000 mètres d'altitude, s'élève dans une direction presque perpendiculaire : c'est la montagne de Kouling, la grande villégiature estivale de la région.

Entre les deux débouche l'émissaire du lac Poyang. Le confluent est défendu par des batteries nouvelles, toutes noires et toutes basses au pied de la vieille citadelle blanche perchée sur un rocher. Loin en amont dans la brèche que forme la vallée tributaire une pagode mince s'élance du sommet d'un rocher noir en plein ciel.

Le Yangtzé ici décrit un coude brusque et nous allons maintenant franchement vers l'ouest. Sur les deux rives la campagne gentiment ondulée, verdoyante et blondissante, parsemée de villages et de bois, est riche, variée, jolie comme une campagne normande ! Mais le Kouling s'enveloppe tout entier de nuages méchants : un rayon de soleil furtif fait rougeoyer les petites falaises de terre et luire les verdures.

Une colonne, sur une pointe, annonce de loin Kiou-kiang : bientôt les tours blanches et noires de l'enceinte se montrent par-dessus l'épaule des collines. Nous passons sous des batteries, et la muraille noire, habillée de verdure, s'allonge le long de la rive. Par endroits elle tombe droit sur le fleuve, par endroits elle laisse entre le fleuve et elle une étroite bordure où se sont collées, accrochées tant bien que mal, des maisons misérables. Sur la crête crénelée, où se dessinent quelques silhouettes de promeneurs, courent des fils télégraphiques.

Mais la muraille est bientôt remplacée par un quai de

granit planté d'arbres; et aux maisons moisies et délabrées succèdent des bâtiments européens : la Mission catholique, très avenante celle-ci; des maisons à vérandas entourées de jardins : la douane, la poste, le consulat d'Angleterre. Sous les ombrages frais des grands saules et des platanes se promènent les misses élégantes en costume colonial, et des Chinois qui ont l'air d'être en chemise et qui sont en effet... en caleçon!

Nous chargeons rapidement quelques caisses de thé et nous repartons sur la « mer » argentée et calme, dans le soir clair. Plus d'arrêt jusqu'à Hankaou!

27 mai. — Les rives, assez hautes, sont couvertes de cultures, mûriers pressés en rangées régulières, blés hâtivement mûris avant la montée des eaux. Les villages aux toits de chaume, dans des bosquets touffus, se suivent; le fleuve lui-même est peuplé de voiles blanches : le Yangtzé a gardé l'aspect de richesse qu'il a pris en amont de Kioukiang. Le paysage n'a rien d'exotique : lignes et couleurs nous sont familières; par moments on pourrait se croire sur la Loire en aval d'Orléans!

Mais le fleuve est encore d'une énorme largeur, et à chaque tournant on croit voir s'ouvrir la mer. Les montagnes ont disparu : à peine quelques collines chauves, isolées, sur les flancs desquelles paissent des troupeaux de bœufs; le fleuve décrit des boucles immenses autour de grandes plages de sable que le vent soulève en tourbillons et où des barques sont échouées.

Des filets carrés sont tendus tout le long des rives au bout de grands balanciers de bambou; et tout le long s'échelonnent les misérables cabanes des pêcheurs; des filets noirs sèchent sur les toits de paille dorés. Dans les villages, à bras d'hommes, ou à l'aide d'un rouleau de pierre que tourne un buffle, on bat la moisson précoce. Des caravanes de porteurs et de porteuses défilent sur la crête des berges.

Bientôt, la campagne se dénude. Sur la rive droite, on aperçoit déjà dans le lointain des cheminées et des

fumées : c'est Outchang. Sur la rive gauche, de vagues murs blancs, puis des cheminées aussi et des mâts : c'est Hankaou.

Un peu avant midi nous distinguons les berges maçonnées de la gare « maritime » en construction — la gare du chemin de fer Hankaou-Pékin. Le fleuve se rétrécit peu à peu, jusqu'à n'avoir plus bientôt qu'un kilomètre. Le courant est violent et nous n'avançons que lentement le long de la rive gauche. Un agent d'hôtel chinois, venu à notre rencontre dans une méchante barque, en profite pour nous accoster et sauter à bord : voilà qui est bien « américain » au cœur de la Chine ! De nouveau une longue berge maçonnée avec de grands escaliers ; en arrière, des toits de tôle ondulée : le dépôt de locomotives du chemin de fer.

Quelques instants de plus, et de grands bâtiments se distinguent dans la verdure — rouges et blancs, — au-dessus desquels flottent les drapeaux des nations. En arrière, sur une colline gazonnée, se détache la masse d'un fort.

Nous défilons devant les terrains vagues et les magasins neufs des concessions japonaise et allemande. Bientôt, nous sommes à la hauteur de la concession française ; le « Grand Hôtel » français, le plus vaste bâtiment d'Hankaou, étage ses blanches vérandas entre la haute porte rouge de la muraille chinoise et les puissants ombrages d'où émerge le pavillon du consulat.

La ville maintenant se déploie et a vraiment grand air. Après la concession française, la concession russe et la concession anglaise : longue ligne de vérandas claires avec des toits rouges ou bruns. En avant, tout en bas de la berge maçonnée, la ligne des pontons où les vapeurs vont accoster. Sur le quai, et sur les vastes escaliers de pierre en pente raide, un grouillement de coolies.

II

HANKAOU

Le « Bund » d'Hankaou n'est pas somptueux comme celui de Changhaï. Les maisons, quelques-unes du moins, ne manquent pas d'élégance; mais elles sont petites, elles ont un air privé; entourées de jardins, quelquefois vêtues de plantes grimpantes, elles ont une apparence rustique qui rappelle le premier âge de la cité du Ouampou. Surtout derrière la façade du Bund ce ne sont guère que des entrepôts, ou des couvents : les rues courent entre des murs aveugles et l'on chercherait longtemps « Bubbling Well! »

Et puis, le Bund anglais seul est achevé, avec ses allées d'arbres et ses pelouses rases. Le Bund russe et le Bund français qui doivent le continuer sont en construction : on est encore aux fondations et la maçonnerie dépasse à peine le niveau des basses eaux[1]. Derrière le chantier où, du matin au soir, retentit l'allègre chanson des travailleurs, s'étendent encore des terrains vagues et même des prés. Et l'on ne peut passer de la concession anglaise à la concession française à travers la concession russe que par une seule route, qui n'est qu'une piste de poussière ou de boue.

Mais le Yangtzé est un autre fleuve que le Ouampou. Sur le Bund, on a l'illusion d'être sur une jetée. Le quai domine le fleuve de plus de dix mètres : les cheminées, les mâts même des grands bateaux n'en atteignent pas la plate-forme; et pourtant, dans deux mois les eaux y affleureront. Changhaï n'a jamais ce spectacle grandiose.

Changhaï n'a pas non plus l'équivalent du « Grand

1. Le quai a été solennement inauguré le 17 mai 1901, sous la présidence du contre-amiral Bayle, venu jusqu'à Hankaou à bord de l'*Amiral-Charner*.

Hôtel », avec sa vaste salle à manger élégamment décorée en bleu ciel, où résonnent, pendant les repas, les mélodies d'un grand orgue mécanique; — avec la spacieuse terrasse où l'on respire à pleins poumons la brise du fleuve, et d'où, comme d'un observatoire, un télescope permet d'observer à l'aise la lune et les planètes, — ou bien les faubourgs de Outchang! Le cinquième jour de la cinquième lune [1], fête du Dragon, j'y suis aux premières loges pour voir les régates. Deux barques, de lourdes barques de service, luttent à qui remontera le plus vite la longueur du Bund. Chacune porte étroitement serrés quinze rameurs et un pilote, plus un cymbalier et un tambour qui donnent la cadence : et les rames sont des balais! Ce sont des rires, des cris sauvages. L'une des barques est vite dépassée et bientôt s'arrête : elle fait eau de toutes parts, et il faut à la hâte écoper! Voilà bien l'incurie chinoise; quelle pitié pour quiconque a le respect du sport! Mais ces gens-là s'amusent royalement.

Le « monde » sur le Bund est moins élégant qu'à Changhaï. Les Chinois endimanchés, à bicyclette, y font bien admirer leurs bas de soie et leurs beaux mollets. Et les jours de fête, ce sont de longs défilés de pousse-pousse où l'on distingne de mignonnes têtes féminines toutes fleuries; des cortèges aussi de bambins, vêtus de robes éclatantes et portant avec fierté de hautes tiares dorées, ornées de verroteries et surmontées de grandes plumes de paon. Mais tous les jours, et d'un bout à l'autre de la promenade, c'est un perpétuel va-et-vient de coolies entre les pontons et les entrepôts.

Les déchargeurs de thé se distinguent cependant par un certain raffinement de toilette. S'il leur arrive d'avoir le torse entièrement nu, et même les jambes, ils sont coiffés d'un grand chapeau de paille fine, quelquefois doublé de soie bleu clair, dont les bords se relèvent avec grâce en ailes de papillon. Et les boîtes qu'ils por-

1. 1er juin.

tent suspendues aux flexibles balanciers, avec leur revêtement de bois peint en jaune ou en vert, coloriées à la manière d'une boîte de prestidigitateur forain, n'ont pas la grossière apparence de caisses banales. La vague odeur de thé qui flotte dans l'air vaut bien celle du musc ou du patchouli; le parfum du tabac n'est pas non plus désagréable, et les senteurs de naphtaline elles-mêmes, près des magasins de peaux, ont leur charme pour qui a respiré les puanteurs d'une ville chinoise.

La société européenne d'Hankaou est aussi plus mêlée que celle de Changhaï. Hankaou est la capitale d'une sorte de Far-West : on y rencontre plus d'un parvenu, plus d'un aventurier; certaines dames qui y font les châtelaines, mettant orgueilleusement une tour d'angle à leur maison, sont d'anciennes femmes de chambre ou d'anciennes cuisinières à qui la rareté de l'élément féminin a procuré l'occasion d'un riche mariage. Dans les rues d'Hankaou on voit plus de charrettes anglaises et de cavaliers que de coupés et de victorias. Les travaux du chemin de fer, enfin, y ont amené tout un personnel de chefs d'équipe et de contremaîtres qui ne sont pas toujours la distinction même : on s'en aperçoit vite au ton, au diapason seulement des conversations à l'hôtel.

Entre la ville indigène et la ville occidentale, c'est le même contraste qu'à Changhaï. La ville indigène est peut-être un peu moins sale, mais le contact avec la ville d'Occident est encore plus intime. A part les concessions japonaise et allemande, celle-ci s'est, en effet, établie en-deçà des murs, dans des terrains que le resserrement de la cité chinoise avait rendus disponibles. Rien ne sépare, pas même un arroyo, le Bund anglais du « Bund chinois ». Aux grands escaliers de pierre succède, sans transition, une berge de terre, coupée de palissades — afin que chacune des maisons qui se pressent sur le bord ait son morceau de rivage bien à elle, — où l'on n'accède que par des ruelles

infectes, et où, pendant des mois, s'accumulent toutes les ordures du quartier voisin, jusqu'à ce qu'une crue les emporte! Même sur la concession russe une rue chinoise subsiste encore, tout près de l'église russe et de l'église anglaise. Une ligne de dalles brisées forme une espèce de gué au milieu du bourbier noir où des cochons trouvent leur vie; sur le seuil des cabanes misérables sèchent des boulettes de charbon, du poil de chèvre étendu sur des claies, et à côté, des gâteaux sur des planches; des chiens pelés dorment au soleil. Une espèce de raccommodeur de pipes, aveugle, passe en se guidant avec son bâton et en jouant d'une sorte de viole grinçante. Un malheureux, demi-nu, couvert d'ulcères, est affaissé, comme écrasé, au pied d'un mur, ainsi qu'une bête immonde.

Hong-Kong, territoire anglais, sur les confins de la Chine, est plus qu'à demi chinois; à Hankaou, l'Européen est mieux chez lui. Ce n'est pas que les populations environnantes soient amies de l'étranger : plus d'une fois, les missionnaires ont dû fuir de Outchang, et lorsqu'on se promène dans la cité chinoise d'Hankaou on saisit plus d'un regard hostile. Je me rappelle que le jour de la fête du Dragon, comme je franchissais la planche d'accès du ponton de la *China Merchant C°*, un coolie, sans doute excité par les pétarades de la journée, la fit danser avec assez d'impertinence et même assez de malveillance. Mais l'Européen se fait respecter : par exemple, il interdit aux Chinois de toute classe l'accès des pelouses du Bund. Même il affirme parfois un peu rudement la supériorité de sa civilisation. Un jour, j'avais grand besoin d'un pousse-pousse, et on n'en trouvait pas; d'aventure il en passe un avec un Chinois dedans; le garçon de l'hôtel eut tôt fait de faire descendre le Chinois, et le Chinois de filer sans rien dire.

Changhaï a un aspect international où domine cependant la note anglaise; à Hankaou, les différentes nationalités sont non pas mêlées, mais juxtaposées. En moins

d'un kilomètre, vous voyez les noms des rues écrits successivement en anglais, en russe et en français : le chinois est la seule langue commune. Même variété dans le personnel policier. Voici d'abord un Sikh en kaki avec le turban rouge : police anglaise; puis un Cosaque en blanc avec la casquette : police russe; enfin un Chinois en bleu avec le chapeau pointu orné d'un plumet rouge : police française!

Les Anglais à Hankaou ont peut-être la concession la plus étendue : mais ils n'occupent nullement le premier rang. Les Russes, les Allemands même sont plus nombreux qu'eux. Les Russes leur ont presque complètement ravi l'exportation du thé. Le temps est bien passé où toute une flotte anglaise venait se disputer la précieuse cargaison, et où entre les plus rapides vapeurs s'engageait une lutte de vitesse à qui apporterait aux entrepôts de la Tamise le premier chargement de la saison. Moscou aujourd'hui, et non plus Londres, est le premier entrepôt des thés en Europe, et les trois quarts de l'exportation d'Hankaou se font par quatre grandes maisons russes millionnaires. Les grandes usines où se prépare le thé en briques, destiné à être expédié par Tientsin et Kiakhta — ou directement par le Han, ou bien encore par la Mandchourie, — et qui couvrent de leurs fumées la ville européenne, appartiennent toutes à des Russes. Et justement, le 30 mai, je vois arriver le premier des grands exportateurs maritimes : c'est un bâtiment d'Odessa.

Quant aux autres exportations d'Hankaou, ce que les statistiques rangent sous la dénomination de *general cargo*, les Allemands et les Français passent avant les Anglais. Ceux-ci n'ont gardé la première place que pour les importations, et pour le trafic fluvial. Leur pavillon est toujours le premier dans le mouvement du port : mais il couvre très souvent des marchandises étrangères.

Hankaou est en passe de devenir une des métropoles commerciales du monde. Le chiffre de son commerce

est déjà plus de la moitié du chiffre de Changhaï; il atteint déjà presque le chiffre de Tientsin. Entre Changhaï et Hankaou, les relations sont fréquentes à ce point qu'il part et arrive de ou pour l'un et l'autre port au moins un grand vapeur chaque jour. Même aux basses eaux de grands bateaux de mer peuvent remonter jusqu'à Hankaou : je me rappelle encore l'impression que me produisit l'arrivée d'un bâtiment de la Flotte Volontaire russe, à trois cheminées, tout noir, très haut de bord et l'avant taillé pour résister aux plus violentes tempêtes du large, s'avançant sur ce fleuve tranquille à plus de 1 000 kilomètres de la mer!

Et vers l'amont encore, jusqu'à Itchang, trois compagnies de navigation à vapeur, deux anglaises et une chinoise, entretiennent des services réguliers. La nouvelle compagnie allemande leur fera bientôt concurrence sur le haut comme sur le bas fleuve. Déjà la compagnie japonaise a poussé sa tête de ligne jusqu'à Chasi.

Que sera-ce lorsqu'à la voie fluviale du Han seront venus s'ajouter, pour faire affluer à Hankaou les produits du Nord et du Sud, les deux chemins de fer de Pékin et de Canton!

III

EXCURSION SUR LE CHEMIN DE FER HANKAOU-PÉKIN

Le directeur du chemin de fer franco-belge Hankaou-Pékin me fournit gracieusement les moyens de visiter le ruban de ligne le plus proche d'Hankaou. En compagnie du chef de la première section, un ingénieur français, je m'embarque sur une chaloupe de la Compagnie : le point initial de la pose se trouve en effet à 17 kilomètres et demi d'Hankaou, au-delà d'un petit affluent du Yangtzé qui aurait arrêté trop tôt l'avancement des travaux.

Nous passons au pied de la gare fluviale qu'on appelle volontiers, par une erreur qui n'en est pas une, la gare

« maritime ». Sur 1 300 mètres se développe la magnifique berge maçonnée, tout en pierre rouge, en avant de laquelle l'ancien talus de terre achève d'être désagrégé par les flots. La gare elle-même avec ses dépendances ne couvre pas moins de 2 kilomètres carrés. On l'a placée à quelque distance de la ville pour payer le terrain moins cher : mais la ligne se prolongera par derrière la cité d'Hankaou, de manière à aboutir au Han en face d'Hanyang.

Bientôt nous quittons le Yangtzé pour le petit affluent du kilomètre 17 : c'est une sorte de canal qui fait communiquer le fleuve avec une de ces nombreuses dépressions latérales dont son cours est bordé. Aux hautes eaux le fleuve déborde dans la dépression; aux basses eaux, comme en ce moment, cette sorte de lac temporaire s'écoule dans le fleuve. Cette espèce d'arroyo, dont les flots moins chargés de limon sont déjà d'un vert plus clair, serpente entre des berges de terre couvertes de grandes herbes semi-aquatiques qui sont en effet submergées à l'époque des crues.

Sur une terrasse un peu plus élevée, je remarque une grande paillote entourée de palissades : c'est un magasin du chemin de fer. On y décharge des rails amenés des aciéries voisines d'Hanyang sur une large plate-forme portée par deux jonques accolées : ainsi fut transporté jadis l'obélisque de Louqsor! En avant de nous se profilent des remblais et déjà l'on entend les refrains des attelages de coolies. Un détour de la rivière, et nous sommes arrivés.

Le pont de 180 mètres qui doit franchir le canal par où nous sommes venus est déjà fort avancé. Les piles, en maçonnerie, sont terminées; de grandes piles minces et hautes, assez hautes pour que, même au moment des grandes eaux, les jonques puissent passer en abaissant leur mât. Le tablier en fer vient d'arriver du Creusot et on s'occupe à le monter. Il n'y aura pas de passerelle pour piétons : on veut éviter aux indigènes les accidents, et aussi les forcer à prendre le train.

Du haut du remblai on découvre une immense plaine de joncs, parsemée de paillotes volantes. Cette plaine décrit un grand arc de cercle vers l'Ouest autour du plateau qui suit le chemin de fer, et la ligne la retrouve au kilomètre 60. Au moment des crues, les chalands peuvent amener les matériaux à pied d'œuvre jusque-là. Même maintenant les chambres d'emprunt au bas du remblai sont à moitié remplies d'eau. Des coolies sont occupés à régaler les talus avant la montée du fleuve sous l'œil d'un surveillant qui compte les pannerées de terre transportées par chacun. Un soldat de garde, crasseux, nonchalamment assis sur une caisse, a l'air d'un mendiant.

Nous prenons le train de service : il n'est pas luxueux! Pas un seul wagon aménagé pour les visiteurs, pour les chefs au moins. Nous nous installons sur un simple truc à ballast, en posant une planche sur les rebords : encore faut-il prendre garde de mettre la planche de biais, autrement elle dépasserait trop et accrocherait aux réservoirs, aux signaux! Nous voilà donc bien, le visage en plein soleil, bientôt aveuglés par l'épaisse fumée de la locomotive, qui brûle du charbon japonais.

Jusqu'au kilomètre 20 la voie n'est qu'une voie provisoire en contre-bas du remblai, qu'on abandonne aux hautes eaux. Elle franchit une sorte de chenal actuellement à sec, qui est un autre débouché de la dépression, et qui a nécessité la construction d'un second pont, dont la maçonnerie est dès à présent achevée. Puis gravissant une pente elle rejoint la voie définitive.

Celle-ci traverse une plaine élevée au-dessus des inondations, dont elle coupe par une suite de tranchées et de remblais peu importants les faibles ondulations. Les ruisseaux, pour la plupart à sec, sont franchis sur des ponts provisoires tout en bois. La voie elle-même est loin d'être parfaite : en bien des endroits elle est insuffisamment ballastée et a besoin d'être relevée; le bourrage des traverses est à reprendre. Si faible que soit

notre vitesse, nous sentons très nettement quand la voie penche indûment d'un côté, et quand elle joue aux « montagnes russes » — ou au « dragon chinois »! Dans quelques tranchées un peu profondes les talus se sont éboulés et les fossés privés d'écoulement débordent.

Les pluies violentes, quasi tropicales, sont le grand tracas des ingénieurs. Près du point terminus, 50000 traverses en fer sont entassées : on veut se rendre compte si malgré leur prix élevé elles ne sont pas plus avantageuses que les traverses en pin d'Orégon ou en hinoki du Japon, même injectées. En revanche l'humidité du climat rend aux ingénieurs ce service de jeter rapidement un manteau d'herbe sur les talus de terre rouge. Et le lit des nombreux cours d'eau que la voie traverse leur fournit au moins à proximité un excellent ballast, que l'on peut presque partout transporter aux endroits voulus à bras d'hommes. Les coolies en emplissent des paniers qu'ils placent sur les deux côtés d'une brouette; les brancards de la brouette se prolongent en avant de manière qu'un coolie peut tirer tandis que l'autre pousse.

La campagne n'est pas jolie : les ondulations de terrain sont trop éloignées et trop molles, les bouquets de bois trop rares et trop maigres pour la sauver de la monotonie. C'est l'éternelle rizière, qu'on est en train de préparer : labours fangeux et odieuses senteurs d'engrais humain. Les champs de blé et d'orge sur les mamelons sont plus avenants : c'est la moisson déjà; on ne voit que gerbes portées sur l'épaule au bout du balancier de bambou qui sert à tout.

Le pays est bien cultivé et pourtant les villages sont rares. Les maisons — en briques cuites au soleil — sont disséminées ou rassemblées seulement par petits groupes, en hameaux. Les stations de la ligne sont espacées de 20 en 20 kilomètres et ce ne sont que des croisements, avec des dépôts. Mais dans l'intervalle il y a des paillotes-cantines pour les travailleurs des chantiers.

On se rend bien compte cependant que cette cam-

pagne est très peuplée. Quelquefois quand nous sifflons les gens s'enfuient avec le bétail — les femmes en trottinant sur leurs jambes raides comme de jeunes veaux encore mal dégourdis. Mais en général on vient nous voir passer : nudités des gens au travail; toilettes de ceux qui se sont endimanchés pour la fête du Dragon, dont c'est aujourd'hui la veille. Il y a des femmes en splendides atours — large pantalon rouge et veste bleue, — qui ressemblent de loin à des chasseurs d'Afrique! Des enfants s'amusent à courir après le train. Des familles entières sont accroupies sur les crêtes des talus, et leurs ombrelles font comme des champignons.

Comme toute campagne chinoise, celle-ci est parsemée de tombeaux. Autant de tombeaux que la ligne rencontre et qu'il faut déplacer : autant de fois 10 000 sapèques[1] qu'il faut débourser! Les taupinières funéraires des deux côtés servent de postes d'observation aux curieux : je vois encore sur l'une d'elles un petit gamin d'une dizaine d'années, tout nu, tout bronzé, une faucille à la main — une vraie statue de petit dieu antique, un « enfant de Cérès »!

Il se fait tard : au kilomètre 50 nous nous arrêtons et notre wagon ballast se transforme en wagon restaurant. La caisse du photographe de la Compagnie sert de table : le pied de l'appareil me sert de siège. L'ingénieur s'assoit sur la caisse aux sapèques : 2 millions de sapèques elle renferme! On fait des avances aux coolies pour la fête du Dragon; heureusement, par privilège spécial du vice-roi de Outchang, ce sont des sapèques de papier, des billets de mille.

Notre interprète mange en même temps que nous et la même chose que nous : il boit même sa large part de vin. Et, tandis que nous nous grillions au soleil sur notre planche, tout le long de la route il s'est prélassé bien à l'ombre dans un palanquin : nous voulions voir!

1. Environ 25 francs.

N'empêche qu'aux yeux des Chinois nous avons dû passer pour les domestiques de notre interprète! Peu à peu tout autour de nous des curieux couronnent les tombes : mais il suffit de braquer l'appareil photographique pour les faire tous déguerpir.

Cinq kilomètres encore et nous sommes au bout de la ligne. Là pour le moment, à 55 kilomètres et demi de la gare fluviale, est stationnée la « cabane », le fourgon forge qui lentement s'avance suivant le progrès de la pose. Là s'arrête le rail, mais les terrassements sont déjà exécutés sur plus de 150 kilomètres encore jusqu'à Sinyang, qui est déjà dans le bassin du Hoang-ho. Entre Hankaou et Sinyang, malgré le labour des rizières et la récolte du blé, 30 000 coolies sont aux chantiers.

Aucune difficulté sur la route que le passage du seuil qui sépare les deux domaines fluviaux. Sur 50 kilomètres il faut entailler les granits et même, pour franchir la crête, percer un tunel de 350 mètres de longueur, à 200 mètres au-dessus de l'étiage du Yangtzé à Hankaou. Au-delà c'est la plaine indéfinie ; la voie n'aura qu'à courir en droite ligne sur des lieues et des lieues, sans presque de tranchées ni de remblais, au milieu d'une campagne très riche. Il ne s'agira plus que de passer les 4 kilomètres du Hoang-ho.

Faute d'aiguillage, nous revenons machine arrière. Pour éviter les accidents on place une vigie sur le wagon de queue devenu le wagon de tête. Les indigènes qui se promènent sur la voie mettent une extrême lenteur à se retirer et ne se garent qu'au dernier moment : si faible que soit notre vitesse selon nos habitudes, elle semble dépasser l'imagination chinoise. La vigie lance en passant des poignées de sable à ces tardigrades qui ont failli se faire écraser et qui se contentent de tourner le dos en baissant la tête.

Tout d'un coup le mécanicien, un Italien, arrête et crie : « Un mort sur la voie! » Un long cortège blanc et bleu se déroule en effet sur la ligne, avec accompagnement de cornemuses et de pétards. Des hommes

portent sur leurs épaules une longue caisse noire, où un enfant est à califourchon : c'est un cercueil, et le cortège un enterrement. La voie leur a paru la route la plus praticable : ils la quittent à grand'peine et, dès que nous sommes passés, la reprennent.

Nous voici revenus sans accident au kilomètre 17 et nous nous rembarquons. Le canal est couvert d'immenses troupeaux de canards qu'enserre et que pousse un cordon de barques : ce sont les fournisseurs des albumineries d'Hankaou. A bord l'ingénieur discute avec l'interprète une grave question : la décoration du train officiel qui doit le surlendemain transporter sur la voie nouvelle le grand directeur du chemin de fer, Son Excellence Chêng le Taotaï !

IV

UNE PROMENADE A OUTCHANG

Outchang est, sur la rive droite du Yangtzé, le pendant de l'agglomération Hankaou-Hanyang sur la rive gauche. Il n'y a pas de bateaux à vapeur pour passer d'une rive à l'autre et la traversée oblique est toute une navigation.

Notre sampan longe d'abord le quai de la cité indigène d'Hankaou, dont les entrepôts blancs en haut des berges semblent reposer sur les mâts pressés des jonques comme sur un gigantesque pilotis. Nous passons devant l'embouchure du Han sans presque l'apercevoir, si épais, si compact est le barrage de jonques qui en obstrue l'entrée, — semblable à ces formidables embâcles de végétation flottante qui masquèrent à Stanley le confluent de plusieurs grands affluents du Congo.

Puis nous piquons au large et malgré l'effort des rameurs nous dérivons un peu, tant le courant est fort. Un grand quai en construction sur la rive droite nous étonne; il nous révèle que Outchang est la résidence d'un vice-roi intelligent, ouvert aux choses d'Occident ;

Tcheng-chi-tong. Ensuite nous longeons la muraille qui tombe droit dans le fleuve : et le mouvement confus des porteurs d'eau, des manœuvres de toutes sortes sur les grands escaliers qui descendent des hautes portes jusque dans le fleuve évoque en notre mémoire des visions de Babylone.

A un tournant au pied d'une tour le courant est si violent que nos bateliers doivent s'accrocher à la gaffe dans les interstices ou les trous des pierres : l'eau a creusé de véritables petits « moulins » dans les blocs de granit rouge. Encore sommes-nous heureux de trouver l'abri de deux grandes jonques accolées qui portent à la filature voisine de lourds chargements de coton : coton chinois facilement reconnaissable à la teinte jaunâtre et au lâche ficelé des balles. Sur un ressaut de la muraille des femmes lavent des vêtements rapiécés et de la salade verte dans l'eau terreuse.

Nous débarquons sur une grève poussiéreuse couverte de bottes d'ail dont l'odeur corrige agréablement celle des tas d'ordures voisins. Nous nous dirigeons aussitôt vers les nouvelles casernes que le capitaine H., un ancien officier allemand qui fait ici fonction d'instructeur en chef, nous a très aimablement invités à visiter.

Nous sommes reçus, le capitaine français qui m'accompagne et moi, dans la salle d'honneur. L'extérieur est de pur style chinois, mais l'ameublement est à moitié européen. Les chaises anguleuses sont en bois laqué, et devant la grande entrée s'élève une petite estrade basse tapissée de soie écarlate avec de grands phénix brodés en blanc et bleu qui est le « lit de réception » pour les visiteurs distingués ; mais pour nous on a dressé une table à l'européenne que recouvre une resplendissante nappe blanche.

Les officiers supérieurs chinois s'y assoient avec nous. Ils portent une tunique de soie flottante d'un bleu sombre, richement brochée, les galons sur les manches formés par les enroulements d'un dragon. Ils sont chaussés de bottes molles à la semelle très épaisse,

comme il convient à leur dignité, et coiffés d'une calotte de fourrure piquée, en manière d'aigrette, de deux plumes de paon.

On nous donne du champagne dans des flûtes, du thé blond et sucré dans des tasses à l'européenne, et les petits fours partagent les compotiers avec les gâteaux chinois. Les « ordonnances » qui font le service ont été stylés : l'un veut bien me donner des baguettes pour piquer les gâteaux chinois; mais un autre, mieux instruit des mœurs étrangères, lui fait signe de me laisser, barbare que je suis, manger avec mes doigts!

Sur les murs la fantaisie de fresques chinoises alterne avec la rigidité de profils de fortifications. A côté de vieilles gravures représentant les batailles de la Chine au XVIIe siècle, œuvres des Jésuites de ce temps, sont exposés les modèles de fusils et de cartouches les plus modernes. Dans un coin on conserve pieusement le « landau » qui fut spécialement construit pour le prince Henri de Prusse lors de sa dernière visite. Le toit est exactement celui d'une chaise chinoise : bombé, couvert d'un réseau de cordelettes et surmonté d'une pomme en étain. Les fenêtres, comme celles d'une chaise, sont fermées seulement par une toile métallique en guise de vitre.

Des Japonais ont aussi mis la main à la décoration. Il y a quelques mois, sur un ordre de Pékin et contre la volonté du vice-roi, tous les instructeurs allemands, sauf deux, ont été remplacés par des instructeurs japonais. Au-dessous d'un portrait de Tcheng-chi-tong — belle figure de vieillard grave aux yeux de feu — s'étale un grand plan de Tokyo, accompagné d'un petit plan de Paris et d'un petit plan de Londres. Les officiers japonais racontent bien à leurs élèves chinois que ce sont eux, les Japonais, qui ont inventé le télégraphe et les chemins de fer!

Une image d'origine japonaise est particulièrement amusante. Elle représente un choix des grands hommes du monde. On y voit au premier rang Wellington voi-

siner avec Gambetta et Gladstone avec Pierre le Grand, qu'un officier chinois, pour nous flatter peut-être, nous donne comme Louis XIV. Dans la seconde rangée, de Moltke entre Li-Hung-tchang et Bismarck. Mais la place d'honneur appartient à un gros homme très laid qui est le Mikado, assisté à droite de Washington, et à gauche de Bonaparte, reconnaissable surtout à l'uniforme de Brienne.

Après la collation nous faisons le tour du casernement. Bien qu'on y sente un peu trop l'odeur des « baquets de propreté » et que près des cuisines nous surprenions une foule de gamins qui n'y ont que faire et qui se sauvent à notre approche, l'ensemble paraît assez bien tenu. Les bâtiments pour le logement des hommes n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont disposés en lignes parallèles : toutes les portes donnent sur les allées intermédiaires. Les soldats ne sont que quatre par chambre : mais les cloisons qui séparent les chambrées ne s'élèvent qu'à un peu plus de hauteur d'homme et toutes communiquent par un long couloir latéral. Les officiers couchent à la caserne et ont chacun une chambre fermée.

Nous passons ensuite au gymnase. Les soldats sont en tenue d'été, veste et pantalon d'une sorte de kaki : le chapeau de paille canotier manque un peu d'allure et la natte relevée sur la nuque leur donne un peu l'air de petites filles. Mais ils sont bien musclés et exécutent des exercices difficiles avec beaucoup de correction : ils font preuve de force, de souplesse et même d'agilité. L'instructeur allemand leur reproche cependant un certain manque de vivacité, d'élan, de feu. « Ils font tout — nous dit-il — avec tranquillité. »

Enfin nous assistons à la manœuvre d'une batterie d'artillerie. En tenue d'hiver, drap bleu et turban noir, les soldats ont un air plus martial. Leurs mouvements sont d'une précision irréprochable : les diverses opérations de la mise en batterie, du démontage et du remontage des pièces, sont exécutées avec un ordre

parfait et une grande rapidité; le capitaine français qui m'accompagne n'en revient pas. Ces troupes possèdent au plus haut degré les qualités manœuvrières : or, au témoignage de l'instructeur allemand, chaque soldat individuellement est d'une endurance à toute épreuve, et bon tireur : « vue excellente et pas de nerfs ». Sur les 10000 hommes de troupes que compte la garnison de Outchang, il y en a déjà 3000, de toutes armes, qui sont, comme celles-ci, équipées, armées, exercées, entraînées à la moderne — capables, si elles sont bien conduites, de se mesurer à nombre égal avec des troupes européennes.

Il existe précisément à Outchang une Académie militaire pour la formation du nouveau corps d'officiers que réclame la nouvelle armée. Le capitaine allemand en est le directeur et nous y conduit.

Sur le chemin nous traversons une espèce de terrain vague entouré de barrières que l'on prendrait volontiers pour la place du marché aux bestiaux : c'est la première cour du yamèn du vice-roi réformateur. La route macadamisée que nous prenons ensuite est due à son initiative. Quant aux bâtiments de l'Académie, ils sont de proportions monumentales : toute une enfilade de cours dallées communiquant entre elles par des galeries, et où s'élèvent des pavillons élégants. Partout un grand air de propreté et même de confort : on pourrait se croire dans une École militaire du Japon.

Tandis que nous retraversons le Yangtzé, je me demande ce qui arrivera le jour où la Chine aura porté à quelques centaines de mille hommes cette armée nouvelle que depuis quelques années seulement elle a commencé de constituer avec tant de succès. Et justement en débarquant j'apprends que les Boxeurs, dont on s'inquiétait assez peu jusqu'ici, viennent d'incendier la gare de Paoting-fou : — déjà le soulèvement du nombre!

V

NANKIN

Nous redescendons le Yangtzé à une vitesse d'un bon tiers supérieure à celle de la montée, et moins de quarante heures après avoir quitté Hankaou, nous apercevons le pic pointu, conique comme un volcan, qui annonce Nankin : le « Mont Saint-Michel ».

Nous débarquons en plein fleuve, et quelques moments après des pousse-pousse nous emportent vers la Mission catholique : il n'y a pas encore d'hôtel pour les étrangers à Nankin. La route, très bien macadamisée, court entre des champs de blé ; nous passons un canal sur un pont de bois, mais renforcé par des armatures de fer et dont une travée fait pont-levis : n'était notre équipage, nous pourrions un instant nous croire en Europe !

Mais voici devant nous une haute, longue, immense muraille : nous sommes en Chine ! Nous nous engageons sous une grande porte sombre ; un véritable tunnel étroit et élevé, où s'agitent autour de leurs étalages une foule de petits marchands, et d'où s'exhalent des odeurs caractéristiques : tabac, opium, benjoin — et quelque chose de pis !

A peine franchi la porte de la ville, nous entrons littéralement en pleine campagne. La belle route macadamisée continue, bordée de chaque côté par un petit trottoir proprement pavé de petites pierres et par une double ou triple rangée de saules pressés, bas et touffus, formant rideau. De temps en temps nous passons des maisons basses sans fenêtres, en belles briques grandes et régulières, de couleur grise, qui donnent l'illusion de la pierre. Des deux côtés de la route on fait la moisson, moisson de blé et moisson de haricots que l'on bat comme le blé. Assises sur le bord du trottoir, des femmes, habillées en toile bleue tout comme nos

paysannes, écossent aussi des haricots et des pois. Par endroits la route dans toute sa largeur est jonchée de ces légumineuses familières.

Nous croisons de délicieux bourriquots, élégamment harnachés, avec une belle selle rouge, tout couverts de sonnailles, sur lesquels trottinent des braves gens avec des parasols de calicot. Même nous rencontrons un tonneau d'arrosage en fer. Décidément nous ne sommes pas en Chine : nous sommes dans une campagne française, nous suivons l'allée qui mène au château ou à l'abbaye!

Mais la route tourne et s'allonge, comme si elle ne menait nulle part ou très loin : point de château; point d'abbaye! De temps à autre des hameaux, des hameaux chinois, délabrés et vermineux. Après cinq ou six kilomètres nous apercevons sur une colline, une grande porte rouge : est-ce une plaisanterie? Allons-nous ressortir de la ville : le guide que le Père de la Mission nous a envoyé au débarcadère se moque-t-il de nous?

Nos traîneurs s'arrêtent : il paraît que nous sommes dans le bon chemin, mais pas au bout. La Porte Rouge est un reste d'une ancienne enceinte quand Nankin était plus petite. Tandis que nos hommes pour se donner du cœur prennent force bols de riz, pour nous dégourdir les jambes nous gravissons le monticule où elle s'élève. Dans l'ombre des grandes voûtes, parmi les bourriquots, des coolies presque nus, couleur de bronze, dorment paisiblement les jambes en l'air sur un lit de haricots secs! Mais hélas! tout autour à nos pieds on ne voit que la campagne : des cultures maraîchères avec de petits hameaux dans des bosquets. Où est Nankin? nous nous le demandons avec effarement.

Nous repartons, et enfin nous quittons la belle route pour une rue chinoise, aux dalles brisées, versées, défoncées, quand elles ne sont pas remplacées par une affreuse rocaille de galets et de débris de brique! Oh! mémorables cahots que nous endurâmes une heure durant dans nos « pousse » de campagne, dont les

roues semblaient à chaque instant devoir lâcher l'essieu! Ankylose de nos jambes, meurtrissure de nos hanches et de nos reins!

Nous traversons maintenant une espèce de village où l'on peut cependant à certains détails reconnaître la marque d'une cité : une enseigne dorée, où nous manquons de nous cogner la tête; un panneau de bois découpé; un comptoir bien fourni. Les maisons commencent à se suivre et la rue à grouiller. Des caravanes passent de bourriquots noirs, avec des muselières de bambou : d'une main le « cavalier » tient l'indispensable parasol, et de l'autre quelquefois un grand pot de riz cuit posé sur l'avant de la selle. Près des auberges il y a de véritables troupes d'ânons dessellés, attachés à des piquets dans des terrains vagues, entre les jambes desquels des porcs fouillent les ordures. Ce sont aussi des défilés de pousse-pousse, qui transportent des pierres.

Une foule de marchands ambulants avec une grande variété de « musiques ». La plus en faveur ici semble être un tambourin sur lequel en tournant la main on fait frapper un petit battant de bois. Les bonzes aussi se font entendre : en voici un qui tape à coups redoublés sur un petit « poisson » sacré, tandis que sur une tablette sculptée qui lui pend par derrière brûle un bâtonnet de benjoin. A quelques pas derrière une femme âgée qui titube sur ses « petits pieds », un jeune homme marche en portant un banc dans son dos, comme s'il voulait se faire rentrer les épaules et s'élargir la poitrine; c'est un bon fils, il porte le banc de sa mère : ce qui est un des plus beaux exemples de piété filiale!

La rue, par moments, est assez large, très large même pour une rue chinoise : mais le milieu est, ou a été, dallé. Nos hommes trouvent moins dur de passer à côté sur la terre battue; le malheur est que devant chaque porte il y a une petite allée de brique faisant un peu bosse qu'il nous faut gravir pour retomber ensuite rudement dans une espèce de rigole humide d'urine ou d'eau

grasse. Les gens nous regardent avec curiosité, mais sans malveillance, et nous n'avons aucune raison d'être de mauvaise humeur : mais nous poussons tout de même un soupir de soulagement quand, au bout de 8 kilomètres, après une heure et demie de trimballement, nous apercevons les murs blancs et la croix de fer de la Mission.

La cour intérieure, avec son double étage de galeries ornées de bois ajourés, d'un blanc éclatant, et ses magnifiques parterres de verdure, a un air de simplicité sans ascétisme. Les longs couloirs sonores entre les hautes murailles de plâtre nu sont plus austères; mais la vue s'ouvre de tous côtés sur de riches cultures maraîchères : on se croirait volontiers au centre d'un riche domaine dans une gentilhommière entourée des habitations des fermiers.

Ma chambre est pauvrement meublée : pas une glace; un lit dur; pour toilette une petite cuvette sur un escabeau; pour pot à eau une espèce de boîte à lait détamée; une table, un fauteuil, une chaise, une vieille commode, un prie-Dieu et un bénitier; pour toute décoration, quelques images de sainteté collées sur le plâtre. Mais tout est si propre, il fait si frais dans cette chambre de retraite, qu'on s'y trouve bien.

Et puis, cette Mission est une manière de monument historique; c'est une des premières qui furent fondées en Chine : en 1585! Elle porte témoignage du long effort des Jésuites pour convertir le peuple chinois, comme de leur insuccès. Cette antique Mission ne compte pas, après plus de trois siècles, un millier d'adeptes.

Le Père J. qui nous donne l'hospitalité est un homme plein de dignité et de charme. Sa grande barbe blanche, sa longue robe de soie écrue, à la chinoise, qui fait ressortir sa puissante stature, lui donnent la prestance d'un patriarche.

Mais la charité chrétienne n'a pas éteint l'ardeur de sa foi patriotique. De sa voix douce, mais assurée, il nous déclare « qu'il est malsain de laisser faire les

Anglais »; et c'est un gardien jaloux des droits de la France, un défenseur énergique de ses intérêts. Il dirige d'ailleurs les affaires de la Mission avec une habileté consommée; en ce moment il achève de bâtir près du débarcadère un hôtel tenu à l'européenne pour les riches Chinois de passage, qui lui rapportera gros et dont il saura se faire un nouveau moyen d'influence.

Sa conversation est familière; son langage très libre. Parlant d'une jeune fille positivement séquestrée par ses parents, il dit tout naturellement : « C'est pis que dans un couvent. » Et comme un jour un visiteur, se trouvant là au moment où il se mettait à table, faisait le signe de la croix en même temps que lui : « Oh ! vous n'avez pas besoin de vous signer, lui dit-il en riant, puisque vous ne mangez pas ! »

Le jour de notre arrivée, c'est la Pentecôte, et dans l'après-midi il y a salut à la chapelle. Elle est toute décorée à l'européenne : sur l'autel s'élève une grande image de la Vierge foulant le croissant. Mais sur l'étole du Père brodée de motifs chinois se déroule sa longue tresse, et les hautes semelles de papier blanc le grandissent encore sur les marches de l'autel. Il porte une espèce de tiare pyramidale en soie noire brodée d'or, qui était la coiffure de cérémonie nationale au temps des Mings.

Les enfants de chœur ont aussi des insignes chinois : ils sont en robe rouge et toque rouge; mais la toque est rehaussée d'un bouton vert sur le devant, et au sommet d'un bouton de cristal. Le sacristain, qui tient aussi l'encensoir, porte le chapeau des serviteurs de l'autorité, le chapeau de tresse conique avec un plumet de crins rouges. L'assistance, accompagnée par l'orgue, chante tout en s'éventant des cantiques latins, avec assez de justesse, d'ensemble et de netteté : nous comprenons ces chanteurs qui chantent sans comprendre, et je reconnais les paroles du *Gloria in excelsis Deo*.

En sortant le Père J. nous dit d'un ton jovial : « Voilà quelque chose que vous ne verrez pas à l'Exposition. »

En effet c'est un spectacle peu banal, ces pompes du catholicisme se déroulant au cœur de la Chine : je ne pouvais m'empêcher d'en ressentir l'incomparable prestige, mais j'étais frappé plus vivement encore de leur étonnante ressemblance extérieure avec les cérémonies bouddhistes.

Un temple de Confucius est tout voisin de la Mission : nous y allons en nous promenant. Un beau portique en brique émaillée et marbre en précède l'entrée. Les portes sont de dimensions colossales : elles sont couvertes de clous énormes dont la tête n'a pas moins de dix centimètres de diamètre. Sous le porche nous admirons une magnifique cloche élégamment évasée en corolle, forme très différente de la forme classique qui est presque cylindrique. Le petit portique de bois auquel elle est suspendue est un chef-d'œuvre de sculpture : les piliers reposent sur des griffons; les cornes de cette sorte de *torii*-miniature se projettent en têtes de dragon; au sommet se détache un phénix merveilleux de légèreté.

Dans la cour qui s'ouvre ensuite, c'est un débordement de végétation folle. Ce ne sont plus seulement, comme aux temples de Canton, des grandes herbes, mais de gigantesques ombellifères, des roses trémières géantes, même des arbres : des pins et des abricotiers sauvages. Les fours à brûler le papier sacré, pourtant de proportions monumentales, sont presque perdus dans cette jungle.

On accède au temple par un large perron à deux étages où montent quatre rampes de granit massif. L'effet du temple lui-même est un peu gâté par le reste des échafauds dressés pour la dernière grande fête annuelle et qu'on n'a même pas pris la peine d'enlever. L'intérieur est nu; pas même une statue; seulement une tablette géante au milieu, et sur les côtés une multitude de tablettes plus petites, toutes portant le nom du sage sanctifié. D'énormes tables de bois plein sont disposées pour recevoir les offrandes; sur les côtés sont

rangés des sortes de portiques en bois très lourds dont les piliers reposent sur des canards.

Derrière le sanctuaire principal s'étend une terrasse plus élevée encore avec un autre temple moins grand que le premier et aussi nu. Tout à fait en haut enfin se dresse un petit kiosque octogonal où l'on reçoit la brise et d'où l'on a une jolie vue sur la « ville ». Au premier plan, de vastes cultures maraîchères : terre noire et verdures tendres; des mares où le ciel se reflète comme dans un miroir. Des monticules verdoyants, parsemés de taupinières qui sont des tombes, où pâturent des bœufs et par les sentiers desquels passent des caravanes d'ânes chargés de sacs de riz.

Plus loin, parmi des feuillages sombres, des groupes de toits noirs et des pans de murs blancs taillés en escalier : c'est un quartier de la ville, une simple bourgade; rien qui s'élève; les yamèns eux-mêmes ne se distinguent que par le tour plus vaste de leur enceinte et la disposition compliquée de leurs corps de bâtiments. Dans des bosquets plus touffus luisent les toits de tôle et se devinent les vérandas de la Mission américaine; l'église catholique à peu de distance dresse son portail blanc. Tout près un village de paille et pisé, avec ses aires de glaise sèche où l'on bat la moisson, semble doré dans la belle lumière.

Sur la gauche, la colline boisée de la Citadelle; la Porte Rouge sur son coteau; l'élégant belvédère de Peïkeko. Sur la droite la haute ligne raide de la muraille, et, par delà, les grandes pentes du Mont-Saint-Michel ferment l'horizon. De vraie ville, point! Pourtant Nankin compte encore de 300 à 600 000 âmes dans son enceinte énorme de 34 kilomètres. Mais presque toute la population est ramassée dans la partie sud, qu'on ne découvre pas de notre poste d'observation.

C'est là, devant l'Arsenal, que se voit encore le dernier débris de la fameuse *Tour de porcelaine* : la coupole de bronze qui maintenant, renversée, forme une vasque magnifique. On se demande comment les Chinois, avec

les engins primitifs dont ils disposaient, purent monter une pièce d'un tel poids à pareille hauteur. — En dehors de ce quartier du Sud, Nankin ressemble à une campagne, tout au plus à une banlieue et rien n'y gênerait les ingénieurs futurs si jamais Nankin devait redevenir la capitale de la Chine — d'une Chine rajeunie et définitivement rentrée dans le commerce du Monde!

La grande curiosité de Nankin est le Tombeau des Mings. Nous nous y rendons en pèlerinage montés sur de petits chevaux hirsutes, mais très doux, qu'accompagnent des conducteurs dépenaillés.

Nous suivons quelque temps la route européenne; nous franchissons le canal de ceinture sur un beau pont de brique que la colonie occidentale a baptisé le « Pont des Étudiants », parce que c'est le but de promenade favori des élèves de l'école de la Douane. Les gens d'alentour y ont d'ailleurs consciencieusement étendu un lit de crottin pour sécher au soleil.

Ensuite nous longeons les murs d'un camp en brique et pisé badigeonnés de rouge : sur le parapet des cercles concentriques noirs figurent sans doute des gueules de canons, et des petits kiosques de distance en distance sont les guérites. Et nous entrons sans nous en douter dans la ville tartare, dont le mur d'enceinte de ce côté a été complètement rasé.

Mais voici les grandes ruines du Palais Impérial. Les briques magnifiques, une à une, chaque jour s'en vont, emportées par les pauvres paysans des environs, exploitées comme une carrière sous l'œil du mandarin indifférent. Le yamèn du maréchal tartare est encore là : un grand carré de bâtiments bas et aveugles, précédé d'un parvis de dalles de granit où s'élèvent de hautes palissades légères comme des grilles avec des inscriptions en caractères d'or. Autour s'étend une plaine de gazon ras, parsemée de bases de colonnes, où paissent des bestiaux.

Nous sortons du Palais par l'arche centrale d'une

triple porte à travers la muraille, monumentale comme un arc de triomphe romain : les voûtes, en brique solide comme de la pierre, sont bien conservées, et les arabesques qui courent sur les plinthes de marbre sont encore distinctes. Nous tombons sur un petit canal que traversent, séparés seulement de quelques mètres, cinq petits ponts massifs, en plein cintre, par où passaient jadis les cortèges impériaux, et qu'on appelle les « Cinq Dragons ».

Longeant le canal, nous allons vers la muraille qui forme ici l'enceinte commune de la ville tartare et de la ville chinoise. A notre droite au milieu des champs une vieille maison délabrée sur le toit de laquelle toute une pépinière de pins et une brousse d'herbes folles ont poussé : c'était là qu'on enfermait, me dit-on, les femmes de l'Empereur qui n'étaient pas sages !

La Grande Muraille s'élève haute et solide comme il y a quatre cents ans : nul ne se risquerait à en enlever une brique et récemment encore, pour la visite d'un envoyé de l'empereur, on a réparé les brèches que Li-Hung-tchang y avait faites, lorsqu'il reprit la ville aux Taïpings. Et tous les soirs tournent sur leurs vieux gonds rouillés dans le granit les grandes portes bardées de fer.

Des voûtes impériales, nous débouchons dans une grande plaine mamelonnée où paissent des troupes de cavales aux longs crins, demi-sauvages, et des moutons tartares à la queue renflée et adipeuse. Parsemés dans les fonds et sur les monticules, des tumuli de gazon ; au loin, isolées, d'étranges formes grises, comme des rochers dressés qui auraient figures d'animaux.

Nous suivons un chemin de dalles glissantes qui est la route de Tchinkiang. Par là doivent venir un jour les « Diables d'Occident » : aussi les Chinois prévoyants ont-ils établi là un camp. Obliquant par la gauche le long du retranchement de terre, nous nous dirigeons vers ce qui nous apparaît de loin comme un bastion. C'est en réalité une sorte d'arche triomphale à trois voûtes

basses marquant la voie du tombeau : seulement sur les pentes du toit toute une végétation verdoie.

Une seconde porte monumentale plus haute s'élève à quelque distance. C'est l'entrée d'une salle rectangulaire qui s'ouvre également des trois autres côtés par une grande arcade. Elle était jadis couverte, mais le toit s'est effondré, et c'est à ciel ouvert que se dresse au milieu, sur le dos d'une tortue monolithe géante, l'immense stèle de granit qu'elle était faite pour protéger.

Cette salle marque un détour dans la voie funèbre; un mamelon empêche de poursuivre tout droit : colline sacrée à laquelle on n'a pas pu toucher; car c'était la tombe d'une dynastie passée. Le cortège entré par la porte de devant sortait donc par une des portes de côté, et s'engageait dans l'allée des Animaux.

Car ce sont bien des animaux, les rochers étranges aperçus de loin. Ils sont là par couples, se regardant face à face, de très près, et regardant passer à leurs pieds dans l'étroite allée les petits hommes, qu'ils écrasent de leurs formes de monstres antédiluviens et de leurs masses de monolithes! Voici d'abord les chevaux, grotesques de raideur — deux chevaux couchés, deux debout. Puis les lions, à peine reconnaissables — deux accroupis et deux dressés; puis les tigres, plus méconnaissables encore.

Un ravin coupe l'allée : le pont a été emporté, il n'en reste plus qu'une culée; il faut descendre tant bien que mal dans le lit à sec et remonter la berge raide. Voici maintenant les chameaux — deux agenouillés, deux debout, — plus réalistes que les autres; et enfin les éléphants, les plus massifs de tous, la tête pesamment appuyée sur leur trompe rigide. Leur dos est couvert de petites pierres que les dévots y ont lancées, dans le pieux désir d'obtenir une postérité mâle!

L'allée ici tourne à angle droit pour reprendre la direction primitive; et aux animaux succèdent les gardes. Hiératiques et droits comme des momies de pierre, les bras comme serrés dans une gaine avec le corps, les

détails du vêtement et de l'armure mal détachés, ils ressemblent aux statues des rois d'Assyrie. Les quatre premiers tout semblables portent une masse d'armes; les quatre suivants serrent des deux mains sur leur poitrine la croix de leur épée.

Nous sommes au Tombeau. Une légère pente de gazon nous amène au pied d'une première muraille rouge. Derrière, c'est une longue suite de cours, d'escaliers alternativement montants et descendants, envahis par les herbes folles, les arbres, les cultures des bonzes. Ces montées, ces descentes, tout était commandé par les rites : le cortège où tout était porté à dos d'homme y passait sans difficulté. Sur les terrasses s'élevaient de grands reposoirs où l'on plaçait le corps et où l'on brûlait des parfums en récitant des prières : il ne reste plus que les socles des colonnes.

La dernière cour aboutit à une sorte de tunnel incliné qui semble sans issue vers le haut, débouchant sur un mur : c'est une ruse pour tromper les *Koués*, les esprits malins qui viendraient troubler le sommeil des augustes morts. Par un escalier dérobé on sort du tunnel sur une plate-forme élevée où court une muraille rouge. Immédiatement derrière ne s'élève plus que la colline. Colline boisée, que l'art humain n'a pas touchée. Les Empereurs y dorment tranquilles dans la majesté simple de la nature, au pied des montagnes; — et les animaux même de la création semblent les y veiller !

En avant, la vue s'étend au loin sur la plaine où ondulent les blés mûrs. L'immense ligne grise de la muraille se prolonge indéfiniment : au pied luisent des marais; derrière s'étend une campagne variée, comme un Bocage : et c'est Nankin ! Quelques toits de portes ou de pagodes se devinent dans la brume. Vers le Sud-Ouest, par delà le Yangtzé, se dressent des crêtes; vers le Sud-Est la grande montagne de Tan-chan où, lors de la révolte des Taïpings, se réfugièrent les habitants. Et tout près de nous, à nos pieds, se déploie la barbare grandeur de ce cortège funèbre depuis des siècles

immobilisé dans la pierre, et qui semble encore attendre des funérailles impériales!

Au coucher du soleil nous revenons à travers la plaine où des rafales cinglantes soulèvent des tourbillons de sable. Nous longeons le pied de la muraille droite, sans rentrants ni saillants. Sous l'effort des pluies et des vents nombre de briques, quelques-unes des splendides briques de porcelaine jaune émaillée, se sont détachées, et par places le grand mur a l'aspect d'un gigantesque gâteau de cire. Nous repassons sous la voûte humide de la grande porte, plus sombre encore des ombres de la nuit tombante, où luisent les larges dalles polies par le sabot des ânes et des chevaux.

Le chemin toujours dallé — dalles brisées par manque d'aplomb ou éclatées par l'effet du chaud et du froid — nous mène dans un quartier peuplé de la ville tartare.

Devant les maisons importantes ou mieux entretenues uu petit mur de briques revêtues de plâtre porte, du côté de l'entrée, un grand caractère « Bonheur ». Les femmes, les pieds à l'aise dans de larges sandales, vêtues comme les hommes d'une longue robe, ressemblent un peu à des Européennes en peignoir. On nous regarde avec quelque malveillance et nous avons l'honneur d'être insultés... en tartare!

Nous franchissons une muraille encore et nous rentrons dans la cité chinoise. Nous tombons d'abord dans une espèce de campement de bohémiens : des feux rougeoyants dans l'ombre grandissante, des chevaux au piquet, des cabanes de paille, des haillons étendus, dans des terrains vagues. Puis la rue est plus régulière : les maisons se touchent, la ligne ne s'interrompt même pas sur les rampes des ponts. Il fait presque nuit déjà : mais dans la clarté dernière du ciel se détachent encore de grands mâts portant comme un petit toit. Ce petit toit empêche l'ombre de tel toit voisin de tomber dans la cour d'un pauvre homme à qui il arriverait certainement malheur si elle y tombait : car la foule innombrable des

esprits méchants s'abattrait sur lui — les *Koués* terribles auxquels il faut dérober la tombe même des Empereurs !

VI

TCHINKIANG

... En aval de Nankin, nous passons de grands radeaux dont la manœuvre est curieuse : pour les diriger dans les tournants une petite barque se détache et va jeter une ancre à un endroit convenable ; c'est autour de cette ancre que l'immense train de bois évolue. Et c'est dans cette petite barque que s'entassera toute la population pour remonter le fleuve.

Les berges sont presque constamment bordées de joncs : mais tout de suite derrière s'étendent de riches cultures d'orge et de blé. Les joncs d'ailleurs sont une récolte précieuse : on en fait des ouvrages de tresse ; on les emploie pour couvrir les maisons ; enfin, secs, ils servent de combustible.

Quatre heures à peine après avoir quitté Nankin, nous apercevons sur la rive droite des maisons blanches et rouges parmi des ombrages sombres sur une colline verte ; et dominant l'ensemble une élégante pagode aux étages bien détachés, aux cornes bien relevées, comme une pagode japonaise. Le fleuve est couvert de voiles, de chaloupes, de navires de toute espèce ; sur la rive gauche une impénétrable forêt de mâts dissimule et signale à la fois l'entrée du Canal Impérial : nous arrivons à Tchinkiang.

Le ponton où nous accostons est un ancien courrier d'Europe, l'*Orissa*, réduit à cette triste condition pour la fin de son existence : qu'elles étaient petites les « malles » d'Extrême-Orient il y a... quelques années ! Aux larges baies de l'entrepont se pressent une foule de passagers et de coolies criant, gesticulant comme des diables, se bousculant, s'aventurant même jusque

sur l'étroit rebord extérieur au risque de se faire écraser.

Le fleuve sur la rive droite perd du terrain. La colline où s'élève la pagode était il y a quelques années une île, l'*Ile d'Or*, répondant à l'*Ile d'Argent* en aval, qui subsiste toujours. Aussi le ponton est-il très loin du quai : le « Bund » lui-même a été en partie conquis sur le fleuve. Une longue passerelle de 300 mètres nous y mène par-dessus l'enchevêtrement des beaux sampans dorés et vernissés.

Nous allons droit à la Mission dont les tours blanches dominent la concession européenne — ou plus exactement la concession anglaise. Elle est cependant située en dehors des limites : les Pères Jésuites ont préféré rester sur terre chinoise que d'être annexés au territoire anglais. Ils possèdent d'ailleurs tout le quartier environnant, et même ils viennent d'acheter des terrains nouvellement conquis sur le fleuve pour y construire des entrepôts qui seront d'excellent rapport.

Le Père C. nous offre de monter au sommet des tours toutes neuves, à peine terminées. La vue d'en haut est très vaste. D'abord à nos pieds un grand damier de toits noirs ou bruns et de murs blancs : ce sont les faubourgs, étroitement pressés sur les bords du fleuve; c'est là, dans ces quartiers nouveaux, que se fait tout le gros commerce de la prospère cité, relevée du désastre des Taïpings.

En arrière, la vieille cité murée renferme les yamèns dont on voit s'élever les grands mâts de commandement. Plus loin, vers l'aval, sur un promontoire rocheux à la hauteur de l'*Ile d'Argent*, se silhouettent les toitures élégantes d'une sorte de Belvédère, lieu de piquenique favori des riches Chinois de la ville.

A droite, en faisant le tour de l'horizon vers l'amont, se déroulent des collines boisées qui, dominant de très près la ville, donnent à tout le tableau une pittoresque originalité. Sur l'une d'elles s'élève un hôpital, fondation d'une vieille diaconesse américaine. Sur la hauteur

voisine c'est le camp chinois. Une route neuve serpente parmi les bois à flanc de coteau : c'est la promenade favorite des Anglais.

Enfin, au bord du fleuve en amont, se dresse une colline plus abrupte, au pied de laquelle est niché le consulat d'Amérique. Sur les premières pentes, le consulat d'Angleterre, dont le mur d'enceinte, comme une muraille chinoise, grimpe jusqu'au sommet. Il paraît que le consul possède juste au sommet un excellent potager : on ne peut s'empêcher de penser que ce serait aussi une excellente position pour y établir une batterie.

Le Père vient nous reconduire jusqu'au bateau. Le « Bund » est grouillant d'activité : des centaines de coolies transportent des sacs de sucre; c'est la grande importation de Tchinkiang. Quant à notre passerelle, elle est encombrée de petits bidons de bois tout luisants, pleins d'huile végétale, qui viennent d'Hankaou et que notre vapeur décharge pendant des heures. Tchinkiang exporte peu : quelques conserves de poisson, de volaille, de gibier; quelques filés de soie; des pois qu'on expédie à Canton pour en faire de l'huile. Jusqu'ici le commerce extérieur de Tchinkiang n'est pas très considérable : mais nul doute qu'il ne se développe quand le port sera relié par voie ferrée à Changhaï, à Nankin et à Tientsin. — Un avenir immense attend toute cette région du Yangtzé!

CHAPITRE VII

TSINTAU

La rade. — Le quartier des résidences. — Le quartier du commerce : le port. — Le quartier militaire. — Avenir de Tsintau.

Partis de Changhaï le 14 juin au matin, à bord du vapeur postal allemand *Tsintau*, nous avons, loin des côtes, et en dehors de la grande ligne des navires, traversé une mer sans îles et déserte, d'un beau vert limpide qui rappelle l'Atlantique, bien que les géographes l'aient baptisée la Mer Jaune. Même au large nous pouvons nous apercevoir que nous passons de la Chine du Sud dans la Chine du Nord — de la Chine des moustiques dans la Chine des mouches : car nous jouissons des deux.

Le lendemain vers midi, trente-quatre heures après notre départ, la grande île Tolozan est bien en vue ; à droite et à gauche de petites crêtes en dents de scie déchiquettent le ciel ; en arrière, des murailles plus hautes se perdent dans les nuages : c'est la côte. Deux heures plus tard nous passons quelques îlots rocheux où un rayon de soleil fait luire un peu de verdure pâle, et Tsintau se montre à nous.

Sur la droite, les toits blancs des nouvelles casernes encore inachevées, tout à fait à l'écart, rayent le flanc des mamelons pelés ; sur une colline en pain de sucre

s'élève la tour du sémaphore; des maisons blanches au-dessous s'éparpillent; en rade se dessine la silhouette tronquée d'un vapeur désarmé. Le paysage produit une grande impression de nudité, d'aridité : à peine de verdure; absence complète de bois; je comprends pourquoi notre pont est encombré de grands pieux de pilotis.

A l'extrémité d'une pointe de terre basse sur la gauche s'élève une tour. On dirait une vieille pagode chinoise à demi ruinée, et l'on croit voir des végétations sur ses flancs : mais ce sont des échafaudages, et la vieille tour en ruines est en réalité un phare qui se construit.

Comme nous approchons de la terre, à notre droite, derrière un îlot, s'ouvre une petite crique où quatre à cinq grandes jonques et une trentaine de barques sont mouillées. Nous nous arrêtons en pleine rade au large de l'îlot : nous sommes très mal abrités; la houle nous secoue avec violence sur nos ancres : est-ce là ce magnifique port de Kiautschou? Mais cette rade ouverte et cette petite crique ne seront jamais qu'un avant-port et le port des jonques : le vrai port de commerce et le port de guerre se construisent bien à l'abri, derrière la langue de terre, à l'intérieur de la baie.

Des sampaniers, noirs et hirsutes, d'apparence beaucoup plus sauvage que les Chinois du Sud, viennent à nous : avec leurs « trois-planches »[1], ils semblent jouer à saute-mouton sur les grosses lames. Mais il y a une chaloupe à vapeur pour les passagers européens, qui, en deux minutes, nous mène à la jetée voisine : une longue jetée en pierre, bois et fer, qui fut un difficile travail.

Des coolies en foule nous y attendaient : mais une police trop bien faite les en a chassés; un matelot allemand les poursuit encore éperdument, et c'est à nous maintenant d'attendre qu'on vienne prendre nos bagages.

La jetée mène sur le Bund. Oh! ce n'est pas l'élégant quai-boulevard de Changhaï ou de Hankaou, — pas

1. C'est la signification du mot *sampan*.

encore! Imaginez un beau remblai de sable doré encore mouvant, où l'on enfonce comme sur une dune, tout encombré de gros tuyaux de fonte luisants de goudron, et à la base duquel on voit déboucher de grandes voûtes d'égouts! Mais ce chantier déjà a grand air : dans le sous-sol d'Hong-Kong on ne trouverait guère une canalisation comme celle-ci; et Changhaï échangerait bien, je crois, le lent flux et reflux des eaux jaunes sur ses plages de boue pour ce déferlement de vagues limpides et cette fraîche brise du large.

L'*Hôtel du Prince-Henri* est le principal bâtiment du Bund. Très spacieux, très propre, éclairé à l'électricité, c'est un des meilleurs hôtels de l'Extrême-Orient. Les chambres vacantes y sont rares : c'est la résidence commune et provisoire de beaucoup de fonctionnaires ou de commerçants, tandis que se bâtissent les habitations privées. C'est aussi le centre moral de la colonie. Dans la salle à manger, sur une console d'honneur, un Guillaume II romantique, drapé d'un grand manteau et le casque surmonté d'un grand aigle, préside aux festins. Un portrait de Bismarck et un tableau du prince Henri en grand uniforme complètent cette décoration patriotique. L'esprit national-impérialiste doit être ici très fort.

De la fenêtre de la chambre le spectacle est intéressant. Tout le flanc des collines en arrière de la mer est tailladé : on ne voit que terres remuées, tranchées vives ou remblais frais, d'un jaune éclatant au soleil; et de tous côtés résonne, incessant, assourdissant comme un chant de cigales, le cliquetis des tailleurs de pierre.

L'activité est très grande dans cette ville en chantier. A chaque instant passent d'interminables convois de brouettes, chargées de pierres ou de pannerées de terre : quand la charge est trop lourde, un enfant attelé en flèche aide l'homme entre les brancards! Les lourds tombereaux chinois — l'air de chariots romains avec leurs roues à la jante épaisse bardée de gros clous — se suivent aussi en longues files, traînés par des mules.

Les moyens primitifs et les ressources indigènes sont mis au service de ce qui sera une étrange nouveauté : cette ville d'Occident bâtie à l'aube du xx[e] siècle sur la vieille terre de Chine!

Mais déjà l'esprit pratique de l'Occident a apporté aux méthodes traditionnelles du travail oriental des modifications élémentaires. Avec les matériaux qu'il avait sous la main, sans frais et pour une grande épargne de labeur, l'entrepreneur européen s'est improvisé tant bien que mal des instruments nouveaux.

Voici des rails pour faire des wagonnets; entendons-nous : ce sont des rails faits d'une poutrelle de bois simplement recouverte d'un ruban de vieux fer! Voici un rouleau qui sert à aplanir le sol des chaussées : bien entendu ce n'est pas un rouleau à vapeur, ni même un rouleau à cheval : il est traîné par vingt-quatre coolies attelés six par six à quatre cordes; et on l'a fabriqué de toutes pièces ici : la masse de granit vient de la carrière voisine, et l'armature, tout en bois, a été montée ici même! Pour mouiller et attendrir le terrain, point de tuyaux perfectionnés avec lance, ou de tonneaux ambulants : mais d'énormes arrosoirs, portés chacun par deux hommes qui vont les remplir sur la plage et les remontent sur la pente raide du remblai. C'est du travail barbare encore : pourtant il y a là des combinaisons d'efforts, des adaptations de matériaux qui ne seraient pas venues à l'idée de l'Oriental, parce qu'il n'en sentait pas le besoin. Que lui importait, avec ses rudes charrettes, quelques cahots de plus ou de moins?

Pour le moment, il faut le dire, les rues de Tsintau ressemblent assez à des fondrières : on n'y peut guère aller qu'à pied ou à cheval : un pousse-pousse même n'y passerait pas toujours!

Mais c'est un plaisir de sauter les ornières, de gravir ou de dévaler les rampes des ravins. Il fait frais ici : ce n'est plus la chaleur moite de Changhaï; l'air est sec, tonique, excitant : c'est une sorte d'atmosphère électrique comme celle de l'Amérique du Nord. Très sec

aussi le sol, constitué de gneiss granuleux, et où la raideur des pentes facilite encore l'écoulement des eaux. Le site et le climat donnent une impression de salubrité parfaite.

La ville se construit avec méthode. On n'y ménage pas l'espace, et l'air y circulera librement. Point de maisons qui se pressent, s'accotent les unes contre les autres : chacune s'entoure d'une ceinture de terrains libres, qui plus tard seront des jardins. L'aspect est celui d'une station de bains de mer : de fait Tsintau en sera une, et nous sommes précisément dans le quartier des résidences.

Elles sont toutes très confortables ces résidences; quelques-unes même luxueuses et élégantes. Quelle différence avec les commencements des jeunes villes de l'Ouest américain : celles-là ont commencé par de pauvres villages; ici, c'est tout de suite une ville. On construit tout de suite en grand, et du définitif. On dépense largement. Ce n'est pas aux colonies qu'on se privera : même si le climat ne fait pas d'un certain luxe de bien-être une nécessité vitale, il faut bien racheter l'éloignement de la patrie, prévenir la nostalgie; il faut qu'on trouve ici ce qu'on n'aurait pas chez soi!

Mais gravissons cette ligne de hauteurs vers le nord-ouest : la crête nous réserve une surprise. Un autre Tsintau à nous se découvre. C'est la ville de commerce, le grand port, et, par-delà, la baie immense dont on devine à peine le fond, à l'horizon.

Ici, plus de résidences; mais des magasins et des entrepôts : de grands bâtiments bas, rectangulaires, en brique bleue, où commerçants européens et commerçants chinois voisinent. La fièvre de construction est intense : en pleine campagne des fours à briques se sont élevés, et d'autres où l'on fabrique du ciment avec les coquillages des grèves voisines. Le calcaire est rare, mais le granit abonde. Pour le bois, il faut le faire venir : mais une grande scierie mécanique (Diederichsen-Jebsen et Co) s'est installée pour le débiter. Des trou-

peaux de bœufs et de moutons viennent encore paître sur ces chantiers qui étaient hier des champs.

Des anciens villages chinois il ne reste plus que des ruines, misérables pans de murs en pierres et pisé mêlés. Pour avoir les coudées franches, et par précaution aussi, on a refoulé toute la population chinoise à plusieurs kilomètres. Mais entrez dans un de ces magasins : vous pourrez y trouver un Allemand mangeant à la même table que ses ouvriers chinois, et la même nourriture! Les Allemands savent allier la souplesse des mœurs à la rigueur des méthodes.

Voici, longeant la baie, le chemin de fer. Les remblais sont terminés, la voie provisoire est posée, et déjà des ponts en fer sont prêts à remplacer les premiers ponts en bois. On a travaillé vite, mais non à l'économie. Point de voie étroite : tout de suite la voie normale, avec des traverses en fer. De multiples voies de garage sont établies pour la gare aux marchandises, dont on voit déjà s'élever, au milieu d'une vaste esplanade, les spacieux bâtiments.

Mais c'est le port qui est une merveille : nous pouvons à peine en croire nos yeux. Cet immense terre-plein qui s'avance dans la mer, c'est bien, tout entier, l'œuvre de l'homme. Oui, le nouveau port, protégé par trois digues, comptera cinq bassins : ce sera vraiment un grand port à l'européenne — comme ne sont ni Changhaï, ni Hong-Kong, ni Kobé, ni Yokohama, — ni, hélas! Haï-Phong ni Saïgon!

Et comme le soir vient, à la fin de cette magnifique journée de juin, une fraîcheur délicieuse tombe du ciel. Les coolies, le travail fini, se blottissent frileusement au fond des tranchées. Tout à l'heure ils vont retourner en grandes troupes à leurs villages. Ce soir, il n'en restera plus un en ville; et l'on pourra en toute sécurité faire une promenade au clair de lune, à la seule condition de regarder à ses pieds!

Le lendemain matin, nous nous dirigeons du côté de l'Est. Par là le terrain est encore plus accidenté, d'un

relief brisé, tout en collines abruptes et en vallons qui forment cirques. Nous grimpons sur une des collines, la plus haute du voisinage (100 m.), celle à laquelle on a donné le nom de l'amiral Diedrichs, le conquérant de Kiautschou, — facile conquête!

La tour du Sémaphore, qui s'élève au sommet, a comme un air d'Espagne : est-ce l'illusion des créneaux se découpant dans le bleu intense du ciel? ou des senteurs résineuses qui, tandis que le soleil monte et fait étinceler l'abondante rosée, se dégagent des petits pins rabougris piqués dans l'éboulis des roches?

De là-haut, tout alentour, on ne voit que tranchées et remblais, compliquant encore ou bien au contraire simplifiant le pêle-mêle naturel du relief. Tout alentour aussi s'étend la mer, ensoleillée et bleue; la terre y projette comme de multiples tentacules les ramifications de ses promontoires, dont les capricieux contours contrastent avec la rigidité linéaire des digues nouvelles.... Le paysage ne manque ni de charme, ni de grandeur; il ne manque que de verdure : mais déjà de jeunes plantations de pins commencent à festonner le flanc des collines grises.

Des maisons blanches sont disséminées un peu partout, nichées dans les vallons. On en découvre à chaque instant de nouvelles, qui d'abord avaient échappé, et qui disparaîtront tout à fait lorsqu'elles auront fait surgir autour d'elles d'ombreuses oasis. Le Camp de l'Est se dessine à nos pieds; c'est un ancien camp chinois, quelque peu transformé : de modestes maisons de pierre, basses, entourées d'un mur de terre rectangulaire, où s'ouvre, du côté de la ville, une arcade monumentale.

Redescendus de la colline Diedrichs, toujours allant vers l'est, nous gravissons une ligne de mamelons, au pied desquels s'étend le champ de tir et dont les crêtes sont couronnées de batteries commandant l'entrée de la baie. Une surprise nous attend encore au col : un troisième Tsintau!

Cette fois, c'est la ville officielle, la ville militaire. Voici dans une très jolie situation, face au large, la maison du gouverneur : assez modeste, comme il convient à une maison démontable apportée de toutes pièces d'Allemagne. Le jardin n'est encore que terrassements et rocailles. Plus loin, sur une autre éminence bordant la mer, achèvent de se construire les nouvelles casernes, très vastes et très belles.

Dans le fond de la baie, s'étagent de riches cultures en terrasses : pas de rizières, mais de l'orge, des légumineuses, cultures tempérées s'il en fut; quelques noyers achèvent de donner à la campagne un aspect familier. Parmi les bosquets luisent les toits d'un village indigène, construit en remplacement d'un de ceux qu'on a rasés. Les Chinois n'ont pas perdu au change : les maisons ici sont toutes en pierre et n'ont pas l'air misérable; mais elles sont très fermées : la cour extérieure même est enclose d'un muret de pierres sèches, et les fenêtres sont toutes petites, sans doute à cause de la rigueur des hivers.

Nous sommes curieux de pousser un peu plus loin encore, jusqu'à la colline Bismarck : nous avons cru y voir grimper une voie ferrée. Nous avions bien vu : pour l'exploitation des carrières de granit on a établi un funiculaire électrique de deux kilomètres, qui descend jusqu'à la mer : là les jonques reçoivent les blocs arrachés au flanc de la colline et les transportent, en doublant la pointe de Yun-nui-san, au port de commerce. On fait bien les choses à Tsintau!

Au retour nous rencontrons nombre de paysans. Il faut voir comme leur éducation est faite : à quinze pas — comme dans la théorie — ils se mettent en dehors du chemin pour vous laisser passer, et retirent la petite galette hexagonale qui leur sert de coiffure. Si vous les surprenez assis, ils se lèvent précipitamment.

Nous sommes étonnés aussi de la liberté avec laquelle on laisse des étrangers comme nous se promener partout, avec jumelles, appareils photographiques et même

carnets de notes. Les Allemands que nous rencontrons — des officiers la plupart — nous saluent très aimablement les premiers.

Nous rentrons à l'hôtel par le Tsintau primitif, l'ancienne ville officielle chinoise. A la porte du yamèn les deux grands mâts mandarins s'élèvent encore à côté du mât de pavillon allemand. C'est là que sont provisoirement installés une bonne partie des services administratifs de la colonie.

Vraiment, les Allemands peuvent être satisfaits de l'œuvre qu'ils ont accomplie en moins de trois ans.

Sans doute la prise de possession du territoire a été brutale. Tandis que les autres puissances ont fait précéder de longues négociations leur mainmise sur un morceau de terre chinoise, et n'ont procédé à l'occupation qu'après la signature d'un acte de cession ou de location en bonne et due forme, les Allemands ont pris d'abord et se sont fait céder ensuite.

Même à l'heure actuelle la frontière de la colonie n'est pas fixée. Comme les Chinois élevaient difficulté après difficulté sur la délimitation, les Allemands ont rompu tous les pourparlers et laissé les choses en l'état. Aussi les lignes de points et tirets marquées sur les cartes officielles allemandes sont-elles toutes plus ou moins fictives, et varient même suivant les cartes.

Avec le même sans-gêne ils ont exproprié les indigènes détenteurs du sol. Le gouvernement allemand s'est proclamé seul acquéreur : entendez que tous les propriétaires ont été, d'une manière ou de l'autre, forcés de lui céder leur bien « aux prix usuels »[1].

Des soulèvements ont éclaté à plusieurs reprises : la répression a été signalée par des excès de rigueur. « Les Allemands ne sont pas des hommes », disent les Chinois de Tsinanfou, la capitale du Chantoung.

Kiautschou n'a donc pas eu de très beaux commencements. Les débuts de la colonisation allemande en

1. *Tour du Monde*, supplément du 17 novembre 1900.

Extrême-Orient sont une des causes déterminantes du grand conflit qui aura, avec l'odieuse guerre de Transvaal, si tristement ensanglanté l'année 1900. Les Allemands d'ailleurs ne font pas difficulté de l'avouer et quelquefois ils s'en vantent.

Mais, cela dit, il faut reconnaître qu'ils ont jeté les fondements d'une œuvre grandiose. C'est une capitale qu'ils bâtissent, une capitale commerciale et industrielle, un nouveau Changhaï ou un nouveau Hong-Kong : ils la bâtissent à eux seuls, et là où il n'y avait qu'une insignifiante bourgade chinoise — comme les Anglais ont fait Hong-Kong tout seuls et là où il n'y avait que des rocs arides.

Tsintau est appelé à devenir avant longtemps le principal centre du commerce extérieur de tout le Chantoung. Il l'emportera aisément sur Tchifou. Entre Tchifou et l'intérieur les communications sont difficiles, parce qu'il faut couper transversalement les chaînes de montagnes parallèles à la côte. Une tonne de charbon coûte autant à transporter des mines de l'intérieur à Tchifou, que de Tchifou à Londres. Tsintau au contraire est au débouché de la large plaine qui s'ouvre entre les chaînes du Nord et celles du Sud de la presqu'île.

Tsintau était l'aboutissant naturel de toute grande voie de pénétration au cœur du Chantoung. Comme les rivières des pays sont trop faibles pour être aisément navigables, les Allemands n'ont pas eu grand mérite à comprendre que la construction d'un chemin de fer s'imposait dès la première heure. Mais ils ont eu le mérite de la pousser activement : actuellement la ligne est faite jusqu'au-delà de Kaumi, c'est-à-dire sur une longueur de plus de 70 kilomètres, et elle est déjà à mi-chemin de la région minière qui est son premier objectif [1].

1. Les Allemands n'ont pas interrompu les travaux pendant la dernière crise; ils ont obtenu que les troupes du gouverneur Ouèn-tchi-kaï n'approchent pas à une distance moindre de 50 kilomètres de la ligne.

Les difficultés techniques étaient à peu près nulles; mais les difficultés sociales étaient considérables. La population du Chantoung, une des plus robustes de la Chine, est aussi une des plus ombrageuses, une des plus défiantes à l'égard des innovations occidentales. Le déplacement des tombes et des pagodes, et surtout le règlement des comptes avec les armées de coolies employés sur les chantiers, ont été des causes de troubles.

Le chemin de fer drainera donc bientôt les produits d'exportation du Chantoung, dont personne ne conteste la richesse agricole et minière. A Tsintau, ils trouveront un outillage perfectionné soit pour les expédier, soit pour les transformer. L'on en peut dire autant des marchandises à l'importation. En admettant même que le progrès de l'occupation ou du protectorat allemand n'aille pas de pair avec la pénétration du chemin de fer, Tsintau est assuré d'un grand avenir commercial.

Mais, situé à peu près à égale distance entre Changhaï et Tientsin — comme Foutchéou entre Changhaï et Hong-Kong, — à proximité du Japon et de la Corée, ayant comme « hinterland » direct non pas seulement le Chantoung, mais tout le bassin du Hoang-ho, Tsintau peut devenir un des grands entrepôts de l'Extrême-Orient.

En tout cas, il sera à brève échéance la capitale de l'Allemagne Extrême-Orientale. Ce n'est pas sur la concession internationale de Changhaï que cette Allemagne extérieure, qui comprend déjà, en dehors de Kiautschou et de Hong-Kong, et sans compter les missionnaires, plus de 1 200 personnes, se pourvoira des organes qui lui manquent encore : sanatorium, collège, etc. C'est ici, en terre allemande, et dans un climat où l'Européen n'a guère à redouter l'anémie et les fièvres.

Tout cela demandera beaucoup d'argent. De grosses sommes ont déjà été dépensées. Le budget régulier de la colonie est de 12 millions de marks. En outre 20 millions ont été votés pour les travaux du port. Enfin la

Société du Chemin de fer a réalisé un emprunt de 53 millions de marks.

Mais il ne faudrait pas s'imaginer que la colonisation de Kiautschou soit une œuvre purement officielle. L'initiative privée y collabore et les capitaux privés y participent dans la plus large mesure. Plusieurs grandes maisons allemandes de Changhaï ou de la mère patrie ont déjà monté ou se préparent à monter là-bas de grandes entreprises : Arnhold et Kalhberg — la même maison qui vient de créer une ligne de navigation entre Changhaï et Hankaou; Carlowitz et Co; Siemsen, etc.

Ces maisons ne sont pas plus avares de leur argent que le gouvernement lui-même : et elles ne lui demandent qu'une protection éclairée et discrète. C'est ainsi que la Société du Chemin de fer a dû s'engager à n'employer que des matériaux de fabrication allemande et apportés en Extrême-Orient par des navires allemands. Mais on n'a pas voulu favoriser indûment l'industrie nationale aux dépens du développement commercial de la colonie naissante, et Kiautschou a été déclaré *port franc*.

Et comme le *Tsintau* m'emporte vers Tientsin — où je ne devais jamais arriver[1] — au pied des montagnes de Lau-chan, dont les pentes raides tombent comme une muraille sur la mer d'argent bruni, tandis que leurs crêtes se détachent en grands créneaux dans la clarté du crépuscule — je songe avec quelque tristesse que les Allemands à Kiautschou — si l'on écarte l'inutile et quelquefois odieuse brutalité des commencements — nous donnent une leçon.

1. Déjà les communications avec Pékin étaient interrompues. La bataille de Takou allait se livrer le lendemain (17 juin), et Tientsin à son tour être coupé du monde civilisé pour plus d'un mois.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LE PÉRIL ÉCONOMIQUE CHINOIS

La grande industrie en Chine. — Les ressources naturelles. — La main-d'œuvre : faiblesse des salaires. — Qualités et défauts de l'ouvrier chinois : productivité inférieure. — Insuffisance technique des Chinois. — Vices des administrations chinoises ; la tyrannie des mandarins.

La concurrence. — L'importation d'Occident en Chine. — La menace d'une invasion économique de l'Occident ; l'augmentation des salaires et les grèves en Chine. — Nécessité d'une perpétuelle redistribution des industries entre les pays : le fantôme du « péril jaune ». — La réorganisation économique et sociale de l'Occident.

La Chine n'est plus l' « Empire des Paysans » qu'elle était il y a un quart de siècle. La grande industrie s'y est introduite et déjà développée.

Un simple passage à Changhaï suffirait à nous avertir de la transformation accomplie. Des deux côtés de la rivière, en aval, ce n'est qu'une longue suite d'établissements industriels. Sur la rive droite, les chantiers de construction : *Oriental Dock — Cosmopolitan Dock* ; puis les réservoirs à pétrole : *Royal Dutch Petroleum*. Sur la rive gauche ce ne sont que des filatures, énormes sur la terre basse ; la nuit surtout, le spectacle est

étrange de ces vagues cheminées empanachées de fumée se dressant au-dessus des grands blocs criblés de lumières.

En face même de la ville, à Poutong, s'élèvent les vastes bâtiments de l'*International Cotton Mill*, autour duquel tout un village ouvrier a poussé. Cette seule filature occupe 2 500 ouvriers, et ce n'est que la seconde de Changhaï. L'arsenal de Kiang-nan, un peu en amont, en occupe plus de 3 000. Quel serait le total des filatures de soie, presque toutes fondées avec des capitaux chinois, et dont le nombre, doublant en cinq années, s'est élevé jusqu'à trente! Ce nombre ne s'accroîtra plus, il diminuera plutôt : les crises fréquentes opéreront une sélection rapide, et les entreprises survivantes se fonderont les unes dans les autres, « se combineront ». Mais l'importance de chaque filature ne fera qu'augmenter : la plus grande a déjà à elle seule 2 000 ouvrières, et l'on est stupéfié de la grandeur des magasins qui, lorsqu'arrive la saison, se remplissent de cocons jusqu'au toit!

Le premier aspect de Hankaou, vu de l'aval du Yangtzé, est peut-être plus saisissant encore. Les cheminées de Outchang et celles de Hanyang, de chaque côté du fleuve, se font vis-à-vis, et des nuages de fumée planent sur les deux villes jumelles. A gauche, c'est l'industrie textile; à droite, la métallurgie.

Les deux filatures « royales » de Outchang à elles deux comptent 95 000 broches et 1 000 métiers à tisser; elles occupent en tout 3 000 ouvriers. La plus grande donne directement sur le fleuve par un grand appontement de bois où, quel que soit le niveau des eaux, les bateaux peuvent accoster. Un triple portique orné de laques et d'ors en marque l'entrée. Une belle cour dallée mène à la grande porte qui à elle seule est un monument : au premier étage, sous le grand toit recourbé et ornementé comme un toit de pagode, est située la salle d'honneur. L'usine elle-même est toute en rez-de-chaussée : le fracas de ces salles immenses, où

les courroies de transmission le long des allées forment comme de longues et fuyantes murailles, ne rend que plus frappante cette révélation de la Chine nouvelle.

Repassons le fleuve. Les Hauts Fourneaux et Aciéries de Hanyang sont capables de fournir 80 tonnes de rails par vingt-quatre heures — 240 rails de 9 mètres, plus de deux kilomètres! Ils ont, paraît-il, suffi jusqu'ici à la construction de la ligne Hankaou-Pékin, aussi bien pour la section qui part de Paoting-fou que pour celle qui part de Hankaou. Ils n'emploient pas moins de 1 200 ouvriers. Le Japon ne possédait pas encore en 1899 d'aciéries comparables à celles-là.

Descendons vers Hong-Kong, et entrons en passant dans les pittoresques défilés de la rivière Min : n'est-ce pas une surprise de découvrir à l'élargissement de la vallée, en aval de Foutchéou, des ateliers de constructions navales où 1700 ouvriers peuvent travailler à l'aise! — Hong-Kong enfin se vante de posséder les plus grandes raffineries du monde. Ses chantiers de construction ne le cèdent guère à ceux de Mamoï, et nombre d'industries diverses s'y sont développées : filatures, verreries, allumetteries, etc.

La Chine disposait en effet de tous les éléments nécessaires à la grande industrie. Elle a toujours été le premier centre de production de la soie, et la culture du mûrier ne cesse de s'y étendre. La culture du coton s'y développe de plus en plus, alors que le Japon peu à peu l'abandonne : et le coton chinois, s'il est inférieur au coton américain, est beaucoup plus blanc que celui de l'Inde. Les filatures de Outchang n'emploient que du coton chinois : le Japon importe du coton chinois pour mêler au coton indien.

Les gisements houillers de la Chine sont parmi les plus vastes et les plus riches du globe. Bien qu'ils aient été à peine effleurés par l'exploitation, ils alimentent déjà une bonne part des nouvelles industries chinoises. Les mines de Kaïping suffisent à la consommation des

chemins de fer du Nord. Comme combustible les aciéries d'Hanyang, et aussi la Monnaie de Nankin, n'emploient que du charbon des mines de Ping-chang, qui est excellent. C'est un charbon gras qui ne contient pas moins de 48 pour 100 de matières volatiles et qui ne fait presque pas de cendres. A Hankaou, il revient à 5 taëls 80 la tonne, alors que le japonais coûte de 6 à 8 taëls[1].

Le charbon de Ping-chang est trop chargé de phosphore pour servir à la grande production du coke : les Hauts Fourneaux d'Hanyang emploient surtout du coke japonais. Mais les meilleurs charbons de la Chine ne se trouvent pas dans la vallée du Yangtzé : ceux du Chansi valent, paraît-il, le Cardiff, et l'on estime que, rendus à Nankin par chemin de fer, ils ne coûteront pas plus de 12 piastres la tonne[2].

Quant au minerai de fer, la Chine n'en manque pas. L'arsenal de Foutchéou utilise le fer brut de la petite industrie indigène. Les Hauts-Fourneaux d'Hanyang font venir leur minerai d'une mine située sur le Yangtzé même, à une centaine de kilomètres en aval d'Hankaou, et dont les produits s'exportent jusqu'au Japon.

Enfin la Chine disposait d'une main-d'œuvre surabondante que son bas prix semblait mettre hors de pair. On évalue approximativement à 80 millions le nombre des travailleurs chinois; et, prenant ensemble les ouvriers agricoles et les ouvriers des villes, on estime que la moyenne générale du salaire quotidien ne dépasse guère 10 cents, soit 0 fr. 25.

Dans les industries simples et traditionnelles, même dans les centres européens secondaires, le salaire n'est guère supérieur. Ainsi à Macao les trieuses de thé ne gagnent guère que 10 à 11 cents pour leur journée; et

1. Le *taël* est un poids d'argent — 33 grammes au titre 998 — dont la valeur varie entre 2 fr. 87 et 3 fr. 40. En mai 1899, le taël valait environ 3 fr. 20, ce qui mettait la tonne de Ping-chang à environ 19 francs.

2. Environ 30 francs.

les fileuses de soie 12 cents, pour onze heures de travail. Mais le taux moyen des salaires de la grande industrie nouvelle est d'à peu près 20 cents (0 fr. 50).

Les ouvriers[1] des filatures de Outchang gagnent environ 20 cents. Les ouvrières de l'*International Cotton Mill* débutent comme apprenties à 10 cents; quelques-unes arrivent à gagner 30 cents : mais le plus grand nombre restent entre 15 et 20. A Changhaï, les ouvrières des premières filatures de soie sont aussi payées 20 cents, sauf celles qui travaillent les titres fins que l'on paye jusqu'à 30; il est vrai que les petits garçons de huit à neuf ans qui aident à dévider les cocons ne gagnent que 10 cents. La journée de travail est de onze heures.

A l'arsenal de Foutchéou le salaire des ouvriers qualifiés est d'environ 25 cents. Aux aciéries d'Hanyang, il est sensiblement supérieur : les meilleurs ouvriers arrivent à y gagner 10 piastres par mois, soit 33 cents par jour. Les coolies, à ces mêmes aciéries, sont payés 15 cents, les meilleurs 18. — Les terrassiers du chemin de fer gagnent en moyenne 20 cents. Les ouvriers de la Monnaie de Nankin ne gagnent que 4 à 5 piastres par mois. En revanche les premiers compositeurs chinois des imprimeries européennes se font jusqu'à 30 piastres par mois, soit plus de 2 fr. 50 par jour.

Que manquait-il à la Chine pour devenir une des premières puissances industrielles du monde? les capitaux. Le jour où ceux-ci ne lui feraient plus défaut, l'Europe et l'Amérique ne seraient-elles pas menacées d'une concurrence inattendue qu'elles ne pourraient soutenir? Les capitaux aujourd'hui commencent à affluer en Chine : que faut-il donc penser de cet aspect et si l'on peut dire de cet élément — élément capital — du « péril jaune », qu'on peut appeler le *péril économique chinois*?

Le travail industriel dans notre société occidentale

1. Il n'y a pas d'ouvrières.

tend à s'unifier, à acquérir, au moins pour une industrie donnée et dans un milieu donné, une capacité productrice uniforme : aussi considérons-nous volontiers comme décisives les différences de rémunération. Mais la société orientale est un monde à part : et il serait étrange qu'à une si étonnante disproportion des salaires ne répondît pas au moins une certaine différence de productivité. Ainsi aux États-Unis à la supériorité générale des salaires correspond une productivité supérieure. Il convient en tout cas, avant de se prononcer, de mettre en balance les qualités et les défauts de la main-d'œuvre chinoise.

Les qualités se sont surtout révélées dans l'industrie textile, plus particulièrement dans la filature de la soie. L'expérience a établi d'une manière décisive que les ouvrières chinoises, travaillant avec des machines européennes et sous la surveillance d'Européens, produisent plus et aussi bien à temps égal que les ouvrières italiennes et françaises. Leur apprentissage est aussi plus rapide : quinze jours au lieu d'un mois. La dextérité des fileuses chinoises est sans aucun doute supérieure à celle des fileuses d'Occident.

Cette dextérité est certainement une qualité de la race : elle n'appartient guère moins aux hommes qu'aux femmes. Dans les nouvelles albumineries du Yangtzé le tour de main de l'homme capable d' « essayer » 40 000 à 50 000 œufs dans sa journée et de distinguer sans jamais se tromper au simple toucher ou à la transparence les frais des gâtés ne le cède pas à celle des quelques femmes qui parviennent à opérer pour un nombre égal la délicate séparation du blanc d'avec le jaune.

La dextérité des Chinois s'explique d'ailleurs fort bien par leur pauvreté en outils : la main, quand ce n'est pas le pied, est leur premier outil. Ils s'en servent avec une habileté qui se rapproche de celle des animaux, lesquels n'ont pas d'outils du tout. Je me rappellerai toujours, dans un des ateliers de la Monnaie de Nankin,

l'ouvrier qui tassait la terre sur les moules à fondre les sapèques : il se suspendait à moitié par les bras à une sorte de trapèze, et il ne se servait que de ses pieds, avec une agilité et une adresse merveilleuses. Le foulage de thé en Chine se fait aussi avec les pieds. Le Chinois est resté quelque peu quadrumane.

Certaines industries encore toutes manuelles, comme l'albuminerie, ne demandent précisément qu'une telle dextérité : mais elle joue encore un rôle important dans telle grande industrie comme la filature qui a gardé, malgré l'introduction de la machine, un caractère marqué de « manufacture ».

Le Chinois est aussi doué d'une passivité et d'une rétentivité précieuses. Ce sont ces deux qualités morales qui, jointes à ses aptitudes physiques, lui permettent l'apprentissage si rapide de travaux dont il n'avait auparavant aucune idée. Le Chinois souvent apprend d'autant plus vite, et quelquefois d'autant mieux, qu'il réfléchit moins. Les compositeurs chinois sont admirables pour manipuler avec correction des caractères qui leur sont aussi étrangers que le sont pour nous les caractères chinois : tout en allant très vite, ils font incomparablement moins de fautes dans la composition d'un texte français que des compositeurs russes seulement.

Une grande capacité de mémoire est d'ailleurs l'attribut général des peuples dont l'intelligence n'est qu'à demi développée : et l'éducation chinoise depuis des siècles n'a guère été qu'un long exercice mnémotechnique. Les jeunes étudiants chinois apportent dans l'éducation moderne leurs habitudes de l'enseignement traditionnel : au collège de Hong-Kong on a constaté qu'ils apprennent les sons anglais avec une extrême rapidité, que très vite ils savent lire correctement : mais on s'est aperçu aussi avec stupéfaction que très souvent les meilleurs liseurs ne comprenaient pas un traître mot de leur texte, que même ils ne cherchaient pas à le comprendre.

Ces observations ont une portée qui dépasse l'avenir industriel de la Chine : elles touchent, on peut dire, à tout son avenir mental. Sans discuter tous les problèmes de psychologie sociale qu'elles soulèvent, il est évident que ce qu'on peut appeler l'habileté mécanique des Chinois leur donne dans la concurrence économique des avantages positifs. Mais il est évident aussi que ces avantages sont strictement limités.

Ils sont considérables dans les industries où la machine, si elle dispense l'ouvrier du gros effort musculaire, le prend en quelque sorte dans son engrenage et en fait une pièce de mécanisme : c'est précisément le cas des filatures de soie où chaque fileuse est pour ainsi dire attachée au fil qu'elle dévide. Mais il est d'autres industries où l'ouvrier est moins passif, où il surveille la machine, où il corrige ses erreurs : par exemple la filature de coton. Chaque ouvrier dirige plusieurs métiers, il a une certaine liberté de mouvements, une certaine initiative. De sa promptitude de perception autant que de sa dextérité dépend le nombre de métiers qu'il peut diriger : en Amérique on voit un ouvrier diriger huit, dix et jusqu'à douze métiers. Dans une industrie de ce genre le Chinois n'est plus autant à son avantage, et je n'ai pas entendu les filateurs de coton en Chine faire de leur main-d'œuvre un éloge enthousiaste comme les filateurs de soie.

Où la supériorité des Chinois se change en infériorité, c'est dans les industries où l'initiative est le facteur essentiel : par exemple dans les industries d'art, où ils ne sont plus que de parfaits copistes. — Dans le service domestique ils déploient à la fois les qualités de leurs défauts, et, si l'on peut dire, les défauts de leurs qualités.

Au bout de très peu de temps un « boy » chinois connaît vos moindres habitudes, et pressent vos moindres désirs : il sait où vous placez votre bouteille sur la table, avec quels plats vous mangez de la moutarde, et quelle espèce de moutarde : invariablement il placera

votre bouteille à sa place et vous apportera la moutarde convenue au moment voulu. Pour le déjeuner du matin, si vous n'affirmez pas expressément votre intention de varier votre menu, il vous apportera tous les jours ce que vous aurez commandé la première fois.

Les domestiques chinois sont l'habitude personnifiée : fidèles comme elle, et quelquefois comme elle tyranniques. C'est un des secrets de l'empire qu'ils prennent souvent sur les Européens leurs maîtres. Et c'est bien une des caractéristiques de la race; car à San Francisco ils sont les mêmes : apprenant très vite la routine de la maison, d'une exactitude ponctuelle, mécanique, mais déroutés par la moindre nouveauté, le moindre imprévu. Ils ne savent pas se retourner : c'est ce qui explique, dans un tout autre ordre d'idées, pourquoi les troupes chinoises les plus braves sont si facilement prises de panique lorsqu'elles sont surprises ou attaquées de flanc.

Les Chinois sont-ils en moyenne doués d'une force musculaire supérieure ou inférieure à celle des ouvriers européens? — Leur force de résistance est très grande : ils sont d'excellents porteurs. Sur les chantiers du chemin de fer d'Hankaou on voit communément des équipes de quatre hommes transporter des rails de 400 kilos : une équipe de quatre ouvriers européens n'y suffirait généralement pas.

Les ouvriers chinois excellent surtout à combiner leurs efforts pour en obtenir le maximum d'effet utile : presque mieux que les ouvriers européens ils ont l'entente du rythme, et leurs refrains de peine sont des chefs-d'œuvre. Le rendement du travailleur chinois augmente énormément dans le travail collectif, à cause aussi de l'entraînement mutuel. Le travailleur chinois demande à être encadré par d'autres travailleurs, comme à être en quelque sorte engrené par la machine.

Ce n'est pas que le travailleur isolé ne soit capable d'un puissant effort. Ainsi, sur le « Bund » d'Hankaou

on peut voir des déchargeurs de thé porter allègrement, à la manière de seaux d'eau, deux caisses de 30 kilos chacune. Là encore d'ailleurs la force est faite surtout d'adresse, d'un sens subtil de l'équilibre, d'un jeu de mouvements auquel le corps entier participe. La différence entre la brouette chinoise et la brouette européenne est à cet égard très caractéristique. La brouette chinoise, avec sa grande roue très haute, placée au milieu juste sous la charge, demande pour transporter un poids égal beaucoup moins de force que la brouette européenne : mais elle exige, en dépit de l'écartement des brancards, une science consommée de l'équilibre.

Il est peu probable que la force musculaire brute du Chinois soit supérieure à celle de l'Européen, surtout de l'Européen du Nord. Le mode d'alimentation conduirait plutôt à penser qu'elle est inférieure. C'est l'habitude séculaire et universelle de transporter des fardeaux sans l'aide de la machine et même souvent sans l'aide des bêtes de somme qui l'a rendu capable, par certaines habiletés, d'égaler et quelquefois de dépasser en force de résistance l'Occidental.

Mais pour donner un coup de force à un moment donné, pour un effort court, mais vif; pour tirer, pour pousser brusquement, rapidement, le Chinois est décidément inférieur : sa force est une force patiente et lente, comparable à celle du bœuf plus qu'à celle du cheval. Il n'est pas étonnant que le soldat chinois soit bien meilleur dans la défensive que dans l'offensive.

En somme, la force que le Chinois fournit le mieux est aussi celle pour laquelle la machine peut le mieux remplacer le muscle humain : les mouvements lents et réguliers sont ceux qu'un mécanisme peut le plus facilement accomplir; et l'industrie moderne tend de plus en plus à remplacer les grosses équipes d'hommes-moteurs, les grands attelages d'hommes-bêtes de trait, par des groupements mixtes d'hommes et de machines, où la machine de plus en plus développée accomplit

tout le gros travail, et où le personnel humain de plus en plus réduit ne donne plus que des efforts momentanés, et en quelque sorte, des efforts de direction. La valeur des capacités musculaires de l'ouvrier chinois, comme celle de ses capacités manufacturières, est donc limitée.

Si nous passons maintenant aux défauts caractérisés de la main-d'œuvre chinoise, ils peuvent se ranger sous trois chefs principaux : indolence, légèreté, manque de soin.

L'indolence naturelle du Chinois ne peut réduire sa productivité dans les industries où la machine pousse sans cesse l'ouvrier, ne lui laisse pas le loisir de flâner. C'est pourquoi les filateurs peuvent louer sans réserve la main-d'œuvre chinoise. Mais là où l'ouvrier est encore le maître de son travail, la productivité de l'ouvrier chinois est bien inférieure à ce qu'on pourrait attendre de sa puissance musculaire, bien inférieure à celle de l'ouvrier européen.

Aux Aciéries de Hanyang, par exemple, il faut être tout le temps « sur le dos » des ouvriers pour qu'ils travaillent consciencieusement : si le contremaître n'est pas là, le travail ne se fait pas. Même expérience sur les chantiers de chemin de fer. A l'Arsenal de Changhaï, en entrant dans chaque atelier, j'ai trouvé les ouvriers en train de muser, et je les ai vus se remettre précipitamment au travail comme des écoliers surpris à jouer en étude. Je me rappelle l'un d'eux — c'était dans l'atelier des torpilles — qui ronflait sur son établi, — les Chinois ont une telle facilité de sommeil! — tandis que sa machine continuait de tourner à vide.

Même air de flânerie, mêmes sommeils opiniâtres à l'Arsenal et à la Monnaie de Nankin. Dans le premier de ces établissements, pour achever de distraire les ouvriers, tout un groupe de curieux amassés à la porte, entrés par fraude, nous accompagne dans notre visite, et bon nombre d'apprentis quittent leur tâche pour se

joindre au cortège. A la Monnaie, les ouvriers sont au moins deux fois plus nombreux qu'il ne serait nécessaire : à côté de ceux qui travaillent — négligemment, il y en a qui n'ont positivement rien à faire la moitié du temps, qui sont des parasites.

A l'Arsenal de Foutchéou nous avons vu que les salaires étaient moins élevés que dans d'autres établissements similaires : mais cet avantage est largement compensé par la moindre activité du travail. Le personnel ne forme littéralement qu'une grande famille, les ouvriers sont presque tous unis les uns aux autres par des liens de parenté. Tel contremaître se trouve le neveu de tel ouvrier : il n'a moralement plus le droit de lui donner des ordres. On imagine aisément que la discipline des ateliers n'est pas bien sévère, ni par suite le travail bien ardent!

Cette nonchalance au travail réduit tellement la productivité que, au témoignage des directeurs de l'Arsenal, si les ouvriers chinois gagnaient seulement trois fois leur salaire actuel, il n'y aurait aucune économie à les employer de préférence à des ouvriers européens. Comme le salaire actuel de l'ouvrier chinois est de 25 cents, et le salaire moyen de l'ouvrier européen correspondant toujours supérieur à 5 francs, cela revient à dire que la productivité de l'ouvrier chinois dans ce cas particulier est au moins trois fois plus faible, à temps égal, que celle de l'ouvrier européen.

Aux Aciéries d'Hanyang on n'estime pas que le bas prix de la main-d'œuvre chinoise constitue pour l'entreprise un avantage bien sensible. A prendre ce témoignage à la lettre, on en déduirait que la productivité de l'ouvrier chinois dans ce genre de travail, à temps égal, est de cinq fois inférieure.

Même les simples coolies travaillant aux terrassements abattent beaucoup moins de besogne que les terrassiers européens. Les travailleurs russes par certains côtés ressemblent aux travailleurs chinois : ils sont forts, plus forts que les Chinois, mais en général

assez peu actifs. A Khabarovsk[1] cependant, en juillet 1900, pour les chargements et les déchargements pressés on prenait toujours des Russes : et pourtant il restait des Chinois disponibles, et la journée des ouvriers russes, à cause de la mobilisation, avait monté jusqu'à deux roubles[2].

Lorsqu'on lui confie une tâche délicate, l'ouvrier chinois pèche aussi souvent par légèreté. A la Monnaie de Nankin, un ouvrier chargé de la direction d'une machine qui doit frapper 60 pièces à la minute lui en fait frapper 80. Il risque de détraquer tout le mécanisme, même de mettre le feu à la machine qui pourra lui éclater dans la figure. Mais il n'y songe pas : il a tant de pièces à frapper dans sa journée, il ne songe qu'à cela; et dès que le surveillant aura le dos tourné, il recommencera.

Il manque à l'ouvrier chinois le sens de la machine. Aucune éducation technique générale, aucune habitude un peu longue ne le lui a encore donné. Sa docilité, sa passivité naturelle ne font pas qu'il soit dépourvu de toute curiosité, surtout si quelque intérêt immédiat l'y pousse. D'ailleurs il suit encore sa machine lorsqu'il la laisse aller trop vite : il n'imagine pas que ce simple surcroît de vitesse puisse avoir des conséquences graves, et que c'est à lui de les prévoir. De ce que l'ouvrier chinois est en art excellent copiste, il ne s'ensuit pas qu'il ait le sens net de la précision scientifique, qui ne s'acquiert pas sans le raisonnement. Récemment une explosion terrible se produisait à l'une des pompes élévatoires de la grande filature de Outchang : le mécanicien s'était simplement amusé à jouer avec le manomètre.

Enfin le manque de soin, de propreté est un des attributs de la race chinoise dont elle ne pouvait pas facilement se dépouiller au seuil des grandes usines.

1. En Sibérie Orientale, sur la frontière de la Mandchourie.
2. 5 fr. 30.

Les cours de la filature de Outchang dégagent en été une fâcheuse odeur « ammoniacale » : pour les Chinois les murs dispensent des cabinets d'aisances. Des chiffons gras, des houppes de coton traînent un peu partout; le grand moteur lui-même n'est pas reluisant. Les métiers de filature demandent un entretien méticuleux : à Hanoï, une filature française louée à des Chinois était au bout de quelques mois hors de service. A l'Arsenal de Nankin les ateliers sont assez proprement tenus; mais les fusils et les canons sont entassés pêle-mêle dans des magasins où ils s'encrassent de poussière et se mangent de rouille.

Rien n'est plus instructif que le spectacle d'un bateau de compagnie chinoise, dont l'équipage est entièrement chinois, sauf le capitaine et les mécaniciens. La machine est brillante de propreté; mais la cuisine toute voisine est une vue à vous couper l'appétit pour toute la traversée : on ne sait ce qui l'emporte, du désordre des différents ustensiles ou de la saleté de chacun. Cuisine et propreté dans l'esprit chinois s'excluent volontiers. Une maîtresse de maison en Chine une fois prétendit posséder une cuisine modèle : elle la montra aux visiteurs incrédules qui n'en revinrent pas. Mais un jour la triomphatrice eut l'imprudence de vouloir montrer la confection du dîner dans la belle cuisine. Hélas! il ne s'y faisait pas, il ne s'y était jamais fait! Il s'était toujours fait dans un horrible appentis chinois à côté, avec des ustensiles chinois encore, et entretenus à la chinoise. « Comment voulez-vous — dit le cuisinier avec bon sens — que la cuisine soit propre si j'y fais le dîner! »

Les plus « chinois » des ateliers modernes en Chine dont je me souvienne sont ceux de la Monnaie de Nankin. Encombrés de loques, de vieux chiffons, de vieilles caisses, de débris de toutes sortes, on eût dit l'arrière-boutique d'une épicerie : et des machines perfectionnées fontionnaient là dedans.

Ce désordre et cette malpropreté n'étaient rien cepen-

dant à côté du pittoresque taudis des ateliers annexes restés dans le pur style chinois. Figurez-vous de petits hangars tout ouverts d'un côté, des sortes d'étables où les ouvriers travaillent, mangent, fument, dorment sur un peu de paille dans un coin. Comme il y a équipe de jour et équipe de nuit, il y a toujours des dormeurs, des fumeurs, des mangeurs mêlés aux travailleurs. Il y a aussi ceux qui se font coiffer, c'est-à-dire raser et curer les oreilles : un coiffeur est « attaché à l'établissement »! Il doit même y avoir un diseur de bonne aventure ou un conteur d'histoires! Toute la vie de ces gens se passe là : c'est le type primitif de l'atelier domestique, se confondant avec la maison, transporté dans la grande industrie moderne, ou plutôt juxtaposé à elle[1].

Ces défauts particuliers de la main-d'œuvre chinoise nécessitent dans les ateliers ou sur les chantiers où on l'emploie la création de certains services spéciaux. D'abord, un service de surveillance plus strict qu'en Europe. Ce service peut d'ailleurs, sous certaines réserves, être confié à des Chinois aussi bien qu'à des Européens : car si l'ouvrier chinois est indolent, en général il est soumis.

Pour le « service de propreté », c'est autre chose. La propreté est facile, même pour des Chinois, dans les filatures de soie. Mais on distingue du premier coup d'œil une filature de coton dirigée par des Chinois d'une filature dirigée par des Européens. Ce ne sont sans doute pas les inspecteurs qui manquent aux filatures de Outchang, mais il n'y a pas un seul Européen ; au contraire, à l'*International Cotton Mill*, il y en a trois : un à chaque étage, et un à la machine; aussi y règne-t-il une propreté égale à celle des filatures d'Europe.

Tout dépend encore de la force de caractère et de

1. Voir ci-dessus la description d'une manufacture de tabac à Macao.

l'activité de l'Européen chargé de la direction. Il faut tenir compte aussi du plus ou moins d'éducation des directeurs chinois. Pourtant il est difficile à un Chinois, même d'une classe élevée, s'il n'est pas sorti de Chine, d'acquérir certaines notions ou certaines habitudes de propreté qui pour la masse des Occidentaux sont devenues élémentaires et comme naturelles. Un des hommes les plus riches et les plus éclairés de Chine, Chêng le Taotaï, directeur de la grande compagnie de navigation *China Merchant*, et du chemin de fer Hankaou-Pékin, s'arrêtera au milieu d'une conversation pour se gratter : il est juste d'ajouter qu'il ne mangera pas la petite bête qui le démangeait et qu'il aura pincée ! Un coolie s'en régalerait.

Il y a telle industrie chinoise nouvelle, comme l'albuminerie, où une propreté minutieuse est tellement indispensable qu'on ne conçoit pas qu'elle puisse même exister sans la surveillance constante d'un personnel européen. On voit donc que l'emploi de la main-d'œuvre chinoise présente des inconvénients ou entraîne des charges qui, joints à son peu de productivité naturel, diminuent singulièrement les avantages que son bas prix permettait d'escompter.

Le personnel de la grande industrie ne comprend pas seulement les ouvriers, mais encore les contremaîtres et les ingénieurs. Si ces derniers emplois pouvaient être remplis par des Chinois, l'industrie chinoise jouirait là d'un nouvel avantage d'économie. Mais s'il faut recourir aux Européens, comme les Européens en Chine sont généralement plus payés qu'ils ne le seraient dans les emplois correspondants en Europe, cet avantage se change en désavantage. Or nous allons voir que la plupart des industries nouvelles de la Chine sont dans le dernier cas.

L'industrie de la filature est extrêmement simple en elle-même : la construction des métiers est un travail très délicat, mais leur emploi est peu compliqué. Même pour

filer la soie les métiers eux-mêmes sont d'une construction relativement facile; en outre la force motrice requise n'est pas très considérable : s'il est une industrie chinoise où le concours de l'Européen semble superflu, c'est bien la filature de la soie.

En effet, sur les 30 filatures de soie que compte Changhaï, il y en a 24 qui se passent de toute direction technique européenne. Mais sur ces 24, il n'y en a guère qu'une dizaine qui soient vraiment des maisons sérieuses et dont la clientèle soit assurée. Et les filés des 6 filatures dirigées par des Européens se vendent toujours un peu plus cher que ceux des meilleures filatures entièrement chinoises. C'est que le titre et la facilité de dévidage des filés chinois ne sont pas aussi consciencieusement et minutieusement établis que ceux des filés européens. Quelquefois l'inexactitude constitue une véritable fraude, et récemment une grande filature chinoise n'ayant pas voulu consentir les rabais sur facture qu'exigeait un client mal servi, perdait un gros procès.

La première filature de Changhaï (*Lun Hwa*) n'est pas seulement dirigée par un Européen; mais encore, et bien que les ouvrières soient payées à la journée et non à la tâche, cet Européen est aidé par plusieurs surveillantes européennes. Cette abondance relative de personnel européen dans une filature de soie est, il est vrai, unique à Changhaï : mais les autres filatures essaient par tous les moyens de détacher les ouvrières de celles dirigées par un Européen. Il est juste de remarquer d'ailleurs que si la filature de soie n'exige pas les hautes capacités techniques de l'Occidental, elle appelle bien son contrôle, puisque la plus grande part du produit est exportée en Occident.

Mais dans la plupart des autres industries c'est avant tout l'insuffisance des connaissance techniques qui force l'industrie chinoise de recourir aux services de l'Européen. Cette insuffisance est d'autant plus grave que souvent elle s'ignore; et elle se traduit parfois d'une manière amusante.

D'importants capitalistes chinois, frottés de science européenne, réunissent 200 000 piastres pour exploiter une mine de charbon près d'Amoy. Ils ne poussent pas la confiance en eux-mêmes jusqu'à ne pas prendre de conseil : mais s'adressent-ils à un Européen? Non. Un Chinois ayant travaillé dans un atelier européen leur suffit : ils choisissent un ancien horloger de l'arsenal de Foutchéou, si naïve est leur croyance que la science européenne est une et qu'un bon horloger peut faire un bon ingénieur des mines! — L'ingénieur improvisé creuse le premier puits juste au bord de la mer; le puits, à peine creusé, est inondé : tout est perdu, l'entreprise est gâchée!

Près de Foutchéou, des Chinois se proposent d'exploiter des mines d'anthracite. Les premières expériences établissent que cet anthracite ne pourra être utilisé que sous forme de briquettes. — « Quelle chance! — s'écrie l'un des Chinois, — nous avons justement tout un outillage d'usine à sucre, qui va pouvoir servir en changeant un peu! » Le bon Chinois s'imaginait qu'une machine européenne, comme un savant européen, est bonne à tout. Est-ce qu'un lettré chinois n'est pas bon à faire un constructeur de digues aussi bien qu'un magistrat?

C'est surtout dans l'industrie minière et métallurgique que la direction technique de l'Européen est indispensable. Le personnel européen de l'arsenal de Foutchéou compte bien une trentaine de personnes; celui des aciéries d'Hanyang, quatorze.

Ce n'est pas que les Chinois ne cherchent à se passer des étrangers : mais en général ils éprouvent à l'essai qu'ils ne sont pas capables de bien diriger tout seuls de grandes industries. Pendant quelque temps après la guerre du Tonkin l'arsenal de Foutchéou fut dirigé par des ingénieurs chinois diplômés : mais l'expérience prouva que les diplômes d'Europe ne suffisaient pas. Les ingénieurs retour d'Occident oublient vite ce qu'ils n'avaient d'ailleurs appris que très superficiellement,

et quelquefois mécaniquement. On en revint aux Européens eux-mêmes.

Pourtant à l'arsenal de Nankin on les a renvoyés; on s'est contenté de garder les ouvriers qu'ils avaient dressés. L'arsenal a continué de marcher tout de même. Les Chinois en sont tout fiers; ils ne manquent pas de faire remarquer aux visiteurs étrangers qu'ils sont là leurs propres maîtres. — « Cela se voit », répondit un jour un officier russe d'un ton de pince-sans-rire. Et en effet, bien que dans l'ensemble les ateliers soient convenablement tenus, « cela se voit » à plus d'un détail. Nous avons déjà parlé du désordre des magasins. Dans les cours de petits arbres verdoient sur les troncs où l'on va tailler le bois des fusils : les Chinois ignorent que ce bois doit être parfaitement sec. Ils font mieux d'ailleurs : récemment ils s'avisaient de raccourcir un canon que Krupp leur avait, paraît-il, vendu trop long. Ils ont imaginé aussi de fabriquer des obus pleins, c'est-à-dire des obus qui n'éclatent pas.

A l'arsenal de Changhaï, en dépit de la superintendance nominale de deux Anglais, les Chinois se livrent aussi à d'amusantes fantaisies. Ils croient fabriquer des canons modèles, et ils ne fabriquent que des modèles de canons. Ils copient fidèlement le gabarit extérieur, et comme ils remarquent des ressauts, dans le moule de fonte ils ménagent des rentrants. Or ces ressauts sont tout simplement des sortes de manchons ou de frettes qui doivent être entrés à chaud et de force autour du cylindre. C'est à cette seule condition qu'ils lui donnent le supplément de résistance voulu : les canons chinois coulés tout d'une pièce doivent éclater au premier coup — et ce sont d'énormes canons, du modèle le plus perfectionné en vérité! L'atelier des torpilles au même arsenal, en dépit des éloges de lord Beresford, est d'une exiguïté, d'une pauvreté d'outillage ridicules.

A Hanyang, le nombre des Européens, qui est encore de quatorze, était primitivement de trente-huit. Ce n est

pas seulement le désir d'économie qui pousse les Chinois à réduire au minimum leur personnel européen, c'est aussi l'orgueil de race. Les Japonais ont péché par là plus d'une fois : mais peu à peu ils arrivent à pouvoir se passer réellement des Européens. Les Chinois ne sont pas encore de cette force : et ce qui constitue une des infériorités de la jeune industrie chinoise à l'heure actuelle, c'est bien moins le surcroît de dépenses que lui cause la nécessité d'un personnel étranger, que la limitation excessive de ce personnel.

Autant qu'une bonne direction technique et une bonne main-d'œuvre, une administration honnête et éclairée est nécessaire au succès d'une industrie. Or les entreprises chinoises dont l'administration est confiée à des Européens sont tout à fait rares, même parmi les entreprises privées, et même lorsque des Européens y sont intéressés. L'administration du chemin de fer Hankaou-Pékin est toute européenne : mais c'est une exception; les autres chemins de fer de la Chine ont toujours été entre les mains d'administrations chinoises. Que valent donc ces administrations, et tout d'abord les administrations privées?

Les Aciéries d'Hanyang sont un établissement privé dont le principal actionnaire, sinon l'unique propriétaire, est Chêng le Taotaï. L'administration est naturellement toute entre les mains des Chinois. Les Européens ont la direction technique : ce sont eux qui fixent les salaires, qui embauchent et renvoient les ouvriers; mais ce ne sont pas eux qui les paient. Qu'arrive-t-il? C'est que le paiement est très irrégulier. L'administration n'a pas tenu sa promesse de payer les ouvriers chaque mois : ceux-ci se sont mis en grève.

Les irrégularités de l'administration ne s'arrêtent pas là : elles font disparaître à peu près tous les bénéfices de l'entreprise. Elles ne sont certainement pas étrangères au prix relativement élevé des charbons de Ping-Chang. Elles sont toujours, si l'on peut dire, à la

hauteur des circonstances. Les Aciéries vendent les rails à la Compagnie du chemin de fer au prix d'Europe. Il y a sept ans, quand elles se fondèrent, la tonne de rails valait en Europe 95 francs; aujourd'hui elle vaut 200 francs. Le coût de production à Hanyang, malgré la réduction excessive du personnel européen, n'a pas sensiblement haussé : pourtant les bénéfices n'ont pas augmenté! En réalité chacun, d'une manière directe ou indirecte, plus ou moins frauduleuse et plus ou moins intelligente, en a pris la part qu'il a pu.

La filature de Outchang peut aussi être considérée comme une entreprise privée, bien qu'elle appartienne au vice-roi Tcheng-chi-tong. Elle ne rapporte rien non plus. Le vice-roi peut dire qu'il ne l'a pas établie pour qu'elle rapporte, mais afin de fournir un débouché au coton chinois; de donner du travail aux ouvriers; enfin d'apprendre aux Chinois à se passer de l'étranger. Mais ce triple but pourrait être atteint, et la filature cependant rapporter. Si vraiment elle ne rapporte absolument rien, quelquefois moins que rien, c'est que l'honnête vice-roi est pillé de toutes parts. Le coulage est en effet universel autour de lui : l'un vole sur les achats de coton, l'autre sur les salaires; un autre sur la vente des filés, un autre sur la fourniture du charbon; naturellement il ne peut jamais rester de bénéfice.

Les entreprises qui dépendent d'une administration publique sont-elles mieux partagées? — C'est la même incurie et le même gaspillage, encore plus développés peut-être.

La Monnaie de Nankin en est un bel exemple. On y voit dans un hangar un magnifique et coûteux outillage moderne pour la frappe automatique des sapèques : chaque machine pouvait frapper 100 sapèques à la minute. On s'en est servi juste deux mois : puis on l'a mis au rancart et l'on est revenu à l'ancien système, celui où on frappe une sapèque à la fois et où il faut que l'ouvrier la mette littéralement sous le pilon. Chaque semaine il y a un doigt écrasé : mais qu'importe? Cela

donne moins de souci à l'administration que d'installer les machines.

Ensuite on imagine de fondre les sapèques au lieu de les frapper : avec la frappe on perdait, avec la fonte on gagnera; et une Monnaie, suivant la conception chinoise qui fut celle du Moyen Age, est faite pour gagner. Les sapèques fondues sont très laides; pour les polir on a recours à un procédé très primitif, qui consiste à les agiter dans un baquet avec de la porcelaine pilée. Avec cela elles se cassent : mais qu'importe encore? une sapèque est bonne tant qu'il reste... le trou pour l'enfiler!

Et puis si les pauvres gens y perdent, l'administration n'a pas tant de scrupules. Les mandarins n'emploient-ils pas toute leur autorité à faire passer des pièces de 100 sapèques qui ont juste le poids de celles de 40, et que le peuple pour cette simple raison s'entête à ne pas recevoir! — Un mandarin de Nankin dernièrement était plus ingénieux : ayant saisi tout un outillage de faux monnayeur, il s'en servit ingénûment pour son compte!

L'arsenal de Changhaï présente aussi un beau désordre. Les grands portiques sculptés, laqués, dorés, sont entretenus avec assez de soin : mais le reste! Voici un dock qui a une porte en fer, mais dont l'armature est tout en bois : le bois est pourri, toute une végétation s'y déploie; les femmes du village ouvrier compris dans l'enceinte de l'arsenal viennent s'asseoir et faire la causette sur les gradins! A côté, un autre bassin plus petit : celui-là est tout à fait abandonné, ce n'est plus qu'une cuvette de vase où grouillent les crabes. Un peu plus loin une cale de construction couverte est également laissée à l'abandon. Les cours sont pleines d'apprentis en rupture d'atelier, de coolies inoccupés, de marmots, de chiens — il ne manque que des porcs! Dans les ateliers beaucoup de machines oisives : surtout une immense roue à tourner les gueuses posée sur le sol où elle se rouille. Sans doute on l'aura démontée, et on

n'aura pas su la remettre sur le bâti, — ou on n'y aura plus pensé!

L'arsenal de Foutchéou est mieux tenu : le personnel européen y est nombreux, et il a la haute main sur la police et l'organisation des ateliers. L'administration mandarinale ne contrarie pas moins le bon fonctionnement de l'usine : elle s'est réservée la fourniture du charbon et du bois, et elle remplit fort mal ce service essentiel.

Il n'est peut-être pas d'ailleurs une seule industrie privée qui n'ait à pâtir de la mauvaise administration publique.

Ainsi la multiplicité des *likin* ou douanes intérieures compromet le succès des filatures de coton. Le coton brut doit payer des droits énormes avant d'arriver à la filature; les filés de même avant de parvenir au consommateur : comment l'industrie chinoise pourrait-elle lutter victorieusement avec l'industrie japonaise, par exemple, qui ne supporte aucune charge pareille? Celle-ci est même affranchie de tous droits sur les cotons étrangers : les cotons indiens ou américains importés en Chine paient au contraire des droits assez élevés. L'arbitraire dans la perception, du moins pour les douanes intérieures, augmente encore les difficultés de l'industrie chinoise.

La tyrannie mandarinale trouve bien d'autres prétextes que les douanes pour s'exercer. Ce n'est pas d'hier que la classe des commerçants en Chine est exploitée à merci par celle des fonctionnaires. La transformation commencée de l'industrie n'a pas encore changé les mœurs publiques.

Quelle concurrence la nouvelle industrie chinoise est-elle donc capable de faire à l'industrie européenne? — Voyons quelle concurrence elle lui fait déjà : la rapide analyse à laquelle nous nous sommes livrés nous permettra de fixer à quelles conditions cette concurrence pourra se développer; quelles seront vraisem-

blablement ses limites; enfin jusqu'à quel point le renouveau industriel de la Chine constitue pour l'Occident un péril.

Jusqu'ici, des diverses industries nouvelles en Chine, il n'y en a guère qu'une seule dont le succès ait été complet et décisif : c'est la filature de soie. Les faillites individuelles ne signifient rien : une sélection doit se faire pour que l'assiette d'une industrie s'établisse. Dans l'ensemble et en dépit des nombreux risques naturels qu'elle comporte, la filature de soie est prospère : la première usine de Changhaï a réalisé en 1899 un bénéfice net de 200000 taëls, c'est-à-dire plus de 600000 francs.

Si la filature de soie avait jamais été une des grandes industries de l'Europe, il est hors de doute que les industriels européens seraient à l'heure actuelle très gravement, presque mortellement atteints. Mais le cas est tout différent : la filature de soie n'a jamais été très développée en Europe, sauf dans une partie de l'Italie. La grande filature chinoise ne fait guère concurrence en réalité qu'à la petite filature indigène, aux petits ateliers domestiques chinois. Actuellement toute la soie que le Japon produit est filée au Japon : en Chine au contraire la proportion de la soie filée à la machine n'est pas supérieure à un dixième. On voit donc quel avenir la nouvelle industrie a devant elle, quelle extension elle ne peut manquer de prendre : c'est une terrible menace pour le travail familial chinois, non pour le travail européen.

La grande filature de coton est moins florissante : les actions de la plupart des manufactures sont au-dessous du pair. Cependant la production ne cesse d'augmenter, et d'après le rapport des Douanes pour 1899, « il est probable que les filatures et tisseries locales l'emporteront graduellement sur leurs rivales étrangères ». Si l'importation des cotonnades n'a pas jusqu'ici diminué, cela est dû à l'accroissement considérable de la consommation indigène.

Les industries métallurgiques sont naturellement beaucoup moins développées : pourtant elles ont déjà remporté des succès importants. Les Aciéries d'Hanyang, nous l'avons vu, peuvent fournir des rails aux prix d'Europe et on y a fabriqué des rouleaux de laminage qui sont revenus à 3500 francs la paire, alors que pour les faire venir d'Europe la dépense eût été de 10000 francs. Si ce sont toujours les grandes maisons anglaises Platt et Asa Lee qui fournissent le matériel aux filatures de coton, les grandes filatures de soie se procurent dès maintenant leur outillage en Chine même. Enfin les navires construits à l'arsenal de Foutchéou reviennent moins cher au gouvernement chinois que ceux dont il donne la commande à l'Europe ou à l'Amérique, et les bâtiments moins considérables qui sortent des chantiers de Changhaï et de Hong-Kong sont encore autant de commandes enlevées à l'industrie occidentale.

Quant aux industries agricoles, raffineries, albumineries, distilleries, etc., elles donnent toutes de très beaux bénéfices : elles ne cesseront de se développer et de se multiplier. Des savonneries, des tanneries, etc., se seront établies en Chine avant longtemps.

Enfin si l'on considère les transports fluviaux et maritimes comme une industrie, la Compagnie chinoise *China Merchant* rivalise dès à présent avec les plus puissantes compagnies anglaises; et c'est une compagnie chinoise, sous pavillon allemand, qui fait à la Compagnie de navigation tonkinoise entre Haïphong et Hong-Kong une concurrence acharnée et même quelque peu déloyale.

A quelles conditions cette concurrence de l'industrie chinoise pourra-t-elle prendre tout son développement? — Elle est née de l'intervention occidentale : on peut dire que son extension dépend du degré d'extension que prendra l'intervention occidentale elle-même.

Le minimum de cette intervention consiste à fournir à la Chine des capitaux. Pour que l'industrie chinoise

se développe, il faut que les capitaux européens ne se retirent pas, et même qu'ils continuent d'affluer. Bien qu'il se soit formé dès à présent en Chine une classe de grands capitalistes dont Li-Hung-tchang et Chêng sont les principaux représentants, leurs ressources sont encore insuffisantes.

Le degré immédiatement supérieur d'intervention consiste à fournir à la Chine des contremaîtres et des ingénieurs. Il est indispensable pour le plein et rapide développement de l'industrie chinoise que le personnel étranger ne voie avant longtemps ni son nombre restreint ni son autorité diminuée. Il n'y a que deux moyens d'améliorer la main-d'œuvre chinoise et de lui faire atteindre, non pas dans une, mais dans toutes les industries, une productivité sensiblement égale à celle de la main-d'œuvre européenne. Le premier est d'envoyer des Chinois faire leur apprentissage en Europe : ainsi les chefs d'équipe des hauts fourneaux d'Hanyang, d'ailleurs soumis encore à la direction d'un Européen, ont travaillé vingt mois en Belgique. Le second moyen, beaucoup plus pratique, est qu'une surveillance européenne constante et indiscutée force peu à peu l'ouvrier chinois à perdre ses habitudes d'indolence et de négligence. Quant aux ingénieurs chinois diplômés d'Europe, il est de première nécessité aussi que pour longtemps encore ils restent en sous-ordre.

Le troisième degré d'intervention serait que l'administration — la direction commerciale et financière aussi bien que la direction technique et ouvrière — de toutes les grandes entreprises chinoises fût entièrement confiée à des Européens, sans qu'il reste aux Chinois autre chose qu'un droit de contrôle. Les Chinois manquent des qualités nécessaires à la grande administration sans laquelle cependant il n'y a pas de grande industrie.

On a dit qu'ils étaient de grands commerçants; la vérité est qu'ils sont d'excellents *moyens* et *petits* commerçants. Le Chinois est très sûr en affaires, beau-

coup plus que le Japonais : il ne renie pour ainsi dire jamais une parole donnée. Les négociants étrangers n'exigent pas la signature d'un Chinois alors qu'ils exigeraient celle d'un Européen. Du moment que le Chinois a inscrit l'engagement sur son *petibook*, il le tiendra. Aussi les marchés à terme sont-ils une pratique courante du commerce des soies en Chine, alors qu'au Japon c'est l'exception : en 1899, à la fin de mai, avant qu'on pût connaître les chances de la récolte et prévoir les cours, 30000 balles de soie avaient déjà été vendues à Changhaï; le marché du Japon est toujours en retard de plusieurs semaines sur celui de Chine. Mais malgré ces qualités précieuses, le Chinois manque généralement de celles qui sont indispensables au plein succès d'une grande affaire.

Il n'existe pas une seule grande banque chinoise : les banques chinoises sont de petits établissements où l'on se prête à des taux usuraires entre gens qui se connaissent. La *Hong-Kong and Shanghaï Banking Corporation*, où les gros capitalistes chinois ont placé leurs fonds, est absolument entre les mains des Européens. Les grandes entreprises industrielles et commerciales en Chine ne seront assurées, elles aussi, d'une complète réussite qu'à cette condition.

Enfin, le quatrième et dernier degré de l'intervention étrangère serait que l'administration publique elle-même, directement ou indirectement — d'une manière plus ou moins complète et plus ou moins effective, — passât aux Occidentaux. Un premier pas serait fait dans cette voie si l'administration des *likin* était confiée, comme celle des Douanes maritimes et des Postes, à un personnel européen; un second, si c'était toute la gestion financière de telle ou telle partie du territoire. L'établissement, plus ou moins étroit, d'un protectorat européen sur les diverses provinces serait — sauf l'annexion franche et définitive — la limite extrême de cette forme extrême d'intervention. Il n'est pas douteux que si la Chine devenait une colonie de l'Occident, alors, et

alors seulement, elle atteindrait dans le minimum de temps son maximum de puissance économique. Une réforme profonde, et en quelque sorte révolutionnaire, de son administration actuelle est en tout cas une des conditions essentielles pour qu'elle ne reste pas trop au-dessous de ce maximum.

Ces diverses conditions sont plus ou moins nécessaires, comme d'une réalisation plus ou moins probable; mais elles sont toutes dans une certaine mesure solidaires. Ainsi, les capitaux européens seront moins abondants si une place suffisante n'est pas faite à l'élément européen dans la direction des entreprises; si l'anarchie, la guerre civile ou la guerre extérieure menacent de troubler le pays. Les ingénieurs européens, de leur côté, ne consentiront plus aussi facilement à s'aventurer dans l'intérieur du pays si la sécurité n'y est pas bien rétablie. Au contraire, capitaux et personnel afflueront si l'influence ou l'autorité européennes s'affermissent. Les événements récents ont, d'autre part, montré que cet affermissement n'allait pas sans rencontrer d'énormes difficultés.

Telles sont les considérations qui doivent être présentes à l'esprit lorsqu'on veut juger du degré d'imminence du « péril économique chinois ». — Mais supposons qu'avant longtemps, de gré ou de force, la Chine s'ouvre enfin tout entière et pour de bon à la civilisation occidentale — qu'elle devienne économiquement au moins une *colonie de l'Occident*, — quelle situation son plein développement industriel nous créerait-il?

Il est certain que ce jour-là l'Europe, l'Amérique et le Japon lui-même auront cessé d'importer en Chine les articles qui constituent précisément aujourd'hui le principal de leurs importations. Par exemple, la Chine filera et tissera toutes les cotonnades dont elle aura besoin : c'est le terme naturel d'une évolution au commencement de laquelle nous assistons. La Chine de même fabriquera ses fers et ses aciers. Elle fabriquera

bien d'autres choses encore qu'elle achète aujourd'hui à l'étranger : presque tout en vérité. Car elle forme déjà naturellement, et elle formera alors économiquement — aussi bien que l'Amérique et beaucoup mieux que l'Europe, — un monde complet, capable de se suffire à lui-même pour ses besoins essentiels.

Est-ce à dire que l'étranger n'aura plus rien à lui vendre? — Il importe de remarquer que cet avènement de la Chine à la pleine indépendance économique, si rapide qu'on le suppose, sera toujours graduel. Nulle raison de penser que la Chine échappera à la loi commune : à mesure que croîtra sa puissance de production, croîtra également sa puissance de consommation, et cette puissance de consommation, pendant quelque temps au moins, constituera, du point de vue de l'étranger, une puissance d'absorption.

D'une part, en effet, la Chine aura besoin, pour augmenter sa production, d'augmenter son outillage, et cet outillage, l'étranger seul pourra d'abord le lui fournir. Et d'autre part, des désirs, des goûts, des besoins nouveaux s'éveilleront dans l'âme du consommateur chinois, que l'augmentation de richesse générale lui permettra de satisfaire. Déjà la consommation d'objets, qui, du point de vue chinois, sont des objets de luxe, au moins de grande aisance : les cotonnades chères, les montres et les horloges, la farine, le verre à vitres, les lampes, le pétrole, les allumettes, les aiguilles, la parfumerie, le savon, le sucre, les parapluies, etc., — la consommation de tous ces articles, dans ces dernières années, n'a cessé d'augmenter.

Tous ces articles sont aujourd'hui des articles d'importation. Ils ne le seront pas toujours ; dans l'hypothèse, très vraisemblable, où nous nous sommes placés, on peut même affirmer que la plupart d'entre eux cesseront d'être articles d'importation. Mais le consommateur chinois, une fois qu'il aura rompu avec ses habitudes séculaires d'abstinence et d'insouciance, ne cessera pas non plus d'acquérir des désirs, des besoins supplémentaires.

Ces désirs, ces besoins, quels seront-ils? Nul ne le sait au juste. On peut supposer qu'ils seront toujours si étroitement conformes aux traditions de la race que l'étranger pourra fournir tout au plus les moyens mécaniques destinés à les satisfaire. Mais il est permis de penser aussi qu'une transformation économique aussi profonde que celle qui se sera alors produite en Chine n'aura pas été sans y déterminer une transformation mentale. L'importation occidentale devra nécessairement se renouveler; il n'est pas dit qu'elle diminuera : elle a augmenté au Japon.

Mais l'Occident a d'autres craintes : il redoute — ou plutôt on redoute pour lui — l'envahissement de ses marchés par les produits d'une Chine outillée à la moderne. La Chine ne nous vendrait plus seulement, comme aujourd'hui, son thé, ses soies, ce que le climat et le sol lui donnent et ce qu'ils nous refusent. Elle nous enverrait des produits capables de faire concurrence, jusque chez nous, à notre propre industrie. Ce sera à son tour de nous vendre la cotonnade, et peut-être, — qui sait? les allumettes, le savon, les aiguilles, les parapluies,... la parfumerie! Ce qui assurera — dit-on — cette extraordinaire expansion économique de la Chine, c'est l'extraordinaire bon marché de sa main-d'œuvre.

Mais comment admettre sans discussion que tout le système de production et peut-être tout le système d'administration de la Chine change, et qu'au milieu de cette universelle transformation, il y ait une chose qui ne change pas : le prix de la main-d'œuvre!

Du moment que le fracas des machines, la surveillance de l'Européen, l'entraînement des grands ateliers auront secoué la demi-indolence du travailleur chinois, comment croire qu'on n'aura pas du même coup secoué l'indolence de ses désirs? Si on lui fait accomplir un travail plus intense, n'aura-t-on pas, par là même, accru l'intensité de ses besoins? Le nouvel ouvrier chinois aura des appétits, des ambitions que ne connaissait pas l'ancien : il demandera que son salaire soit augmenté.

Et, comme la main-d'œuvre exercée aux nouvelles machines ne sera pas surabondante, il faudra lui accorder ce supplément de salaire. Déjà, dans les filatures de coton de Changhaï, les salaires en vingt ans ont quadruplé. Depuis que les travaux du chemin de fer Hankaou-Pékin ont commencé, le salaire des simples coolies a doublé.

On peut même dire que ce renchérissement de la main-d'œuvre, s'il est la conséquence immédiate, est aussi la condition nécessaire de l'accession à un régime économique supérieur. La cherté nouvelle de l'ouvrier imposera de plus en plus le recours à la machine. A Nankin récemment, un vice-roi éclairé songea à créer, ce qui n'existe dans aucune ville chinoise, une canalisation d'eau. Les ingénieurs européens lui firent un devis : on constata que l'eau reviendrait aux Chinois plus cher que par le transport dans des seaux à dos d'hommes [1] ; et le projet fut abandonné. Il ne sera repris que le jour où le salaire des porteurs d'eau d'une part, et la consommation individuelle des Chinois d'autre part, auront augmenté dans des proportions telles que le système européen réalisera une économie.

Du moins — assure-t-on, — l'ouvrier chinois restera un ouvrier docile : on le fera travailler le nombre d'heures qu'on voudra, et il ne se mettra pas en grève. Quelle supériorité sur l'ouvrier d'Occident dont les lois tendent de plus en plus à restreindre le temps de travail, et entre les mains de qui la grève devient une arme de plus en plus redoutable !

Mais on exagère la souplesse moutonnière de l'ouvrier chinois. Il connaît la force de l'association et la mutinerie ne l'effraie pas. Le travailleur chinois n'est pas un serf : il n'est pas plus attaché au métier, il ne sera pas plus attaché à la machine qu'il ne l'est à la glèbe. Et si l'autorité publique en Chine s'exerce avec un effrayant

1. Le prix de revient par ce mode de distribution était d'à peu près 0 fr. 03 l'hectolitre.

arbitraire, elle est aussi à l'occasion, par insouciance même, très tolérante. La grève, c'est-à-dire la simple cessation du travail, n'a rien qui soit pour attirer ses rigueurs

La grève existe en Chine comme en Europe depuis longtemps : ce n'est pas le développement de la grande industrie qui la fera disparaître. Le rapprochement dans un même local d'un grand nombre d'ouvriers ayant des intérêts solidaires, ne pourra que les aider à prendre conscience de cette solidarité, et donnera ainsi à leurs revendications une force, bientôt une violence nouvelles. Le rapide accroissement des salaires lui-même ne sera pas sans déterminer chez les ouvriers une certaine démoralisation, qui leur fera plutôt exagérer leurs réclamations. Nous avons vu qu'il y a trois ans, les ouvriers des aciéries d'Hanyang s'étaient mis en grève parce qu'on ne tenait pas une promesse qu'on leur avait faite. Sur les chantiers de construction des chemins de fer, les révoltes de coolies sont très fréquentes, motivées la plupart du temps d'ailleurs par les exactions des entrepreneurs.

Voilà l'avantage décisif de la future industrie chinoise singulièrement réduit! On peut admettre qu'elle jouira quelque temps, du fait de l'infériorité des salaires, d'une supériorité réelle. Mais il ne suffit pas qu'un pays produise à meilleur compte que l'étranger pour qu'il envahisse ses marchés : il épuisera d'abord sa propre capacité de consommation; car le marché domestique lui offre, par sa proximité même, des facilités spéciales. Et la capacité de production d'un pays, elle aussi, a ses limites.

Pourtant on peut se représenter une Chine tout à fait convertie — à l'imitation des Européens et par l'intervention de plus en plus active des Européens eux-mêmes — au mode de production capitaliste; — une Chine surproduisante, encombrée de ses propres produits comme est notre Europe, et cherchant des débouchés, non pas

chez elle par l'augmentation de bien-être des classes inférieures, mais au dehors, c'est-à-dire chez nous. On peut supposer, par un juste renversement du pour au contre, la Chine organisant la conquête économique de l'Occident, comme l'Occident à l'heure actuelle se précipite à la conquête économique de l'Orient. On peut supposer même que cette révolution industrielle et commerciale s'accomplisse sans déterminer immédiatement une révolution correspondante dans les prix de la main-d'œuvre chinoise. — L'Occident, pour se sauver de la ruine, n'aurait-il plus alors qu'une ressource : le tarif protecteur? L'Europe se fermerait-elle à la Chine aussi jalousement que la Chine naguère était fermée à l'Europe? Et pour que l'analogie historique fût parfaite, ne manquerait-il plus que la Chine forçât par les armes les portes de l'Europe!

Mais il n'est pas du tout indispensable à l'avenir de l'Europe qu'elle fabrique toujours des cotonnades, des lainages, des fers et des aciers, du savon et des allumettes : si tout ce gros œuvre de la production humaine, un autre quart de l'humanité l'accomplit à meilleur compte! Il suffit qu'elle ait d'autres produits équivalents à donner en échange. — Et puis il n'est nullement établi que l'infériorité même prolongée des salaires chinois forcerait l'Europe à abandonner ses anciennes industries. La supériorité du machinisme pourrait y compenser et au-delà la cherté du travail. L'exemple des États-Unis suffit à le prouver.

Comme la supériorité technique d'un pays sur un autre, et les différences entre les prix du travail sont choses essentiellement variables et relatives, et cependant, du fait de la facilité croissante des communications, deviennent des facteurs de plus en plus importants dans la concurrence internationale : il est normal qu'une perpétuelle redistribution du travail s'accomplisse entre les peuples. Même les spécialisations qu'on croyait à jamais fondées sur la nature sont soumises au changement. Une agriculture scientifique élargit en quelque

sorte les limites des climats : la Chine n'est plus l'unique pays producteur de thé. Que dire des sciences qui font réellement changer de règne toute une industrie? Le secret de la soie artificielle est découvert, et déjà la soie chimique fait concurrence aux soies grossières du Chantoung : si le nouveau mode de production se généralise, qu'adviendra-t-il du monopole naturel de la Chine?

De même qu'un capitaliste aujourd'hui déplace constamment ses capitaux d'une affaire à une autre, de même et de plus en plus les nations devront sans cesse changer leurs industries : non pas seulement celles qui ne vivaient que de l'exportation, mais celles mêmes qui se croyaient à jamais assurées du domaine national.

Si l'on considère cette éventualité comme un *péril*, oui, il existe pour l'Europe, imminent ou latent, un « péril économique chinois ». — Mais il existe aussi pour elle un *péril américain*; comme il existe pour la France et l'Angleterre un *péril allemand*; comme le développement industriel des États-Unis du Sud est, pour l'industrie des États du Nord, aussi un *péril*. Bien plus, pour toute nation qui a des colonies, il existe un *péril colonial*, et qu'elles se créent elles-mêmes! Et s'il existe pour la France un péril chinois, elle peut bien craindre déjà un *péril indo-chinois*, comme l'Angleterre s'effraie du *péril hindou*!

Tant de périls! — Mais pourquoi appeler ces évolutions naturelles et bienfaisantes dans leurs résultats, puisqu'elles tendent à répandre sur toute la surface du globe le plus grand bien-être pour le plus petit effort, — pourquoi les appeler des *périls*?

C'est que notre régime de production actuel, le régime capitaliste, n'y est qu'imparfaitement préparé. Tant que ce régime subsistera, les évolutions naturelles dont nous venons de parler — l'expansion du machinisme dans le monde après la découverte des machines elle-même — constitueront des périls, parce qu'elles ne s'accompliront qu'au prix de désastres individuels ou régionaux. Toute une province de l'Angle-

terre, par exemple, pourra être ruinée par le développement rapide de l'industrie cotonnière en Extrême-Orient, parce que la nation anglaise n'aura pas été économiquement organisée pour parer à cette éventualité.

Mais lorsque les nations seront devenues vraiment conscientes de la solidarité économique qui doit lier tous leurs membres, ces crises partielles ou temporaires n'entraîneront pas plus de ruines locales que le déficit momentané d'un grand magasin, la suppression même d'un des rayons, ne compromet la situation d'un seul des employés.

On ne verra plus alors une partie des capitalistes d'une nation, et le gouvernement de cette nation à leur service, créer pour leur exclusif bénéfice à d'autres capitalistes et à la nation elle-même des périls qui ne sont des périls que faute de solidarité nationale ; — faute aussi de comprendre qu'une perpétuelle division et redivision du travail doit s'opérer désormais, non plus seulement entre les diverses régions d'un même pays, mais entre les diverses parties du Monde.

CHAPITRE II

L'ÉDUCATION MODERNE EN CHINE

I. L'Enseignement des missionnaires. — Zikaoué : l'Observatoire, l'Orphelinat, le Collège.
II. L'Enseignement moderne officiel : les réformes de juin, juillet et août 1898; la réaction de septembre. — Le Collège de Nanyang : l'enseignement sino-occidental reconnu.
III. L'Enseignement franco-chinois : l'École française de Changhaï.

I

ZIKAOUÉ. L'ENSEIGNEMENT DES MISSIONNAIRES

Longtemps l'Enseignement moderne, l'Enseignement occidental en Chine n'a été que l'Enseignement des missionnaires, en particulier des missionnaires catholiques. Rien ne peut mieux donner une idée de cet enseignement et permettre de porter sur lui un jugement qu'une visite à Zikaoué, le grand institut des Jésuites.

Zikaoué est à 8 kilomètres de Changhaï. La belle route qui y conduit, de construction française, traverse une campagne variée, couverte de maisons, de vergers, de bosquets, qui rappelle assez certaines campagnes de France. Bientôt l'on distingue de grands bâtiments de style européo-chinois : les murs blancs, les toits bruns

relevés aux cornes sont chinois, mais la blancheur des murs n'est ni salie, ni moisie, et sous les auvents courent des lignes de fenêtres régulières : cela n'est pas chinois.

A côté s'élève une haute tour de briques rouges et bleues, encore en construction : c'est le nouvel Observatoire météorologique. L'ancien est un bâtiment blanc, modeste, l'air d'une petite villa coloniale du Sud américain, dominé seulement par un grand pylône de fer. Le directeur, le P. Froc, me reçoit avec la plus grande cordialité; physionomie ardente, parole claire et ferme, conversation vive : le savant en lui domine le religieux.

Tout de suite on remarque une grande carte où sont indiquées les diverses stations avec lesquelles l'Observatoire est en correspondance régulière : il n'y en a pas moins de cinquante répandues en Chine, en Corée, au Japon, en Indo-Chine et aux Philippines. Ces stations, pour la Chine du moins, sont organisées soit par les Missions, soit par le service des Douanes Maritimes. Récemment sir Robert Hart a consenti que tous les renseignements recueillis par ses agents soient communiqués à l'Observatoire; il a même adopté pour le service des sémaphores les signaux de Zikaoué. Le P.Froc semble tout étonné de ces gracieusetés du tout-puissant directeur des Douanes à l'égard d'une institution qui n'est pas anglaise.

La prévision des typhons est le point d'honneur des météorologistes de Zikaoué. En interprétant les données que leur fournissent soit l'Observatoire de Manille, soit les stations établies par le gouvernement japonais dans les îles de Riou-Kiou[1], ils sont parvenus à les annoncer quatre jours au moins avant qu'ils atteignent la région de Changhaï. La plus belle prédiction dont s'énorgueillisse l'Observatoire est une prédiction

1. L'Indo-Chine bientôt aura son observatoire à Phou-Lien, près de Haï-phong, juste à égale distance de Manille et de Zikaoué.

de huit jours. Dès que l'approche d'un typhon est certaine la nouvelle est télégraphiée à tous les sémaphores de la région, et les navires ont en général tout le temps nécessaire pour se mettre à l'abri.

La détermination astronomique du temps de Changhaï, à un dixième de seconde près, est aussi confiée à l'Observatoire. Chaque jour, à midi précis, le P. Froc presse un bouton électrique, et la grosse boule de fer hissée au sommet du grand mât de signaux sur le « Bund » français donne par sa chute l'heure à la ville et au port. La communication électrique est instantanée; instantanée aussi la chute; il paraît cependant que certaines réfractions des nuages à distance empêchent de saisir le moment exact où la boule se déclanche. Aussi bientôt l'heure mathématique sera-t-elle donnée avec plus de rigueur encore par un éclair lumineux à neuf heures du soir. Ce service chronométrique est le seul pour lequel l'Observatoire reçoive de l'une et l'autre municipalité de Changhaï une aide quelconque. L'installation astronomique de l'Observatoire est encore rudimentaire : mais dans ce moment même on achève de construire à quelques kilomètres, sur une colline, au-dessus des brumes et sur un sol plus ferme, une coupole perfectionnée pourvue de lentilles puissantes.

L'autre directeur de l'Observatoire, le P. Chevalier, vient de se révéler un hydrologue de premier mérite. Chargé d'inspecter et de régler les appareils météorologiques des Douanes, il a profité de son voyage pour étudier le cours du Yangtzé depuis Itchang jusqu'en amont de Soutchéou, jusqu'à l'endroit où les jonques elles-mêmes ne peuvent plus naviguer. Des journées entières il a procédé en personne à des sondages répétés de trois en trois minutes, sans s'interrompre du matin au soir que pour les repas. Il a publié le résultat de ces observations dans un atlas qui est un travail immense, de la plus grande utilité pour la navigation et d'un très haut intérêt pour la science.

L'œuvre de cet institut météorologique — astronomique aussi et même géographique, — les services qu'il rend journellement sont déjà un enseignement pour la Chine, et un enseignemeut supérieur : tel est le respect superstitieux des Chinois pour les phénomènes de l'atmosphère ! Mais Zikaoué exerce sur les jeunes générations chinoises une influence plus directe par l'instruction qui y est donnée, à l'Orphelinat et au Collège.

L'orphelinat des filles est celui qui compte le plus de pensionnaires. Il est rare qu'un Chinois abandonne un enfant mâle ; l'infanticide des petites filles est au contraire un des grands maux de la Chine et l'orphelinat de Zikaoué essaie d'y apporter quelque remède.

Voici la crèche. Les bébés sont dans des bercéaux : la crosse de fer et les rideaux de mousseline sont évidemment des importations d'Occident ; le berceau lui-même, en tresse, est de fabrication chinoise. Pourtant les berceaux sont assez rares en Chine : on ne les trouve guère que dans les familles aisées. L'immense majorité des enfants, les pauvres, couchent avec leurs parents : c'est le seul moyen qu'ils aient chaud l'hiver, du moins dans toute cette région de la Chine centrale et septentrionale où le froid est très vif et le chauffage ridiculement insuffisant ; seulement quantité d'enfants sont étouffés en dormant. Ici les enfants ont chacun leur berceau, et dès qu'ils grandissent, leur petit lit en bois, carré, avec des nattes pour matelas.

Un assourdissant ramage nous annonce l'école. Les sœurs observent scrupuleusement la méthode chinoise qui consiste à faire réciter à haute voix et à tous les élèves ensemble des listes de caractères. L'application de la classe se marque à la hauteur du ton et au volume du son : plus ils crient, mieux ils apprennent ! De temps en temps pour se désenrouer ils avalent une gorgée de thé, et s'ils ont trop chaud, ils s'éventent. Si un missionnaire entre, ils se lèvent et très gravement le saluent du nom de *tata*, grand-père ! Quelques-

uns s'agenouillent et inclinent jusqu'à terre leur large face rougeaude.

Une autre coutume chinoise que les sœurs respectent et qui soulève plus d'objections, c'est la mutilation des pieds des petites filles. On sait quelle est cette pratique barbare : dès l'âge de trois ou quatre ans les pieds sont bandés, ligotés de manière à ramener tous les doigts et le talon lui-même sous la plante du pied, si bien que seul désormais l'orteil enfermé dans un minuscule soulier pose sur le sol. C'est un supplice qui arrache aux enfants des cris déchirants; beaucoup en meurent; les filles qui survivent, même si elles ne sont pas rendues impotentes, en souffrent toute leur vie.

Cette coutume, bien qu'elle ne remonte qu'à neuf siècles environ, est profondément enracinée dans les mœurs chinoises. Un Chinois choisit sa femme souvent sur le vu du soulier : plus il est petit, plus la femme doit être jolie, riche et bien élevée. Le fait est que ce sont les fillettes de haute condition et les plus mignonnes auxquelles on inflige avec le plus de cruauté ce martyre. Une fille aux grands pieds trouvera difficilement à se marier bien. Telles sont les raisons que donnent les sœurs de Zikaoué — et d'ailleurs — pour tolérer dans les orphelinats cette odieuse pratique.

Il est permis de penser que cette excuse n'est pas suffisante. Puisque ces orphelines chrétiennes épousent presque toujours des chrétiens, et que l'éducation spéciale qu'elles ont reçue les a en quelque sorte dotées de tant d'avantages, on a peine à comprendre qu'il soit à ce point difficile de les marier, sans les mutiler. Les sœurs catholiques semblent en prendre leur parti trop facilement : elles laissent aux missionnaires, aux missionnairesses protestantes l'honneur de combattre cette absurde tradition au nom de l'humanité.

L'éducation que recoivent les adolescentes, très simple pour ne pas faire des déclassées, comprend tous les soins du ménage : couture, cuisine, lavage, élevage des

enfants, dévidage, filage au rouet, etc. A l'orphelinat des sœurs de Canossa, à Hankaou, on exerce aussi les pensionnaires à certains travaux manuels qui pourront leur incomber plus tard dans la vie, comme tourner la meule à écraser le riz : et à côté des moulins d'Occident qui répondent mieux aux besoins du couvent, il y a quelques moulins chinois qui servent précisément à l'apprentissage. A Zikaoué, les orphelines pour pouvoir consacrer quelque temps à l'étude sont déchargées de tous les gros travaux, qui sont confiés à des femmes de journée prises dans le village voisin; mais un petit nombre seulement apprennent un métier artistique, comme la broderie.

Cette éducation si pratique présente d'ailleurs un caractère chrétien et catholique très accentué. Dès que les enfants connaissent quelques caractères, c'est le catéchisme qu'on leur apprend. Les broderies auxquelles travaillent les ouvrières sont exclusivement pour l'ornementation des églises de Chine ou d'Occident. La plus belle sur le métier, lors de ma visite, était destinée au pèlerinage de Paray-le-Monial « où le Sacré-Cœur était apparu ».

A l'orphelinat des garçons, même éducation à la fois très pratique et strictement catholique. Les pensionnaires reçoivent à la mission un minimum d'instruction primaire : 1000 à 2000 caractères; mais ils y peuvent apprendre presque tous les métiers : menuiserie, cordonnerie, peinture, sculpture, etc.; et toujours suivant les méthodes chinoises avec des instruments chinois.

Mais les menuisiers ne construisent que des autels; les sculpteurs ne travaillent qu'à des Christs, des Vierges et des Saint-Josephs. Dans l'atelier de dessin, on ne voit que des plans de chapelles ou d'églises, — le modèle de la future cathédrale de Zikaoué; et l'on est étonné de trouver dans l'atelier de peinture quelques reproductions de cartes murales Vidal-Lablache perdues au milieu des Assomptions et des Pentecôtes. Dans la cour s'élève une statue de la Vierge mère des

orphelins, accueillant un petit Chinois en robe bleue et jaquette rose, qui servirait fort bien d'enseigne à une succursale exotique de Bouasse-Lebel !

Cette école professionnelle est donc en même temps — on pourrait presque dire avant tout — l'atelier général des missions catholiques en Chine. Que les Pères s'y fassent fabriquer leurs chaussures, fort bien; car ils portent exactement la chaussure chinoise, et leur ouvrier, s'il les quitte, pourra se tirer d'affaire. Mais la fabrication des objets de sainteté, limitée par les besoins restreints de la clientèle catholique, n'est pas pour faire vivre son homme en Chine. Cette manière d'entendre l'enseignement professionnel peut être très pratique, très économique; mais c'est une conception bien étroite.

Ce qu'il y a d'artificiel et même d'un peu puéril dans l'entreprise éclate à la simple inspection de la librairie. La mission ne possède pas moins de trois rotatives Marinoni, dont une est mise en mouvement par un moteur à gaz. Qu'y imprime-t-on? à l'occasion les ouvrages des Pères, ces *Variétés sinologiques* à la fois si érudites et si piquantes; un journal à l'usage des chrétiens chinois, la *Revue pour tous*; mais surtout des catéchismes, des chants d'Église. Naturellement dans ces recueils de cantiques les paroles latines sont notées par les caractères chinois de même son; mais ces caractères ont, bien entendu, un sens tout différent et très souvent un sens ridicule. C'est comme si l'on nous faisait lire le cantique : *Cor Amoris* écrit : *Cor a Maurice*; ou bien le *Tantum ergo sacramentum*,

Tant homme ergo sacre à main t'homme.

Le collège enfin est avant tout un collège chinois. La culture classique chinoise est le fond de tout l'enseignement, et l'on y prépare spécialement aux examens du mandarinat. Les murs du vestibule sont recouverts d'affiches rouges qui sont les lettres de faire part d'élèves ou anciens élèves annonçant leur succès.

Mais c'est un collège chinois catholique. Tous les élèves, 140 environ, sont catholiques : il faut être catholique pour être admis. On ne fait que quelques rares exceptions en faveur de jeunes gens qui, sans être catholiques encore, ont manifesté la ferme intention de le devenir. Non seulement les élèves sont catholiques, mais la plupart sont fils et petits-fils de catholiques. « C'est pour cela, me dit le Père qui m'accompagne, que nous avons à peine besoin de les mettre en garde contre ce qu'il y a d'antichrétien dans les livres de Confucius. Ils savent que le culte des ancêtres n'est qu'une idolâtrie comme les autres. A part cela, il y a beaucoup de choses dans Confucius qui sont conformes à la morale chrétienne : l'étude des classiques nécessaire à tout Chinois n'empêche pas nos élèves d'être de bons chrétiens. »

Les anciens élèves du collège arrivent généralement à des positions assez élevées. Ceux qui n'ont conquis que le premier grade sont maîtres d'école; les autres deviennent des fonctionnaires. Quelque-uns reviennent au collège comme professeurs; un certain nombre entrent au séminaire où ils apprennent le latin et reçoivent l'enseignement théologique : ils deviendront plus tard des Pères à leur tour et se répandront dans toute la Chine. Tous travaillent plus ou moins pour la religion. Les frais d'études au collège sont de 40 à 50 piastres par an; les élèves appartiennent la plupart à des familles aisées et peuvent, en dehors même des fonctions qu'ils remplissent, exercer une influence considérable.

On voit quelle était l'ambition des Jésuites et quelle méthode ils ont suivie. Ils n'ont pas cherché à transformer, à réformer l'organisation politique et sociale chinoise, mais tout d'abord à s'y faire une place. C'est de l'influence personnelle exercée de génération en génération par une élite qu'ils attendaient la transformation morale du peuple; et pour former cette élite, pour lui donner un moyen d'agir sur le peuple, ils ne

pensaient pas qu'il y eût de meilleur instrument que la religion catholique.

Conception à la fois hardie et prudente, dont on ne pouvait *a priori* prédire l'échec, mais que l'expérience a définitivement condamnée. Le recrutement de l'élite catholique qui devait peu à peu transformer la Chine par le dedans a échoué ou a été faussé : le nombre manque par trop à cette élite qui quelquefois se trouve n'être qu'une soi-disant élite ou une élite à rebours. Et dans la masse le catholicisme, le christianisme en général, a provoqué plus de résistances qu'il n'a éveillé de sympathies.

La Chine pour se régénérer, pour subsister seulement, doit transformer profondément son système d'éducation. Si elle ne reconnaît pas franchement la supériorité de la science d'Occident, elle tombera sous la domination plus ou moins étroite des puissances d'Occident. Ces examens classiques auxquels les Jésuites ne voulaient pas toucher puisqu'ils y préparaient leurs élèves, un empereur déjà y a porté la main. Sans doute les réformateurs dont Kang-you-oueï était le chef auraient pu s'inspirer de la prudence des Jésuites pour porter sur ces antiques institutions une main moins hâtive et plus adroite. Néanmoins l'heure est proche où — de gré ou de force — un enseignement nouveau, l'Enseignement moderne, conquerra sa place en Chine à côté de l'ancien.

Les Jésuites l'ont compris. Aujourd'hui la moitié des élèves du collège de Zikaoué reçoivent, en plus de l'enseignement chinois et de l'enseignement catholique, un enseignement élémentaire de français, d'histoire, de géographie et de mathématiques. Même ceux qui prennent exclusivement l'enseignement chinois reçoivent quelques notions d'arithmétique.

Mais cet enseignement français et cet enseignement scientifique, cet enseignement moderne en un mot, n'existe à Zikaoué que depuis deux ans; encore n'est-il donné que comme un accessoire. Pour répandre l'in-

fluence française et la civilisation occidentale c'est toujours sur l'influence personnelle des maîtres et sur la vertu éducatrice du catholicisme que l'on compte : et c'est pour cela que le nouveau Zikaoué est condamné à échouer comme a échoué l'ancien.

Certes la transformation de la Chine ne s'accomplira sans trop de souffrances d'un côté, sans trop de brutalités de l'autre, que si l'âme chinoise elle-même est renouvelée. A cela les chemins de fer, les filatures et les aciéries ne suffiront pas : il faut une éducation, et les Jésuites ne s'exagèrent pas la puissance de l'Éducation. Mais l'éducation qui convient à la Chine est une éducation positive, laïque, dégagée de tout dogme qui choque sans nécessité d'innocentes croyances.

II

L'ENSEIGNEMENT MODERNE OFFICIEL. LE COLLÈGE DE NANYANG

L'Enseignement moderne a été un moment officiellement reconnu, établi en Chine : ce fut durant les « Cent jours » des Réformes, de juin à septembre 1898.

Déjà le décret du 23 juin contient une violente critique des programmes d'examen consacrés et annonce une réforme.

« ... En ces derniers temps la littérature est tombée fort bas; de jour en jour elle s'est comme engloutie dans des abus chaque jour plus nombreux. Les compositions que les candidats présentent aux examens se réduisent en règle générale à des amplifications superficielles d'un texte et l'on en trouve rarement qui éclaircissent le sens des classiques. De tout cela il découle naturellement que des lettrés dont les compositions ont été vulgaires et vides de sens obtiennent injustement d'être approuvés et promus aux grades. Si l'on ne profite pas des circonstances actuelles pour introduire des chan-

gements opportuns, quel moyen emploierons-Nous pour reconnaître la vraie science et faire avancer les hommes de talent? Nous ordonnons donc qu'à partir des prochains examens — tant pour ceux des aspirants au baccalauréat que pour ceux annuels des bacheliers et ceux préparatoires au grade, — les compositions à huit membres sur les quatre livres soient remplacées par des projets et des dissertations[1]. » (Décret du 23 juin 1898.)

Le décret du 19 juillet suivant, beaucoup plus précis, porte que, pour la deuxième épreuve de la licence et du doctorat, « la matière sera de cinq projets sur les affaires actuelles; les candidats seront interrogés spécialement sur le gouvernement et sur l'administration des divers royaumes du globe; et sur les arts propres à chaque royaume ». Or cette épreuve sera éliminatoire : moins d'un tiers des candidats qui la subiront seront admis à passer la troisième et dernière épreuve sur les « quatre classiques » et les « cinq canoniques »[2].

Enfin le décret du 19 août confirme le précédent et fait ressortir l'importance de la réforme qui doit modifier profondément le recrutement de toute l'administration chinoise.

« La cour dans ses efforts pour former des hommes de talent ne s'occupe que du développement et du progrès de la vraie science, et ne s'appuie plus sur la calligraphie des compositions pour choisir les candidats à promouvoir. En cela la cour se propose de faire que les lettrés de l'empire, poussés également vers un même but, s'occupent surtout de l'administration qui est la fin de leurs études et deviennent aptes à être employés par le gouvernement dans les charges[3]. »

Ce nouveau système d'examens suppose un enseignement nouveau; et à cet enseignement les livres d'abord font défaut. Aussi l'Empereur se préoccupe de faire

1. *Décrets impériaux*, 1898, traduits par J. Tobar, S. J. (Imprimerie de la *Presse Orientale*, Changhaï), p. 6.
2. *Ibid.*, p. 18.
3. *Ibid.*, p. 30.

traduire les livres européens. « Nous ordonnons que les mandarins ouvrent des bureaux où l'on traduise et prépare des livres européens et chinois, que les autorités feront distribuer aux élèves pour qu'ils les étudient[1]. »

Le décret du 16 août est beaucoup plus pressant et plus décisif, parce qu'il pose et résout la question des voies et moyens.

« Les livres étrangers dont on a besoin doivent être traduits immédiatement, afin qu'ils puissent être étudiés et enseignés.... En commençant cette entreprise qui, par sa nature, doit durer longtemps, il faut auparavant préparer largement des fonds fixes, afin qu'on ne soit pas ensuite obligé ou de chercher de tous côtés les moyens de faire face aux dépenses ou de restreindre les plans primitifs.... Nous ordonnons donc qu'en outre des 1 000 onces d'argent mensuelles précédemment accordées au bureau de traduction, on lui ajoute encore chaque mois 2000 onces.... Nous ordonnons encore au ministère du cens qu'à partir du premier jour de la septième lune, au commencement de chaque mois, on paye d'avance au bureau de traduction la somme mensuelle qui lui a été allouée. Que dans ce paiement il n'y ait pas le moindre retard[2]. » (Décret du 16 août.)

Enfin le 26 août est décidé l'établissement d'une école de traducteurs à Changhaï, dont les élèves diplômés pourront aspirer aux charges. On abolit aussi les droits de douane sur les objets d'imprimerie, et « sur les livres et journaux qui sortiront du bureau de traduction, ou sur ceux dont il aura besoin[3] ».

L'Empereur décide même d'envoyer des princes et de grands dignitaires chinois étudier à l'étranger. (Décrets des 10 et 15 juin.) Dans le décret cité plus haut du

1. Décret du 10 juillet. *Décrets impériaux*, 1898, p. 13.
2. *Ibid.*, p. 29. — Un décret du 22 août confie le travail de traduction à 3 mandarins « versés dans les langues anglaise et française ». *Ibid.*, p. 32.
3. *Ibid.*, p. 35.

22 août, il recommande aux Chinois établis à l'étranger d'y fonder des écoles. Enfin il crée à Pékin une grande Université à laquelle il donne tous ses soins.

« L'Université de Pékin devant être le modèle des écoles à fonder dans les capitales des provinces, il faut que les plans de sa fondation soient vastes et durables.... L'Université ressemblera beaucoup aux universités occidentales.... Que le recteur choisisse tous les professeurs des diverses sciences à enseigner, plaçant également dans ces emplois des sujets chinois et des étrangers[1]. » (Décret du 3 juillet.)

Cette Université, qui doit être richement dotée et largement installée, à laquelle par un décret du 9 septembre est adjointe une école de médecine, sera une véritable institution d'État, et même dans une certaine mesure un organe de gouvernement. Le bureau du Journal officiel doit lui être rattaché ; et c'est le recteur de l'Université qui est chargé de lire à l'Empereur les extraits des différents journaux de l'Empire relatifs aux « affaires actuelles d'administration » : ce recteur sera par là même une sorte de conseiller intime.

Au-dessous de l'Université, l'Empereur projette d'établir toute une hiérarchie d'écoles qui permettront de faire monter les jeunes gens capables depuis les études élémentaires de degré en degré jusqu'aux études supérieures.

« Pour ce qui est des élèves qui feront leurs études à l'Université de Pékin, ce seront des élèves sortis des écoles moyennes et inférieures qui monteront graduellement d'une école à l'autre.... Nous ordonnons aux grandes autorités provinciales de transformer les cercles littéraires, grands et petits, établis dans les capitales des provinces, dans les préfectures de première et de deuxième classe, et dans les sous-préfectures, en écoles moyennes et inférieures, où on enseignera en même temps les sciences européennes et les sciences chinoises[2]. »

1. *Décrets impériaux*, 1898, p. 8.
2. Décret du 10 juillet, *ibid.*, p. 12-13.

Un décret du 19 septembre nous donne justement le programme général des études dans une des écoles secondaires, qui doit être établie à Pékin même. On y enseignera « les langues et les littératures étrangères, ainsi que les connaissances les plus importantes sur l'administration et sur l'arithmétique [1] ».

Ainsi c'est bien un enseignement moderne occidental qui est créé, en concurrence avec l'ancien enseignement classique; ou plus exactement l'ancien enseignement classique ne sera plus que la moitié de l'enseignement nouveau. Les sciences étrangères sont formellement inscrites dans la partie nouvelle des programmes, et les livres d'Occident sont introduits dans les écoles, sous forme de traductions, au même titre que les classiques nationaux. Et même, dans l'enseignement supérieur tout au moins, ce sont des étrangers qui sont appelés à professer la science nouvelle.

Cet enseignement forme un système complet, hiérarchisé et unitaire, analogue au système américain. Mais, à la grande différence de ce qui existe aux États-Unis, les études y sont couronnées par des examens, consacrées par des diplômes qui ont une valeur officielle et qui créent à leurs titulaires un droit au moins théorique à une fonction publique. Les études en Chine ont toujours été la principale, pour ne pas dire l'unique voie d'accès aux honneurs et aux emplois : c'est pour cela qu'une réforme profonde et durable de l'enseignement serait en Chine de conséquence beaucoup plus grave et beaucoup plus directe qu'en tout autre pays. Une telle réforme est la condition nécessaire, mais aussi presque suffisante, d'une transformation radicale et rapide du régime politique, social et même économique.

Les réformateurs dont Kang-you-oueï était le chef, conseillés d'ailleurs par des missionnaires anglais et américains, se montraient donc beaucoup plus hardis, mais aussi beaucoup plus logiques que les mission-

1. *Décrets impériaux*, 1898, p. 58.

naires catholiques. Ils essayaient de ne prendre à la civilisation occidentale que ce qu'elle a d'essentiel et de moins opposé aux traditions nationales — les notions positives qui, n'étant d'aucun pays, sont réellement de tous. Mais à la science occidentale ils donnaient aussitôt le droit de cité complet, lui faisant partager avec la littérature traditionnelle la domination des intelligences. Ils ont voulu aller un peu trop vite, et la précipitation fiévreuse de certaines de leurs mesures n'a pas été étrangère à leur chute et à la ruine presque complète de leurs entreprises [1].

Dès le 26 septembre 1898, c'est-à-dire six jours seulement après que l'Impératrice a repris le gouvernement, les écoles secondaires et primaires sont sinon supprimées, du moins abandonnées; les écoles supérieures seules sont maintenues.

« Les écoles supérieures sont utiles pour former des hommes de talent. En dehors des écoles supérieures qui, tant à la capitale de l'Empire que dans celles des provinces, auraient été successivement établies (sur lesquelles nous ne disons rien), pour ce qui est des écoles inférieures à fonder aux préfectures et aux sous-préfectures, Nous ordonnons aux autorités respectives, après avoir examiné et comparé les circonstances, de s'en remettre au bon plaisir de leur peuple. Quant aux temples des ancêtres et aux pagodes qui existent dans les provinces, sans être cependant enregistrées dans les archives comme lieux autorisés pour le culte, si cependant le peuple ne s'y livre pas à des actes contre la moralité, ils continueront à exister comme par le passé, sans qu'il soit nécessaire de les transformer en écoles, ce qui causerait au peuple des embarras [2]. »

Par un décret du 9 octobre l'ancien programme d'examens exclusivement classique est rétabli.

« Nous ordonnons qu'à l'avenir, aux divers examens

1. Voir, ci-après, le chapitre sur *les Causes du soulèvement chinois*.

2. *Ibid.*, p. 61-62.

pour le doctorat, la licence, ainsi qu'aux examens annuels et préparatoires au grade de la licence, l'on se conforme entièrement aux anciennes règles; c'est-à-dire que les candidats soient examinés sur des pièces de vers, sur des compositions dont le sujet est tiré des canoniques, et enfin sur des réponses à certaines questions. En outre, nous supprimons le degré spécial dit de l'administration, comme étant trop favorable aux abus [1]. »

Aucune place n'est laissée dans les examens à la science moderne.

Il est vrai qu'un décret du 10 novembre, ordonnant à nouveau la suppression de toutes les écoles primaires et secondaires, donne pour raison de cette suppression, que les cercles littéraires suffiront à donner l'enseignement scientifique moderne aussi bien que l'enseignement littéraire classique.

« Le but de l'institution des cercles littéraires était que l'on s'occupât aussi des sciences, et non pas exclusivement de l'interprétation des livres et des compositions littéraires. L'astronomie, la géographie, la stratégie, l'arithmétique, etc., qui ont tant d'importance pour l'administration de l'empire, font partie des connaissances que doivent posséder les lettrés, et dans les écoles (de fondation récente) on ne s'occupe pas plus d'autres sciences que de celles qui viennent d'être indiquées. Ainsi les cercles et les écoles ne sont qu'une institution sous des noms différents. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'introduire des changements. En ces temps difficiles il faut surtout s'appliquer sérieusement à l'étude des connaissances nécessaires, et l'on ne doit pas affirmer que les sciences utiles à l'administration ne doivent pas être traitées dans les cercles littéraires [2]. »

Mais un décret du même jour recommande de « suivre scrupuleusement les articles relatifs aux examens con-

1. *Décrets impériaux*, 1898, p. 73.
2. *Ibid.*, p. 84.

tenus dans les collections complètes du code des examinateurs provinciaux[1] ». Si on ne tient aucun compte des sciences modernes aux examens, qui voudra les apprendre?

D'ailleurs les Écoles supérieures à leur tour ne devaient pas tarder à être abandonnées. Du jour où les réformateurs furent disgraciés, l'Université de Pékin végéta. Les événements m'ont empêché de m'assurer par moi-même d'une décadence qui, d'après ce qui m'a été dit, équivalait presque à une suppression. J'ai pu visiter du moins l'École qu'on a baptisée du nom prétentieux d'Université de Nankin.

Celle-ci n'est pas une fondation officielle : elle appartient à la mission américaine. Les élèves, dont le nombre n'atteint d'ailleurs pas la centaine, ne passent pas les examens classiques, et les diplômes qu'ils peuvent obtenir n'ont jamais été officiellement reconnus par le gouvernement chinois. Au début les élèves étaient payés; maintenant ils versent une somme d'ailleurs minime pour les frais d'études et de pension. L'École m'a paru bien tenue; on y passe quatre années et l'on y apprend bien l'anglais et des éléments de science européenne.

C'est un enseignement qui répond mieux que celui de Zikaoué aux besoins de la Chine nouvelle : le malheur est que les élèves, ne pouvant entrer dans l'aristocratie intellectuelle officielle, ne peuvent travailler, eux aussi, que très faiblement à la rénovation de la société. Ils risquent même de devenir des déclassés, ou de ces aventuriers du progrès qui compromettent par leurs imprudences la cause des réformes nécessaires. Ou bien, comme la plupart des étudiants de Queen's College à Hong-Kong, ils ne s'attachent qu'à recueillir, et pour leur exclusif bénéfice, les profits matériels immédiats de la culture européenne.

Mais dans la ruine du nouveau système d'éducation, un établissement est resté debout qui semble devoir être

1. *Décrets impériaux*, 1898, p. 83.

le modèle des grandes écoles modernes, le jour où la Chine se sera définitivement décidée à une transformation radicale de son enseignement public : c'est le collège de Nanyang près de Changhaï, aux portes mêmes de Zikaoué.

On franchit un élégant portique chinois relevé d'ors et de faïences polychromes, et l'on pénètre dans un jardin anglais aux vastes pelouses, très vertes et très rases, géométriquement dessinées. Pas de murs, pas de grilles; sur les côtés seulement un petit saut-de-loup. Rien de l'aspect d'un couvent, ou même d'un lycée français; on dirait plutôt les abords d'une Université américaine. Et c'est un premier contraste avec les longs murs de la Mission voisine.

Les bâtiments, très considérables, ne manquent pas d'élégance : la mosaïque des briques rouges à l'européenne mêlées aux briques bleu gris à la chinoise s'harmonise bien avec la fantaisie composite des lignes. C'est un des plus jolis édifices européens de l'Extrême-Orient. Les bâtiments de la Mission ont aussi leur grâce et leur originalité, mais le style chinois y domine; ici tout est occidental, sauf quelques détails; et cette simple différence d'aspect se trouve, comme nous le verrons, répondre à la différence des institutions elles-mêmes.

Tandis que le collège et les orphelinats de Zikaoué sont bas et que du milieu des grands enclos rien ne s'élève; ici une tour de près de trente mètres, ornée de quatre cadrans, surmonte le bâtiment principal. De la terrasse supérieure la vue est très étendue et très riante : par endroits la campagne est comme un « bocage »; ailleurs c'est un tapis à carreaux verts, jaunes et gris — vert des blés tendres, jaune des blés mûrs, et gris des labours. L'atmosphère a quelque chose de cette limpidité humide qui donne aux paysages du Japon comme un vernis. Vers le sud-ouest se dessinent les collines en forme de pain de sucre où se fonde la nouvelle station astronomique. A l'est, les cheminées de l'Arsenal et les tours

de la cathédrale de Toncadou où sont sacrés les évêques de Zikaoué. Au nord-est, Changhaï, au-dessus duquel flottent des fumées; un peu en avant, les toits rouges de Bubbling Well, perçant les feuillages.

M. Ferguson, le directeur du Collège, me reçoit avec cette amabilité cordiale et sérieuse qui donne tant de charme à la conversation des Américains, quand ils ne sont pas froids ou bourrus. Très clairement il m'explique quelle est l'idée maîtresse de la fondation nouvelle. « Ici, me dit-il, nous voulons combler l'abîme (*the gap*) qui sépare l'enseignement chinois classique, traditionnel, de l'enseignement moderne. Ailleurs — la critique tombe sur Zikaoué — on les juxtapose, on les superpose; ici, nous voulons, autant qu'il est possible, les fondre. »

L'enseignement chinois est toujours à la base : seulement cet enseignement est pénétré de l'esprit de la pédagogie moderne; et dès le début l'enseignement moderne proprement dit lui est associé.

Pour l'apprentissage des caractères, par exemple, on se sert, non pas des listes traditionnelles, mais de traductions des livres de lecture européens. Et la progression que l'on suit est celle de l'enseignement européen : d'abord des caractères isolés, qui correspondent à nos mots; puis des groupes de caractères, raisonnés autant que possible; enfin des phrases, de plus en plus longues, où sont joints de manière à donner un sens les caractères déjà étudiés.

On ne prétend pas se passer de la mémoire : c'est impossible; et d'ailleurs un patient et précoce exercice de la mémoire, en particulier de la mémoire verbale, est une nécessité pour des enfants qui auront à apprendre plus tard des langues complètement étrangères. Mais on veut dès le commencement éveiller l'intelligence.

On ne développe pas chez les élèves un goût exagéré pour la calligraphie; mais on prend garde de ne pas heurter ce respect de l'écriture qui est en quelque sorte inné chez le Chinois, et l'on ne méconnaît pas que

l'étude de l'écriture nationale soit par elle-même une sorte d'éducation artistique. L'écriture chinoise est une sorte de dessin, et l'on n'a pas commis la faute de faire écrire les jeunes Chinois sur les tables trop étroites de notre matériel scolaire.

On ne rejette pas pour les premières leçons les coutumes de l'école chinoise, par exemple la récitation collective et à haute voix suivant une mélopée convenue. Mais, outre que ces récitations sont composées avec plus de méthode, on en restreint graduellement l'usage. Dans les premières années les élèves étudient tout ou presque tout à haute voix et ensemble, même l'arithmétique; mais on s'attache à leur donner très vite le goût et l'habitude de l'étude individuelle et silencieuse. Ce simple changement doit être de grande conséquence pour le développement de la réflexion personnelle.

Dès que les élèves sont en état de faire des compositions, on ne leur impose nullement les formes stéréotypées, les alliances de mots conventionnelles dont la connaissance et la reproduction servile sont exigées pour l'obtention des grades. On leur laisse assez de liberté pour que la différence des tempéraments et des esprits puisse se traduire dans la différence des styles; et on ne leur apprend ni à parler ni à écrire cette langue artificielle qui est celle des examens, mais qui n'est ni celle des affaires, ni celle de la littérature vivante, ni celle de la société même la plus distinguée. Les élèves en sortant du collège auront sans doute encore à apprendre; ils n'auront du moins rien à oublier.

Au début la majeure partie de l'enseignement porte sur des matières chinoises : langue, littérature, histoire chinoises; et même les premiers éléments de l'arithmétique sont enseignés en chinois. Mais dès le début aussi les élèves étudient la langue anglaise, en tant que langue et pour elle-même. Puis peu à peu le temps consacré aux études chinoises, et surtout à l'enseignement donné en chinois, diminue; et dans les classes supérieures tous les cours, sauf un cours de lit-

térature chinoise, portent sur des sujets modernes et sont faits en anglais. Mais de même qu'on s'est efforcé de faire pénétrer les méthodes européennes dans l'enseignement de langue chinoise même, on tient compte aussi, dans l'enseignement des sciences occidentales, de la psychologie spéciale des Chinois. Ainsi on enseigne la chimie avant la physique, parce que c'est une science moins abstraite, qui parle plus aux yeux, et en un certain sens plus divertissante.

Le collège de Nanyang n'est pas une institution officielle; mais c'est une institution entièrement chinoise. Il est la propriété exclusive d'une association de riches Chinois qui l'ont fondé et supportent toutes les dépenses courantes. Les élèves ne paient absolument rien; le collège ne reçoit aucune subvention ni des autorités chinoises ni d'aucune société occidentale. A la tête sont placés deux directeurs, l'un chinois, l'autre européen.

Les élèves sont admis par concours, chaque année. Aucune condition de religion n'est fixée, et bien que M. Ferguson soit un ancien révérend, l'enseignement moderne n'y a aucune couleur confessionnelle. On reçoit trente élèves environ chaque année, et il se présente entre 300 et 500 candidats. La plupart viennent des trois préfectures voisines, et, ce qui est très intéressant, ils appartiennent en grande majorité à des familles lettrées. Il en vient même des extrémités de l'Empire : car le collège de Nanyang est jusqu'ici du moins une institution unique. Comme le collège n'existe que depuis trois ans, le nombre des élèves n'est encore que d'une centaine environ.

L'âge moyen d'entrée est douze ans. Le plan d'études comporte quatre années de cours préparatoires et quatre années d'Université. L'âge moyen de sortie est donc de vingt ans. Des élèves pourvus de leur baccalauréat peuvent entrer directement dans la deuxième, la troisième ou la quatrième année des cours préparatoires. Les élèves qui se destinent au commerce ne doivent pas entrer à l'Université : mais on se propose

d'instituer pour eux une sorte d'École des Hautes Études commerciales. Les autres, en particulier ceux qui se destinent à l'administration et à la diplomatie, iront tous au contraire à l'Université.

On a été frappé du goût des Chinois pour les sciences morales, où ils réussissent mieux que dans les sciences mathématiques : aussi est-ce surtout l'enseignement de la Philosophie, de l'Histoire, des Sciences politiques et sociales que l'on entend développer à l'Université. On se propose ensuite d'envoyer quelques-uns des plus brillants élèves à l'étranger, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en France aussi. — « Nos jeunes Chinois, me dit M. Ferguson, se trouveront véritablement en France comme chez eux, étant chez un peuple de « lettrés ». A l'École allemande, trop de militarisme; à l'École anglaise ou américaine, trop d'athlétisme; les Écoles françaises leur conviendront parfaitement. »

Les élèves sont pensionnaires. Jusqu'au moment où ils entrent à l'Université, ils sont cinq par chambre; ensuite ils auront une chambre pour deux. On profite de leur présence perpétuelle pour leur donner ce qu'on peut appeler une éducation corporelle complète. On leur apprend l'hygiène par la pratique : les élèves doivent faire leur lit eux-mêmes; c'est le seul travail domestique auquel ils sont astreints. Tous les jours on passe l'inspection de la tenue, et toutes les semaines une revue détaillée des effets. Des espaces sont réservés et des installations disposées dans le jardin pour des jeux divers, lawn-tennis, foot-ball, etc. On projetait d'établir un gymnase. Enfin un médecin chinois, qui a passé huit ans dans les écoles d'Europe, est attaché au collège.

On s'attache à pratiquer une discipline ferme, mais sans brutalité. On ne recourt aux châtiments corporels que dans des cas exceptionnels. On tient en quelque sorte un compte disciplinaire de chaque élève, où l'on porte les bons et les mauvais points. Lorsque le budget d'un élève se solde par un déficit trop considérable, on le renvoie.

On s'efforce de faire naître entre les élèves et les professeurs la plus grande intimité. La majorité des professeurs sont des Chinois, dont un certain nombre d'ailleurs ont été éduqués en Europe; mais il y a aussi des professeurs étrangers : les uns et les autres vivent au collège. Les professeurs chinois au moins couchent tous à tour de rôle avec les élèves, à raison d'un par chambrée. Au réfectoire, chaque table de quatre élèves est présidée par un professeur ou par un « ancien » (*senior student*). A l'Université, des salles de la bibliothèque sont disposées pour le travail en commun des professeurs et des élèves, pour le travail scientifique sur les documents, le « travail de séminaire ». Enfin, comme dans toutes les écoles américaines, on a réservé une grande salle (*Assembly Hall*), qui n'a d'ailleurs nullement le caractère d'une chapelle, où certains jours tous les élèves et tous les professeurs se réunissent en séances solennelles ou en réunions joyeuses [1].

La résidence des professeurs dans le collège permet aussi d'utiliser leurs loisirs : comme le personnel est nombreux, ces loisirs sont considérables. Chaque après-midi, les classes terminées, les professeurs ne se contentent pas de préparer le cours du lendemain; ils travaillent en commun à l'élaboration des méthodes nouvelles, à la rédaction des livres classiques nouveaux. Tout est à créer en effet pour cet enseignement dont c'est ici le premier essai : et le corps enseignant du collège fait en quelque sorte fonction de Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Mais, dira-t-on, ce qui manque à cette réunion de professeurs, c'est précisément une investiture offi-

1. Il faut une « atmosphère » occidentale autour des jeunes Chinois pour qu'ils s'assimilent véritablement l'essence de notre civilisation. C'est sans doute grâce à cette influence toute-puissante du milieu que l'on obtient avec les jeunes Chinois de San Francisco de si étonnants résultats. — Il faut que le Chinois sorte de chez lui pour progresser : les Chinois de Singapoure constituent, paraît-il, une race supérieure.

cielle; et ce qui manquera toujours à leurs élèves, c'est une consécration officielle de leurs études, qui assure leur avenir et leur permette de travailler avec autorité, avec efficacité, à la transformation morale, mentale du peuple chinois.

Les organisateurs du collège de Nanyang y ont pensé. Ils ont sollicité et obtenu un rescrit impérial assimilant leur établissement à un établissement public : leurs élèves étaient considérés comme des « cadets du gouvernement »; et surtout il était stipulé que les diplômes d'études qui pourraient être décernés aux élèves du collège seraient tenus pour *équivalents* des diplômes officiels, et assureraient à leurs titulaires les mêmes droits, les mêmes privilèges, en particulier l'accès à toutes les fonctions publiques.

Ce rescrit, on peut le dire, était déjà toute une révolution : car, aussi bien que les décrets de 1898, il donnait à l'enseignement moderne une reconnaissance officielle et une sanction. Or la réaction de septembre 1898 est survenue; les écoles secondaires et primaires ont été supprimées; l'Université de Pékin languit : mais le privilège du collège de Nanyang, en mai 1900 encore, n'était pas aboli, et le collège continuait de prospérer.

Cette heureuse survivance n'était pas due seulement à l'habileté des directeurs qui avaient soigneusement évité de se signaler aux coups de l'Impératrice, se renfermant dans le silence, poussant la précaution jusqu'à ne pas rédiger de prospectus. Sans doute l'équivalence accordée au certificat d'études délivré par le collège était une atteinte, et très grave, portée à l'antique mandarinat; mais elle était portée habilement. La transformation immédiate du programme des examens blessait mortellement des préjugés, lésait directement des intérêts. Mais du moment que les examens traditionnels étaient rétablis, ni la vieille Chine entichée de sa fausse science, ni la jeune Chine déjà instruite dans les erreurs, les ignorances séculaires, ne devaient s'irriter de cette concur-

rence lointaine, modeste, et d'abord insignifiante, des « diplômés de Nanyang », des « gradués modernes ».

Si, comme il faut le souhaiter, comme on peut encore l'espérer, le gouvernement de Chine passe à une sorte de « tiers parti », éloigné, suivant les expressions mêmes du Dr Ferguson, « des imprudences » des premiers réformateurs, mais plus encore de l'aveuglement des réactionnaires — le seul parti capable de réconcilier la Chine avec le monde, — il est permis de penser que le collège de Nanyang fournira le type des Écoles secondaires et des Universités de la Chine nouvelle.

III

L'ENSEIGNEMENT FRANCO-CHINOIS. L'ÉCOLE FRANÇAISE DE CHANGHAÏ

Quelle que soit la largeur d'idée du Dr Ferguson; bien qu'il se propose d'envoyer un bon nombre de ses gradués en France et d'introduire l'enseignement du français dans ses programmes; — le collège de Nanyang, où la langue anglaise est enseignée dès l'enfance comme la langue européenne; où la majorité, sinon la totalité des professeurs étrangers sont des Anglais ou des Américains, ne peut pas ne pas porter, jusqu'à un certain point, le caractère d'une école anglo-chinoise.

Queen's College à Hong-Kong, *St John's College* à Changhaï méritent tout à fait ce nom. Il est fort probable que l'Allemagne avant longtemps voudra établir dans sa colonie de Kiautschou une sorte d'Université sino-allemande.

La France doit donc songer, elle aussi, à créer des Universités ou des Écoles supérieures franco-chinoises. Et ce ne serait sans doute pas une moindre victoire de notre diplomatie, ni une moindre promesse de progrès pour la Chine, si la France obtenait d'avance pour ces écoles un privilège analogue à celui dont jouit déjà le collège de Nanyang.

Pour le moment la France n'a encore créé en Chine que quelques écoles primaires, qui d'ailleurs ont été un succès. Celle de Changhaï peut être prise comme type.

Bien qu'elle soit sous la direction d'un Père Jésuite, sinologue distingué, et que les professeurs français soient des frères maristes, l'école n'a aucun caractère confessionnel. Sur deux cent soixante élèves, trente au plus sont chrétiens. L'enseignement est aussi tout à fait laïque. Si un certain nombre des livres en usage sont composés par des Pères ou des Frères, et si les exemples qu'on y trouve présentent quelquefois une couleur chrétienne, il ne faut point s'en scandaliser : on ne trouverait pas toujours de livres équivalents composés par des laïques. C'est le cas de l'*Introduction à la langue française*, par le P. H. Boucher, S. J.; — du *Manuel de conversation*, par le P. S. Couvreur, S. J.; — des *Notions de géographie nationale*, par le P. S. Chevalier, S. J.; — enfin du *Dictionnaire Français-Mandarin et Mandarin-Français*, par le P. Debesse, S. J.

Il est évident que cette raison ne vaut pas pour les « Calculs et Problèmes sur les quatre règles », pour les Grammaires, Livres de lecture, Géographies composés par des Frères des Écoles chrétiennes; et la municipalité fera bien de remplacer peu à peu ces ouvrages par leurs similaires laïques. Mais il ne faut pas plus s'effaroucher de ces détails que ne s'en effarouchent les familles chinoises elles-mêmes. Pour éviter les longues appellations chinoises et aussi les confusions entre noms presque de même son, chaque élève reçoit un nom conventionnel, comme au Tonkin les différents *boys* d'une maison reçoivent un numéro. *Un*, *Deux* et *Trois* sont évidemment plus laïques que *Joseph* ou *Mathias*; mais ce baptême familier, n'ayant pour les intéressés eux-mêmes aucune signification, ne risque pas d'éveiller leurs susceptibilités.

D'ailleurs les auteurs laïques sont assez bien représentés dans la bibliothèque scolaire. Les élèves ont entre les mains les *Leçons de choses* de Colomb; la

Deuxième Année scientifique de Paul Bert; les tableaux qui décorent les murs viennent de chez A. Colin et les cartes murales sont de la collection Vidal-Lablache.

L'école est payante. Depuis quelques mois seulement on exige le paiement d'une piastre par mois, et l'on a constaté que le travail des élèves n'en était que plus assidu. On se proposait d'élever les frais d'études à deux piastres pour les hautes classes. Mais la cotisation actuelle couvrait déjà les dépenses de location, et la municipalité n'avait plus guère à sa charge que le paiement des professeurs. Enfin cette cotisation est d'un excellent effet moral sur les parents. Lorsque l'élève ne paie rien — c'est encore pis s'il est payé comme il en est dans beaucoup d'écoles de missionnaires, — les parents ont l'air de faire une grâce et un honneur aux étrangers; en payant, les parents reconnaissent par là même la valeur de la culture européenne.

L'école comprend deux divisions : la Division élémentaire et la supérieure. Dans la Division élémentaire tous les professeurs sont des Chinois, sachant le français bien entendu, et le temps est partagé par moitié entre l'étude du chinois et l'étude du français.

Cette division comporte quatre classes. A l'entrée en première année, vers dix ou onze ans, les élèves passent un examen sur les *Quatre Livres* qui sont les rudiments de la littérature chinoise. Dans cette première année ils reçoivent, outre les premiers éléments de lecture et d'écriture françaises, les premières notions d'arithmétique.

Dans la deuxième année les élèves poursuivent l'étude du français et de l'arithmétique, et ils reçoivent les premières notions de géographie physique générale. On applique la méthode chinoise des récitations collectives à des phrases françaises très simples, d'ailleurs accompagnées des caractères chinois qui en donnent le sens; et l'on obtient d'excellents résultats. Assez tôt on peut donner l'enseignement scientifique élémentaire en français. Les progrès en écriture sont encore plus rapides :

au bout de quelques mois, et en ne consacrant que des demi-journées à l'étude du français, les élèves arrivent à écrire très bien. Les Chinois ont le don de l'écriture.

Dans la troisième année, on continue l'étude du français; on pousse en arithmétique jusqu'aux fractions et à la règle de trois simple, et on commence l'étude de la géographie nationale. Les élèves s'essaient à la composition chinoise.

La quatrième et dernière année comporte, outre l'étude du français, celle de l'arithmétique jusqu'au système métrique, etc., de la géographie politique générale et de la géographie nationale plus en détail. Une grande partie de l'enseignement est donnée en français.

Lorsqu'ils sortent de cette division élémentaire, vers quinze ou seize ans, les élèves sont capables de soutenir une conversation sommaire, de lire, d'écrire passablement en français, en même temps de passer leur baccalauréat chinois.

Ceux qui veulent se perfectionner dans la connaissance du français et des sciences occidentales entrent alors dans la division supérieure. Là l'enseignement est donné entièrement en français par des Français : les Maristes qui le donnent — il y a lieu de le regretter — ne savent même presque pas le chinois. Pourtant une demi-journée par semaine, le jeudi après-midi, est réservée à des exercices facultatifs de composition chinoise à l'usage des candidats à la licence, que dirigent les maîtres chinois de la division inférieure.

Le cours complet de la division supérieure comprend trois années. Mais une bonne partie des élèves quittent après la première ou la seconde; d'autres au contraire, qui ont déjà étudié le français ailleurs, entrent directetement dans la deuxième ou la troisième. Mais on exige de tous une connaissance suffisante du chinois, comme il convient pour de futurs interprètes. Dans la division supérieure, à l'étude de l'arithmétique se joint une étude élémentaire de l'algèbre et de la géométrie, ainsi que des sciences physiques et naturelles. Il manque à l'école

un petit cabinet de sciences expérimentales. Il manque aussi des manuels d'histoire générale appropriés aux jeunes Chinois.

Les élèves reçoivent à l'école non pas seulement un enseignement, mais aussi une éducation. On exige d'eux cinq heures et demie de présence chaque jour de la semaine, sans compter le travail qui leur est donné pour faire à la maison. Toute absence sans excuse est punie d'une amende de six piastres : et pour garantir le paiement de cette amende, aucun élève n'est admis sans présenter comme répondant un boutiquier établi sur la concession française. Le manque de respect est également puni d'amende : si la faute est trop grave, l'élève est immédiatement renvoyé.

On ne néglige rien pour donner aux enfants des habitudes de propreté. On obtient facilement la bonne tenue des cahiers : le respect instinctif des Chinois pour l'écriture, quelle qu'elle soit, y suffit. Pour obtenir la propreté du corps il faut quelquefois punir, et c'est le seul cas où l'on applique un châtiment corporel, les coups de règle sur les doigts. Mais on n'y a recours que pour les petits, et très légèrement : on veut surtout faire perdre la face au coupable.

L'administration de l'école donne d'ailleurs l'exemple de l'obéissance aux préceptes de l'hygiène. Les classes, très claires, très bien aérées, ne comptent guère plus de vingt-cinq élèves. La cour de récréation, le préau — d'ailleurs trop petits, — les lavabos, les cabinets sont toujours parfaitement propres; et ce grand air de propreté frappe d'autant plus que l'école est logée dans un ancien hôtel chinois.

Ainsi le nouvel enseignement franco-chinois est fondé; ses principes établis; ses méthodes éprouvées; son succès assuré : il ne tient qu'à nous qu'il se développe, en dépit des concurrences multipliées, pour le profit mutuel de la France et de la Chine[1].

1. Voir, ci-après : *La France en Chine*, p. 281.

CHAPITRE III

LA FRANCE EN CHINE

La Chine n'est pas seule à s'être entourée d'une muraille, derrière laquelle elle croit qu'il ne se passe rien. Un grand écrivain norvégien nous comparait récemment aux Chinois pour l'ignorance où nous vivons des choses de l'extérieur. Nous commençons à connaître un peu les parties du monde où flotte notre drapeau : mais déjà ces colonies sans le nom, ces vastes et riches domaines où nos commerçants installés depuis des années s'efforcent de faire jaillir des sources nouvelles de richesse nationale, nous les ignorons.

Il n'en faudrait pas plus que cette indifférence générale pour expliquer notre insuccès relatif. Alors que le chiffre total du commerce extérieur de la Chine s'élève à un milliard et demi, le commerce de la France n'atteint que 140 millions : *moins d'un dixième*. Toute notre prétention ici est de dégager, parmi les causes multiples de notre faiblesse, celles qui frappent le plus vivement un observateur de passage, celles que les commerçants français de là-bas, premiers intéressés et bons juges, signalent avec le plus d'insistance, dénoncent avec le plus d'énergie.

I

LES INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES

I. *L'exportation française en Chine.* — Articles trop chers et mal appropriés. Timidité des exportateurs de la métropole. Infériorité de nos moyens de transport. Insuffisantes ressources de nos importateurs sur le marché chinois.

II. *Notre importation de Chine en France.* — Pauvreté de moyens d'action et défaut d'initiative. — Le nationalisme commercial.

III. *Les capitaux français en Chine.* — Manque d'une grande banque commerciale française. La « dénationalisation » de nos capitaux. Absence presque complète de l'industrie française.

Nos importations surtout n'atteignent qu'un chiffre ridicule : 4 millions de francs! L'Angleterre à elle seule importe directement pour 126 millions, et si l'on ajoute à ce chiffre la moitié seulement des importations en provenance de Hong-Kong, on arrive à 311 millions!

La faute première en est à notre production qui est trop chère. Le coût de production de beaucoup de nos articles est supérieur à celui des articles identiques dans les pays étrangers.

Notre régime de protection à outrance y est pour beaucoup. Sans doute lorsqu'une industrie est dans un tel état d'infériorité naturelle qu'une protection artificielle peut seule lui assurer le marché intérieur, il est bien évident que les marchés extérieurs lui seraient en tout cas interdits. Mais telle industrie française qui, stimulée par la concurrence étrangère en France même, pourrait l'affronter au dehors, en est tout à fait incapable précisément parce qu'elle est protégée. Habitués à vendre cher chez nous, nos producteurs ne peuvent plus vendre bon marché chez les autres, à moins de perdre. Nos industriels trop bien protégés ne sont pas plus préparés aux épreuves de la concurrence étrangère que des enfants gâtés aux épreuves de la vie.

Or, ouverte nouvellement, et également à tous, la Chine est un des marchés du monde où la concurrence internationale sévit avec le plus de rage. Les différences de prix les plus minimes y décident de la vente ou non-vente d'un article.

La cherté *relative* de beaucoup d'articles français suffit à les éliminer du marché chinois. Mais leur cherté *absolue*, même lorsque leur valeur réelle justifie l'élévation de leur prix, même lorsque l'étranger ne saurait en produire les équivalents à prix moindre, est souvent pour eux une cause d'insuccès. Parce que les produits que nous recevons de la Chine sont des produits de luxe nous sommes tentés de croire que les Chinois sont un peuple riche et dépensier. Or ils sont dans l'ensemble un peuple pauvre et économe : ce sont des gagne-petit et des dépense-petit. Il faut leur offrir des marchandises qui répondent à la faiblesse de leurs moyens et de leurs besoins.

Les Américains, les Allemands surtout l'ont bien compris. Leur maxime : vendre beaucoup avec peu de bénéfice plutôt que vendre peu à gros bénéfice — trouve en Chine une application rémunératrice.

Le bon marché de la marchandise peut d'ailleurs être plus apparent que réel. Il est très facile de tromper le client chinois sur la qualité d'un article qui pour lui est nouveau. Les gros acheteurs chinois entre lesquels la concurrence est peut-être plus vive encore et moins scrupuleuse qu'entre les vendeurs européens, ont été les premiers à admettre, à réclamer des fraudes dont ils devaient partager le profit. Ils ont été les premiers à demander que les pièces de toile de 25 mètres n'en eussent que 24, et que les laines vendues au poids fussent imprégnées des sels les plus lourds. Les commerçants allemands n'ont pas reculé devant ces conséquences nécessaires du « bon marché avant tout ». Si les Anglais n'ont guère eu besoin de recourir à de tels procédés, c'est qu'ils possèdent encore dans la fabrication des cotonnades, le principal article d'importation, une

supériorité décisive. Quant aux Français, ils commencent à peine à comprendre la nécessité de produire au plus bas prix possible des articles de qualité inférieure.

Sans doute l'éducation du client chinois se fera; il apprendra, à ses dépens, à distinguer le bon de la camelote, et la maison de confiance du négociant trop habile. Sans doute aussi le bien-être se répandra en Chine, les goûts se raffineront, et des articles plus chers et plus soignés pourront alors se vendre. Mais pour le présent le bon marché est la condition qui prime toutes les autres.

Il y a bien en Chine une clientèle pour les produits de luxe : c'est la clientèle européenne. Les Européens en Extrême-Orient vivent tous assez largement et ne regardent pas trop à la dépense. De plus, comme les frais de transport grèvent également l'article cher et l'article bon marché, celui-ci se trouve par le fait plus avantageux. Une boîte de conserves fine qui en France vaut le double d'une boîte ordinaire, vaudra moins du double à Hong-Kong ou à Changhaï. C'est une des raisons pour lesquelles les produits d'alimentation français trouvent une clientèle chaque jour croissante dans tous les ports ouverts de la Chine.

Mais combien y a-t-il d'Européens, d'Occidentaux en Chine? Si l'on met à part les missionnaires, qui pour la plupart vivent des produits du pays, le nombre ne dépasse guère 30 000. La production française parvînt-elle à se faire une place de plus en plus grande sur ce marché restreint, cela ne constituerait pas pour elle une base d'importation suffisante. Cette base, un gros article bon marché, de grande vente, c'est-à-dire de consommation indigène, peut seul la fournir. Les Anglais ont la cotonnade : les Français n'ont rien d'équivalent; ils n'ont même pas comme au Japon la mousseline de laine. Cela ne doit pas nous faire renoncer à placer « nos produits divers » : parfumerie, savon, articles photographiques, etc., — car les Allemands réussissent fort bien à placer les leurs. Mais ce qui est essentiel, c'est que

nous nous constituions une large clientèle chinoise. Autrement les grands importateurs nos rivaux n'auront que trop de facilités pour nous ravir même notre petite clientèle d'Européens.

Le malheur est que nous avons autant de peine à comprendre les goûts de la clientèle exotique que ses besoins et ses moyens. Nos articles ne sont pas seulement trop chers, trop beaux; ils choquent les usages, les traditions.

C'est que, pour reprendre en l'appliquant à notre nation le mot d'un philosophe, « nous ne sortons jamais de nous-mêmes »; et nous croyons volontiers que tout le monde est comme nous. Notre ignorance est profonde de cette géographie humaine dont la connaissance pratique est la condition de toute expansion commerciale. Nous méconnaissons la profonde diversité des milieux économiques, et tel de nos commerçants croira réussir en Chine par les mêmes méthodes qui lui ont réussi dans la République Argentine.

Même lorsqu'ils savent quel genre d'articles réussirait sur les marchés d'Orient, nos industriels ne sont pas toujours disposés à les fabriquer. Les tarifs protectionnistes leur garantissent sur le marché national d'assez beaux bénéfices : pourquoi chercheraient-ils ailleurs des profits que l'éloignement du marché et les surprises de la concurrence internationale rendent toujours incertains? Bon pour les industriels américains de vouloir accroître par l'exportation les bénéfice énormes que des tarifs plus élevés encore que les nôtres et l'immensité de leur propre domaine leur procurent : ce sont des insatiables! Mais à nos industriels qui sont des gens modestes la petite terre de France suffit : toute leur ambition serait, à l'occasion, un relèvement de tarifs.

Alors que l'exportation exotique est devenue une des grandes spécialités du commerce moderne, pour nos producteurs elle n'est encore trop souvent qu'une entreprise de surcroît, accessoire, pour laquelle ils ne se

mettent pas en frais et où ils ne se hasardent qu'avec timidité et défiance.

Tel d'entre eux se refusera longtemps à envoyer ses marchandises à Hong-Kong autrement qu'en port dû. Pensez donc, Hong-Kong est si loin et les risques sont si considérables! Notez que s'il ne connaît pas d'avance le prix net de la marchandise rendue à destination, à la porte de son magasin, l'importateur établi là-bas ne peut même donner sa commande : car pour lui le risque serait trop gros! Notez encore que l'expéditeur, ayant toutes facilités pour grouper ses envois, peut obtenir d'importantes réductions sur le fret. Les expéditeurs étrangers ont depuis longtemps pris l'habitude d'envoyer à leurs clients de Chine des factures net : les expéditeurs français ne s'y résignent encore qu'avec peine.

Le propriétaire du Grand Hôtel d'Hankaou, un Français, s'adresse à une maison française pour acheter un moteur à pétrole. Non seulement on lui fait des prix de 30 pour 100 supérieurs à ceux des maisons allemandes, mais on exige des références. Hankaou a beau être une des grandes places commerciales de l'Extrême-Orient, et le Grand Hôtel une des entreprises considérables de la ville européenne, nos commerçants ne pensent pas que c'est à eux, s'ils sont inquiets, de se renseigner!

Même avec ses propres agents le commerçant français n'est qu'à moitié rassuré. Les maisons américaines n'envoient guère à leurs commissionnaires en Extrême-Orient que des ordres généraux par télégraphe : tout le détail des marchés est laissé à l'initiative du représentant sur la place; à lui de prendre, sous sa responsabilité, les décisions secondaires qui peuvent être d'ailleurs très importantes. Nos commerçants écrivent des lettres de cinq pages qui mettent 30 et 40 jours à parvenir : quand elles n'arrivent pas trop tard, les instructions données à l'agent sont si strictes et si minutieuses qu'elles ne sont souvent pas applicables; et comme elles sont impératives, on manque l'affaire.

Quelquefois lorsque le marché intérieur est encombré et que la demande nationale faiblit, l'exportation lointaine apparaît soudain au producteur français comme une ressource extraordinaire, un remède en quelque sorte désespéré. Il y a quelque temps, des établissements métallurgiques français imploraient partout des commandes. Par l'entremise du directeur de l'arsenal de Foutchéou, le gouvernement chinois leur propose certaines affaires. Aussitôt nos industriels changent de ton : une chance inespérée, il faut l'exploiter! C'est déjà beaucoup que nous fassions au gouvernement chinois l'honneur de lui fournir des aciers; cette fourniture qui est pour nous une opération inaccoutumée nous cause assez d'ennuis et présente assez de risques : majorons nos prix sans crainte! — Ils les majorèrent si bien que l'affaire, qui était presque faite, ne se fit pas.

Une des maisons même refusa purement et simplement la commande qu'elle avait sollicitée : les travaux de l'Exposition étaient survenus, la maison n'avait plus besoin de l'exportation! Si nos producteurs étaient vraiment des hommes d'initiative et d'entreprise, les Expositions pourraient fournir à notre industrie des occasions de se dépasser elle-même, et marquer en quelque sorte les étapes de son progrès. Le surcroît de production que l'Exposition aurait pour un temps déterminé, ils essaieraient de le maintenir par un élargissement de leur champ commercial proportionné à l'accroissement de leur capacité productrice. Au lieu de cela, les Expositions leur font lâcher la proie pour l'ombre : de grands marchés extérieurs permanents et dont la puissance de consommation normale est considérable, pour un marché domestique temporaire et en quelque sorte artificiel. Elles leur fournissent des raisons de plus — de fausses raisons — de penser que la clientèle nationale doit leur suffire. Les Expositions qui pourraient réveiller notre production somnolente ne semblent réussir qu'à l'endormir davantage après l'avoir un instant enfiévrée.

Si le montant de nos importations en Chine est ridiculement faible, ce n'est pas seulement que notre production est le plus souvent mal organisée pour l'exportation et nos méthodes commerciales mal adaptées aux placements exotiques; l'infériorité de nos moyens de transport doit être aussi mise en compte.

Les Français de Chine sont, on peut dire, unanimes à rendre la compagnie des *Messageries maritimes* largement responsable de la situation languissante où sont nos affaires là-bas. Elle manque d'esprit commercial. Suivant le mot d'un de leurs grands chefs, les Messageries « ne sont pas une Compagnie, mais une Administration ».

D'abord elles sont trop chères. Un commerçant de Marseille expédie à Hong-Kong deux colis identiques : l'un directement par les Messageries, l'autre par la *Ocean Steamship C°*, viâ Alger. Les conditions d'assurance, les délais de livraison sont les mêmes, et les colis arrivent en effet en même temps : mais le prix de transport par la compagnie anglaise est de 109 francs; par les Messageries, il est de 207 francs!

Ensuite les règlements des Messageries sont beaucoup trop stricts. Un capitaine refusera d'embarquer une caisse de montres... faute de place! La plupart des commandants sont des officiers de marine : on ne peut pas leur demander de corriger pour un avantage commercial même considérable l'excès de rigueur des instructions officielles.

Quant aux agents commerciaux, trop souvent recrutés au hasard des recommandations personnelles plutôt que suivant leurs aptitudes, trop souvent promus à l'ancienneté ou à la faveur plutôt qu'au mérite, ils comprennent quelquefois leur mission d'une manière singulière. L'un refuse de donner à un commerçant de Hong-Kong le tarif du fret de Marseille à Hong-Kong, sous prétexte que cela ne peut intéresser que les expéditeurs de Marseille. Un autre, après avoir accepté un chargement de plâtre, le laisse sur le quai, sous prétexte qu'une fois

« des coolies se sont asphyxiés en embarquant du plâtre ». Un troisième n'acceptera pas une importante expédition de saindoux de Chine aux Chinois de la Réunion, pour la raison que « cela sent trop mauvais ».

Une des plus grosses maisons françaises de Changhaï prévient la compagnie qu'il y a un fret considérable assuré pour elle si à telle époque elle met à la disposition des expéditeurs un de ses cargo-boats. On en réfère à l'administration centrale. A l'administration centrale on délibère. Bref le cargo-boat arrive un mois ou deux après l'époque assignée. La Compagnie alors de se plaindre : « Vous voyez bien qu'il n'y a pas de fret pour nous! »

Cette excessive centralisation n'est pas exclusive d'un grand désordre. A chaque instant des expéditions sont indûment retardées. Par suite de négligence ou d'erreurs, la marchandise arrive par un autre paquebot que celui porté sur le connaissement : ce qui cause au destinataire des ennuis sans nombre, et quelquefois un grave dommage.

Et point d'autre compagnie française à qui l'expéditeur puisse s'adresser pour être mieux servi. Il peut bien recourir aux compagnies étrangères. Mais l'expédition de marchandises françaises sous pavillon étranger est en elle-même un obstacle au développement de nos importations. C'est une réclame à rebours : on hésitera à acheter les produits d'un pays qui n'est même pas capable de les livrer lui-même « à domicile ». Sans compter que les compagnies étrangères, si heureuses qu'elles soient de recevoir un supplément de fret, ne réservent pas aux marchandises françaises les soins particuliers qu'on serait en droit d'attendre de la compagnie nationale, subventionnée par l'État.

Puisque, bien différente de la compagnie allemande, sa jeune et victorieuse rivale, le désir de bénéfices supérieurs à ceux que lui garantit l'État ne suffit pas à rendre la somnolente et hautaine compagnie plus serviable, il faudrait tout au moins qu'elle comprît qu'à trop mécon-

tenter le commerce français, elle pourrait voir sa subvention diminuée, et, le cas échéant, partagée avec une ligne concurrente. Les *Chargeurs réunis* se préparent justement à établir une ligne régulière de Dunkerque au Tonkin, avec 6 grands vapeurs de 6000 tonnes.

Enfin voici l'article français rendu sur le marché de Chine : qui va s'occuper de le placer? — Des Français, vous pensez. — Pas toujours. Tel gros syndicat de capitalistes français est représenté en Chine par un étranger.

Souvent la faute en est à la maison de France qui aime mieux risquer de perdre des commandes que faire les frais d'un agent spécial. Mais quelquefois ce sont réellement les hommes qui manquent. Le Français d'Extrême-Orient est encore un article rare, qu'il est difficile de se procurer, même à haut prix. Ainsi la Compagnie Tonkinoise, entre Haïphong et Hong-Kong, ne peut, paraît-il, trouver pour ses navires de capitaines français aux appointements de 250 piastres par mois; alors que la compagnie concurrente sino-allemande engage les siens à Hambourg pour 80 piastres. Ce qui effraye le Français, c'est la perspective d'être cinq années sans rentrer en France : il préfère végéter au pays que vivre en s'expatriant.

En tout cas, confier le placement des articles français à des commissionnaires étrangers est une imprudence plus grave encore que les faire transporter sous pavillon étranger. Sans doute lorsque nos articles sont réellement très supérieurs et que la clientèle les réclame expressément, le commissionnaire étranger sacrifiera à l'intérêt commercial ses préférences patriotiques. Mais son intérêt personnel autant que le sentiment national le pousseront à desservir nos produits, s'il y a quelque chance de leur enlever la faveur du client.

Des Français seuls peuvent, en Chine comme ailleurs, travailler sérieusement au progrès des importations françaises. Mais une difficulté se présente. Les importations françaises en Chine sont pour le moment si faibles,

si menues que la maison chargée de les développer ne pourra de sitôt faire ses frais : l'exiguïté de ses moyens d'action, son manque de surface rendront vains ses efforts. En dépit de toutes les bonnes volontés, l'importation française sera plus compromise encore que lorsqu'elle était entre les mains de grosses maisons étrangères.

Le moyen de tourner cette difficulté était très simple, et pourtant la jeune génération des commerçants français en Chine commence à peine de l'essayer. Il consiste à créer avec des capitaux français, sous une direction française, des comptoirs pour importations de tous pays. Au début les produits français pourront ne constituer qu'une très petite part du stock; mais une fois la maison établie, la clientèle assurée, les importations françaises trouveront alors réunies toutes les conditions de succès.

L'indispensable, ce sont de gros capitaux. Le marché chinois s'élargit tous les jours et les procédés audacieux du grand commerce capitaliste y ont été récemment introduits.

Dernièrement une maison allemande sacrifiait 40 000 taëls — plus de 140 000 francs — pour y imposer une marque d'aiguille : elle réussit d'ailleurs, et on estime que la vente de cette marque lui rapporte environ 10 000 taëls par mois.

Pour acheter, le cas échéant, les complaisances nécessaires de hauts mandarins, il faut aussi beaucoup d'argent. Il ne faut souvent que cela. Les grandes maisons de constructions navales Schichau à Elbing, et Armstrong en Angleterre, ont pour représentants en Chine des marchands de toile. Toute la mission de ces agents consiste à distribuer habilement les « pots-de-vin » : ils sont très bien placés pour cela et réussissent à merveille. Ils enlèvent des commandes de torpilleurs de 35 nœuds, où tout le monde gagne, — sauf le peuple chinois qui paie très cher des engins de défense perfectionnés dont il n'est pas capable de se servir, et qui au bout de quelques mois ne sont plus que de la vieille ferraille!

Les anciennes maisons anglaises — *Jardine, Matheson and C°* — *Butterfield and Swire* — sont de véritables principautés commerciales. Elles couvrent les mers et les grands fleuves de leurs flottes, et il n'est pas de port ouvert où elles n'aient installé leurs comptoirs. Ce sont des puissances collectives, de véritables communautés, plus ou moins aristocratiques, mais dont le succès ne dépend que dans une assez faible mesure d'un ou de quelques individus en particulier. Le gouvernement de ces petits États se renouvelle sans cesse, mais sans interruption, sans heurt, par une insensible et sûre évolution. Elles sont plus riches que beaucoup de princes et leur politique est dirigée avec plus de suite que celle de beaucoup de dynasties.

Les maisons allemandes ne sont pas encore aussi solidement établies et aussi puissamment organisées : mais avant longtemps les raisons sociales *Arnhold et Karberg Carlowitz, Melchers*, ou d'autres, seront de pair avec les vieilles « maisons princières » anglaises. Une organisation très stricte, très centralisée, jointe à la rigueur des méthodes, leur permet de lutter chaque jour avec plus d'avantage contre l'empirisme éprouvé de leurs grands rivaux.

Auprès des unes et des autres, nos maisons françaises paraissent de petites entreprises individuelles, étroitement confinées dans un nombre limité de places, sans une seule ligne de navigation locale à leur disposition, et dont les destinées quelquefois reposent sur un seul homme, qui même ne s'occupe pas de se préparer un successeur. Elles manquent en général de ce vaste esprit d'organisation et de ce patient esprit de suite qui fait la force de leurs concurrents. Trop souvent elles en sont restées aux pratiques mesquines et surannées du moyen commerce; c'est qu'il leur manque avant tout l'instrument indispensable des grandes affaire : les grands capitaux.

Il faudrait que les maisons françaises là-bas fussent — comme la plupart des maisons allemandes — succur-

sales des maisons de la métropole. Alors elles pourraient élargir leur champ d'action, rajeunir leurs méthodes, constituer vraiment des organismes actifs et résistants. Tant que cette union effective et intime de la production, du commerce métropolitains et du commerce extérieur ne sera pas réalisée, nos importations en Chine pas plus qu'ailleurs ne pourront augmenter.

La fondation d'une simple maison de commerce en Chine, pourvu qu'elle offrît certaines garanties, devrait être considérée chez nous comme une œuvre d'utilité publique : ainsi l'entendent les Allemands qui accordent aux entreprises nouvelles de leurs nationaux là-bas, et jusqu'à ce que les bénéfices aient atteint un certain taux, des subventions d'État. Les conquêtes pacifiques du commerce, autant que les autres, réclament une organisation quasi nationale : nul pays ne saurait réussir qu'en s'y engageant tout entier, de toutes ses forces vives.

Nous exportons de la Chine beaucoup plus que nous n'y importons : 136 millions. Mais notre commerce d'exportation n'est pas non plus ce qu'il pourrait être.

Notre grande exportation est celle de la soie, et nous devrions être les maîtres du marché. Mais là aussi les grands capitaux nous font défaut.

Le commerce de la soie est soumis à de très nombreuses et très graves vicissitudes. La production, surtout avec les méthodes primitives de l'industrie chinoise, dépend dans une très large mesure des circonstances naturelles, et les variations du prix de revient sont considérables. La spéculation vient encore augmenter l'instabilité des cours : les Américains ont récemment apporté sur le marché leurs méthodes de surenchère à outrance. Les maisons françaises, avec leurs capitaux modestes, de peur de tomber dans la tourmente, se tiennent volontairement dans les eaux plus sûres d'un commerce restreint.

Aussi, bien que la France soit la plus grande con-

sommatrice des soies de la Chine, les plus grandes maisons d'exportation là-bas ne sont pas des maisons françaises, mais des maisons suisses ou des maisons allemandes; et, à Canton du moins, nos maisons perdaient du terrain. Sur les 60 à 70 millions de soie qui s'exportent de Chine, les maisons françaises ne prennent que pour 6 à 10 millions. Telle maison de Lyon donnera sa commande à Jardine et Matheson de préférence aux maisons françaises, pour être servie de suite et pouvoir profiter d'un mouvement des cours.

Nos commissionnaires en soie exagèrent d'ailleurs la timidité et plus d'une fois manquent à gagner par inertie personnelle autant que par faiblesse de moyens. Ils ne veulent rien ou presque rien risquer, et pour ainsi dire ne rien acheter, qu'ils n'aient déjà vendu. Ils se reposent beaucoup trop sur leurs *compradors* et n'essaient pas assez — comme le font de plus en plus leurs concurrents — de nouer des relations directes avec les producteurs. S'ils avaient plus d'initiative, ils pourraient peut-être profiter de la sécurité relative de leurs affaires en soies pour se risquer un peu dans l'importation. Mais ils s'absorbent dans une spécialité qui leur rapporte d'assez beaux bénéfices : ils croiraient presque déroger d'en sortir, et cependant ils ne font pas tout ce qu'il faut pour y exceller.

C'est un très gros danger pour nous que nos commerçants ne viennent qu'au troisième ou quatrième rang parmi les exportateurs de soie : car il est naturel que des exportateurs étrangers dirigent leurs marchandises de préférence sur des places étrangères. Lyon est encore le premier marché des soies de l'Europe et du monde : mais sa primauté est très gravement menacée par Milan [1].

1. Même, en 1899, le mouvement des soies à Milan a dépassé le mouvement de Lyon : 8 723 715 kilogr. contre 7 558 720. — Depuis deux ans aussi les Américains commencent à importer des titres fins; New-York devient un entrepôt de soies important, et les soieries de Paterson commencent de faire concurrence à celles de Lyon.

Milan est naturellement mieux placé que Lyon pour approvisionner Zurich et Crefelt. Au moins nous devrions racheter par des avantages d'une autre sorte cette légère infériorité de situation : mais non; le transport par chemin de fer de Gênes à Zurich *viâ* Milan coûte moins cher que de Marseille à Zurich *viâ* Lyon. — Quant au transport maritime, les trois grandes compagnies: *Peninsular and Oriental*, *Nord-Deutscher-Lloyd* et *Messageries Maritimes*, ont officiellement adopté un tarif spécial identique; mais il est hors de doute que la compagnie allemande consent à ses expéditeurs d'officieux rabais : la compagnie française l'imite-t-elle?

Ainsi, à l'exportation comme à l'importation, nous apparaît l'étroite solidarité qui lie ce qu'on peut appeler notre commerce exotique à notre commerce domestique. Notre commerce exotique fait partie intégrante de notre commerce national, et les intérêts de l'un ne sont pas séparables de ceux de l'autre. Il en est ainsi pour toutes les nations; mais nous ne semblons pas nous en être rendu compte aussi bien que nos rivaux.

Une sorte de nationalisme commercial tend à remplacer le cosmopolitisme de la fin du siècle dernier. Cette évolution est la conséquence d'une autre : celle de l'idée même de nation. Insensiblement les nations arrivent à se considérer — du moins dans l'ordre matériel — comme des unions coopératives plus que comme des unités politiques et militaires. Aussi la concurrence entre elles remplace de plus en plus la guerre; mais du même coup quelque chose des mœurs de la guerre est entré dans les mœurs du commerce. Un jour viendra où le véritable internationalisme réglera la vie économique du monde comme sa vie politique et sa vie morale; mais dans le présent une politique de défense et d'action commerciales s'impose aux nations qui ne veulent pas déchoir.

La Chine aujourd'hui offre un champ immense, non seulement au commerce, mais à l'industrie de l'Occi-

dent. Pour créer en Chine l'industrie moderne, il ne faut guère qu'un afflux de capitaux.

Ce ne sont pas, à nous Français, les capitaux qui nous manquent. Mais quand déjà ils hésitent à s'aventurer dans le commerce des ports ouverts, comment se hasarderaient-ils dans des entreprises en plein pays? Là le succès est moins assuré, si les bénéfices doivent être plus considérables. Nos capitaux sont casaniers comme nous-mêmes. Depuis la retraite du Comptoir d'escompte, il n'y a pour ainsi dire plus de banque française en Extrême-Orient.

Il y a bien la *Banque d'Indo-Chine* : mais ce n'est pas plus une banque commerciale que la compagnie des Messageries Maritimes n'est une compagnie de navigation commerciale. Elle ne prête qu'à un taux ridiculement élevé. Elle ne sert aucun intérêt aux déposants : elle n'a pas besoin d'argent, à tel point est limité le champ de ses opérations! Des règlements d'une étroitesse extraordinaire la paralysent. Elle ne prêtera pas aux commerçants sur garantie. Un négociant demande une avance de 25 000 piastres sur une consignation de bois de teck : la Banque d'Indo-Chine refuse; la *Hong-Kong et Changhaï* donne le double. La *Hong-Kong et Changhaï* prête aux Européens à 7 pour 100, sert 5 pour 100 pour les dépôts fixes, 2 et demi pour les comptes-courants — et sur 10 millions de capital fait 3 millions de bénéfices, distribue 35 pour 100 de dividende!

Il y aurait place en Chine, et dans tout l'Extrême-Orient, pour une banque française vraiment active. Mais nos capitalistes ne voudront pas se faire concurrence à eux-mêmes : ils préfèrent que ce soit l'étranger. Il faudrait que l'initiative vînt d'en bas, que la petite épargne cessât de se contenter enfin des petits intérêts; mais elle ne veut pas se risquer toute seule, elle ne le peut guère; elle ne peut se confier qu'aux grands capitalistes ou à l'État. Mais l'État est encore plus timide que les capitalistes. Pour que nos capitaux sortent, il

semble qu'il leur faille un pavillon étranger : on croirait qu'ils ne peuvent sortir de France qu'en cessant d'être Français.

Si j'en crois des autorités compétentes capables de juger notre législation précisément parce qu'ils sont témoins de ses effets sur notre action extérieure, — notre loi de 1867 sur les sociétés par actions serait pour beaucoup dans cette « dénationalisation » de nos capitaux. Cette loi exige, pour la constitution de toute société, la souscription de tout le capital, le versement immédiat d'un quart, et fixe à 100 francs — pour certaines affaires même à 500 francs — la valeur minima des actions. La loi anglaise au contraire autorise les coupures de 25 francs et n'exige le versement immédiat que d'une très faible part du capital. La loi française a été faite précisément pour empêcher la petite épargne de s'engager dans les grandes affaires. Mais elle gêne aussi les gros et les moyens capitalistes, et c'est une des raisons pour lesquelles ceux-ci préfèrent placer leur argent à l'étranger sous le régime de la loi anglaise. Il faut ajouter que nos capitalistes personnellement sont trop dépourvus des sentiments nationaux qu'on serait en droit de leur demander, et qui sont peut-être moins complètement éteints chez les capitalistes de certains autres pays.

Timidité et manque d'esprit national aboutissent en Extrême-Orient à cette sorte d'abdication des capitaux français, dont la fondation de la *Banque Russo-Chinoise* a été une des plus éclatantes manifestations.

Lorsque la Chine a demandé à l'Occident un emprunt à 5 pour 100, nos capitaux pouvaient trouver là un bon placement. Mais c'est la Russie qui se l'est assuré : la Russie avait-elle donc surabondance de capitaux? Nullement. C'est chez nous qu'elle s'est procuré ceux qu'elle a ensuite repassés à la Chine. Seulement elle nous les a empruntés à 3 pour 100, et elle les a prêtés à la Chine à 5 pour 100. Prêter à la Chine effrayait nos capitalistes, prêter à la Russie les rassurait : ils ont

payé du tiers de leur revenu cette inutile « assurance ».

Ils la paient maintenant bien plus cher. Maintenant que la Banque Russo-Chinoise est solidement établie, qu'elle est devenue la deuxième banque de l'Extrême-Orient, la seule capable de rivaliser avec la banque anglo-allemande « Hong-Kong et Changhaï », les capitaux russes, qui peu à peu se développent, peu à peu aussi y remplacent les capitaux français. A l'origine les trois cinquièmes des capitaux étaient français, et la banque devait s'appeler non pas Banque Russo-Chinoise, mais « Banque Franco-Russe ». L'administration était réellement franco-russe : mais peu à peu les agents français ont été éliminés ou rejetés en sous-ordre. La direction aujourd'hui est à Pétersbourg et non plus à Paris.

Ce ne sont pas seulement les bénéfices financiers de l'affaire que nous sommes en train de perdre, mais tout le profit commercial et tous les avantages politiques. La Banque Russo-Chinoise est devenue une puissance en Chine : mais elle est au service de la Russie, et non pas de la France. Tel est le résultat du peu d'initiative et du peu d'esprit national de nos capitalistes.

Nos capitalistes sont paresseux encore d'une autre manière. Par l'entremise de notre diplomatie, ils obtiennent d'importantes concessions en Chine; mais ce n'est pas pour les exploiter, c'est pour les repasser quelque jour à une compagnie généralement étrangère — qui, elle, les exploitera et en recueillera tous les bénéfices. Voilà en effet un moyen sûr de gagner de l'argent sans rien faire : mais le profit est dérisoire auprès de ceux que promettait l'exploitation; et tous les avantages du débouché qui s'ouvrait pour notre industrie, pour notre personnel d'ingénieurs et de contremaîtres — sans parler des espérances politiques — tout cela est perdu. C'est l'histoire récente de nos concessions minières au Koueï-tchéou [1]. Ah ! nos capitalistes ne sont

1. Voir l'*Écho de Chine*, 15 et 19 mai 1899.

pas près de suivre l'exemple que leur donnait dernièrement M. Rickmers de Brême. C'est un des gros capitalistes de l'Allemagne : il est vieux, mais cela ne l'a pas empêché de faire un long voyage pour se rendre compte sur les lieux du placement le plus avantageux de ses capitaux. A Saïgon, il en a donné à la rizerie allemande Speidel et Cie; à Changhaï il a fondé une ligne allemande sur le Yangtzé!

Comment s'étonner après cela que les établissements industriels français en Chine soient si rares!

Il y a, à Changhaï, une imprimerie française — *La Presse Orientale* — dont le directeur peut se vanter d'être à la tête de la seule société française par actions de toute la Chine. Elle marche d'ailleurs très bien : c'est une des premières imprimeries de Changhaï, et pour les travaux de fine lithographie les étrangers même s'adressent à elle. Elle donne 11 pour 100 de dividende. C'est une œuvre bien française. S'il était possible, on n'y emploierait que du papier fabriqué en France : mais il revient trop cher; et à part deux machines Marinoni, les nécessités commerciales ont obligé à commander l'outillage en Allemagne et en Amérique.

Mais qu'est-ce encore une fois que la clientèle occidentale en Chine? Où trouvons-nous là-bas une industrie française pour la consommation des Chinois — ou des Occidentaux d'Occident? A Changhaï, il y a des filatures de coton, des filatures de soie où d'importants capitaux français sont engagés : je ne sache pas qu'il y ait une seule filature purement française. Sur tout le bas Yangtzé, où sont les industries françaises? Je ne vois guère que des missions. A Hankaou une fabrique d'albuminerie française, toute nouvelle; à Tchoungking des exploitations minières françaises : c'est à peu près tout pour la vallée de l'immense fleuve où huit ports sont ouverts aux entreprises européennes.

Les Messageries Maritimes sont notre seule grande ligne de navigation française en Chine, et elle est en déca-

dence. Si déjà les commerçants français se plaignent d'elle et se voient souvent forcés de lui retirer leur clientèle, quel peut être son succès auprès des étrangers, alors surtout que la concurrence de la ligne allemande, des lignes russes, de la ligne japonaise, devient de jour en jour plus redoutable? Pour conserver et accroître même leur clientèle de passagers, les Messageries ne font pas ce qu'elles devraient. A Hong-Kong par exemple la malle anglaise et la malle allemande débarquent leurs voyageurs à quai aux docks de Kowlun, d'où un service permanent de chaloupes à vapeur les mène rapidement à la ville : la malle française mouille en pleine rade et laisse les voyageurs se débrouiller avec les sampans indigènes. Je puis ajouter pour en avoir fait l'expérience que le service à bord des paquebots, la tenue des équipages et des bâtiments eux-mêmes laissent souvent beaucoup à désirer.

De ligne de cabotage française, pour ainsi dire point. La *Compagnie de Navigation Tonkinoise* (*A. R. Marty*) est seule à faire flotter notre pavillon ailleurs qu'à Hong-Kong et Changhaï : elle prospère, mais son domaine est limité au golfe du Tonkin. Tout récemment une ligne nouvelle s'est créée entre Quang-tchéou-van, Hong-Kong et Canton, grâce à une généreuse subvention de 50000 francs du gouvernement de l'Indo-Chine. Mais entre Hong-Kong et Changhaï et au nord de Changhaï le pavillon français ne paraît dans les eaux chinoises que lorsque passent des navires de guerre[1].

Sur le Yangtzé les Anglais ont plusieurs grandes lignes, les Japonais une, les Allemands deux : nous n'avons pas encore la nôtre[2]. Les Messageries ont

1. Proportion du tonnage des bateaux français dans le commerce extérieur de la Chine, 6 pour 100 ; dans le commerce côtier, 0,03 pour 100; dans le commerce total, 2,44 pour 100.

2. Selon les journaux allemands, les vaisseaux se trouvant sur le Yangtzé, en janvier 1901, se partageaient entre les diverses nationalités dans les proportions suivantes: Angleterre, 16470 tonneaux; Allemagne, 6 655; Chine, 6 339; Japon, 4 614.

refusé d'établir une annexe, et l'avis général des commerçants a été que c'était un mal pour un bien, si, comme on l'espère, une compagnie de navigation fluviale indépendante parvient à se constituer bientôt. L'exportation française d'Hankaou est assez considérable pour lui assurer du fret à la descente : la surabondance des marchandises chinoises à la montée compenserait la pauvreté de nos importations.

Associés aux capitalistes belges, des capitalistes français ont obtenu la concession de la grande ligne de chemin de fer Hankaou-Pékin. Ce succès signalé de notre diplomatie nous a déjà valu un notable accroissement d'influence au cœur même de la Chine. Le Belge à l'étranger est plus qu'à moitié un Français : le français est sa langue naturelle, et sa répugnance même à apprendre les langues étrangères sert le progrès de la nôtre. On parle français d'un bout à l'autre de la ligne des chantiers, et nos écoles ne peuvent pas suffire à fournir des interprètes franco-chinois. On va jusqu'à offrir 50 et 60 piastres par mois à de simples « boys » parlant tant bien que mal le français et dont le salaire ordinaire est dix fois moins élevé.

L'association de capitalistes belges aux capitalistes français a eu cet avantage de désarmer l'opposition du gouvernement chinois et les susceptibilités des puissances qui auraient pu s'alarmer de voir accorder une concession aussi importante à une puissance de premier ordre. Mais, la concession une fois obtenue, il était juste que les Français ne fussent pas écartés. C'est pourtant ce qui est arrivé. S'appuyant sur l'article 14 du traité où il est dit qu'il n'y aura qu'un contrôleur général et que ce contrôleur général ne pourra être que Belge, les Belges ont accaparé la haute direction de l'entreprise; et même sur les chantiers, il s'est produit une élimination injustifiée des éléments français.

Un tel divorce ne pouvait manquer d'être funeste à l'œuvre commune. Les entrepreneurs français peuvent pêcher souvent par prodigalité : mais les Belges ont

péché par excès d'économie. Leurs méthodes ne sont pas exemptes d'une certaine mesquinerie qui ne convient pas à de si vastes entreprises; une certaine largeur de conception, une certaine maîtrise d'exécution paraissent leur faire défaut. Ils ont recruté au rabais un personnel souvent inférieur à sa tâche. Peu habitués aux entreprises coloniales, ils n'ont pas toujours compris que la surélévation des salaires était la nécessaire compensation des risques particuliers que présente le travail dans les pays reculés et hostiles. Au lieu de s'attacher par de forts traitements et de longs contrats des collaborateurs d'élite, ils ont commis la faute de recruter un personnel de hasard, naturellement très médiocre, qu'il leur faut sans cesse changer.

Il leur manque aussi toute expérience des Chinois. Ils se laissent encore plus facilement que d'autres Européens mener et abuser par eux : ils traitent trop les mandarins d'égal à égal, quand ce n'est pas d'inférieur à supérieur, et même ils laissent prendre à leurs employés subalternes indigènes, notamment à leurs interprètes — à l'entière merci desquels leur ignorance complète du chinois les place, — des libertés qu'ils ne permettraient pas à des Européens. Leur excessif dédain du luxe, de la parade, quelquefois leur manque d'autorité personnelle, compromettent aussi gravement le prestige des Occidentaux.

Il ne faudrait cependant pas que ce qui fut une habileté de nos diplomates se retourne contre nous; et que les Chinois qui savaient parfaitement que la Belgique ne dispose d'aucune force militaire, en profitent pour exploiter sa faiblesse, à nos dépens autant qu'aux siens. Nos financiers et nos diplomates commettraient une lourde faute en ne ressaisissant pas leur part de direction légitime dans une œuvre pour laquelle la France vient d'exposer ses soldats après avoir engagé ses capitaux et son influence, et à laquelle notre large et active participation peut seule assurer un prompt et plein succès.

Quoi qu'en aient pu dire d'ailleurs les Anglais par jalousie, et même les Français par dépit, le fait certain est que le chemin de fer Hankaou-Pékin, qui présente peu de difficultés techniques, doit, à moins de circonstances extraordinaires, s'achever dans un délai relativement court. Les travaux, au nord et au sud, ont été poussés avec activité, et nous serions malavisés de nous plaindre trop haut, quand, des chemins de fer qui nous ont été concédés à nous seuls Français en territoire chinois, pas un rail encore n'a été posé. Des chemins de fer de Long-tchéou et du Yunnan il n'existe que des tracés, alors que les Allemands dans le Chantoung, en moins de trois ans, ont déjà construit plus de 70 kilomètres.

En dehors des entreprises montées de toutes pièces en Chine par le moyen de nos capitaux et par les soins de nos nationaux, nos ingénieurs devraient trouver, dans les entreprises chinoises qui ne peuvent se passer du concours technique des Européens, un nombre de places supérieur à celui qu'ils occupent.

Aux Aciéries d'Hanyang, tous les ingénieurs et contremaîtres sont des Belges : pas un Français. La Monnaie de Canton, celle de Nankin sont dirigées par des Anglais. L'Arsenal de Changhaï est sous la direction de deux Anglais. L'Arsenal Impérial de Foutchéou fait une heureuse exception : on peut dire que c'est le seul grand établissement industriel en Chine dont la direction soit exclusivement française ou franco-chinoise.

Notre prétention n'était pas de présenter, si rapidement, un tableau complet de la situation économique de la France en Chine. Nous n'avons parlé que de ce que nous avons vu, nous bornant à résumer les impressions que les choses ou les personnes nous ont produites et les réflexions qu'elles nous ont suggérées. Si brièvement que nous ayons touché dans ces quelques pages les multiples problèmes qu'un tel sujet soulève, peut-être donneront-elles au lecteur le sentiment de l'effort

nécessaire pour défendre les intérêts économiques de notre pays là-bas, et quelques lumières sur les moyens d'y réussir.

II

LES INTÉRÊTS MORAUX

Le protectorat des missionnaires et l'enseignement franco-chinois. — Les Français de Chine. — Nos consuls. — Notre diplomatie.

La France a en Chine des intérêts moraux, auxquels d'ailleurs ses intérêts économiques et ses intérêts politiques sont plus ou moins étroitement liés.

Il y a deux tiers de siècle seulement, ces intérêts moraux se réduisaient presque à ceux des missionnaires français ou protégés de la France. Ils étaient considérés à la fois comme les propagateurs de la civilisation au nom de la France, et comme les propagateurs de notre influence nationale. Dans quelle mesure peuvent-ils revendiquer aujourd'hui cette double mission humanitaire et patriotique?

Leur œuvre de charité ne mérite que l'admiration : leurs hôpitaux, leurs hospices, leurs orphelinats ont diminué, de si peu que ce soit, la somme des douleurs du peuple chinois, le nombre de ses crimes de misère, évité surtout des milliers d'infanticides. Tout ce qu'on pourrait leur reprocher maintenant — en particulier aux missionnaires espagnols, — c'est de se laisser dépasser dans cette œuvre par les missionnaires protestants qui y consacrent une plus large part de leur argent et de leur temps.

Les missionnaires catholiques poursuivent toujours les grands travaux d'érudition qui ont illustré leurs devanciers, et ne cessent d'apporter à la science des mœurs et des lettres chinoises de précieuses contributions. Les Jésuites surtout y sont restés maîtres : leurs

études se distinguent de celles de leurs émules protestants précisément par l'absence de toute visée politique et même de toute portée pratique immédiate. Ils ne s'absorbent cependant pas dans la science pure : ce sont les Jésuites qui ont organisé tout le service météorologique de la Chine, auquel l'administration des Douanes maritimes ne fait que collaborer; et les plus récentes études sur l'hydrologie du Yangtzé sont de l'un d'eux.

Quant à l'œuvre morale des missionnaires catholiques, le succès en est beaucoup plus mince, et le mérite très contestable. Il ne suffirait pas pour la condamner de dire qu'elle se réclame d'une foi que la majorité d'entre nous ont rejetée. Il se pourrait qu'une religion, mauvaise pour nous, fût bonne pour les Chinois : mais l'expérience ne l'a pas prouvé. Après des siècles de prédication les missionnaires catholiques n'ont réussi à convertir qu'un nombre extrêmement faible de Chinois : un million tout au plus; et l'amélioration morale de ces convertis est souvent très douteuse.

Sans doute lorsqu'on est, ne fût-ce que quelques jours, l'hôte des missionnaires catholiques, on est frappé du ton de cordialité qui règne entre eux et leurs serviteurs indigènes et de l'affectueux respect que ceux-ci semblent témoigner à leurs maîtres. C'est un fait aussi que beaucoup de ces chrétiens se sont convertis au péril de leur vie, et qu'ils ont souvent, quelquefois encore au péril de leur vie, averti les missionnaires des dangers qui les menaçaient. Mais ce nombre infime de réussites d'éducation, obtenues d'ailleurs par l'influence personnelle plus que par la prédication, ne saurait être mis en balance avec la violente opposition que celle-ci soulève inutilement dans les masses populaires. Nous verrons que la propagande catholique, comme la propagande protestante d'ailleurs, a été une des causes du soulèvement de 1900.

De l'œuvre scientifique et philanthropique accomplie par les missionnaires catholiques l'honneur rejaillit sur la France : mais des colères que leur prosélytisme sou-

lève dans le peuple chinois la France aussi subit le contrecoup. N'ont-ils pas, en fin de compte, et quelles que soient leurs intentions, desservi plutôt que servi nos intérêts nationaux? Il serait permis de se le demander s'ils ne s'étaient plus ou moins ouvertement posés en agents de notre politique, et s'ils n'avaient été plus ou moins officiellement acceptés et soutenus à ce titre.

Les services positifs qu'ils pouvaient rendre à la France étaient d'ordres divers. Ils pouvaient se concilier les bonnes grâces de quelques hauts mandarins, voire de quelques grands personnages de la cour, et aider par là notre diplomatie. Ils pouvaient par leur établissement au cœur du pays et par leur longue expérience des coutumes du peuple faciliter la pénétration de nos explorateurs et de nos commerçants. Ils pouvaient même par les troubles dont ils étaient directement ou indirectement la cause nous fournir le prétexte d'interventions souhaitées.

Il est incontestable que dans bien des circonstances ils ont été pour nous de précieux auxiliaires. Là où ils avaient des intérêts qui par le fait même étaient des intérêts français, ils les ont défendus, avec une inlassable vigilance et une habileté consommée. A Nankin, les Jésuites s'étaient rendus acquéreurs de terrains très bien situés près du fleuve, auxquels l'ouverture du port au commerce étranger allait donner un surcroît de valeur. Un agent chinois de la compagnie anglaise *Butterfield and Swire* se rendit un jour sur ces terrains et y planta à côté des bornes marquées *S. J.* quantité de bornes nouvelles gravées *B & S.* La Mission donna quatre jours à la Compagnie pour retirer ses bornes frauduleuses : elles disparurent avant l'expiration du délai. — Il est même regrettable que nous n'ayons pas toujours su tirer tout le profit possible de l'action des missionnaires, en retour de l'effective protection que nous leur accordions.

Mais s'ils se sont souvent compromis pour nous, ils nous ont aussi plus d'une fois compromis, nous enga-

geant dans des affaires dont il ne pouvait rien résulter d'avantageux pour nous. Au point de vue national comme au point de vue humanitaire, les missionnaires peuvent être encore aujourd'hui d'utiles instruments, mais dont il faut se servir avec précaution, d'une main ferme, et en prenant garde que l'outil ne mène l'ouvrier.

Jusqu'à ces dernières années les missionnaires avaient été considérés comme les propagateurs désignés de notre langue ; on croyait volontiers que là-bas au moins les missions catholiques nous dispensaient d'ouvrir des écoles. On en est revenu. On a jugé avec raison que l'enseignement de notre langue ne pouvait que souffrir d'être lié à celui d'une religion, qui ne fait pas partie intégrante de la civilisation moderne et qui est tout à fait opposée à la civilisation chinoise.

On a quelquefois reproché aux missionnaires français d'apprendre à leurs élèves beaucoup de chinois, beaucoup de latin et peu de français, ou de leur apprendre indifféremment l'anglais et le français. Ces reproches ne seraient pas encore trop graves si la préoccupation exclusive de l'enseignement des Pères avait été d'apprendre aux Chinois, en quelque langue que ce fût, à aimer la civilisation occidentale et la France. Mais ils se préoccupaient d'en faire de bons chrétiens avant d'en faire des amis de l'Occident et de la France; et comme il n'est nullement nécessaire pour être ami de l'Occident et de la France d'être bon chrétien, la création d'écoles françaises laïques s'imposait.

Des écoles municipales françaises ont été en effet ouvertes à Changhaï et à Tientsin. Une troisième est en construction à Canton : on y a affecté une portion de l'indemnité versée par la Chine pour le meurtre d'un missionnaire; le reste a été versé à la famille et à la mission. Celle-ci consentait volontiers à la construction de l'école, mais elle eût voulu en avoir l'entière direction [1].

1. Il y a également une école française laïque adjointe à l'Arsenal de Foutchéou. Une autre, à Yunnansen, comptait, avant les derniers événements, 80 élèves.

Le but de ces écoles municipales, qui constituent ce qu'on peut appeler l'ordre primaire de l'Enseignement franco-chinois, est avant tout d'apprendre à de jeunes Chinois notre langue et de former des interprètes à notre service. L'école de Changhaï, qui peut être prise pour type, a brillamment réussi : elle pourrait à peine recevoir plus d'élèves et elle ne peut suffire à fournir les interprètes qu'on lui demande. Les ingénieurs russes du Transmandchourien, la Compagnie du chemin de fer franco-belge et le Gouvernement général de l'Indo-Chine pour le Yunnan se disputent ses pupilles.

Au-dessus de ces écoles primaires, la France a projeté de fonder des collèges franco-chinois. Ceux-ci seraient, comme les écoles municipales, laïques et payants : on tâchera même d'y intéresser les riches Chinois en les faisant participer à l'administration. L'étude de la langue et de la civilisation chinoises y sera encore la base de l'enseignement afin de ne pas faire des déclassés. Mais cette étude même, grâce aux maîtres choisis, sera déjà pénétrée d'esprit moderne. L'enseignement proprement dit des sciences modernes en langue occidentale ne viendra qu'ensuite. Naturellement la langue préférée sera le français et l'on s'attachera en tout cas à faire connaître et aimer les choses de France.

En même temps qu'elle traçait les vastes plans de cet enseignement secondaire et supérieur franco-chinois, la France travaillait à faire attribuer à notre langue, à notre littérature, à notre science, dans les Universités chinoises elles-mêmes la place qui leur est due. Récemment à l'Université de Canton, où existaient déjà des chaires anglaise, russe, japonaise, une chaire française était enfin créée, et le nouveau cours était immédiatement très suivi.

S'il est indispensable d'apprendre notre civilisation et notre langue à une élite de Chinois, il ne l'est pas moins que nous, de notre côté, nous apprenions la

langue et la civilisation chinoises. Les missionnaires fournissent des maîtres excellents au nouvel enseignement laïque français à l'usage des Chinois : ils fourniraient aussi aisément le personnel de cet enseignement du chinois à l'usage des Français. Ce sont eux qui pourraient le mieux et à moins de frais donner l'instruction pratique à ces missionnaires laïques — explorateurs, commerçants, ingénieurs — dont la France a besoin : ceux-ci recueilleraient le bénéfice de la science et de l'expérience de leurs devanciers ecclésiastiques sans reprendre la tradition de leur prosélytisme.

Enfin la France ne devait pas laisser aux seuls missionnaires français, non plus qu'aux autres puissances, l'honneur de poursuivre les hautes études chinoises, et l'on ne peut qu'applaudir à cette fondation d'une École française d'Extrême-Orient, dont le gouvernement de l'Indo-Chine fait les frais, et dont la Chine constituera le plus vaste domaine.

Les Missions et les Écoles ne sont pas seules à répandre l'influence française en Chine : chaque Français établi là-bas y contribue pour sa part.

Hélas! ils sont si peu les Français de là-bas! moins de 1 200 — en ne comptant pas les missionnaires, — alors que les Anglais sont plus de 6 000 [1], les Japonais, les Américains, plus de 2 000! — Les Russes nous dépassent, et les Allemands nous égalent déjà. C'est surtout à Hong-Kong et à Canton — aux portes mêmes de l'Indo-Chine — que cette quasi-absence des Français frappe péniblement; dans chacun de ces deux centres, ils ne sont pas même une poignée!

Ce petit nombre des Français tient naturellement au petit nombre et au peu d'importance relatif de nos maisons de commerce; mais aussi à l'apathie des Français de France qui les retient au sol natal, quels que soient les avantages personnels que leur offre l'étranger; quels

1. Sans compter Hong-Kong.

que soient les services qu'ils rendraient à leur patri même en s'expatriant.

Combien de jeunes Français pourraient faire une belle carrière dans les Douanes maritimes chinoises! C'est une administration qui est entre les mains des Occidentaux : le Français qui y entre ne sort donc pas des cadres de la civilisation; et il n'est soumis, même pour son service, qu'à une autorité internationale.

Les avantages matériels qui lui sont offerts sont considérables : les appointements de début dans le service le moins payé sont de 375 francs par mois, plus le logement. L'avancement est assez rapide; et bien que les fonctionnaires anglais soient quelquefois indûment favorisés, un Français de mérite est certain d'arriver à un poste élevé. Aux examens d'admission qui se passent périodiquement à Londres, on n'exige des candidats, en dehors d'une certaine culture générale élémentaire et de certaines garanties de moralité, qu'une connaissance pratique suffisante de l'anglais. C'est une fois entré dans l'administration que l'apprentissage du chinois devient obligatoire.

L'administration des Douanes maritimes est appelée à prendre une extension et une importance toujours croissantes. Peu à peu sans doute elle empiétera sur le domaine des douanes intérieures. Déjà elle s'est adjoint un service postal. En un mot elle tend à devenir la grande intermédiaire entre la Chine et le Monde occidental, et l'un des plus puissants organes de la Chine nouvelle. Il est essentiel que la France en tant que nation y soit représentée; à l'heure actuelle elle ne l'est que d'une manière très insuffisante : on manque de candidats français. Si vif que soit notre goût pour l' « administration », pour les positions fixes et sûres, nous ignorons ce débouché qui nous convient si bien. Nous négligeons ainsi une des plus belles occasions d'augmenter le nombre de nos nationaux en Chine et d'introduire dans nos « colonies » là-bas l'élément jeune,

actif, au courant de la langue et des choses du pays, qui leur fait défaut trop souvent.

Telle de nos « colonies » en Chine n'est pas faible seulement par le petit nombre, mais aussi par le manque d'énergie de ses membres. Des Français qui sont établis en Chine depuis des années ne s'y sont cependant pas installés autrement que s'ils devaient toujours la quitter le lendemain. Ils n'ont fondé ni famille, ni centre national; ils sont restés des isolés, comme des sentinelles perdues, avec presque toujours au cœur un vain et stérile regret de cette patrie absente dont ils auraient pu se créer, comme font les étrangers, une image réduite. Et en même temps ils ne se sont pas intéressés vivement au pays avec lequel ils font le commerce : ils n'ont pas cherché à le pénétrer, à le comprendre, même à le connaître; leur « absentéisme » moral du pays où ils vivent achève de restreindre l'action qu'ils peuvent exercer au bénéfice de leur pays d'origine.

Ailleurs le défaut des « colonies » françaises — car c'est sur les défauts qu'il importe d'insister — est un certain manque de cohésion. Le mal fut plus grand qu'il n'est aujourd'hui. Au sein de la première mission française envoyé à l'Arsenal de Foutchéou, il n'y eut pas moins, paraît-il, de 19 procès en deux ans. On faisait une affaire à Mme X... d'avoir gifflé son « boy », parce que cela pouvait soulever les populations et mettre la mission en danger. En 1870 même, les massacres de Tientsin servirent de prétexte à faire partir comme un personnage compromettant un membre de la mission qui avait simplement déplu à ses compatriotes.

Les choses ont changé depuis lors heureusement. Pourtant dans la plus importante de nos « colonies » en Chine l'esprit national n'est pas aussi fort qu'il devrait l'être. Changhaï est sans doute une ville cosmopolite. Non seulement les différentes nationalités y sont étroitement rapprochées, mais elles constituent même officiellement une communauté internationale. La con-

cession dite internationale est sous le contrôle du corps consulaire tout entier y compris le Consul de France, et les Français qui y sont propriétaires y ont le droit de voter aussi bien que les nationaux des autres pays. Et dans la concession française, d'autre part, les étrangers propriétaires votent aussi bien que les Français ; il est même expressément stipulé que le Conseil municipal comprendra quatre membres étrangers contre quatre membres français, et que le vice-président sera toujours un étranger comme le président toujours un Français.

Le vif des intérêts français n'est donc pas dans cette question des concessions. Cependant, puisque nous avons réussi au prix de tant d'efforts à maintenir notre concession séparée de la concession internationale, il est regrettable que les éléments français n'aient rien fait pour s'y grouper. La plupart des grosses maisons françaises et des résidences françaises sont établies en dehors de la concession française. Cette dispersion de notre colonie, les maladresses de l'intervention consulaire et les nécessités matérielles ne suffisent pas à l'expliquer ni à la justifier. Elle est aussi l'effet d'un affaiblissement du sens national.

La « vie sociale » à Changhaï est extrêmement développée, et des relations intimes, des liens de famille étroits devaient se créer entre les nationalités diverses. Mais les Français devaient garder le sentiment des oppositions nationales, naturelles ou traditionnelles, aussi vif que leurs amis-rivaux le conservaient eux-mêmes.

C'est surtout à l'égard des Anglais que cette réserve était nécessaire. Les Anglais sont de beaucoup la plus nombreuse des nationalités établies en Chine : à elle seule, leur « colonie » égale presque toutes les autres réunies. Cette situation privilégiée, même si l'accroissement des colonies allemande, japonaise et américaine la menace, n'est pas pour les faire renoncer aux tendances dominatrices et volontiers exclusivistes qui, sous

un faux air de libéralisme, sont une des traditions de leur politique extérieure. Si cordiales que soient ses relations personnelles avec les étrangers, « un Anglais hors d'Angleterre est deux fois Anglais ».

Récemment le Conseil municipal international de Changhaï s'était mis d'accord avec le Conseil municipal français pour donner à une société française la commande des nouveaux tramways. Mais le conseil anglais, comme c'était son droit, réclama sur la concession internationale la consultation des contribuables : les Anglais, en majorité dans l'assemblée, refusèrent de ratifier la proposition des deux Conseils. Et ce qui est plus caractéristique c'est le ton tranchant dont le Consul anglais en la circonstance posa l'alternative : « des tramways anglais, ou point de tramways ».

Il ne s'agit pas que les Français prennent à l'égard des Anglais une attitude agressive; et l'on pourrait reprocher à l'élément qui là-bas a senti le danger d'une amitié naïve et aveugle, de pousser quelquefois trop loin l'anglophobie. Parce que les Anglais avaient commis cette faute de tact, à une représentation donnée par une Société française, de faire annoncer à grand fracas sur la scène la délivrance de Ladysmith, ce n'était pas une raison pour les Français de manifester avec éclat dans les salons du Club International leurs sympathies pour les Boers. Le résultat de cette indiscrète manifestation a été que pour la première fois l'élément français a été complètement éliminé du Comité.

Il serait bien plus digne et plus habile de la part des Français qui sentent la nécessité de résister aux tendances envahissantes des Anglais, de suivre l'exemple que leur donnent les Allemands. Ceux-ci, tout en continuant de faire partie du Club International — où ils gardent une correcte neutralité et dans le Comité duquel ils sont équitablement représentés, — ont fondé en dehors un club exclusivement allemand, où ils sont chez eux, libres de dire ce qu'ils pensent. — La création d'une Bibliothèque française a été un premier pas dans la vraie voie.

La colonie française où l'on a le mieux compris les nécessités de l'heure présente; une colonie qui, à bien des égards, peut être considérée comme une colonie modèle : c'est celle d'Hankaou.

A Hankaou, les Anglais avaient été longtemps les seuls établis. Fondée en 1864, la concession française jusqu'en 1897 n'exista pour ainsi dire que de nom. Les Anglais maîtres de la place faisaient ce qu'ils pouvaient pour en interdire l'accès aux autres Occidentaux : seuls par exemple les bateaux portant pavillon anglais étaient admis à quai. Lorsque surgirent les concurrences russe, allemande, française, il ne fut nullement question de fonder une concession internationale, où d'ailleurs les Anglais n'auraient été très vite qu'une minorité. Chaque puissance réclama une concession pour elle, et la France naturellement commença de mettre en valeur celle qu'elle possédait depuis si longtemps. Changhaï est une ville cosmopolite; Hankaou est une ville internationale, ou plutôt — pour être tout à fait exact — « plurinationale ».

Par suite de notre long retard à développer notre propre concession, les plus anciennes maisons françaises se trouvent établies, comme à Changhaï, sur la concession anglaise. Et maintenant ce sont des étrangers autant que de nos nationaux ou de nos protégés qui s'établissent chez nous. Mais la plus grande partie des terrains ont été achetés par des Français.

Ce demi-éparpillement, les Français d'Hankaou le rachètent d'ailleurs bien par la cordialité de leur union et la vivacité de leur patriotisme. Ils ne sont pas beaucoup, mais ils sont tous amis. Les discussions entre eux peuvent être ardentes parce qu'elles sont franches et élevées : elles ne tournent jamais à l'aigre. Là, point de snobisme anglais. On s'y fait un plaisir comme un devoir de remettre, lorsqu'il y a lieu, les Anglais à leur place.

Quand, il y a quatre ans, notre consul s'avisa de fonder véritablement la concession française, il se trouva

qu'au beau milieu de notre « territoire », qui était resté à l'état de terrain vague, les Anglais avaient depuis deux années installé leur champ de courses. Priés de nous rendre la libre disposition de notre domaine, ils s'y refusèrent. L'affaire aurait pu traîner longtemps si une partie du terrain contesté ne s'était trouvée être la propriété privée d'un de nos nationaux. Celui-ci fit enclore sa propriété de fils de fer : les cavaliers anglais s'y empêtrèrent et se plaignirent bien haut. Notre Français alors entoura son lot d'une palissade blanche bien visible, dont la porte ne s'ouvrait que pour les dames russes ! — Les Anglais finirent par céder, et les maisons maintenant poussent sur l'ancien hippodrome « comme des champignons », au grand bénéfice de la municipalité française, qui peut désormais procéder à d'importants travaux publics.

Le 1er juin 1900, les Anglais d'Hankaou étaient dans la joie parce qu'ils avaient reçu la nouvelle que Prétoria était pris, ce qui était vrai, et que les Boers avaient fait la paix, ce qui l'était moins. Les fusées anglaises sur le Bund se mêlaient aux feux d'artifice des Chinois pour la fête du Dragon. Le Consul anglais, après dîner, à l'Hôtel français, demande qu'on joue sur le magnifique orgue mécanique le *God Save the Queen.* Cette indiscrétion de joie anglaise met en rage le jeune homme de l'hôtel chargé de la commission. Il commence par faire jouer à l'orgue la *Marseillaise* : après seulement il lui donne le *God Save* : je crois même qu'il ferma la boîte pour qu'on l'entendît moins !

Les Français d'Hankaou ont su garder leur franc-parler, à l'égard des Russes comme à l'égard des Anglais. Comme les autorités de la concession russe mettaient vraiment trop peu d'empressement à construire sur leur territoire la route qui devait relier la concession française à la concession anglaise, la colonie française lança une petite feuille humoristique intitulée *le Lampion*, où on taquinait nos alliés avec autant d'esprit que peu de méchanceté.

Le nouveau Club sera d'une autre importance : le « Club Gaulois », que la colonie française en juin 1900 se préparait à fonder dans une sorte d' « extension » de la concession déjà tacitement consentie par les Chinois. La municipalité devait partager avec deux des plus notables commerçants français les frais de premier établissement : on lancerait ensuite des actions pour assurer le développement de l'institution. — Les Franciscains italiens devaient aussi à brève échéance ouvrir sur la concession une école française.

On dépense très largement à Hankaou : « L'eau d'Hankaou est le champagne », dit-on : peut-être y a-t-il là pour nos Français un certain danger. Mais la vie en plein air est très développée ; on y fait beaucoup de sport, et les Français s'y adonnent comme de vrais Anglais ! Cela ne contribue pas peu à leur donner cet air de jeunesse et de santé qui les rend si sympathiques, et cela les sauve de l'anémie et du mal du pays. Ils sont fort loin de dédaigner la vie intellectuelle. Pour qu'elle donnât toute sa mesure, il ne manquait plus à la colonie qu'un chef aux idées nettes et élevées, à la main ferme, capable d'éclairer parfois les esprits et de discipliner les énergies.

Les résultats acquis déjà lui promettent un brillant avenir. Le commerce d'exportation d'Hankaou se divise en commerce spécial, qui est le commerce du thé, — et en commerce général, dont les peaux constituent le principal article. Le premier est exclusivement entre les mains des Russes, comme il y a dix ans il était tout entier entre les mains des Anglais : c'est un bel exemple de la rapidité avec laquelle s'accomplissent les révolutions commerciales. Mais pour le commerce général, les Français sont au premier rang. Cette primauté a son prix : car, après la République Argentine, la Chine est aujourd'hui le principal centre de production des peaux de bœufs, de buffles, de chèvres ; et si le Havre peut disputer à Hambourg pour ces produits la première place parmi les marchés d'Europe, c'est pour

une bonne part aux Français d'Hankaou que nous le devons.

Ah ! s'il régnait dans toutes nos colonies de Chine la même entente de nos intérêts et le même esprit d'entreprise que dans celle d'Hankaou, la situation matérielle et morale de la France là-bas serait plus grande qu'elle n'est ! Malheureusement les Français qui s'expatrient ne sont pas toujours de ceux qui peuvent faire du bien à la France. En hommes, comme en marchandises, trop souvent, nous expédions notre rebut, et cette exportation-là est aussi pour nous un pis-aller. A Hankaou même, les ingénieurs et conducteurs français qui sont venus pour travailler au chemin de fer n'ont pas toujours été aussi sérieux qu'il aurait fallu. On a vu de jeunes écervelés faire constamment appel à notre consul des ordres qu'ils recevaient de leurs chefs de service, envoyer des télégrammes de plainte directement à Bruxelles; enfin, aux premiers troubles quitter leur poste plus précipitamment que de raison.

En tout état de cause, il faudrait que les divers centres français en Chine fussent plus étroitement reliés entre eux qu'ils ne le sont. Entre les Français d'Hankaou et ceux de Changhaï les relations sont fréquentes, presque journalières et très intimes. Entre Changhaï et Tientsin les relations sont encore très suivies; mais entre la colonie de Changhaï et celles de Hong-Kong et de Canton elles paraissent beaucoup plus rares. J'ai été surtout frappé de l'ignorance qui régnait dans ces divers milieux sur un centre d'intérêt français aussi important que l'Arsenal de Foutchéou. La coalition des éléments français n'est pas faite, et nos nationaux là-bas n'ont encore qu'un sentiment trop vague de la communauté d'intérêts qui les unit.

La « France de Chine » est encore dépourvue des organes qui lui sont nécessaires pour être capable de résistance et d'action. Il lui manque une capitale — comme est Hong-Kong pour les Anglais; comme sera Tsintau pour les Allemands. A défaut d'une terre pro-

prement française, notre concession de Changhaï est le site désigné pour cette capitale : là devrait s'élever un collège pour les enfants des Français de là-bas; une École pratique de commerce pour les apprentis négociants français en Chine. Là peut-être devrait être le siège de l'École française d'Extrême-Orient.

Là surtout devrait se publier le grand journal français qui nous fait encore défaut. L'*Echo de Chine* n'est qu'un commencement, en attendant mieux : fondé il y a quatre ans seulement, il compte cependant 700 abonnés; et le succès même qui a couronné cette méritoire, mais timide tentative doit nous faire réclamer autre chose. La France a besoin là-bas d'un grand journal d'informations, de critique, de polémique et de propagande — un journal de défense et d'action françaises, — qui soit de pair avec la *North-China Daily News*, le premier des journaux anglais de Chine. Hélas! en dehors de l'*Echo de Chine*, la presse française d'Extrême-Orient n'est représentée que par les pauvres journaux du Tonkin, et les honteuses feuilles de Cochinchine[1] !

Grâce à leur presse les Anglais de Chine ont pris conscience de leur force; ils ont même su en donner au monde une idée qui dépassait la réalité. La réclame de la presse, avec la réclame des pavillons, leur sert encore à maintenir leur prestige et à prolonger l'illusion d'une hégémonie commerciale et politique inébranlée. Un grand journal français donnerait à nos nationaux là-bas la mesure des ambitions qui nous sont permises si nous savons seulement vouloir et nous unir.

Il resserrait aussi les liens trop lâches entre les Français d'Extrême-Orient et les Français de France. Un service de dépêches bien organisé, avec l'aide du gouvernement, épargnerait à ces Français lointains des inquiétudes, des agitations vaines; les sauverait de ce scepticisme national qui quelquefois les démoralise. La poste est trop lente pour leur apporter les grandes nou-

1. Le *Nam-Ky* mis à part.

velles de la mère patrie; trop tardive, pour attendre d'elle la rectification des inexactitudes malveillantes de la presse étrangère. Et puis les journaux de France ne sont pas faits pour eux : ils leur parlent trop de ce qui nous divise, pas assez de ce qui nous unit — entre nous, et eux à nous.

Mais la plus grande utilité peut-être de ce journal serait de faire entendre en France sur ces questions lointaines, si difficiles, et dans l'ignorance desquelles vivent la plupart de ceux qui les tranchent, une voix autorisée. C'est surtout lorsque s'ouvre une crise en Extrême-Orient, que le manque d'un journal français bien renseigné se fait cruellement sentir. Dès le commencement du mouvement boxeur et de l'intervention des Puissances, le *North-China Daily News* multiplia ses *extras*, où naturellement tout tendait à faire croire que l'Angleterre menait l'Europe. La revue hebdomadaire allemande *Ost-Asiatisches Lloyd* publiait de son côté des dépêches où les choses étaient, sinon remises au point, du moins présentées à l'avantage de l'Allemagne. Il n'y eut pas un seul *extra* français : d'autant que le Consul général de France ne daigna pas suivre l'exemple de son collègue anglais, et communiquer au journal français les dépêches officielles dont la publication pouvait servir nos intérêts. L'opinion anglaise, l'opinion allemande, en Chine et en Europe, furent éclairées, entraînées : l'opinion française fut laissée dans l'ignorance et l'indifférence.

Il appartient à tout Français établi en Chine, à chacun pris individuellement et à tous pris ensemble, par mille moyens étrangers à l'action officielle, de servir les intérêts de la France : mais nos consuls en ont reçu avec des pouvoirs particuliers la mission spéciale.

On a souvent et à juste titre critiqué le singulier mode de promotion en faveur dans notre corps consulaire : dès qu'un consul a réussi dans un poste, quand il a appris à connaître le pays et qu'il commence à rendre des ser-

vices signalés, pour le récompenser et lui permettre de se rendre plus utile encore, on l'envoie à l'autre bout de la terre dans une contrée dont il ne sait rien. Le corps consulaire de Chine n'a pas été sans souffrir de ces chassés-croisés : si le consulat d'Hankaou a été occupé neuf années par le même titulaire qui a pu y faire œuvre de fondateur, nous avons eu à Changhaï six consuls en treize ans [1].

A Canton, à Foutchéou, à Changhaï, à Hankaou même nos consulats sont convenablement, quelquefois largement et luxueusement installés. En revanche la résidence de notre vice-consul à Tchifou est très mal située et tout à fait mesquine. Et il est étrange que notre consul à Hong-Kong, faute d'un logement convenable à Victoria, habite Macao qui est à quarante milles de distance, et où il ne dispose, pour se rendre à son poste, que d'un seul bateau par jour. L'éloignement de son domicile le condamne à des absences prolongées, dont les conséquences ont été, en maintes occasions, profondément regrettables.

A tel autre de nos consuls qui fut d'ailleurs le créateur d'une de nos plus florissantes concessions, on pouvait reprocher d'assez graves manquements à la dignité professionnelle. Il était plutôt pénible de voir, à la noce d'un employé de la municipalité, le consul de France en uniforme parader à la tête d'un défilé de carnaval, presque sous les fenêtres du consulat allemand.

Il est fâcheux qu'en l'absence du consul en titre, des instructions précises et formelles ne soient pas toujours données pour assurer la garde du pavillon. Dans un port important du Petchili, à la veille et au début même de la crise actuelle, le drapeau français cessa de flotter pendant les deux mois que dura l'absence de notre consul. Rien n'indiquait que le siège du consulat fût momentanément transféré à la mission catholique.

1. Observation d'un de mes « collègues de voyage », M. Ch. Garnier, dans le *Figaro* du 26 août 1900.

Un excellent interprète peut faire un détestable consul. Pour un consul, surtout pour un consul général en Chine, une vaste culture générale, un esprit naturellement ouvert et beaucoup de caractère, telles sont les qualités requises avant toutes les autres. Les mérites d'un bon interprète sont d'un autre ordre : l'étude d'une langue aussi compliquée que le chinois est une des plus absorbantes qui existent. Sans doute il faut que le consul ait l'expérience des hommes et des choses du pays, et il est bon qu'il en connaisse aussi la langue : mais lorsqu'il s'agit d'un poste très important, auquel un interprète européen est attaché, la connaissance de la langue du pays est un titre secondaire. Elle n'est d'aucune utilité dans les relations avec les puissances occidentales; et tel qui sera un sociologue distingué, s'il manque de sang-froid, de patience, de finesse, traitera moins bien les affaires avec les Chinois eux-mêmes qu'un diplomate habile qui ne leur parlera que par la bouche d'un interprète.

On pourrait exiger de nos consuls en Chine une certaine connaissance de la langue chinoise; mais en principe la carrière d'interprète et la carrière de consul devraient être séparées. Dans le système actuel au contraire l'une mène à l'autre : dès qu'un interprète se distingue, on en fait un consul; c'est le moyen de n'avoir jamais ni bons interprètes, ni bons consuls.

Nos consuls en Chine ne sont pas investis seulement de fonctions commerciales et diplomatiques, mais aussi de fonctions administratives. Et le malheur est que quelquefois ils prétendent appliquer aux petites sociétés françaises de là-bas, qui sont naturellement d'esprit plus libre, les règles étroites d'une administration dont les Français de la métropole eux-mêmes supportent impatiemment le joug.

A Changhaï le consul met par exemple un droit de chancellerie de 1 $\frac{1}{2}$ p. 100, sur les cessions de terrains. Or les cessions de terrains à Changhaï sont chose quoti-

dienne : la spéculation aidant, le sol en est venu à être considéré comme une sorte de valeur mobilière. Les autres consuls ne perçoivent aucun droit : l'intervention du nôtre n'a d'autre résultat que de déprécier, pour un revenu minime, toutes les propriétés foncières de notre concession.

Les mêmes méthodes appliquées aux Chinois aboutissent parfois à des conflits sanglants. Ainsi, au lendemain du jour où nous avions obtenu l'extension de notre concession de Changhaï, l'Administration pour faire passer une route prescrivit le déplacement immédiat des tombes ou autels qui lui faisaient obstacle : ce fut la cause d'une émeute qu'il fallut réprimer à coups de fusil. Sur la concession internationale les mêmes difficultés se présentaient : mais on les a tournées sans effusion de sang par la temporisation et des ménagements. Nous ne sommes pas brutaux avec les Chinois, comme sont volontiers les Allemands, quand ils y voient leur intérêt : c'est par des vexations gratuites que nous soulevons les indigènes.

Si nos consuls quelquefois abusent de leur pouvoir local, il faut reconnaître que souvent les ressources dont ils disposent pour le service des intérêts généraux de la France en Chine sont beaucoup trop faibles. Le gouverneur de Hong-Kong a 250 000 francs de fonds secrets : notre consul à Canton et le gouverneur général de l'Indo-Chine lui-même ont si peu qu'on n'ose le dire !

Quant au rôle de la diplomatie française en Chine, c'est un sujet en lui-même trop vaste et trop complexe pour rentrer dans le cadre de cette étude. La politique extérieure d'une nation comporte encore des secrets ou des demi-secrets qu'il est plus facile de pénétrer en fouillant les archives ou en fréquentant les bureaux de sa capitale, qu'en parcourant les pays mêmes où elle s'exerce. Cependant nos nationaux établis à l'étranger sont bien placés, sinon pour juger l'orientation géné-

rale de la politique extérieure que suit la métropole, du moins pour apprécier l'ardeur et l'efficacité des efforts qu'elle fait pour servir leurs intérêts qui sont aussi les siens.

Je dois à la vérité de le dire, les Français de Chine estiment que notre action là-bas pèche par plusieurs points.

Elle pèche d'abord par ignorance et négligence. Lors des difficultés soulevées par l'extension de notre concession à Changhaï, le ministère des Affaires étrangères devait être parfaitement renseigné : le consulat et la municipalité lui avaient expédié surabondance de documents. Les autorités françaises là-bas n'en recevaient pas moins à chaque instant des télégrammes qui dénotaient une complète ignorance de la question.

On reproche aussi à notre diplomatie de se payer de mots. On ressent au vif là-bas le leurre des belles formules chinoises dont nos diplomates se contentent et qui, dans l'opinion française, se transforment en promesses fermes, en garanties sûres. Pour les mines du Kouang-si, par exemple, le gouvernement chinois déclare « qu'il pourra s'adresser à des ingénieurs français ». En France on interprète : toutes les concessions minières du Kouang-si sont réservées à la France. Ceux qui connaissent mieux les Chinois, pour les voir de près et faire affaires avec eux, pensent que nos diplomates sont joués.

Autre exemple. On s'imagine volontiers en France que la Chine s'est engagée à placer un directeur français à la tête de l'administration des Postes impériales. L'instrument diplomatique dit seulement, à peu près en propres termes, ceci : « Au cas où la Chine instituerait un service postal à l'européenne, alors et dans ce cas elle consentirait à examiner les titres des candidats que la France pourrait présenter ». La Chine se fût-elle en effet décidée à créer une administration des postes indépendante, les droits de la France se réduisaient à peu de chose. Mais l'administration des Douanes mari-

times, à la tête de laquelle est sir Robert Hart, nous a même dépouillés de cette ombre d'avantage, en établissant un service postal déjà très étendu comme simple annexe du service des douanes.

Nous sommes aussi trop peu soucieux de notre prestige. Nous avons vu quel était l'abandon, le délabrement du cimetière français de Canton. Aux portes de l'Arsenal de Foutchéou s'élève une pagode érigée en l'honneur des Chinois morts dans la *victoire* remportée sur les Français.

L'absence de tout bâtiment de guerre français dans les eaux du Yangtzé durant les deux années 1898 et 189
a été d'un effet plus déplorable encore. A Hankaou d
navires anglais sont venus, en grand nombre; un cr
seur allemand a paru par deux fois, une fois ayant à s
bord le prince Henri; même on a vu un croiseur au
chien : on n'a pas vu une seule fois — durant deux a
— le pavillon français. Depuis 1895 il est conv
que des torpilleurs français doivent remonter jus
Tchoun-king : on les y attend encore; et ce sont
canonnières anglaises qui y sont tant bien que mal
venues, répandant le prestige de l'Angleterre jusq
fond de l'Empire.

Aux yeux des Chinois qui attachent aux manife
tions extérieures de la force une importance parti
lière, nous avons perdu la face : nous ne comptio
plus comme une puissance navale, nous paraissio
renoncer à notre part d'influence dans le bassin du grand fleuve. Sans l'intervention des Allemands les prétentions exclusives de l'Angleterre auraient reçu une consécration de fait; les Allemands étaient les premiers à s'étonner du retrait de notre pavillon qui leur paraissait incompréhensible. Il était déjà assez regrettable que notre division navale fût inférieure en nombre et en valeur à celle des Allemands : mais cette infériorité relative ne nous condamnait pas à un tel effacement.

Voilà ce que disent, à bon escient, les Français de là-bas. Nous n'avons pas caché quels nous avaient paru

être les défauts, quelquefois les torts de nos commerçants, de nos « colons »; et lorsqu'il nous a semblé qu'ils pourraient faire mieux pour les intérêts matériels et moraux de la France, nous l'avons dit. Mais l'exemple de l'Angleterre et celui de l'Allemagne plus encore, nous enseignent que les efforts individuels et l'initiative privée ne suffisent pas à assurer, sur le terrain si âprement disputé de la Chine, la défense et le progrès des intérêts nationaux. L'action gouvernementale est nécessaire : la nôtre n'a pas toujours été ce qu'elle devait. Les Anglais se plaignent assez haut de leurs agents diplomatiques à Pékin; et tel consul américain en Chine est d'un ridicule achevé. Mais l'état de nos affaires là-bas nous commandait d'insister surtout sur les faiblesses qui sont les nôtres.

III

CONCLUSION

Ce n'est pas cependant le découragement qu'un impartial examen de notre situation en Chine doit nous inspirer; et si quelqu'un devait tirer des considérations que nous avons présentées et des faits que nous avons rapportés cette conclusion qu'une politique de demi-renoncement, d'effacement progressif nous est imposée là-bas — nous la désavouerions nettement.

S'il est admis que le développement de son commerce extérieur est pour la France une nécessité vitale et que la Chine est à l'heure actuelle un des plus beaux champs d'expansion commerciale, industrielle — voire coloniale — qui se soient jamais ouverts aux entreprises des nations, rien dans l'expérience des dernières années n'est de nature à nous faire désespérer d'y conquérir une place digne de nous et proportionnée à notre effort.

En 1898, le nombre de nos nationaux établis en Chine — non compris les missionnaires — était de 920; en 1899, il était de 1 183, soit une augmentation de 28 p. 100.

En 1898, le nombre des maisons françaises en Chine était de 37; en 1899 il avait passé à 76: soit une augmentation de 105 p. 100, alors que dans le même temps l'augmentation n'avait été pour les maisons anglaises que de 0,9; pour les maisons allemandes de 7; pour les maisons américaines de 62 p. 100[1]. C'est le symptôme d'un réveil d'activité dont la Mission lyonnaise a, dans une certaine mesure, donné le signal; dont les manifestations sont frappantes à Hankaou, à Changhaï et même à Hong-Kong, et qui, nous l'espérons bien, ne sera pas éphémère.

Il faudrait qu'il se créât en France un mouvement d'opinion pour la Chine comme celui qui s'est dessiné récemment pour l'Afrique. L'Angleterre à cette heure, et depuis plusieurs années déjà, tend à se replier de l'Asie, de l'Extrême-Orient en particulier, sur l'Afrique. Par là, s'explique la frénésie de ses ambitions en Afrique australe; mais précisément la coïncidence de la crise sud-africaine et de la crise chinoise aura pour résultat inévitable de précipiter le recul de sa puissance et la décadence de son Empire en Extrême-Orient. Il ne nous convient pas d'imiter une politique dont notre rivale peut déjà se repentir : il nous convient au contraire de profiter de sa faute.

Notre possession de l'Indo-Chine ne doit pas nous désintéresser de l'Empire du Milieu. Parce que les Allemands ont des visées particulières sur le Chantoung et les Russes sur la Mandchourie, cela ne les empêche pas, les uns et les autres, de se mêler de plus en plus intimement au mouvement général des affaires chinoises. Les Russes ont fondé la Banque Russo-Chinoise, dont le siège principal en Extrême-Orient est Changhaï, et récemment ils établissaient un attaché militaire à Canton où déjà une chaire de langue russe avait été fondée à l'Université. Les Allemands ont fait entrer trois des leurs — trois sur dix — dans le conseil des directeurs de la plus puissante

1. *Ost-Asiatisches Lloyd*, 16 mars 1900.

banque d'Extrême-Orient, la *Hong-Kong and Shanghaï Banking Corporation*. Leur activité se développe chaque jour sous toutes les formes dans le bassin du Yangtzé : ils viennent de réclamer le droit d'établir un consulat à Nankin.

Pour nous, que nous abdiquions toute ambition dans la Chine du Nord, soit! Il ne faut pas nous disperser. Mais notre action au Yunnan, au Kouang-si et au Kouang-toung ne doit pas plus nous dispenser de travailler au progrès de notre commerce et de notre influence dans la région du Yangtzé, que cet effort ne doit d'autre part paralyser notre intervention dans les trois provinces limitrophes de notre territoire.

La dernière crise semble heureusement avoir réveillé notre diplomatie qui s'était endormie. Le pavillon de guerre français a enfin reparu dans le Yangtzé : un grand croiseur est remonté jusqu'à Hankaou; une canonnière a pénétré jusque dans les lacs Tatung et Poyang. A Changhaï enfin, nos troupes, après avoir traversé drapeaux déployés toute la Concession internationale, se sont établies aux portes de la Concession française; elles s'y sont installées dans un camp complètement organisé, éclairé à la lumière électrique — et elles y resteront, nous y comptons bien. Les Allemands, dans la même voie, nous ont suivis, quand ils ne nous ont pas précédés. Et les prétentions exclusives de l'Angleterre sur cette immense et magnifique région se sont évanouies.

Mais en face de la Chine la France n'est pas seulement une puissance occidentale, comme l'Allemagne ou les États-Unis; elle est aussi une puissance asiatique, au même titre que la Russie, l'Angleterre ou le Japon. Si chaque missionnaire, chaque commerçant, chaque ingénieur français établi là-bas, dans toute l'étendue de l'Empire, nous crée — en l'état de demi-protectorat où la Chine est depuis longtemps déjà placée, et de par la jurisprudence commune des nations — un intérêt et un droit; quels intérêts et quels droits ne nous crée pas le voisinage

immédiat de notre colonie d'Indo-Chine, sur près de deux mille kilomètres frontière de la Chine?

Nous commençons à peine de le comprendre. C'est tout récemment que notre ministre des Affaires étrangères a senti le besoin d'exposer au Parlement comment « à côté de la tâche commune qu'une nécessité commune a imposée aux puissances », l'intérêt national imposait à la France une *politique particulière*.

Au Kouang-toung nous l'avons bien suivie. Depuis le commencement des troubles une force navale française a stationné en permanence en rade d'Hong-Kong ou dans le Sikiang. Un bureau de poste français vient d'être établi dans l'îlot de Chamine, et un petit vapeur a été subventionné pour transporter le courrier français de Hong-Kong à Canton. Nombre de jonques chinoises ont arboré nos couleurs, se plaçant ainsi d'elles-mêmes sous notre protection.

Par là s'est affirmée la politique nouvelle dont la prise de possession de Kouang-tchéou-van a marqué la première et timide intention. Les Anglais ne seront plus maîtres de régler éventuellement à leur seul gré le sort de cette partie de la Chine. Quant à l'île d'Haïnan, dont ils ont tant de fois annoncé eux-mêmes que nous nous étions emparés, il est à penser que notre diplomatie nous a mis en état de nous y installer quand il nous plaira. La présence de missionnaires américains ne sera pas une difficulté.

Du côté du Yunnan en revanche, il ne nous semble pas que notre action ait été aussi décidée. Ce ne sont pourtant pas les motifs d'intervention qui nous ont manqué. Au mois de juin 1899, immédiatement après le passage du gouverneur de l'Indo-Chine, le Consulat de France à Mongtzé est brûlé; les résidents français sont menacés. Le consul télégraphie que la vie de tous est en péril si un seul homme des troupes françaises passe la frontière. On retient les troupes prêtes à partir : les Chinois consentent à relâcher les Français.

Un peu plus tard, le consul se réinstalle. Lui donne-

t-on une garde? on en parle : sous les couleurs d'un cortège d'honneur, on songe un moment à envoyer une véritable petite garnison; mais, par une fierté assez mal placée, on renonce à ce subterfuge. — Alors en 1900, les Chinois recommencent et l'histoire se répète. Même télégramme du consul; même arrêt des troupes à la frontière; même retraite générale des Français. Il semble que la mission spéciale de notre agent là-bas soit de nous empêcher d'agir, et de diriger, il est vrai avec dignité, l'évacuation périodique du pays par tous nos nationaux!

Si réellement notre consul au Yunnan ne pouvait, comme a fait notre consul à Tchoung-King, rester à son poste, du moins pouvait-on, devait-on obtenir des mandarins chinois, sa réinstallation solennelle immédiate avec une escorte suffisante pour protéger sa vie. Avec quelque habileté, on pouvait obtenir que cette réinstallation fût considérée par le gouvernement chinois, suivant son formulaire, comme « une démarche amicale ».

Mais non, pendant neuf mois, ce pays que nous avons travaillé depuis des années, où nous avons fondé des écoles, où nos ingénieurs ont levé le tracé d'un chemin de fer, où notre autorité insensiblement s'établissait, pendant neuf mois, la France en a été absente, exclue, de par la volonté d'un vice-roi!

Enfin, en avril 1901, notre consul rejoint son poste. Un préfet de première classe se rend au-devant de lui et lui présente des excuses. Le gouverneur général du Yunnan prescrit aux autorités locales « d'exhorter le peuple de toutes leurs forces et de prendre toutes les mesures de protection nécessaires ». — De précautions militaires de notre part, aucune. — « Le passé nous autoriserait, écrit le ministre, à prendre des garanties pour la défense matérielle de notre personnel et de nos intérêts; *mais nous préférons témoigner vis-à-vis de la Chine de notre confiance* et de nos sentiments conciliants, et nous n'imposerons pas une garde chargée de

protéger nos représentants, pourvu que le gouvernement chinois s'engage, etc.[1]. »

Quoi de plus simple cependant! Pour la sûreté des Légations, les puissances exigent le démantèlement des forts de Takou, de Tientsin et l'établissement d'une garnison à Pékin. Pour la défense de son chemin de fer, la Russie installe ses troupes à demeure en Mandchourie. Pour la sûreté de notre consul au Yunnan à deux reprises molesté, menacé, chassé; pour la garde de notre chemin de fer dont les travaux sont prêts à commencer, n'avions-nous pas le droit d'exiger que la route de Yunnansen soit libre et qu'une troupe française y soit stationnée!

Nous pensons que la confiance du ministre dans la loyauté des mandarins est bien mal placée, et nous jugeons dangereux un tel amour de la conciliation. Grâce à la persévérante énergie du Gouverneur général de l'Indo-Chine, une convention a été définitivement conclue avec un *consortium* de banques et approuvée par le Parlement pour la construction immédiate du chemin de fer du Yunnan. Nous souhaitons que l'avenir démente nos craintes : mais nous nous croirions plus sûrs de la prompte et pacifique exécution de cette voie indispensable, s'il y avait quelques centaines de fusils français au terminus; prenons garde que Yunnansen ne soit pour nous un second Paoting!

Souvenons-nous, en tout cas, que notre avenir en Extrême-Orient est compromis, si ce n'est pas un chemin de fer français, aboutissant à Haïphong, qui atteint le premier les ports du haut Yangtzé.

Pense-t-on que la Chine assagie va s'ouvrir d'elle-même à la civilisation occidentale? Quelle menace pour nous si c'était une puissance étrangère qui construisait les chemins de fer, exploitait les mines des provinces frontières de notre Tonkin! — Prévoit-on un démembrement plus ou moins effectif de l'Empire entre les puis-

1. Livre jaune. Dépêche du 15 janvier 1901.

sances? Quel danger plus grave si une puissance étrangère s'établissait à nos portes! — Enfin, que la Chine outillée, armée à la moderne, devienne une puissance militaire redoutable : quelle faute ce serait de ne pas nous être assurés des boulevards naturels de notre colonie!

Sur le bas et le moyen Yangtzé, développer notre commerce et notre influence au même titre que les autres puissances; — profiter de la base d'opérations privilégiée que nous fournit l'Indo-Chine pour atteindre le haut Yangtzé : — tel nous paraît être le programme d'une politique française sage et prévoyante.

CHAPITRE IV

LES CAUSES DU SOULÈVEMENT CHINOIS

L'action des missionnaires. — La construction des chemins de fer. — Les tentatives de réformes. — Les annexions de territoires chinois. — L'affaiblissement du prestige anglais. — La sécheresse du printemps de 1900. — La superstition populaire.

Le soulèvement chinois, qui devait si vite occuper l'attention universelle, a été pour les Européens de Chine une surprise : au mois de mai 1900, à Changhaï, à Hankaou, on ne prenait guère au sérieux ces bandes de bandits et misérables fanatiques baptisés du nom ridicule de Boxeurs. Les ministres même, à Pékin, ne croyaient pas le péril si proche; ni les consuls à Tientsin. Quel n'a pas été l'étonnement, le désarroi des puissances!

Mais si l'ouverture de la crise a été brusque et presque inopinée, les causes sont profondes. Remonter jusqu'aux plus lointaines serait remonter jusqu'aux origines mêmes des relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient; une analyse complète des causes actuelles seules serait toute une étude des mœurs chinoises.

Ce n'est pas pour avoir durant quelques mois à peine reçu l'impression vive des choses, qu'on peut prétendre dégager tous les éléments d'un problème qui embarrasse le monde civilisé. Nous essaierons seulement de déter-

miner avec quelque précision les principales causes immédiates d'un conflit, qui n'est sans doute pas définitivement apaisé et où sont en jeu des intérêts essentiels de l'Occident et les destinées d'un quart de l'humanité.

I

La présence des missionnaires chrétiens en Chine est une cause ancienne, mais toujours agissante de conflits entre les Chinois et les Occidentaux.

Ce n'est pas du tout que les missionnaires aient à l'égard des infidèles de Chine les haines meurtrières qui animèrent les premiers Croisés : passant presque toute leur vie parmi les Chinois, parlant leur langue, toujours ils éprouvent pour ce peuple malheureux une sympathie mêlée de pitié.

« Aimez la Chine, me disait un Père de Changhaï; il y a tant de bien à y faire. » Et il parlait avec un enthousiasme presque mystique de ce bassin du Yangtzé, « le plus beau du monde »; et avec une véritable douleur de la misère physique et morale qu'une administration cupide et corrompue y fait régner.

Les missionnaires jugent les Chinois avec autant et quelquefois plus d'humanité que les laïques : plus d'un en arrive à s'éprendre de leur art, de leur littérature; à s'aveugler sur leurs vices, à s'éblouir de leurs qualités. Ce sont eux qui ont créé la légende des Chinois grands inventeurs de l'Humanité. Au mois de juin dernier l'homme qui, à Pékin, se refusa le plus longtemps à croire à la duplicité du gouvernement chinois fut Mgr Favier.

La propagande chrétienne en Chine, même la propagande catholique, est en général exempte de fanatisme.

L'impression que produisent sur le voyageur arrivant de France les missionnaires français n'est pas du tout celle qu'on pourrait croire. Il y avait, au Pavillon

des missions catholiques à l'Exposition, un tableau qui représentait un départ des Missions Etrangères : c'était une scène pleine de pathétique et d'exaltation. Il est fort possible que les jeunes missionnaires arrivant en Chine soient prêts, pour la palme du martyre, à tous les excès de zèle. Mais ils subissent vite l'influence de leurs aînés depuis longtemps établis dans le pays; et ceux-là sont bien différents.

Leur zèle ne s'est pas éteint, mais il s'est assagi. Ils étonnent le visiteur laïque, auquel ils se plaisent à offrir la plus franche hospitalité, par la liberté de leur langage et de leurs manières. Ces prêtres, ces apôtres, ces martyrs de demain peut-être sont des hommes simples et charmants; leur vie n'est pas une vie d'ascètes et rien dans leur compagnie n'est pour gêner le plus libre penseur de leurs hôtes.

Perdus quelques-uns au milieu de millions, la simple prudence leur commandait d'ailleurs de ne pas heurter trop violemment les croyances du peuple qu'ils voulaient évangéliser. Le dogme catholique, pour se faire accepter, même d'un petit nombre, a dû s'élargir. Les Jésuites de Chine ont eu là-dessus mainte querelle avec Rome.

On a pu même reprocher aux missionnaires d'impardonnables concessions aux coutumes chinoises les plus barbares. C'est un fait que dans les orphelinats catholiques on mutile les pieds des petites filles, parce que c'est le seul moyen de leur assurer, même parmi la communauté chrétienne, un mariage honorable.

Pourtant le fond de la doctrine catholique est immuable. Même pour des esprits aussi peu déliés que ceux du peuple chinois, entre la doctrine bouddhiste, si vague qu'elle soit, et la doctrine catholique, si large qu'on la fasse, la conciliation n'était pas toujours possible. Malgré toute l'habileté des missionnaires, la prédication catholique ne pouvait pas ne pas blesser certaines croyances populaires.

Le dogme protestant est plus souple; la foi de ceux

qui le professent là-bas, en général, moins stricte et moins ardente.

Un missionnaire protestant, récemment, acceptait publiquement le culte des ancêtres, et même il déclarait que, transformé en culte des héros, il deviendrait la religion de l'Occident.

Les missionnaires protestants s'adonnent plus que les catholiques aux œuvres de charité purement humaine et en quelque sorte laïque.

Beaucoup de missionnaires américains, après quelque temps, quittent le service de la religion : ils profitent de la connaissance du chinois qu'ils ont acquise pour entrer dans des maisons de commerce, ou dans le service des douanes maritimes. Quelquefois ils cumulent la religion et les affaires. Ils ne se contentent pas de fonder des écoles et des hôpitaux payants; ils se font aussi, moyennant une bonne commission, les intermédiaires de gros marchands chinois, importateurs de marchandises étrangères : ils leur épargnent des difficultés avec les agents européens des douanes.

La propagande protestante pouvait donc par certains côtés se faire accepter plus facilement que la propagande catholique. En revanche, il arrive que les missionnaires protestants, vivant plus que les catholiques à l'écart de la population, en connaissent moins bien les usages.

Dernièrement, à Tchinkiang, un missionnaire américain s'avisait d'ouvrir une école mixte pour jeunes Chinois et jeunes Chinoises de douze à seize ans : il ignorait sans doute que les Chinois interdisent dès l'âge le plus tendre toutes relations entre les sexes et que la coéducation devait leur paraître un abominable dévergondage.

Les rivalités entre catholiques et protestants sont aussi une cause de troubles. Voici, par exemple, la version catholique d'une histoire qui eut pour théâtre il y a quelques mois les environs de la baie de Sanmoun, et qui motiva la venue d'une canonnière française.

Un ancien pirate chinois, sur ses vieux jours, pour protéger la petite industrie qu'il continue de diriger, songe à se faire catholique. Les missionnaires catholiques l'éconduisent avec tous les égards dûs à un homme qui aimait trop dans son jeune âge arracher les yeux et couper le tendon d'Achille à ses compatriotes chrétiens. Pour se venger, notre homme brûle toutes les chapelles catholiques du district et met à mal un Père français.

Puis il se réfugie chez les anglicans voisins. Ceux-ci, paraît-il, l'accueillent à bras ouverts et le défendent auprès du mandarin contre les réclamations des catholiques. Voilà la guerre déclarée entre les deux communautés!

Cette histoire nous montre quelle erreur ce serait de croire que, lorsqu'un missionnaire est massacré, c'est certainement qu'il a blessé les convictions populaires; mais elle nous fait aussi bien voir quelle cause de désordres parmi le peuple et quelle cause d'ennuis pour les autorités peut être la présence dans une même région de missions rivales.

Enfin il y a toute une catégorie de Chinois chez lesquels catholicisme et protestantisme rencontrent une opposition irréconciliable : ce sont les prêtres des innombrables pagodes qui couvrent le sol chinois. La propreté, l'air aisé, quelquefois la richesse d'un bon nombre de ces pagodes et de la plupart des grands monastères, tranchant au milieu de la misère générale, attestent assez l'influence puissante qu'exerce sur le peuple le clergé bouddhique. Aussi n'est-il pas étonnant que telle grande société de Boxeurs s'intitule « Ligue bouddhique patriotique », et que les placards qu'elle fait afficher commencent par une violente imprécation contre les religions catholique et protestante.

A l'opposition religieuse que les missionnaires soulèvent par leur propagande, s'ajoutent diverses oppositions d'ordre en quelque sorte civil et laïque.

Seuls parmi les étrangers ils ont en Chine le droit de

propriété : ils en usent, et plus d'une mission possède de vastes terrains, des immeubles considérables. L'administration de ces biens ne va pas sans amener beaucoup de procès avec les propriétaires voisins; et les colères de ces derniers sont d'autant plus vives que la partie adverse est un étranger, et son droit un privilège.

Riches propriétaires ou non, les missionnaires exercent toujours autour d'eux une certaine influence. Ils sont les défenseurs naturels des Chinois chrétiens devant les tribunaux réguliers : en toutes circonstances, ils aident leurs catéchistes de leurs conseils, de leur influence en haut lieu. En un mot, la petite communauté qu'ils ont groupée autour d'eux est leur clientèle, et ils étendent sur elle une sorte de protectorat moral. L'autorité du mandarin en est atteinte; sa liberté d'action — ou d'abus — en est réduite. C'est ce qui a fait dire, avec une exagération manifeste, que les chrétiens indigènes avaient essayé de former « un État dans l'État ».

Ce protectorat moral des missionnaires irrite quelquefois d'autant plus les autorités et même les populations que ceux qui en bénificient n'en sont pas toujours dignes, même à nos yeux. Ce n'est pas seulement par la force de leur prédication ou par leur prestige, leur autorité d'hommes d'une civilisation supérieure, bravant le danger et faisant le bien, que les missionnaires gagnent des adhérents à la cause chrétienne : ils sont obligés de recourir à d'autres moyens. Par des aumônes plus ou moins discrètement distribuées ou plus ou moins habilement dissimulées, par la promesse de mille menus avantages, par de multiples séductions, ils attirent les Chinois à eux, et les retiennent.

Ainsi recrutées, les petites communautés chrétiennes sont très mêlées : les meilleurs éléments de la société chinoise s'y rencontrent; mais aussi les pires. Les leçons des missionnaires et leur influence personnelle ne réussissent pas toujours à transformer moralement des

déclassés dont le passé est plus que douteux, et qui ne se sont convertis que dans l'intérêt le plus bas. Il arrive que les missionnaires y sont trompés.

Tout récemment, à Changhaï, un missionnaire se portait garant des bons sentiments d'un de ses catéchistes : quelques jours après on retrouvait ce chrétien garanti dans les rangs des Boxeurs. A Tchinkiang, une mission confie un de ses établissements à un converti, qui se trouvait être un repris de justice. En grands caractères sur la porte de la chapelle le néophyte écrit « Maison de Jésus »; mais au-dessous il inscrit : « Bon opium à fumer! » Le scandale rejaillit sur toute la mission : et les Chinois ont horreur du scandale.

Les mandarins étaient depuis longtemps et pour bien des raisons mal disposés pour les missionnaires, lorsque, l'année dernière, ces derniers obtinrent un avantage inespéré, qui semblait devoir leur assurer le respect de tous, mais qui ne pouvait en réalité que surexciter les anciennes jalousies et leur valoir un surcroît de malveillance. Je veux parler de l'assimilation des dignités de la hiérarchie catholique aux divers grades du mandarinat.

Le mandarin allait donc être forcé de considérer, de traiter comme des égaux des hommes qui étaient des étrangers, qui prêchaient une religion étrangère et qui n'avaient même pas passé les examens! Sans doute ils ne pourraient intervenir d'une manière officielle dans son administration : mais ils pourraient critiquer hautement ses actes, lui faire une opposition ouverte, s'ils le voulaient!

Quel nouvel et pressant moyen d'action ils pouvaient aussi mettre au service de leurs desseins politiques! Car c'est encore là un des griefs des Chinois contre les missionnaires. Les représentants des puissances en Extrême-Orient se plaignent souvent que les missionnaires compromettent les intérêts de leurs pays respectifs et leur causent, à eux personnellement, beaucoup d'ennuis : les Russes ont même sévèrement

interdit à leurs popes toute propagande en Chine. Mais je me suis laissé dire que les missionnaires, à l'occasion, se compromettaient bien aussi pour les intérêts de leurs compatriotes. Ils ne sont pas seulement au service des Occidentaux d'admirables agents de renseignements : ils sont volontiers des militants de la politique. Leur action de ce chef peut d'autant plus facilement causer du trouble que les missionnaires des différentes nationalités luttent d'intrigues avec acharnement.

Les missionnaires enfin portent la peine des violences que les puissances commettent en leur nom ou à leur propos. C'est pour protéger la vie ou pour venger la mort de quelques-uns d'entre eux que les bateaux de guerre occidentaux viennent de temps à autre jeter la panique dans les districts turbulents dont l'accès leur est permis. C'est presque toujours en réparation des dommages qui leur ont été causés que les puissances exigent du gouvernement chinois de grosses indemnités. C'est pour le meurtre de deux missionnaires que le gouvernement allemand s'est emparé par la force d'un morceau de terre chinoise.

Nous ne voulons pas dire que les missionnaires sont responsables des mesures prises par leur pays respectif pour les protéger : ils n'en fournissent souvent que le prétexte. Nous n'avons pas davantage à examiner ici si ces mesures sont bonnes ou mauvaises, justes ou injustes : mais dans l'esprit du peuple chinois ces humiliations de la Chine sont associées à leur présence.

Les missionnaires ont été jusqu'à présent presque les seuls étrangers établis à demeure dans l'intérieur de la Chine : la plupart des conflits que devait provoquer la pénétration des étrangers devaient naturellement se produire à propos d'eux; des laïques, dans les mêmes conditions qu'eux, aussi avancés, aussi exposés, auraient provoqué une bonne part de ces conflits.

Comme les missionnaires étaient dans beaucoup de districts les seuls étrangers connus, le mouvement anti-

étranger devait aussi nécessairement y prendre un caractère anti-chrétien.

Après un examen superficiel, on serait donc tenté de dire — et on l'a dit — que la présence des missionnaires est la cause unique du soulèvement actuel, que « la question de Chine n'est qu'une question de missionnaires ».

Pour corriger ce qu'a d'inexact cette opinion exclusive et simpliste, il suffirait de rappeler comment les troubles ont commencé. Est-ce par des incendies d'églises? par un massacre de missionnaires? Non; c'est par la destruction du chemin de fer de Paoting-fou et par un massacre d'ingénieurs.

Dès le commencement les Boxeurs ont inscrit sur leur drapeau tout leur programme; il ne portait pas : « Extermination des chrétiens! » — mais *Extermination des étrangers!* Bientôt le siège des Légations allait faire voir que la Cour, aussi bien que les fanatiques populaires, enveloppait dans une même haine aveugle tous les étrangers sans exception, religieux ou laïques!

Mais le meilleur moyen de prouver que la question de Chine n'est pas une simple question de missionnaires est de dégager quelques-unes des multiples raisons qui ont, autant que la propagande chrétienne, déterminé le soulèvement actuel[1].

1. Tcheng-Chi-Tong, le vice-roi plutôt xénophile de Outchang, a proposé récemment la nomination d'une commission internationale pour régler la question des missionnaires. — « Les troubles récents, dit-il, ont eu pour origine les difficultés entre les catéchumènes et leurs compatriotes non chrétiens. Les convertis devront soumettre leurs plaintes non pas aux missionnaires, mais aux magistrats. Avant de construire des chapelles et des maisons, les missionnaires devront soumettre leurs plans aux autorités, afin qu'il n'y ait pas de litiges au sujet de la valeur des bâtiments, dans le cas où ils seraient détruits. — Les missionnaires qui se rendront dans l'intérieur devront porter le costume chinois, et comprendre la langue et la littérature chinoises. — Les missions devront faire une enquête sur la réputation des convertis avant de les admettre comme tels. Il devra être interdit aux missions de protéger les criminels et les gens notoirement sans aveu contre les poursuites. »

II

Les innovations que les Occidentaux ont récemment introduites — ou essayé d'introduire — en Chine, et les annexions répétées par des puissances européennes de parties de territoire chinois : voilà sans doute les causes décisives du soulèvement présent.

Il faut toujours distinguer en Chine le peuple et les mandarins : les mandarins et une partie des populations, du moins dans la Chine du Nord, se sont soulevés contre nous. Mais ce n'est pas pour les mêmes raisons, que les uns et les autres ont vu dans les innovations occidentales — soit matérielles, soit morales — une provocation et un danger.

En quoi les chemins de fer, par exemple, devaient-ils affecter les gouverneurs, préfets et sous-préfets des provinces? C'est qu'ils menaçaient leur autonomie. Cette autonomie n'était pas fondée sur des droits ni des coutumes du pays; ni sur les privilèges personnels des fonctionnaires. Elle reposait presque uniquement sur la difficulté et la longueur des communications entre les administrations provinciales et le gouvernement central.

Le chemin de fer et le télégraphe allaient permettre au pouvoir central de transmettre ses ordres aux chefs de provinces sans délai; d'être renseigné jour par jour sur la manière dont ces ordres étaient exécutés; même d'en assurer l'exécution par l'envoi rapide de commissaires impériaux qui pourraient à chaque instant troubler la quiétude des fonctionnaires, et, s'ils désobéissaient, les prendre en flagrant délit de désobéissance.

Lorsque, en 1898, le parti réformiste est au pouvoir, il est curieux de noter avec quelle insistance l'Empereur recommande aux fonctionnaires des provinces de se servir du télégraphe pour répondre à ses questions, pour lui accuser réception de ses ordres; et quel usage il veut en faire lui-même pour l'expédition de ses

décrets[1]. C'est à ce moment-là surtout que les hauts mandarins des provinces ont dû se rendre compte que le développement des chemins de fer et des télégraphes à travers tout l'Empire serait un coup funeste à leur quasi-indépendance.

Et puis, pour construire les chemins de fer, l'ingénieur européen allait s'avancer jusqu'au cœur du pays, résider des années dans des régions reculées où seuls les missionnaires avaient jusqu'alors pénétré. Ne parlant pas la langue du pays, connaissant mal ses mœurs, il serait plus qu'eux un étranger. Ne s'établissant pas en Chine sans esprit de retour, il resterait en communication plus directe avec le monde occidental : il pourrait plus facilement publier ce qu'il aurait vu; et l'étranger accorderait plus de confiance à ses dires qu'à ceux des missionnaires, toujours suspects de partialité. Le mandarin ne se sentait plus chez lui, libre d'agir à sa guise : il allait avoir à côté de lui des témoins gênants.

La population avait d'autres raisons d'être hostile aux chemins de fer. Ils lui causaient parfois un dommage réel, pour lequel les ingénieurs ne songeaient pas à les indemniser. C'était un remblai qui modifiait le régime des eaux d'un vallon ou d'une plaine et en désorganisait le savant système d'irrigation. C'était sur une rivière un pont trop bas qui, aux hautes eaux, empêchait les jonques de passer et interrompait toute la circulation du pays. Au mois de mai dernier une émeute sur la ligne d'Hankaou n'eut pas d'autres motifs.

Les expropriations pour cause d'utilité publique ne

1. Décret du 11[e] jour de la 7[e] lune (27 août 1898) : « Nous ordonnons que les décrets qui seront donnés à l'avenir soient communiqués par le télégraphe aux vice-rois et aux gouverneurs des provinces; et que ceux-ci, aussitôt après leur réception, agissent en conséquence et sans attendre le texte des décrets envoyé par le ministère qui en est chargé. Par là, on coupera court aux prétextes que quelques-uns prendraient pour justifier leur retard. » — Voir aussi le décret de la veille.

vont jamais, même en Occident, sans soulever de grosses difficultés et quelquefois elles provoquent les oppositions les plus vives. En France, les ingénieurs chargés des premiers tracés de chemins de fer furent souvent accueillis à coups de pierres. Comment veut-on que les Chinois aient une idée plus nette de ce que commande l'intérêt général? Comment du premier coup et d'avance, auraient-ils compris que les chemins de fer sont nécessaires, quand depuis plusieurs siècles ils ont perdu la notion que de bonnes routes soient utiles, et l'habitude même d'entretenir celles qu'ils possédaient?

C'était en un sens un avantage que le soin de procéder aux expropriations fût laissé aux administrateurs chinois : pour céder sa terre, le petit propriétaire chinois aimerait encore mieux la céder à un autre Chinois qu'à un étranger. Mais comme il n'y a pas d'administration chinoise où ne règne la corruption, le règlement des indemnités donnait lieu à beaucoup plus d'injustices que si les Européens l'avaient effectué eux-mêmes. Cependant, aux yeux des victimes de la cupidité mandarinale, c'était toujours des Européens que venait tout le mal.

Le chemin de fer rencontrait aussi des pagodes et des tombeaux. En Chine le nombre des pagodes est effrayant, et il y a des tombeaux partout.

Les ingénieurs s'écartaient des pagodes autant qu'ils pouvaient et, pour les respecter, faisaient souvent décrire à leurs tracés de longs et difficiles détours.

Quant aux tombeaux, on en obtenait facilement le déplacement volontaire par les soins des familles pour vingt-cinq francs! Les ingénieurs étaient même frappés de certaines coïncidences étranges : c'étaient toujours les mêmes familles dont le malencontreux tracé se trouvait rencontrer les tombes vénérées. On ne tarda pas à s'apercevoir que ces familles ne retiraient leurs précieux morts de la ligne que pour les y replacer un peu plus loin!

Il ne faut pas faire les Chinois plus religieux qu'ils ne

sont. Pourtant nous savons par expérience quelles colères peut soulever chez nous le simple déplacement d'un cimetière! Le conflit sanglant qu'a provoqué récemment à Changhaï l'expropriation par les autorités françaises du cimetière de Ningpô est une preuve que les Chinois ont aussi leurs obstinations violentes, que nous ne savons pas toujours désarmer.

En plus d'un endroit, il est certain que les entrepreneurs de transports ont, plus ou moins nettement, prévu la concurrence que les chemins de fer ne pourraient manquer de leur faire et se sont montrés hostiles.

Des difficultés ne pouvaient pas non plus manquer de s'élever entre l'administration du chemin de fer et les immenses troupes de coolies employées sur les chantiers. Souvent les administrateurs européens avaient cru bien faire d'affermer en quelque sorte le recrutement et l'entretien des travailleurs à des entrepreneurs chinois. Mais ceux-ci, profitant de ce que le travail était d'un genre nouveau pour lequel il n'y avait pas de tarif établi, demandaient aux Européens de grosses sommes et ne distribuaient aux ouvriers que des salaires dérisoires. Ils n'en rejetaient pas moins tout l'odieux de cette exploitation sur les étrangers, auxquels les ouvriers, enhardis par leur nombre, ne manquaient pas de s'en prendre. Pour faire régner la paix sur les chantiers de la ligne de Chantoung le directeur de la compagnie allemande avait dû se faire une règle de payer tous les ouvriers directement. D'autres fois ce sont les officiers désignés par les mandarins pour la surveillance des travaux qui ont provoqué les désordres, ou bien ce sont les interprètes malveillants qui ont réussi, par des rapports mensongers, à rendre plus difficiles encore les rapports entre les deux races.

Enfin des accidents se produisaient assez fréquemment. Dans un pays où la vie d'un homme compte si peu, ces accidents n'auraient pas causé beaucoup d'émotion, si les circonstances n'en avaient été inaccoutumées.

Lorsque, dans les travaux de construction d'un pont, par exemple, toute une équipe était asphyxiée, noyée au fond d'un caisson, l'étrangeté de cette mort pouvait éveiller tous les soupçons, faire courir toutes les rumeurs.

Malgré tout, le ressentiment ou la prévision des torts réels que les chemins de fer pouvaient causer à quelques particuliers ou à quelques catégories d'individus n'auraient sans doute pas suffi à soulever contre eux la masse du peuple chinois. Ce qui a excité les haines populaires, c'est la peur irraisonnée des maux mystérieux qu'ils pourraient amener; ce sont les folles histoires auxquelles les plus innocents détails et les plus simples apparences ont donné naissance, et qui ont trouvé un crédit universel auprès de l'universelle superstition.

En Mandchourie, des ouvriers du chemin de fer, s'échappant des chantiers, racontent avec horreur que les Européens ont entraîné des centaines de leurs camarades dans un grand hangar : là, on leur a donné à manger et à boire. Ayant mangé et bu, les malheureux sont allés d'eux-mêmes se précipiter dans une grande marmite pleine d'eau bouillante. Les « diables d'Occident » avaient besoin de leur graisse pour graisser les roues des locomotives, et de leurs yeux pour faire de la lumière électrique!

C'était une vieille histoire déjà que les missionnaires arrachaient les yeux : beaucoup en avaient vu, de ces yeux arrachés, encore tout étincelants. Ils avaient vu des raclures de glace! Les godets du télégraphe doivent être aussi le produit d'une fabrication monstrueuse : la foule dans sa fureur les brise, les pile, les réduit en poudre!

La prestidigitation la plus enfantine suffit à prendre ces esprits simples : les Boxeurs montrent à la foule des boutons qui s'enflamment tout seuls dans l'obscurité : et la foule est convaincue de leur puissance surnaturelle. Dans leurs placards, dans leurs prêches en plein air

ils pourront raconter que d'un coup d'éventail ils incendient une ville : tout le monde les croira.

A leur voix, les Chinois renoncent à tout ce qui est d'origine européenne : plus de pétrole, lumière maudite! plus d'argent russe, fausse monnaie, monnaie des diables! Plus de compromission sacrilège avec les barbares!

Les mandarins, bien entendu, encouragent ces grossières manœuvres, par tous les moyens en leur pouvoir soutiennent cette exaltation. Ceux qui n'espèrent pas empêcher la construction des chemins de fer espèrent du moins trouver dans les troubles une fructueuse occasion de faire chanter les Européens.

Bientôt éclate un soulèvement général et forcené : on détruit tout ce qui est œuvre d'Occidental, on massacre les Occidentaux eux-mêmes et ceux qui sont en sympathie avec eux. Les mandarins voudraient alors contenir les fanatiques, ils ne le pourraient plus.

III

Que ne s'est-on contenté aussi de faire le commerce avec la Chine telle qu'elle était, sans prétendre révolutionner son économie intérieure? — Dans la pensée de beaucoup de gens, on aurait ainsi évité le soulèvement actuel.

Sans doute les Européens pouvaient continuer à faire de bonnes affaires dans les entrepôts de la côte ou des grands fleuves en dépit des difficultés apportées au transit intérieur des marchandises. Mais il était naturel aussi qu'ils cherchassent à abolir ces obstacles si nuisibles au développement des échanges, et à obtenir au moins le libre passage, non plus seulement sur la grande voie du Yangtzé, mais sur toutes les rivières et canaux navigables de la Chine.

Ils réclamèrent l'abolition des *likin* ou douanes intérieures, offrant au gouvernement impérial, pour prix de

cette franchise nouvelle, une augmentation du tarif des douanes extérieures.

Le gouvernement impérial pouvait y trouver son compte, comme aussi nombre de gros industriels chinois, propriétaires des filatures de coton; mais non pas les mandarins des provinces, à qui allait la majeure part des likin et qui se trouvaient dépouillés sans compensation. D'où leur opposition intraitable.

Le commerce européen se fût encore contenté d'une réglementation des likin par les soins du service européen des douanes maritimes. Mais pour les mandarins cette concession n'en était pas une : s'ils étaient moins gravement touchés dans leurs finances, ils l'étaient beaucoup plus dans leur autorité.

Voilà pourquoi les mandarins, sinon les populations, devaient s'opposer aussi vivement à la libre pénétration du commerce européen par les voies fluviales qu'à la construction des chemins de fer. Et même l'une des raisons pour lesquelles ils redoutaient encore cette construction était qu'elle pourrait diminuer le trafic fluvial, par là diminuer le revenu des likin. Plus de likin possible sur un chemin de fer administré par une compagnie européenne!

Les Occidentaux se fussent-ils confinés dans leurs entrepôts de Tientsin, Changhaï, Hankaou et Canton, leur influence à Pékin suffisait à exciter dans tout l'empire l'hostilité violente des mandarins.

Dans la première partie de l'année 1898, pour la première fois depuis longtemps, le gouvernement chinois essaie de se réformer. Comme bien on pense, les réformes de l'empereur Koang-Siu sont directement inspirées par l'exemple des nations occidentales.

Or ces réformes vont directement à l'encontre des intérêts de la très grande majorité des mandarins.

Par exemple, l'Empereur n'a pas eu de peine à s'apercevoir que les malversations des mandarins dans l'administration des revenus provinciaux, et en particulier dans celle des douanes, sont une des grandes causes de

la pauvreté et de la faiblesse de la Chine [1]. Mais, une bonne administration des douanes, c'est justement ce que réclamaient les Occidentaux eux-mêmes; les mandarins ne s'y résigneront pas plus pour plaire à leur empereur que pour satisfaire les étrangers. Ils n'en voudront que davantage aux étrangers de menacer ainsi par une voie détournée leur plus belle source de profits; non contents de s'opposer à tout contrôle de leur part sur l'administration des provinces, ils travailleront ardemment à détruire leur influence auprès de la cour.

Les aspirants au mandarinat, classe ambitieuse et remuante s'il en fut, ne sont pas moins cruellement atteints par les réformes révolutionnaires de cet empereur qu'inspirent les étrangers.

Voilà qu'il modifie le programme des examens, auquel nul n'avait osé toucher depuis des siècles. Les amplifications sont supprimées, remplacées par les dissertations! Le décret du 5e jour de la 5e lune a beau déclarer « que les dissertations, quoique suivant un autre cours que les amplifications, ont cependant une même source »; les lignes qui suivent sont décisives : « Il faut viser à ce que la substance des connaissances (la science des livres sacrés) aille de pair avec l'usage, la science des arts européens. » Malheureux candidats, ils se rendent bien compte qu'elle est nulle, leur science des arts européens!

Les termes du décret du 19 juillet sont pour eux d'une précision terrible.

« A la seconde épreuve la matière sera de cinq projets sur les affaires actuelles : les candidats seront interrogés spécialement sur la forme de gouvernement et sur l'administration des divers royaumes du globe et sur les arts propres à chaque royaume. »

« Les examinateurs, ajoute le décret, ne devront nul-

1. « Si l'on veut bien administrer les douanes et couper court aux malversations des revenus de l'Etat au profit des particuliers, ce sera aussi le moyen le plus urgent d'enrichir l'empire et de fortifier l'armée. » (Décret du 27e jour de la 5e lune, [15 juillet 1898].)

lement s'appuyer sur la forme matérielle de l'écriture pour fixer les rangs des examinés. » Plus de ressources pour ceux dont la calligraphie était le dernier espoir!

Et la réforme s'applique immédiatement. « Il n'est pas nécessaire d'attendre la prochaine session de licence pour introduire le changement commandé[1]. » Quel coup soudain, irréparable! Que de travail ingrat dont le fruit est perdu! Que de déceptions, de colères! Quelle rage contre cet empereur à l'européenne qui ose fermer le chemin des honneurs aux respectueux servants de la tradition pour l'ouvrir aux disciples de l'étranger!

Les hauts dignitaires de l'administration centrale, eux aussi, sont blessés. Une de leurs plus précieuses prérogatives était de décacheter les mémoires adressés à l'Empereur et de décider s'ils devaient, ou non, lui être transmis. L'Empereur ne savait que ce qu'ils voulaient bien lui laisser savoir.

Voici que Koang-Siu veut se mettre au courant lui-même de ce qui se passe dans son empire : il ordonne que tous les mémoires sans exception lui soient remis directement et immédiatement; même les fonctionnaires subalternes des provinces pourront faire parvenir leurs mémoires au trône sans passer par l'intermédiaire des autorités supérieures[2].

Les présidents du ministère des Rites refusent de présenter un mémoire, « sous prétexte qu'il contient des choses répréhensibles et qui devraient être corrigées ». Ils sont dégradés sur-le-champ[3]. Avec eux c'est toute l'oligarchie des hauts fonctionnaires de la cour qui est frappée : tout entière elle cherchera à se défendre, à se venger.

Le peuple, lui, ne peut que bénéficier des réformes : c'est pour lui qu'elles sont faites. Mais il est si ignorant, si incapable de comprendre son véritable intérêt! Les mandarins se serviront de certaines expressions trop

1. Décret du 30 juin 1898.
2. Décret impérial du 13 septembre 1898.
3. Décret impérial du 4 septembre 1898.

franches, imprudentes, des décrets impériaux eux-mêmes pour réveiller les défiances séculaires, ranimer la superstition nationale.

« Les Européens, ose déclarer l'Empereur[1], peuvent nous aider à atteindre là où nous autres tout seuls nous n'atteindrions jamais. Or il y a encore aujourd'hui quelques grands officiers, confinés dans le cercle étroit de leurs propres idées, qui osent dire des Européens qu'ils ne possèdent pas les principes de la vraie doctrine! Ils ignorent qu'innombrables sont les lois de l'administration européenne, et les vertus de leur science et de leur religion! » — Belles paroles vraiment — mais si bien faites pour égarer le pauvre peuple chinois!

Pourtant l'opposition des mandarins, grands et petits, et aspirants mandarins, ne l'aurait peut-être pas emporté sur la volonté de l'Empereur, ou plutôt sur celle de ses conseillers réformateurs, si elle n'avait trouvé dans l'Impératrice douairière un chef énergique et dépourvu de scrupules. Elle vivante, la réforme ne s'accomplira pas. Les réformateurs savent que pour réussir ils doivent se débarrasser d'elle; elle sait qu'on en veut à sa vie. Une sourde lutte d'intrigues, une lutte à mort s'engage autour du faible Empereur : le 20 septembre 1898, l'Impératrice triomphe; elle reprend toute-puissante la régence de l'Empire.

Elle ne se contente pas de faire exécuter tous les réformateurs qu'elle peut saisir. Elle donne tout de suite satisfaction aux grands mandarins, en supprimant la liberté de représentation pour les petits fonctionnaires, les simples lettrés et les hommes du peuple[2]. Aux examens les amplifications sont rétablies; le degré spécial d'administration supprimé « comme trop favorable aux abus »[3].

Il semble que par ces mesures l'oligarchie des man-

1. Décret du 2 septembre 1898.
2. Décret du 26 septembre 1898.
3. Décret du 7 octobre 1898.

darins et le vieux conservatisme de la nation devaient être satisfaits. Est-ce l'Impératrice elle-même qui a surexcité la réaction jusqu'à faire éclater la guerre d'extermination à tout ce qui est étranger? On l'a affirmé. Il ne nous semble pas cependant que, dans les premiers temps de son retour au pouvoir, elle ait nourri d'aussi violents et insensés desseins.

Elle sévit sans pitié contre les réformateurs, parce qu'ils étaient, non seulement ses ennemis personnels, mais des conspirateurs; elle ne condamne pas toute idée de réforme. Elle déclare que son gouvernement « n'a pas d'idées préconçues [1] ». — « Pour ce qui se rapporte à l'administration, ce qui est utile, soit au gouvernement, soit aux gens du peuple, sans distinction d'ancien et de moderne, doit être successivement employé [2]. » — Cinq jours à peine après son coup d'État, elle affirme sa volonté « de prendre en considération les deux partis extrêmes pour s'arrêter au juste milieu » [3]. Ce n'est pas là le langage d'une femme affolée par la vengeance, ni aveuglée par la tradition.

Et plus d'un acte répond à ce langage. Des mesures sont prises pour assurer la protection des missionnaires et de tous les étrangers. Un missionnaire est même récompensé pour avoir dénoncé une conspiration; et les considérants du décret disent en propres termes que « les missionnaires étrangers de toute nationalité qui viennent en Chine prêcher leur religion se proposent d'exhorter tous les hommes à faire le bien » [4]. — La liberté de la presse, supprimée en ce qui concerne la critique des actes de l'autorité, est maintenue pour tout le reste. Les épreuves de tir à l'arc aux examens militaires, d'ailleurs maintenues par les réformateurs, ne font pas pour cela qu'on renonce dans les camps aux

1. Décret du 8 octobre.
2. Décret du 7 octobre.
3. Décret du 25 septembre.
4. Décret du 7 décembre.

exercices à feu [1]. L'Impératrice commande spécialement des Mauser et des canons à tir rapide pour l'armement des troupes impériales [2]. Une fois, elle va jusqu'à donner l'étranger en exemple à la Chine : « Voyez les divers royaumes de l'Occident : quoique leurs coutumes et leurs lois diffèrent sur quelques points de celles de la Chine ; cependant, dans les affaires industrielles et commerciales, ils doivent s'appliquer sérieusement, et réussissent effectivement à s'enrichir et à se fortifier [3]. »

Il n'est pas certain que l'Impératrice ait précipité la crise actuelle. On peut supposer avec autant de vraisemblance qu'elle a été entraînée par le mouvement réactionnaire beaucoup plus loin qu'elle n'aurait voulu. Il est permis de penser que les tentatives bien intentionnées des réformateurs ont fait autant pour provoquer le soulèvement auquel nous venons d'assister que la demi-réaction de l'Impératrice.

IV

Les humiliations sans précédent que dans ces trois dernières années les puissances européennes ont infligées à la Chine, sont au contraire sans conteste possible une des causes principales de la crise.

Pour la première fois, les étrangers se sont emparés de parties, de parcelles intégrantes du territoire chinois. L'Annam, le Tonkin, Formose n'avaient jamais été considérés comme sol chinois. Hong-Kong n'était qu'un îlot insignifiant. A Canton, à Changhaï, à Hankaou, à Tientsin les Européens payaient la redevance à l'Empereur pour leurs concessions. Mais Port-Arthur, Kouang-tchéou, Wei-haï-wei et le territoire de Kowlun, étaient des morceaux de terre chinoise enlevés aux Chinois.

1. Décret du 1er novembre.
2. Décret du 7 décembre.
3. Décret du 16 novembre.

Encore sont-ils cédés, ou plutôt loués à bail, en vertu d'arrangements diplomatiques pacifiquement arrachés au Tsong-li-Yamen : et les territoires ne sont occupés qu'après la signature officielle de l'acte de cession.

La prise de possession de Kiautschou par les Allemands présente un tout autre caractère. C'est une occupation soudaine, brutale, par la force; un véritable coup de main, un acte de guerre sans même la formalité de la déclaration.

La conduite ultérieure des Allemands dans leur possession nouvelle est empreinte du même dédain pour les droits du gouvernement chinois. Comme les Chinois, suivant leur habitude, soulèvent difficultés après difficultés pour l'établissement d'une délimitation, les Allemands rompent tous les pourparlers et ne s'installent que plus librement dans leur nouvelle conquête. Ils traitent la résistance des habitants avec la même brutalité que les réclamations du gouvernement. On m'a assuré qu'ils avaient sans nécessité brûlé et dynamité des villages, comme s'ils avaient eu affaire à une peuplade de cannibales.

L'effet produit dans toute la Chine a été immense. Ce n'est pas un hasard si le premier centre des Boxeurs a été Tsinan-fou, la capitale du Chantoung. La prise de possession de Kiautschou par les Allemands et quelques-uns de leurs procédés de colonisation doivent certainement être mis au nombre des causes déterminantes de la crise actuelle.

Des causes accidentelles devaient enfin précipiter les événements.

La guerre du Transvaal, le coup terrible qu'elle a porté au prestige anglais dans le monde entier ont encouragé le mouvement anti-étranger. L'Angleterre était aux yeux des Chinois la première des puissances proprement occidentales. La Russie était sans doute une voisine menaçante : mais c'était une voisine, et elle ne menaçait que le nord de l'Empire. L'Angleterre au contraire, depuis plus d'un demi-siècle, était intervenue

partout et sans cesse : puissance lointaine, elle faisait cependant sentir son action multiple au nord, au sud, au cœur même de la Chine. Voilà qu'elle était tenue en échec, presque vaincue par un petit peuple d'Afrique : ces Européens n'étaient donc pas si redoutables!

Tout se sait en Extrême-Orient, tardivement et sans exactitude : mais les grands événements du monde y ont leur lointaine répercussion. Si étrange que cela paraisse, l'imagination chinoise s'est enflammée aux récits exagérés des victoires des Boers; des fanatiques chinois se sont obscurément considérés comme des sortes de Boers asiatiques, défendant eux aussi, mais contre tout l'Occident, leur territoire et leur liberté. Un missionnaire anglais qui a vu de près les événements m'a assuré que c'est l'exemple des Boers qui a donné aux Chinois l'idée de détruire systématiquement le chemin de fer de Tientsin à Pékin.

Avec cela, le printemps de 1900 a été marqué dans toute la Chine du Nord par une effroyable sécheresse. Dans le Tchihli, le Chansi, le Chensi et le Kansou, on n'a même pas pu ensemencer les champs.

La disette en tout pays prédispose les esprits populaires à la violence. En Chine, où l'administration publique ne s'est jamais préoccupée de parer aux éventualités même les plus graves, la menace du fléau est d'autant plus terrible.

La superstition devait donc, au milieu de l'inquiétude générale, accomplir facilement son œuvre. C'est une des croyances les plus profondément enracinées dans l'âme chinoise que les phénomènes météorologiques sont au pouvoir de divinités, qui les dispensent aux hommes pour leur bien ou leur malheur suivant leur mérite ou leur démérite. Cette sécheresse terrible évidemment est un signe de la colère céleste : d'ailleurs, des Vierges célestes passent dans l'air; s'arrêtant au-dessus des villes, à un de leurs cheveux elles suspendent une sapèque — et la ville brûle! Les dieux sont irrités, irrités des concessions faites aux Diables d'Occident!

« Les religions catholique et protestante étaient insolentes à l'égard des Dieux et destructrices de la sainteté, ne rendant pas obéissance au bouddhisme et excitant la colère du Ciel et de la Terre, les nuages de pluie ne nous visitent plus désormais; mais huit millions d'Esprits soldats vont descendre du Ciel et balayer tous les étrangers, en purifier l'Empire! Alors les douces ondées arroseront de nouveau nos pays.... Ceux qui ne gagnent pas d'adhérents à la foi seront décapités; car, tant que les étrangers ne seront pas exterminés, la pluie ne pourra jamais nous visiter [1]. » Quand de tels placards s'étalent sur les murs, l'heure des massacres n'est pas loin de sonner.

V

Si nous écartons ces causes accidentelles qui n'ont pu être décisives, la cause profonde du conflit présent est en somme très simple : elle est toute dans un essai de pénétration plus intime de la civilisation occidentale au sein de la civilisation orientale. Cette pénétration s'est essayée sous toutes les formes : religieuse, commerciale, industrielle, politique, diplomatique, militaire; sous toutes les formes elle a rencontré, soulevé des oppositions dont nous avons cherché à déduire brièvement les raisons; et c'est la coalition confuse de ces oppositions qui a abouti au conflit actuel.

1. Placard affiché et distribué à Tientsin par les soins de la Ligue patriotique des Boxeurs bouddhistes — traduit dans le *Kobé Herald* du 20 juin 1900.

La fin du placard mérite encore d'être citée :

« Ceux qui ont été assez infortunés pour boire de l'eau des puits empoisonnés par les étrangers doivent aussitôt recourir à la Divine Prescription suivante : il faut faire bouillir et avaler les ingrédients; après quoi le patient se remettra.

Prunes noires séchées....................	1/2 once.
Solanum dulcamara......................	1/2 once.
Eucommia ulmoïdes (?).....................	1/2 once.

Ce conflit était si naturel qu'on pourrait presque s'étonner de l'étonnement des puissances : comment deux civilisations si différentes l'une de l'autre, après s'être pendant des siècles développées à part, pouvaient-elles en l'espace de quelques années se pénétrer?

Le Japon a pu en un tiers de siècle se transformer : c'est peut-être le phénomène sociologique le plus extraordinaire de notre époque. Nombreux encore sont ceux qui n'y peuvent croire, et restent fidèles à la vieille théorie de l'irrémédiable infériorité de la race jaune. Le fait accompli a fait justice de cette théorie et nous croyons que les Chinois sont, eux aussi, capables de s'assimiler les éléments essentiels de la civilisation occidentale.

Mais, sans parler des nombreuses différences qui existent entre les Japonais et les Chinois, même au point de vue de la race, comment voulait-on que l'œuvre de transformation pût s'accomplir avec la même aisance dans l'immense empire du Milieu que dans le Japon, qui est une île, ouverte à toutes les influences extérieures!

Et puis l'évolution contemporaine du Japon a été toute différente de celle de la Chine. Le Japon n'a pas subi la civilisation occidentale : l'Occident l'a touché, et il s'est réveillé; il s'est « recivilisé » lui-même.

La Chine au contraire a été violentée : les relations entre elle et l'Occident n'ont cessé de tourner dans un cercle vicieux; toutes les innovations, il a fallu les lui imposer, et chacune étant imposée, a provoqué contre l'étranger un nouveau ressentiment.

Si l'on avait laissé à la Chine le temps de respirer, de se reprendre, d'éprouver les bienfaits de changements dont elle ne saisissait d'abord que les apparences choquantes et vexatoires, le sens du véritable intérêt, qui existe chez les Chinois comme chez les autres peuples, l'eût emporté à la longue sur la répulsion première. Qu'importe le temps pour les Chinois? Et nous-mêmes, pour une œuvre si grande, devions-nous être si pressés?

Mais on a voulu que la Chine se laissât civiliser sans délai; les réformateurs chinois eux-mêmes ont voulu aller trop vite : alors le vieux conservatisme chinois s'est soulevé.

Avant qu'éclatât le conflit actuel, un grand nombre d'Occidentaux en Extrême-Orient s'étaient rendu compte que, si l'on voulait éviter une catastrophe, il fallait ralentir l'action européenne ou tout au moins en corriger l'allure un peu rapide et trop agressive.

Je ne veux pas parler seulement des déclarations répétées, plus solennelles que sincères, de la diplomatie universelle en faveur de l'intégrité de l'Empire chinois. Mais les instigateurs mêmes du mouvement réformiste — des Anglais et des Américains — ont reconnu que les tentatives de réformes avaient été parfois prématurées, précipitées, et que les conséquences pouvaient en être dangereuses.

Les Occidentaux en général, commerçants et diplomates — les Français aussi bien que les autres étrangers, — s'étaient convaincus qu'il y avait danger à laisser s'établir, se perpétuer dans l'esprit des Chinois l'identification inexacte entre « occidental » et « chrétien ». Ils avaient jugé que la civilisation occidentale offrait déjà aux Chinois assez de difficultés en elle-même pour n'y pas ajouter la difficulté d'une religion opposée aux traditions séculaires de la civilisation chinoise, et qui n'est nullement une part essentielle de la nôtre.

En un mot, sans perdre le bénéfice des positions acquises et sans laisser atteindre l'autorité européenne, on était disposé à donner à la Chine le temps de se reprendre avant de s'ouvrir; on voulait lui fournir les moyens de faire un pas de plus, un pas décisif, dans la voie du progrès, mais sans la pousser; on lui proposait la civilisation occidentale tout entière, mais on ne la lui imposait pas.

Appliquée plus tôt, ou développée plus longtemps, cette politique aurait-elle réussi à conjurer la crise

récente? Il était permis de l'espérer, sans cependant qu'on pût l'affirmer.

Cette crise en tout cas ne peut pas être la preuve qu'une telle politique fût nécessairement condamnée à un échec. La politique contraire n'a guère réussi : que les Européens soient allés réveiller la Chine de son sommeil pour lui faire son éducation ou simplement pour gagner de l'argent dans son commerce, le récent conflit est un triste résultat : ce n'est ni pour les Européens une bonne affaire, ni pour les Chinois une bonne leçon.

CHAPITRE V

LE PROBLÈME CHINOIS

« Les Européens peuvent Nous aider à atteindre là où Nous autres tout seuls Nous n'atteindrions jamais. »

(Édit de l'Empereur Koang-Siu, du 2 septembre 1898.)

I. *Le péril chinois.* — La politique d'abstention. — Le nationalisme chinois. — Les hommes d'Etat de la Chine. — La jeune génération. — La nouvelle armée chinoise.

II. *L'éventualité du partage.* — Les précautions indispensables : difficultés qu'elles soulèvent. — La politique d'intervention *maxima*. — L'intérêt de la Chine : pour le peuple contre les mandarins. — L'intérêt de l'Occident. — Le péril sino-russe et le péril sino-japonais.

I

LE PÉRIL CHINOIS

La crise chinoise paraît toucher à son terme; mais la question chinoise n'est pas résolue. Quelle doit être à présent la politique de l'Occident?

Une politique possible serait une extrême modération, allant jusqu'à l'abstention et même l'abandon. L'État chinois serait plus que jamais reconnu souverain et indépendant; et mieux que jamais l'intégrité de l'Empire serait garantie. Les puissances ne méditeraient plus aucune annexion : elles renonceraient même

à tout protectorat et à toute protection particulière des missionnaires. Tout au plus demanderaient-elles au gouvernement chinois l'autorisation de fonder quelques « concessions » nouvelles; l'ouverture de quelques nouveaux ports au commerce international; une certaine réforme des *likin*; et quelques lignes de chemin de fer, quelques exploitations minières nouvelles sans préjudice des anciennes.

Si toutes ces demandes sont accordées, la question chinoise — disent les partisans de cette politique — sera bien près de se résoudre d'elle-même.

La punition exemplaire des principaux chefs du mouvement anti-occidental aura jeté la terreur dans l'âme des mandarins hostiles. L'Empereur n'aura pas de peine à s'entourer de bons conseillers.

Les réformes de Kang-you-oueï étaient peut-être prématurées : il était peut-être dangereux de donner à la Chine des libertés pour lesquelles elle n'est pas mûre; il était plus dangereux encore de mettre ouvertement les réformes sous le patronage d'une puissance européenne particulière, et même sous celui de l'Europe entière. Il fallait toucher avec plus de ménagements aux antiques traditions; et la Chine devait rester pour longtemps encore un empire autocratique et paternel, où les provinces jouiraient d'une large autonomie et le peuple des simples libertés élémentaires consacrées par la coutume.

Justement — continuent les défenseurs de cette politique du minimum d'intervention européenne — les hommes qu'il faut à un pareil régime se sont révélés. Les vice-rois de Ou-tchang, de Nankin et des deux Kouangs se sont montrés des hommes de gouvernement : ils ont eu assez d'autorité pour maintenir dans l'obéissance le peuple de leurs provinces, pour l'empêcher de se soulever contre les Européens, et pour désobéir eux-mêmes aux ordres de la Cour. Sans eux Changhaï, Hankaou, Chamine auraient subi le sort de Tientsin, peut-être pis encore. On peut compter sur

eux, dans l'avenir, pour protéger la vie et les biens des Européens.

A leur exemple, la majorité des grands mandarins reconnaîtra qu'ils ont tout bénéfice à accueillir la civilisation européenne, que rien ne leur est plus facile que de s'en approprier les bienfaits. Les entreprises nouvelles fournissent à leurs capitaux des placements magnifiques. Li-Hung-tchang et Cheng le Taotaï auraient-ils acquis leurs richesses immenses s'ils n'avaient jamais eu d'autre source de profits que l'administration des villes ou des provinces?

Est-ce que la création des grands entrepôts de Changhaï, de Hankaou, de Tientsin et le progrès chaque jour plus rapide du commerce extérieur de la Chine n'ont pas été pour une foule de gros et de petits commerçants chinois une fortune?

Seraient-ils aveuglés par la superstition ou par la haine de race au point de méconnaître l'intérêt qu'ils ont à être en paix, à être amis avec des étrangers qui leur apportent la richesse et dans la fréquentation desquels ils n'éprouvent aucun déboire?

D'ailleurs les écoles que les Européens ne manqueront pas de multiplier dans leurs concessions formeront une jeune génération de Chinois ouverts aux choses d'Europe, qui seront les agents sûrs et efficaces de la civilisation occidentale et les ouvriers d'une Chine nouvelle.

Si les mandarins ne l'excitent plus contre les étrangers; si les imprudences des missionnaires ou leurs abus; si les violences commises sous prétexte de les venger ou tout simplement par politique brutale ne troublent plus ses croyances et ne blessent plus ses préjugés séculaires — le peuple se tiendra tranquille. D'ailleurs il ne tardera pas à s'apercevoir que l'introduction de la civilisation moderne est pour lui aussi pleine d'avantages : il trouvera du travail dans l'industrie et pourra se procurer à bon compte les éléments d'un bien-être inconnu.

Ces chemins de fer que, la veille encore, il aura maudits, seront immédiatement pour lui une source inépuisable de bienfaits. « A peine les trains ont-ils commencé de marcher, des districts où il n'y avait auparavant que relativement peu de trafic, comme par exemple entre Paoting et Pékin, immédiatement bourdonnent de vie et d'activité ; et il naît un commerce florissant que l'on considérait auparavant comme un rêve irréalisable par manque de transport à bon marché[1]. »

Ainsi — s'empresse-t-on de conclure, — ainsi par simple contact, par endosmose en quelque sorte, la Chine se réformera, se transformera elle-même — *fara da se*. Les grands principes de l'Occident seront saufs et ses intérêts bien servis.

Voilà, n'est-il pas vrai? un beau programme. Hélas! j'ai bien peur que ce ne soit qu'un beau rêve.

Le prince Tuan, l'auteur responsable de l'attaque des Légations, dont toutes les puissances ont exigé la mort, attend paisiblement dans une retraite sûre l'heure de son horrible vengeance. Tong-fuh-siang, le chef de la garde impériale, condamné à mort lui aussi à l'unanimité des puissances, du fond du Kansou les défie. Et Kang-yi, le premier instigateur du mouvement Boxeur, est bien vivant, dans la résidence même de la cour.

On avait annoncé leur triple exécution ; même on avait publié le récit très circonstancié de leurs funérailles ; et ces impudents subterfuges donnent la mesure du respect que la Chine professe pour l'Occident. Mais eussent-ils été réellement mis à mort, les trois quarts des Chinois au moins ne l'auraient pas su ou ne l'auraient pas cru.

On ne saurait exagérer la puissance d'illusion des Chinois, et, si l'on peut dire, leur puissance d'ignorance, lorsque leur orgueil national ou plutôt leur orgueil de race est en jeu. A l'heure actuelle il y a certainement beaucoup plus de Chinois convaincus que la

1. *Returns of Trade of China*, 1899. Préface.

Chine vient d'être victorieuse, qu'il n'y en a qui se résignent à admettre qu'elle a été vaincue. Est-ce que les alliés n'évacuent pas Pékin sans qu'aucune garantie leur soit donnée en échange? Ce n'est pas ainsi que d'habitude les Européens traitent les vaincus. — Est-ce que l'Empereur n'est pas en sûreté au cœur de son Empire? Est-ce que ce ne sont pas les puissances qui ont hâte de négocier? — Li-Hung-tchang lui-même joue de l'arrogance!

Les nouvelles les plus invraisemblables trouvent facile créance auprès de ce peuple qui, par une inconcevable naïveté, ou plutôt par une prodigieuse habileté à s'abuser soi-même en essayant d'abuser les autres, en est arrivé à s'estimer toujours et quand même le premier peuple de la terre!

« Quatre cuirassés russes détruits à Chang-Haï-Kouan par les torpilleurs du général Sou.

« Défense du fort de Tientsin. Les Français et les Russes repoussés avec pertes. La gravure ci-dessous représente la plus grande victoire des temps modernes.

« Le général To annihile les alliés sur terre et sur mer à Takou. Son plan a tout simplement consisté à habiller ses soldats en pêcheurs, à laisser approcher l'ennemi, et à faire sauter ensuite les cuirassés[1]. »

Voilà les placards que les Boxeurs faisaient afficher à Changhaï même : on a pu les arracher; mais ces mensonges sont certainement répandus et acceptés dans la plus grande partie de la Chine.

Certaines vérités ne se font jamais jour en Chine. L'histoire contemporaine de la Chine, racontée et répétée par les Chinois, est pleine de victoires : et son sol est couvert des pagodes commémoratives de ces victoires!

Dans une lettre qu'il adressait en 1890 aux ministres de Chine en Europe, l'Empereur s'exprimait ainsi : « Dans l'affaire du Tonkin, les Français ont voulu

1. Cf. *le Matin*, 14 octobre 1900.

exiger des indemnités et n'ont jamais pu les obtenir.... Tous les peuples commencent à voir que la Chine ne cède pas à l'intimidation [1]. » L'empereur Koang-Siu, à l'heure actuelle, de sa retraite de Singan-fou, lance peut-être à son peuple des proclamations aussi fières.

Les Chinois ont la mémoire longue pour tout ce qui les flatte : ils se souviennent que les Européens sont venus tout d'abord mendier leur commerce, et qu'ils se sont soumis, de gaîté de cœur, par amour du gain, à toutes les humiliations : nous avons tort de croire que ce qui s'est passé depuis lors a changé leur mépris en respect.

Pourtant les événements de ces dernières années ont opéré un changement grave dans les âmes chinoises. La Chine s'est sentie menacée : elle n'a pas cessé de mépriser l'étranger; elle n'a même pas proprement appris à le craindre; mais elle a commencé à le détester d'une haine plus ardente et plus active.

Les derniers décrets impériaux n'affectent plus la souveraine condescendance, la tranquille fierté de jadis; on y sent la colère.

« Depuis trente ans les étrangers n'ont cessé de profiter de la tolérance de la Chine pour empiéter sur le territoire chinois et pour fouler aux pieds la race chinoise ! »

Quel aveu ! Et quelle modestie inaccoutumée dans les dernières lignes du même édit :

« Mieux vaut engager la lutte et faire de notre mieux que d'avoir recours à des demi-mesures de préservation qui comporteraient une disgrâce éternelle !... D'ailleurs notre nation compte plus de 400 millions d'individus, et il n'est pas difficile de sauvegarder la dignité de notre pays [2]. »

1. P. Couvreur, *Choix de Documents*, p. 417. — Voir, dans le même recueil, la relation officielle de la bataille de Foutchéou par le commandant chinois, où il est exposé que les bâtiments français étaient tous hors de combat : « car ils avaient leurs mâts inclinés. »

2. Décret du 21 juin 1900; cf. *le Matin*, 17 octobre.

La Chine tout entière appelée aux armes pour défendre son honneur et son indépendance! L'Empereur proclamant presque la Patrie en danger : voilà un langage nouveau!

Sans doute il ne faut pas prendre à la lettre la phraséologie officielle chinoise : mais ce changement de style ne s'expliquerait pas sans un changement de sentiment. Les placards populaires sont du même ton. Dans ceux qui furent affichés au Chantoung, des missionnaires m'ont dit qu'on trouvait presque les formules : « La Chine aux Chinois! » — « Vivre Chinois ou bien mourir! »

Le nationalisme chinois est né. A ses débuts il était antidynastique : on en voulait à la dynastie actuelle d'avoir compromis la dignité et l'indépendance chinoises. Mais très vite, soit que la Cour se soit ralliée au mouvement, soit que les chefs populaires des sociétés secrètes se soient ralliés à la Cour, les Boxeurs ont inscrit sur leur drapeau : « Dévoûment à la Dynastie! »

C'est alors que le mouvement a pris les proportions formidables que nous lui avons vu atteindre. L'âme chinoise en a été révolutionnée : et pour la première fois le sentiment d'une sorte de devoir national, strict et positif, s'est éveillé dans beaucoup de consciences indifférentes, pour qui servir l'étranger en le méprisant, quelquefois même en le respectant et en l'aimant, n'était pas trahir.

Il ne faut rien exagérer. Le mouvement ne s'est propagé que dans une partie de la Chine; même dans la Chine du Nord beaucoup de Chinois sont restés au service — service pacifique — des Européens; et ceux qui l'ont quitté — la plupart des domestiques de Port-Arthur, par exemple, — ont obéi à la peur autant qu'à un sentiment de devoir : ils ont craint d'être suspects à la fois aux Européens et aux Chinois et d'être traités en ennemis par les uns et par les autres.

C'est un symptôme plus grave d'un esprit nouveau que cette fusillade de Blagoveschensk, où des Chinois

tirèrent sur d'autres Chinois jetés au fleuve par les Russes et coupables seulement de n'avoir pas répondu à l'appel de leurs compatriotes.

Lors de la grande rébellion des Taïpings Gordon n'hésita pas à enrôler des Chinois pour combattre les rebelles : et ces troupes chinoises sous un chef étranger furent des plus acharnées à se battre contre leurs frères de race. Dans la guerre présente, les Anglais ont envoyé à Tientsin une partie de leurs troupes indigènes de Wei-haï-wei, et les Allemands une partie de leur régiment chinois de Kiautschou : il paraît que la désertion a été générale.

Enfin la retraite de l'Empereur à Singan-fou est aussi un signe des temps. En 1860, dans un moment d'affolement, la Cour, à qui d'ailleurs les Taïpings fermaient la route du sud, s'était enfuie à Jehol : Jehol était plus que Pékin encore loin du centre de l'Empire, presque autant que Pékin à la discrétion des Européens. Cette fois la Cour s'établit au cœur même de la Chine, dans une des grandes villes historiques de l'Empire, et là où les alliés auront les plus grandes difficultés à l'atteindre. Et tandis qu'ils occupent son ancien palais, l'Empereur tranquillement s'en fait construire un nouveau dans sa nouvelle capitale.

Que l'Empereur cependant revienne à Pékin; qu'il sacrifie quelques-uns de ses hauts dignitaires et s'entoure de conseillers favorables aux étrangers : les troupes étrangères parties, qui empêchera le renouvellement du coup d'État de septembre 1898? Les ministres se mêleront-ils aux intrigues des eunuques pour barrer la route du pouvoir au parti de la réaction?

On compte sur les bons vice-rois et gouverneurs des provinces, sur les Li-Hung-tchang, les Tcheng-chi-tong, les Lieou-Koeni, les Ouen-chi-kai! Mais ces « bons » vice-rois ne sont peut-être pas aussi sûrs qu'on le pense.

Au mois de juin dernier, des gens qui connaissaient personnellement le gouverneur du Chantoung — autant qu'un Européen peut se vanter de connaître un Chinois

— étaient très inquiets de la conduite qu'il allait tenir; et la nouvelle qu'à la tête de ses troupes — les meilleures de la Chine — il marchait contre les Européens, ne les aurait pas autrement étonnés.

Tcheng-chi-tong a écrit de nobles et sages « Exhortations à l'étude »; il a fondé dans sa capitale une grande filature qui ne lui rapporte rien, mais qui donne du travail au peuple.

Cependant, au mois de juin dernier, la douane de Wei-haï-wei découvrait à fond de cale, dans un bâtiment d'une compagnie européenne d'ailleurs, une grosse cargaison d'armes à destination des armées chinoises du Nord ou des Boxeurs. Quel était l'expéditeur? A ce qu'il paraît Tcheng-chi-tong lui-même! Au mois de mai, le vice-roi de Outchang avait réuni à l'embouchure du Han une nombreuse flottille de jonques de guerre, qui peu après remontèrent la rivière vers le Nord.

Comment d'ailleurs le lui reprocher? Il obéissait aux ordres de la Cour. Il n'ignorait certainement pas quels étaient ses projets : mais il savait qu'en refusant d'obéir, il risquait, non seulement sa dignité, mais sa vie.

Le vice-roi de Nankin avait au commencement de 1899 offert sa démission : elle avait été refusée. Plus récemment encore il avait été mandé à Pékin : il s'y était rendu en tremblant; les choses qu'il avait vues et entendues là-bas étaient de nature à le contrister peut-être, mais non à l'enhardir.

Les vice-rois du Yangtzé et Li-Hung-tchang dans les Kouangs ont réussi à sauvegarder la vie et les biens des Européens dans leurs provinces respectives. Mais quelle vengeance terrible ne se seraient-ils pas attirée pour le jour où les puissances cesseraient de les protéger, s'ils n'avaient joué, plus ou moins, double jeu? Alors, comment laisser les intérêts européens en Chine, de plus en plus considérables, à leur merci?

De ces hommes d'État de la Chine y en a-t-il un seul qui soit capable de faire tourner le mouvement populaire anti-étranger au profit du progrès? Au Japon

la révolution dont date l'ère nouvelle a commencé par être, elle aussi, un mouvement anti-étranger; mais il s'est trouvé un groupe d'hommes assez énergiques et assez intelligents, assez profondément convaincus de la supériorité de la civilisation occidentale, pour comprendre que le moyen de satisfaire les ambitions nationales réveillées était de lui ouvrir tout grand leur pays! Ni Li-Hung-tchang, ni Tcheng-chi-tong ne sont de ces hommes-là.

Ce sont tous, plus ou moins, des vieillards, ces « sages de la Chine » : leurs jours sont comptés. Hélas! la « Jeune Chine », c'est la Chine des Boxeurs! Depuis le temps que la Chine est en contact avec l'Occident, il ne s'y est pas formé un état-major capable de la diriger résolument et d'une main sûre dans les voies nouvelles. Kang-you-oueï et ses amis sont les premiers à l'avoir tenté : et ils étaient si peu nombreux, ces réformateurs!

Quiconque a pu connaître des Chinois retour d'Europe a été frappé de la rapidité avec laquelle ils redevenaient foncièrement Chinois. Souvent ils reviennent plus fiers qu'ils n'étaient partis, sans qu'aucune amélioration morale sérieuse rachète cette surexcitation de vanité. Là est l'abîme qui sépare les Chinois des Japonais.

Les écoles européennes en Chine réussiront-elles à opérer en temps voulu la transformation intellectuelle et morale d'une partie suffisante de la jeune génération? Réussiront-elles à créer en Chine une élite nouvelle?

Il est permis d'en douter. Si je m'en rapporte à l'expérience des professeurs de Queen's College, le grand collège anglo-chinois de Hong-Kong, les Chinois qui fréquentent les écoles européennes n'y cherchent guère que les moyens de se faire une position. Les parties hautes de la culture européenne les intéressent peu. En général, ils sortent de l'école Chinois comme ils y sont entrés : ils n'ont emprunté à notre civilisation que quelques éléments extérieurs. Ils sont préparés à vivre

avec les Européens, à travailler de concert avec eux : ils ne se feront sans doute pas Boxeurs. Mais bien peu parmi eux ont le dessein de travailler sérieusement à la régénération de leur pays; bien peu surtout se rendent compte que leur pays a besoin d'être régénéré, et ont un sens juste de la distance immense qui sépare la Chine du monde civilisé.

Admettons qu'une élite chinoise arrive assez rapidement à s'assimiler certains éléments de la civilisation occidentale; l'orgueil chinois ne se sera pas assagi au point de se changer en humilité. Les jeunes Chinois ne croiront peut-être plus qu'en dehors de la Chine le monde est peuplé de barbares et que leur Empire est le plus puissant du monde; mais leur première idée sera justement de lui donner la puissance.

Lorsque la Chine s'est décidée, sous la pression de l'Europe, à emprunter quelque chose à la civilisation occidentale, elle s'est résignée à ce que les étrangers la dotassent de chemins de fer et de machines de toutes sortes. Mais elle a commandé spécialement des fusils et des canons, fait construire des forts et des bâtiments de guerre. A l'insu même des gouvernements européens, les arsenaux chinois se sont remplis d'armes de tous genres. A leur grand étonnement les Russes ont trouvé des quantités de canons Krupp jusque sur les frontières extrêmes de la Mandchourie. Et tandis que les Universités à l'européenne végétaient, tandis que les tentatives de réforme administrative échouaient, tranquillement se constituait le noyau d'une redoutable armée chinoise.

On l'a dit et répété : le peuple chinois n'est pas naturellement guerrier. Dans son estime le soldat et le général passent après le lettré, l'agriculteur et le commerçant. Les Chinois du peuple, quand ils se prennent de querelle, se lancent les plus grosses injures, mais en viennent assez rarement aux coups. Une croyance populaire très répandue est que chacun doit rendre intact à ses parents le corps qu'il a reçu intact : s'ex-

poser à être blessé, estropié, est un manquement au devoir filial! Sans doute! mais quel est le peuple, si pacifique soit-il, que le fanatisme, les haines de race ou de religion n'aient poussé aux derniers excès de la violence, et rendu farouchement, sauvagement grossier?

La Chine, en tout cas — assurait-on, — ne ferait jamais une grande puissance militaire.

Il serait certes exagéré de prétendre que l'armée chinoise soit dès à présent devenue, autrement que par le nombre, une des premières armées du monde.

Ils sont encore milliers les fantassins chinois qui ont peur de leur fusil, et qui, au moment où part le coup, détournent la tête et ferment les yeux. Quant à ceux qui savent à peu près ajuster, beaucoup croient bien faire de viser toujours, quelle que soit la distance, avec la hausse toute droite, à 2000 mètres! Ce sont les principes de tir qui ont permis aux Chinois de fusiller et bombarder Blagoveschensk, dix-neuf jours durant, à un kilomètre de distance, sans y faire que blesser ou tuer une dizaine de personnes, écorner quelques briques et casser quelques vitres!

Les artilleurs chinois ne savent souvent pas manœuvrer leurs canons perfectionnés. Il y a quelques mois, un navire de guerre autrichien, arrivant en rade d'Hankeou, saluait les forts. Les forts voulurent rendre : mais après cinq ou six décharges, la salve resta court. Quelques heures plus tard le commandant chinois s'excusait de son incorrection : « Au troisième artilleur tué, dit-il simplement, nous nous sommes arrêtés. »

Enfin les troupes chinoises, si elles ne manquent pas de bravoure, manquent généralement de cohésion et de discipline. Capables quelquefois de soutenir sans fléchir la plus violente attaque de front, elles sont, paraît-il, prises de panique dès qu'elles sont attaquées de flanc ou par derrière.

Mais à côté de la vieille armée chinoise, une autre se forme, qui est d'une autre valeur.

Il y a, à Outchang seulement, plusieurs milliers

d'hommes qui, bien conduits, opposeraient une résistance très sérieuse à des troupes européennes [1].

Le gouverneur du Chantoung dispose d'une dizaine de mille hommes — infanterie, cavalerie, artillerie — contre lesquels, au jugement d'un officier français qui en a spécialement étudié l'organisation, qui les a vus manœuvrer — il serait imprudent de livrer bataille à moins d'un contre deux.

Ces troupes n'ont pas donné contre les Européens. Les alliés, pour aller à Pékin, n'ont eu qu'à écraser des bandes de Boxeurs ou à vaincre l'armée du Petchili, plus nombreuse, mais de moindre valeur militaire que celle du Chantoung. Leur victoire a été cependant assez chèrement achetée; et les forces chinoises n'ont pas été anéanties.

Que les puissances reconnaissent à la Chine plus solennellement que jamais tous les droits d'un État souverain : elle aura toute facilité de reprendre ses armements, de compléter l'organisation de son armée nouvelle, que la guerre actuelle aura à peine entamée. Elle se vengera du démantèlement des forts de Takou et de Tientsin en renforçant les défenses qu'elle a déjà préparées dans la Chine du Sud.

Lorsqu'on remonte le Yangtzé, le Sikiang ou la rivière Min, on est véritablement stupéfait de la quantité de défenses que les Chinois y ont accumulées. Ce ne sont que camps, forts et batteries.

La flottille internationale du Peï-ho, prenant les forts de Takou à revers, a eu trente-sept morts et soixante-quatorze blessés; le combat a duré près de six heures; deux canonnières sur six ont été gravement endommagées, et sans l'heureux coup de canon du *Lion* qui fit sauter la poudrière, il n'est pas sûr qu'on se serait emparé des forts ce jour-là.

Dans vingt ans, dans trente ans, quand l'Europe et l'Amérique les auront complaisamment armés de

1. Voir ci-dessus, p. 161-162.

toutes pièces, qui empêchera les Chinois, le jour où ils le voudront bien, de jeter les Occidentaux à la mer? Ils ont déjà failli réussir à Tientsin!

Jusqu'ici les militaires en Chine ont été peu respectés parce qu'ils n'étaient pas lettrés. La fondation des nouvelles Académies militaires est un symptôme grave, non seulement parce qu'elles formeront des officiers instruits de la stratégie moderne, mais surtout parce qu'elles doivent se recruter parmi les bacheliers [1]. Le jour où la Chine possédera une classe militaire haut placée dans la société, elle qui ne possédait jusqu'ici d'autres organisations anti-occidentales que le clergé bouddhiste et les ligues patriotiques, rien ne lui manquera plus vraiment pour réaliser son rêve d'exterminer les étrangers.

Que pourra-t-on attendre d'une sorte de « faux Japon » qui n'aura pas été, en dépit des écoles, réellement, foncièrement acquis à la civilisation moderne, qui ne lui aura emprunté ses armes que pour mieux la rejeter — et d'un Japon de 400 millions d'hommes!

Dira-t-on que sa demi-barbarie même le rendra peu dangereux? Mais ni les vertus, ni l'organisation militaires ne sont ce qu'il y a de plus difficile à prendre dans la civilisation occidentale. Ne voit-on pas que l'énorme supériorité du nombre compensera et au-delà l'infériorité de valeur militaire; ou veut-on que l'Europe entière ait à se mobiliser contre la Chine?

Comment donner de gaîté de cœur à un quart de la race humaine les moyens de se refermer plus farouchement que jamais au progrès, en quelque sorte de se « contreciviliser », et de devenir une menace pour le repos de l'humanité!

1. Voir le *Recueil des Décrets impériaux de 1898*, p. 76.

II

L'ÉVENTUALITÉ DU PARTAGE

Pour parer au péril, les puissances peuvent prononcer l'interdiction formelle et définitive de toute fourniture d'armes à la Chine.

Mais comment espérer que cette défense sera respectée? au moment même où les Légations étaient assiégées et Tientsin bombardé, un capitaine européen, appartenant à une maison européenne très bien établie sur la place d'Extrême-Orient, acceptait de porter aux Boxeurs ou aux réguliers du Nord toute une cargaison d'armes!

Les Chinois ne sont pas encore très habiles à fabriquer, avec leurs seuls moyens, des armes modernes. A l'arsenal de Nankin, où ils sont livrés à eux-mêmes, nous avons vu de véritables petits arbres verdoyer sur les souches où l'on allait tailler les bois de fusil.

Privés de toute direction européenne, ils se donneraient plus en grand à la fabrication d'une arme qui leur semble chère, peut-être parce qu'elle leur paraît concilier la tradition orientale et la science occidentale : je veux parler du « fusil de rempart », long de deux mètres et plus, de deux centimètres de calibre, et muni d'une hausse de Mauser ordinaire! J'en ai vu de magnifiques tout neufs, tout fraîchement vernis, à l'arsenal de Nankin[1].

Les Chinois pourraient aussi se donner des satisfactions d'amour-propre : personne ne les empêcherait plus de raccourcir à leur guise les canons que les Diables d'Occident traîtreusement leur ont fournis trop longs! Déjà leurs magasins d'armes souvent sont des taudis,

1. Voir, dans le *Recueil des Décrets impériaux de 1898*, p. 12, l'édit qui ordonne la fabrication de fusils ancien modèle « avec mécanisme européen ».

dont les obscurs et poudreux entassements font l'orgueil des hauts mandarins militaires, mais où tout doucement la rouille accomplit sa bonne œuvre. Le désordre et la saleté gagneraient sans doute assez vite les ateliers.

Mais les puissances parviendront-elles à empêcher jamais la Chine de trouver en Europe ou en Amérique — ou au Japon — le petit nombre d'ingénieurs et de contremaîtres qui lui sont nécessaires pour achever de s'armer elle-même?

Hier, c'étaient les gouvernements qui se disputaient avidement l'avantage de donner aux nouvelles troupes de la Chine des instructeurs, à ses arsenaux des directeurs. Demain ce seront des aventuriers, si même ce ne sont pas des agents secrets de telle ou telle puissance occidentale ou orientale, qui reprendront l'œuvre commencée par les missions officielles.

Que faire alors pour écarter cette menace terrible du péril chinois? Mettre des garnisons dans tous les ports ouverts?

Ce serait en effet une simple mesure de prudence. Les petites sociétés européennes établies en Chine étaient jusqu'aux derniers événements d'une extraordinaire imprudence. Changhaï possédait encore un corps de volontaires assez bien organisé. Mais à Hankaou, à Canton, aucune précaution prise : en quelques heures toute la concession pouvait être pillée, brûlée; tous les résidents massacrés! A Canton, les Occidentaux ne sont pas cent contre un ou deux millions de Chinois, qui sont parmi les plus turbulents, les plus hostiles aux étrangers de toute la Chine : aucune défense naturelle, pas de réduit; à peine l'espoir de se sauver sur un vapeur européen en rade! Que dire des ingénieurs envoyés au cœur du pays construire des chemins de fer sans garde européenne!

Mais, d'autre part, comment compter que le gouvernement chinois accepterait ou supporterait longtemps la présence de contingents militaires étrangers

au cœur du territoire? et qu'il ne faudrait pas, pour la lui imposer, une grande guerre et une véritable conquête!

Maintenant que le nationalisme chinois est né, et si l'on peut dire, le militarisme chinois à la veille de naître, le rétablissement d'une paix solide et durable entre l'Occident et le Céleste Empire est devenu très aléatoire. Si les puissances modèrent leurs exigences, elles risquent d'encourager l'audace des Chinois et de leur donner des armes qu'ils retourneront contre elles. Si elles exigent au contraire des réparations éclatantes et des garanties efficaces, elles risquent de provoquer de nouveaux ressentiments, de prolonger et d'aggraver le conflit actuel. C'est dire qu'une issue violente, à plus ou moins longue échéance, est à redouter : la mainmise souveraine de l'Occident sur la Chine, c'est-à-dire le partage de l'Empire entre les puissances.

Tant que l'orgueil chinois avait paru dévorer les affronts et le conservatisme chinois accepter les nouveautés de l'Occident; tant que la Chine ne possédait en tout cas pour exprimer ses colères et manifester ses révoltes que des moyens surannés et en quelque sorte inoffensifs; — tant que la Chine n'était encore qu'un pays faible, une proie tentante, sans être à la veille de devenir une menace — alors on pouvait dire que le partage de la Chine était une conception chimérique née seulement d'un excès d'ambition de quelques puissances européennes.

Mais, du jour où le péril chinois existe — le partage de la Chine devient une des possibilités, sinon de l'heure présente, du moins du prochain avenir. C'est l'aboutissant éventuel de l'une des deux politiques entre lesquelles les puissances à l'heure actuelle hésitent : la politique d'intervention *minima* et la politique d'intervention *maxima*. Nous venons de voir quelles difficultés rencontrait la première, et quelles étaient les raisons d'être de la seconde : voyons maintenant quelles objections celle-ci à son tour soulève, et ce qu'on y peut répondre.

Le partage de la Chine, disent les partisans de l'intégrité de la Chine, serait une inexcusable violation du droit des nations!

Mais — peuvent répondre les défenseurs de l'autre politique — la Chine n'est pas une nation. Il n'y a pas de nation sans une certaine communauté d'intérêts, réelle et sentie, entre les individus qui la composent. Cette communauté n'existe pas en Chine.

Elle n'existe pas entre le peuple et une dynastie de race étrangère qui s'est imposée par la force et contre laquelle une partie du peuple aujourd'hui encore se soulève.

Elle existe encore bien moins entre le peuple et l'oligarchie des fonctionnaires. C'est à cette oligarchie en réalité que les puissances font actuellement la guerre; elles ne la font que malgré elles et par accident au peuple chinois. Cette oligarchie, bien que de même race que le peuple et se recrutant dans ses rangs, le ruine et l'abêtit par un des plus honteux systèmes d'exploitation qu'ait connus l'histoire. La grande misère du peuple chinois, celle dont dérivent toutes les autres, c'est l'administration chinoise.

Ce n'est pas nous seulement, Occidentaux, qui savons que la Chine n'est pas « un pays charmant », ni les Chinois un peuple heureux : les édits du Koang-siu sont de longues lamentations sur les maux du peuple, et d'onctueuses adjurations ou de vaines menaces aux auteurs de ces maux : les mandarins. Le partage de la Chine ne serait en somme autre chose que la substitution d'une administration raisonnable à celle des mandarins.

Sans doute, c'est une tâche terriblement délicate que celle de vouloir faire le bonheur d'un peuple presque malgré lui!

Ce n'est pas cependant parce que l'introduction forcée de l'opium fut une violence odieuse que les Européens doivent s'estimer incapables de faire œuvre utile en Chine. Les Européens ont déjà fait leurs preuves — et

les mandarins les leurs! Est-ce que ces belles créations de Hong-Kong, de Changhaï, de Hankaou, de Tientsin ne sont pas pour nous donner confiance en nous-mêmes, en notre vertu civilisatrice?

Le peuple chinois ne peut exprimer sa volonté; et même la profonde ignorance où il végète depuis des siècles, les déplorables superstitions et les funestes passions qui, par moments, l'aveuglent, l'empêchent d'avoir même une volonté.

Mais les Chinois qui ont pu s'éclairer, s'instruire par expérience; ceux qui ont une volonté, ceux-là l'ont exprimée — et par des actes.

Sur les concessions européennes de Changhaï reste-t-il une seule place que les Chinois aient négligé d'occuper? Ils se sont disputé l'étroit espace où la protection européenne les mettait à l'abri de l'arbitraire des mandarins. « Ici du moins nous savons ce que nous payons d'impôt »; voilà ce qu'ils disent. Ils savent aussi que les impôts qu'ils payent ne sont pas perdus : ils le savent si bien que sur les terrains récemment ajoutés à la concession française ils ne voulaient pas payer tant qu'on ne leur aurait pas donné effectivement l'eau, le gaz, l'électricité!

L'Européen est si naturellement appelé à jouer en Chine un rôle protecteur que son intervention est partout sollicitée de l'élément prospère et éclairé. Combien de commerçants chinois font leurs affaires sous un nom européen, pour échapper aux vexations, aux extorsions des mandarins? Ce métier de prête-nom est devenu très lucratif pour certains Européens!

Les riches commerçants de la région de Changhaï auraient pu, semble-t-il, au lieu d'émigrer sur les concessions européennes, instruits par l'exemple des Européens, construire une ville nouvelle où ils auraient joui des avantages de la civilisation occidentale sans sortir de chez eux! Au contraire, la ville indigène de Changhaï est une des plus misérables et des plus sales, une des plus repoussantes de toute la Chine. Quelle preuve plus

éclatante que l'autorité occidentale est indispensable au progrès de la Chine!

Il n'est pas jusqu'aux simples entreprises industrielles, même celles dont la partie technique est confiée à des Européens, qui ne périclitent, si la direction ne leur en appartient pas entièrement. Les malversations, les gaspillages, le manque d'ordre de l'administration chinoise, publique ou privée, mangent tous les bénéfices des Hauts Fourneaux et Aciéries d'Hanyang, entravent le fonctionnement de l'Arsenal de Foutchéou. Le mandarin, tant qu'il lui restera une parcelle d'autorité, s'en servira pour exploiter : il tâche d'exploiter l'Européen, comme il a exploité le Chinois; il risquerait de le ruiner, de ruiner son œuvre tout au moins, comme il a ruiné le peuple chinois et la Chine.

Avec cela, comme on l'a souvent remarqué, l'âme chinoise est plus capable d'adopter une franche nouveauté que de s'accoutumer par degrés à des innovations successives. En supposant qu'il soit possible, sous l'administration chinoise, de réaliser même un commencement de progrès, le peuple chinois s'y plierait peut-être moins facilement qu'à un complet changement de régime. L'âme des peuples conservatistes a de ces heureux retours.

Mais il faut y aider par une pression salutaire. La longue natte à laquelle les Chinois aujourd'hui tiennent presque autant qu'à leur vie leur fut d'abord imposée en signe de servitude. Le prestige de la force est nécessaire pour que se déploie la subtilité de l'orgueil chinois à se satisfaire lui-même. Si l'on construit résolument, hardiment les chemins de fer en Chine, peut-être que dans cent ou deux cents ans, ils seront sacrés et ce seront les Chinois qui les auront d'abord inventés! Mais si on hésite, si on tarde, ils ne seront qu'une méprisable importation d'Occident, qu'on sera toujours prêt à rejeter!

Bref tous les progrès que les partisans du minimum d'intervention européenne attendent des capacités réfor-

matrices de la Chine elle-même, on peut soutenir que l'établissement plus ou moins effectif, plus ou moins étendu de l'autorité occidentale peut *seul* les leur donner.

Le peuple chinois, pour lequel les Occidentaux n'ont jusqu'ici presque rien pu faire, ne sera pas très long à s'apercevoir qu'au développement souverain de la civilisation occidentale il a tout à gagner, et rien à perdre, que de funestes préjugés et un vain nom d'indépendance. Ce peuple n'est pas seulement arriéré, il est en décadence. Il suffit de se représenter sa misère pour ne pas douter un instant que l'administration européenne serait pour lui une bénédiction. Et comme le nouveau nationalisme ne s'est pas encore définitivement emparé de son esprit; comme, lorsqu'il n'est pas fanatisé, c'est un peuple pacifique, docile et même passif, il y a tout lieu de penser qu'il ne faudrait pas lui faire trop rude violence pour qu'il acceptât l'amélioration de son sort.

Il est à peu près superflu — continuent les défenseurs de la grande politique d'intervention — de prouver que l'établissement de l'autorité occidentale en Chine, profitable aux Chinois, ne le serait pas moins aux Occiden taux. Ceux-ci n'ont pu s'installer encore qu'aux portes de l'immense pays; leur commerce a été soumis à toutes sortes de limitations et d'entraves : pourtant les villes de Hong-Kong, de Changhaï, d'Hankaou, de Tientsin — ces villes dont il faut avoir le spectacle toujours présent à l'esprit, parce qu'elles sont les arguments de faits décisifs en la question — disent assez haut les bénéfices déjà réalisés. A l'heure actuelle cependant les exportations de la Chine ne s'élèvent encore qu'à *un tiers* de celles de l'Inde!

Le surcroît de bénéfices qu'il serait permis d'attendre est si considérable que les dépenses même d'une occupation de la Chine seraient auprès assez faibles. Et la puissance militaire chinoise n'est pas encore heureusement si formidable qu'elle doive faire reculer les puissances coalisées!

On nie quelquefois qu'il y ait en Chine matière pour une œuvre, non plus seulement commerciale, mais vraiment coloniale, comme celle que, suivant nous, l'Europe est appelée à accomplir en Chine. « Pays surpeuplé, riche, producteur, et commerçant, la Chine n'est pas, ne peut pas être un lieu de colonisation[1]. »

Mais l'Inde est aussi un pays riche, surpeuplé, et producteur, sinon commerçant. Sans aller chercher des exemples si loin, l'œuvre que l'Europe aurait à accomplir en Chine ne différerait pas beaucoup de celle à laquelle la France travaille déjà en Indo-Chine.

N'est-ce pas une doctrine devenue classique qu'il y a deux sortes de colonies : les colonies de peuplement, et les colonies dites d'exploitation, qu'on ferait mieux d'appeler colonies d'administration?

Protéger la Chine, la coloniser même, soit! Mais la partager, la démembrer comme une nouvelle et immense Pologne : c'est cela qui serait une inexpiable violation du Droit des Nations!

On oublie, répliquent les interventionnistes décidés, qu'il n'y a pas plus d'unité entre les Chinois qu'il n'y a de communauté d'intérêts entre le peuple et l'administration chinoises! La diversité des langues, et même des races, ne prouverait rien, s'il existait en Chine une conscience nationale. Mais cette conscience n'existe pas ou commence à peine d'exister : la véritable unité sociale en Chine, est le village, et la Chine n'est qu'une immense agglomération de villages réunis par un lien très lâche. C'est en quelque sorte une masse inorganique, où l'on peut tailler sans rien trancher.

Sous la pression de l'étranger, une sorte de nationalisme chinois, nous l'avons dit, vient de naître. Cependant nous voyons la moitié de la Chine rester à peu près calme, tandis que l'autre moitié est en révolution. Même dans la Chine du Nord, dans la région de Paoting-fou, la population ne s'est pas levée en masse

1. René Pinon et de Marcillac, *La Chine qui s'ouvre*, p. 31.

contre les étrangers. D'ailleurs ce mouvement d'unification nationale fût-il plus prononcé, comme il est dirigé contre eux, les Occidentaux n'en auraient que plus de raison d'agir vite.

Le partage sera une source de disputes, de guerres peut-être entre les puissances européennes!

Mais la Chine — répond-on — est assez grande pour satisfaire toutes les ambitions des puissances : et si celles-ci hésitent tant à se battre contre les Chinois pour avoir la Chine tout entière, elles y regarderaient bien davantage encore à se battre entre elles pour un simple morceau!

Ce qui serait un danger bien plus grave pour la paix du monde, c'est de laisser tomber l'Empire chinois tout entier sous le protectorat d'une seule, ou même de deux puissances, à l'exclusion de toutes les autres.

Deux puissances peuvent précisément rêver un tel protectorat : la Russie et le Japon. C'est le secret de leur opposition au partage, et l'explication de leur politique actuelle.

Si les Russes ont retiré leurs troupes de Pékin, ce n'est nullement qu'ils professent pour la race chinoise en général, et pour l'Empereur en particulier, plus de sympathie que les autres puissances. Les Russes, dans le conflit actuel, ont certainement tué plus de Chinois que toutes les autres puissances réunies. Ils ne leur ont pas fait quartier. Ils ont même, à Blagoveschensk, jeté à l'eau trois mille Chinois dont ils n'étaient pas sûrs et qu'il suffisait de garder à vue. Ils ont conquis par une campagne en règle, pour laquelle ils avaient mobilisé toute la Sibérie, une province qui compte dix-huit millions d'habitants.

Les Chinois, en bombardant Blagoveschensk et en tirant sur les bateaux russes du fleuve Amour, leur avaient donné des griefs particuliers. Attaqués chez eux, ils ont riposté en envahissant le territoire ennemi.

Leur conquête, ils ont toujours entendu la garder;

mais ils ne voulaient pas la garder à titre de conquête : d'autres pourraient les imiter. Ils voulaient l'obtenir de la gracieuseté de l'Empereur en récompense d'un service signalé. Ce service, ç'a été de proposer aux alliés d'évacuer Pékin et de l'évacuer eux-mêmes immédiatement. La reconnaissance du gouvernement chinois n'a pas été longue à se traduire en actes; nous apprenons, à la date du 25 octobre 1900, que « l'Empereur de Chine a prié le tzar de prendre la Mandchourie sous sa protection spéciale ». Elle y restera longtemps.

Le principe de l'intégrité de la Chine est sauf; et, si une autre puissance cherchait à se tailler en Chine une autre Mandchourie, on verrait sans doute la Russie se réclamer de ce principe pour s'y opposer. La Russie ne veut pas que les puissances partagent la Chine parce qu'elle compte, sinon la prendre un jour tout entière, du moins y exercer en temps ordinaire, et d'un bout à l'autre, une influence toute-puissante; ce qui ne l'empêchera pas d'ailleurs, à chaque crise, de se faire payer ses bons offices par un bon morceau.

Le Japon, pour des raisons analogues, ne souhaite pas le partage de la Chine. Son ambition secrète est plus vaste qu'on ne pense. De même que les visées de la Russie dépassent la Mandchourie, celles du Japon vont au-delà du Fokien. Une régénération de la Chine par ses soins, voilà son rêve.

Pour le réaliser, il ne dispose pas seulement, comme la Russie, d'une force militaire redoutable et toute voisine. La communauté de race lui donne des facultés d'accès, des moyens de pénétration qui sont interdits aux Occidentaux.

Dans les ports ouverts, là même où le Japon a sa concession indépendante, comme à Hankaou, la plupart des commerçants japonais vivent dans la ville chinoise; ils nouent avec les Chinois des relations intimes, et faisant avec eux le commerce sans intermédiaire, sans comprador, ils jouissent d'un avantage immense sur leurs concurrents occidentaux.

Mais il y a plus : avant qu'éclatât le conflit actuel, un rapprochement s'était opéré entre les deux gouvernements. Fait significatif : un peu partout des Japonais avaient commencé de remplacer, comme instructeurs militaires ou comme conseillers, les Occidentaux. Sur un ordre spécial de l'Impératrice, dix élèves du collège de Nanyang, près de Changhaï, qui devaient d'abord aller achever leurs études en Europe ou en Amérique, avaient été envoyés au Japon.

Sans doute, il ne faut pas croire que la communauté de race suffise à ouvrir toutes grandes aux Japonais les portes de la Chine, et à leur valoir, de la part de tous les Chinois, respect et sympathie. Le Chinois est orgueilleux et méprisant, même à l'égard de ses frères de race, à l'égard des Japonais comme à l'égard des Annamites. Les beaux Chinois de Outchang ne se gênent pas pour traiter les instructeurs japonais, maigriots et malingres, de « petites souris »; et les officiers chinois se moquent des décorations que leur a conférées le Mikado. Mais il serait imprudent de nier la possibilité d'un péril sino-japonais [1].

Certaines personnalités russes de la Sibérie extrême-orientale se plaisaient, en juillet et en août 1900, à faire courir le bruit que les Japonais, dans le conflit actuel, jouaient un double jeu, et qu'ils allaient se retourner contre l'Europe pour prendre le parti des Chinois. Le Japon n'a jamais songé, que nous sachions, à commettre cette folie. Mais ce qui est folie aujourd'hui pourrait être politique demain. Nous nous sommes demandé tout à l'heure quel danger ne ferait pas courir à la civilisation occidentale la Chine devenue un Japon demi-civilisé, « contrecivilisé » — un Japon de 400 millions d'habitants : le péril serait bien plus grand encore d'une Chine civilisée par le Japon.

On dira peut-être que le péril sino-russe, qui n'est

1. « Les Japonais joueront en Chine le rôle des Anglais dans l'Inde. » *La Chine qui s'ouvre*, p. 66.

pas moindre, neutralisera précisément le péril sino-japonais : mais, bien précaire la paix du monde, si elle ne dépendait plus que de la rivalité de deux puissances qui auraient tout à perdre à se contrecarrer, et tout à gagner à s'entendre!

Le maintien artificiel d'un gouvernement moralement et matériellement déchu, soi-disant au nom du Droit des Nations, mais bien plutôt du fait de la jalousie des puissances dont chacune espère le dominer à son profit — est une solution fausse.

Si l'une des puissances parvient à l'emporter, c'est la paix du monde ou d'une partie du monde qui est en danger. Si elles se neutralisent les unes les autres, c'est l'État protégé qui est condamné à dépérir sans remède de ses propres abus.

Si toutes les puissances avaient soutenu, en le guidant, le mouvement réformiste, peut-être la crise actuelle aurait été évitée. Mais l'Angleterre avait fait de la cause des réformes sa propre cause : les autres puissances n'avaient plus qu'à les combattre.

La lutte d'influence des puissances, soi-disant gardiennes communes de l'intégrité et de l'indépendance de l'Empire chinois, a fait avorter des réformes même moins importantes. Le rattachement des douanes intérieures au service des douanes maritimes ne suscita pas seulement l'opposition acharnée des mandarins, mais aussi celle de certaines puissances. Elles objectèrent, non sans quelque raison, que le service des douanes maritimes, officiellement service international, se trouvait être, en fait, un service aux trois quarts anglais. Et les *likins* subsistèrent.

Ainsi — concluent les défenseurs de la politique d'intervention maxima — le partage de la Chine serait peut-être la seule solution rationnelle définitive; la seule susceptible d'assurer à l'ensemble du peuple chinois la réforme immédiate des abus séculaires sous lesquels il succombe; et d'empêcher qu'en servant les ambitions exagérées d'une puissance particulière, ou en se retour-

nant elle-même contre la civilisation, une des grandes races de l'humanité ne devienne un danger pour la paix et le progrès du monde.

CONCLUSION

Nous avons tenu à développer dans toute son ampleur et d'un seul trait la politique du maximum d'intervention des Puissances en Chine, parce que c'est une politique ingrate, surtout lorsqu'on la pousse jusqu'à ses dernières conséquences, et qu'elle est exposée à rencontrer la complète indifférence qui accueille les opinions chimériques ou l'opposition violente que suscitent les opinions extrêmes.

Les objections qu'elle soulève, nous ne les avons présentées jusqu'ici que d'une manière incidente et en quelque sorte pour en provoquer la réfutation. Cette réfutation n'a pas été de nature à dissiper tous nos doutes, et il nous convient d'insister davantage sur les raisons qui militent contre une politique dont l'aboutissant éventuel est le partage de la Chine.

La brutalité et en quelque sorte l'énormité de la formule ne peuvent nous empêcher de considérer la chose comme une des possibilités du prochain avenir : car nous avons vu quelles difficultés, peut-être insurmontables, présentait, au point où nous en sommes, la pratique d'une politique de réconciliation. Mais nous ne pouvons considérer cette possibilité sans une tristesse profonde et sans une sorte d'effroi.

Que de sang ne faudrait-il pas répandre pour établir seulement le protectorat — total ou partiel — étroit ou large — des Occidentaux sur la Chine! Que de sang chinois, et même que de sang européen! Dans quelle mesure la diplomatie européenne et la diplomatie des vice-rois combinées parviendraient-elles à diminuer l'horreur de cet immense conflit?

Nous croyons qu'il y a une œuvre coloniale grandiose

et bonne à accomplir pour les Occidentaux en Chine : mais les nations occidentales sont-elles aujourd'hui à la hauteur d'une telle œuvre? Le malheur des œuvres, même les meilleures, lorsqu'elles sont accomplies par la force ou tout au moins par une autorité sans contrôle, est qu'elles prêtent à des abus révoltants. Si la Chine devait un jour être colonisée par les Occidentaux, quel dommage que la rencontre de ces deux grandes familles de l'Humanité ne se soit pas produite un siècle plus tard : on se fût fait alors en Occident une idée plus élevée, vraiment morale, de l'œuvre coloniale; et sans que son état eût sensiblement empiré, la Chine aurait trouvé des guérisseurs moins maladroits à coup sûr, et aussi plus désintéressés, ou plus largement intéressés.

A l'heure actuelle, nous risquons de faire payer aux Chinois, non pas plus cher qu'ils ne valent, mais plus cher qu'il n'était possible de les leur faire payer, les bienfaits de la civilisation moderne. Et nous risquons de payer cher, nous aussi, une entreprise qui devrait être tout bénéfice, et qui pourrait nous rapporter la guerre civile — la guerre entre Occidentaux.

Jusqu'ici, les puissances ne se sont battues qu'à coups de notes diplomatiques, parce que les intérêts en jeu sont relativement encore peu considérables. Mais si, du fait des ambitions d'une puissance particulière, ou du fait du gouvernement chinois lui-même, il fallait en arriver au partage de l'immense domaine, quelle ne serait pas l'ardeur des convoitises jalouses! Et qui peut dire si la richesse du domaine à partager, sans parler de tant d'autres raisons, empêcherait que pour les moindres morceaux on ne fût prêt à se battre?

Et quelle dangereuse éducation encore pour les peuples d'Occident! A l'heure où l'idée du Droit des Nations est encore si vacillante dans la conscience obscure du monde civilisé, — comment expliquer assez clairement que ce qui en Chine serait une extrémité douloureuse, par la faute des hommes et des choses,

devenue inévitable; et, en quelque sorte, un moindre mal, — serait ailleurs un attentat odieux, un crime sans excuse? Quand, aux yeux de la grande masse des Occidentaux, la Chine constitue une nation comme une autre, et le gouvernement chinois, un gouvernement légitime comme un autre — comment expliquer que le partage de la Chine entre les puissances européennes ne serait nullement une iniquité comparable, par exemple, à celle de l'annexion des Républiques sud-africaines par l'Angleterre!

Lorsque toutes ces considérations se présentent à l'esprit, on souhaiterait presque que le monde se délivrât du cauchemar chinois, en laissant la Chine retomber à son isolement, fût-ce au prix des intérêts européens là-bas et de la prolongation indéfinie de la misère chinoise!

Tout au moins, si douteux que nous ait paru l'espoir d'écarter les éventualités violentes par la modération des demandes, par une stricte limitation des revendications et des représailles, même par un recul de l'influence européenne — si grave que soit le risque de préparer ainsi de pires catastrophes, — on éprouve un soulagement à voir les puissances se rallier tant bien que mal à cette politique.

Mais, si ardents que nous soyons à souhaiter une solution pacifique, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'une politique d'action offensive pourrait bientôt s'imposer; et que l'établissement du protectorat des puissances sur la Chine, même le partage de l'Empire chinois, pourrait être, à plus ou moins brève échéance, la moins mauvaise des solutions encore possibles.

Le partage fait, si les puissances s'entendaient pour décourager le militarisme, suivant l'ancienne tradition nationale; pour interdire le port d'armes et l'instruction militaire; pour supprimer absolument la fabrication et l'importation des armes; pour n'employer que des blancs dans la police et dans la force armée; — « peut-être alors le Chinois industrieux, amoureux de la paix, res-

pectueux des lois, se laisserait-il conduire à la lisière jusqu'à ce que le cours des siècles ait donné à d'autres influences de civilisation le temps de s'exercer sur les générations successives et de changer la tendance du sentiment national. Peut-être alors pourrait-on remplacer dans l'âme chinoise, l'orgueil, la haine de race par le sentiment de la solidarité internationale, et faire disparaître de l'avenir humain le Péril jaune[1]. »

1. Cette hypothèse est une de celles que sir Robert Hart, un des hommes qui connaissent le mieux la question de Chine, a exposées récemment dans un article de la *Fortnightly Review*. Il nous convenait de placer notre conclusion sous une telle autorité.

Août 1901.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Hong-Kong.

CHAPITRE II

Canton.

CHAPITRE III

Macao.

CHAPITRE IV

De Hong-Kong à Changhaï.

CHAPITRE V

Changhaï.

CHAPITRE VI

Sur le Yangtzé.

CHAPITRE VII

Tsintau.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Le Péril Économique chinois.

CHAPITRE II

L'Éducation moderne en Chine.

CHAPITRE III

La France en Chine.

I. — *Les Intérêts économiques.*

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 912-1901.

715. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

